BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE
ET DE CRITIQUE

ERNEST RAYNAUD

CH. BAUDELAIRE

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1922

PRIX : 10 fr.

PQ
2191
.Z5
R3
1922
SMRS

CHARLES BAUDELAIRE

DU MÊME AUTEUR

Les Cornes du Faune (*La Plume*, 1890)	*Épuisé.*
Le Bocage (*La Plume*, 1895)	—
Le Signe (*La Plume*, 1897. Édition nouvelle.)	—
La Tour d'Ivoire (*La Plume*, 1899)	—
Les Joyeusetés d'Aimé Passereau (*Le Sagittaire*, 1900)	—
La Couronne des Jours (*Mercure de France*, 1905)	6 fr. 50
Apothéose de Jean Moréas (*Mercure de France*, 1910)	1 fr. 50
L'Assomption de Paul Verlaine (*Mercure de France*, 1912)	1 fr. 50
Les Deux Allemagne (*Mercure de France*, 1914)	6 fr. 50
Le Cinquantenaire de Baudelaire (*Maison du Livre*, 1917)	7 fr. 50
La Mêlée Symboliste. Tome I (*La Renaissance du Livre*, 1918)	4 fr. »
La Mêlée Symboliste. Tome II (*La Renaissance du Livre*, 1920)	4 fr. »
Léon Riotor (Figuière, 1920)	*Épuisé*
Les Bucoliques de Virgile, interprétées en vers français. (Garnier, 1920)	8 fr. »
Les Fleurs du Mal, édition critique avec préface et notes. (Garnier, 1921)	10 fr. »

SOUS PRESSE :

La Mêlée Symboliste. Tome III (*La Renaissance du Livre*).

A PARAITRE :

Les Bucoliques de Calpurnius, interprétées en vers français.
Police et Poésie, petits mémoires de la vie contemporaine. (Librairie Gomès, à Nîmes.)

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE
ET DE CRITIQUE

CH. BAUDELAIRE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE
SUIVIE D'UN ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE
ET D'ICONOGRAPHIE BAUDELAIRIENNES

PAR

ERNEST RAYNAUD

« *Je sais que je suis de ceux que les hommes n'aiment pas, mais je suis de ceux dont ils se souviennent.* »

SHELLEY, cité par Baudelaire (lettre à Sainte-Beuve).

SABLE
COLLECTION
SABLE

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1922

INTRODUCTION

Baudelaire est mort depuis plus d'un demi-siècle et son génie reste si présent, si doué de prodigieuses qualités de vie agressive et militante qu'il est encore impossible de citer son nom sans provoquer une explosion de sentiments divers où la haine et l'admiration ont part égale.

Il en fut toujours ainsi. L'apparition des Fleurs du Mal *fit se lever deux camps de thuriféraires et de détracteurs inconciliables. De son vivant, Baudelaire avait pour lui Hugo, Vigny, Banville, Flaubert. L'ennemi, c'était Gustave Bourdin, J. Habans et Pontmartin.*

Hier, tandis que les symbolistes se réclamaient de Baudelaire, tandis que l'élite de la jeunesse lettrée lui donnait le pas sur Lamartine, Musset, Leconte de Lisle (quelques-uns même sur Hugo) ; tandis que Maeterlinck proclamait Baudelaire « le chef spirituel de sa génération », Brunetière l'accusait « d'ériger en exemple la débauche et l'immoralité » et d'avoir « corrompu la notion même de l'art ». Il y a déjà une indication dans la qualité de ses partisans, et la boutade d'Auguste Vitu suffirait, pour des esprits simplistes, à résumer la situation : « Baudelaire est une pierre de touche, il déplaît invariablement aux imbéciles. »

Une des causes de cette prévention persistante chez les détracteurs de bonne foi, c'est peut-être la peur des mots. Tant de gens cèdent à la suggestion des titres !

Ce titre seul que Baudelaire n'avait pas trouvé mais qu'il eut le tort d'accepter d'Hippolyte Babou, ce titre des Fleurs du Mal, *est déjà pour induire en erreur. Il implique une délectation dans le mal absolument contraire à l'esprit du livre. Le vrai titre, c'est* « Spleen et Idéal », *puisque le thème exploité c'est l'antagonisme du Bien et du Mal ; la misère de l'homme, rachetée par son génie.*

Paul Verlaine s'indignait qu'on ne pût s'inquiéter de Baudelaire auprès du commun des lecteurs sans essuyer cette réplique : « Baudelaire, attendez donc !.. Ah ! oui, celui qui a chanté la Charogne. »

La Charogne ! *ce mot suffit pour les dispenser d'entendre le sens spirituel d'un poème qui n'est, pourtant, que la virulente paraphrase du* pulvis es *de l'Ecriture.*

Ils n'y veulent voir qu'une fantaisie macabre, comme ils s'obstinent à flairer je ne sais quel relent de sensualité égrillarde dans ces Femmes damnées *d'un pathétique si déchirant et où gronde un écho des tempêtes de la Bible.*

Le malentendu vient encore de ce que la foule n'aime, en art, que ce qui flatte son goût d'ariettes et de romances, et de la conception unique qu'elle se fait de la poésie : « Un coup d'aile dans le bleu. » Baudelaire n'est pas un confiseur. Il nous présente une éponge de fiel et, s'il connaît le chemin qui mène aux étoiles, c'est sur les pas de Dante qu'il s'égare aux enfers.

Comment la « populace des esprits frivoles » s'accommoderait-elle du poète de l'anxiété ?

Il n'en reste pas moins que Baudelaire nous est donné tantôt pour un sévère éducateur d'âmes et tantôt pour un apôtre malfaisant. Qui a raison ? Où est la vérité ? Il ne faut pas chercher la réponse ailleurs que dans l'examen impartial de son œuvre et de sa vie mise à nu.

Et c'est à quoi veut s'employer ce livre.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

CHARLES BAUDELAIRE

LIVRE PREMIER

LES ORIGINES

CHAPITRE I

LE MILIEU SOCIAL

Le véritable titre de ce livre serait BAUDELAIRE ET SON TEMPS. Il est indispensable, en effet, pour juger sainement d'un écrivain et prendre la mesure exacte de son génie, de le confronter à son époque et de l'évoquer dans son milieu. Je sais des gens que cette précaution fait sourire, parce qu'ils considèrent le génie comme une sorte de miracle éclatant à l'improviste, au mépris des lois naturelles, en dehors de toute considération de temps et de lieu. D'autres, moins catégoriques, ne veulent se décider que sur l'œuvre même et, sans nier la valeur des documents biographiques, craignent que leur souvenir, en s'interposant entre le poète et le lecteur, n'en vienne défigurer l'impression. Ainsi pense M. Gilbert Maire, qui traite ces documents « d'hypothèses » et qui, dans son étude sur la *Personnalité de Baude-*

laire (1) nous invite, pour la découvrir, à ne tenir compte que de son expression littéraire.

C'est peut-être insuffisant. Je veux bien que la beauté d'un poème s'impose d'elle-même en dehors des circonstances qui l'ont fait naître et que l'on puisse admirer le *Flambeau vivant* sans savoir qu'il s'adresse à Mme Sabatier ou le *Serpent qui danse*, sans savoir qu'il a nom Jeanne Duval, mais il n'est pas indifférent, pour s'expliquer les accès de colère et la note exaspérée du poète, de savoir qu'il ne lui fut jamais permis d'écrire, « qu'entre une saisie et une querelle ». M. Maurice Barrès, au temps où il composait l'*Homme libre*, avait, dans le chapitre des intercesseurs, ménagé une place à Baudelaire. Il retrancha, au dernier moment, le passage qui le concernait et où, après avoir exposé les motifs de son admiration, il ajoutait : « Son goût pour étonner me le gâte. » Maurice Barrès avouait, plus tard, ne plus se rendre compte des raisons de cette suppression, mais j'imagine qu'à défaut de la réflexion, la qualité de son instinct l'avait averti qu'il allait commettre une injustice en rendant Baudelaire responsable d'un vice collectif.

Ce « goût pour étonner » est un phénomène de mimétisme social. Il est la caractéristique des écrivains de l'âge romantique. Il se manifeste à la source du mouvement. On le trouve chez Rousseau, qui en est le père, et qui s'affuble d'un masque cynique. Il est dans Chateaubriand, qui l'a contracté de Byron et qui, s'enveloppant de pompe et d'amertume, se couronne de ses propres mains, aux yeux de la foule, empereur de la Mélancolie. Car c'est à la foule que désormais l'écrivain s'adresse et non plus, comme sous l'ancien régime, à une petite élite éclairée. Avant la Révolution, on devenait un personnage (Chateaubriand, lui-même, le constate) pour avoir barbouillé quelques lignes de prose ou inséré un quatrain dans *l'Almanach des Muses*. Dorénavant, il faut ameu-

(1) Gilbert Maire, *La personnalité de Baudelaire.* (*Mercure de France*, janvier 1916.)

ter l'opinion, mobiliser le public à grand renfort d'œuvres et de réclame. Il faut, à la façon de Napoléon Ier, organiser, à l'apparition de chaque volume, un véritable coup d'État. L'exemple du despote achève le trouble des esprits, y soulève des prétentions démesurées, un levain d'orgueil formidable. Baudelaire joue au *satanique* dans les brasseries de lettres comme Hugo joue au *Prométhée* sur son rocher. Les préfaces prennent l'allure de manifestes; elles en ont le mordant, l'éclat, la véhémence. C'est un besoin impérieux d'envahir la scène du monde et d'y concentrer sur soi tous les regards. Du haut en bas, c'est, chez tous, un souci de pose, je dirais de cabotinage si je n'étais tenu par le respect dû au génie.

On s'étonne moins des excentricités de Baudelaire quand on considère qu'il s'agitait au milieu des fantoches de la bohème, d'hurluberlus, de malades, qui avaient nom Ourliac, Lassailly, Barbara, aujourd'hui fort oubliés, mais qui alors disposaient de l'attention publique et faisaient loi dans les cénacles. Oui, quoi qu'on puisse objecter, cette incursion dans le domaine de l'histoire et la vie privée des grands hommes a sa raison d'être. Tout l'autorise. Elle se défend d'elle-même. C'est d'abord une sorte d'hommage. Elle fait partie de leur culte que nous ne pouvons concevoir sans image. Notre admiration ne peut aller à une abstraction. Nous voulons coudoyer nos héros dans la rue, surprendre leur visage, la couleur de leurs yeux, entendre le son de leur voix. Les lieux mêmes qu'ils ont consacrés de leur présence, nous restent chers. Nous conservons pieusement leurs reliques.

Cicéron critiquait, un jour, un orateur prolixe qui, ayant à dire que son client s'était embarqué, s'exprimait ainsi : « Il se lève. — Il s'habille. — Il ouvre sa porte. — Il met le pied hors du seuil. — Il suit à droite la voie Flaminia pour gagner la place des Thermes, etc., etc... » On se demande si ce voyageur arrivera jamais au port. « Mais, répond Gérard de Nerval, chez qui je cueille l'anecdote, déjà l'avocat m'inté-

resse et, loin de le trouver prolixe, j'aurais exigé le portrait du client, la description de sa maison et la physionomie des rues. J'aurais voulu connaître même l'heure du jour et le temps qu'il faisait. »

Je pense comme Gérard de Nerval. Si l'histoire d'un vulgaire inconnu, racontée en détail, suffit pour nous intéresser, combien plus intéressante encore celle d'un homme de la valeur de Baudelaire, qui a marqué plusieurs générations littéraires à son empreinte ? On a pu contester son génie, qui donc s'aviserait de vouloir contester son influence ? Ce n'est plus seulement ici la curiosité de l'érudit qui trouve à se satisfaire, mais celle du psychologue et du moraliste. On s'y éclaire des rapports du physique et du moral et de leurs répercussions mutuelles. Je veux, à l'imitation de l'avocat romain, suivre pas à pas Baudelaire, dans toutes les étapes de sa vie agitée. Tout est profit dans cette méthode, tant le moindre geste de ceux que nous considérons comme nos maîtres est riche de révélations. Il n'y a, entre ces échantillons d'une humanité supérieure et le commun des hommes, qu'une différence de degré, non de nature. Nous nous y observons comme à l'aide d'un verre grossissant.

Je prendrai donc Baudelaire à son berceau pour l'accompagner jusqu'à sa mort, en insistant surtout sur son âge tendre, parce que c'est à cet âge que se forment les idées et le caractère.

Lui-même a dit :

Tous ceux qui ont réfléchi sur leur propre vie, qui ont souvent porté leurs regards en arrière pour comparer leur passé avec leur présent, tous ceux qui ont pris l'habitude de psychologiser facilement sur eux-mêmes, savent quelle part immense l'adolescence tient dans le génie d'un homme. C'est alors que les couleurs sont voyantes et que les sens parlent une langue mystérieuse. Le caractère, le génie, le style d'un homme est formé par les circonstances en apparence vulgaires de sa première jeunesse. Si tous les hommes qui ont occupé la

scène du monde avaient noté leurs impressions d'enfance, quel excellent dictionnaire psychologique nous posséderions !

Je veux même scruter jusqu'à ses racines pour y découvrir le secret de sa nature et je vais, préoccupé des lois de l'atavisme, évoquer d'abord ses parents pour explorer, à leur lumière, la sorte de fatalité qui, déjà, pesait sur son berceau.

CHAPITRE II

LA FAMILLE DE BAUDELAIRE

A. — Le Père.

Joseph-François Baudelaire, le père du poète, naquit le 8 juin 1759, à la Neuville-au-Pont, canton de Sainte-Menehould, département de la Marne, d'une famille de vieille souche champenoise. Il était fils unique. Il reçut une instruction complète, ce qui ne veut pas dire que ses parents aient eu de quoi fournir à la dépense. Ce n'était vraisemblablement que d'humbles paysans, vivant péniblement du travail de leurs mains. S'ils avaient eu le moindre bien à faire valoir, ils n'en auraient été que plus pressés de s'attacher leur fils, au lieu de le laisser s'expatrier. Ce n'est point dans la cervelle de paysans champenois, race entre toutes prudente et avisée, que pouvait germer spontanément l'idée de pousser un fils hors de sa condition pour le jeter aux aventures. Cela se voit de nos jours où toutes les carrières sont ouvertes à tous et où la médiocrité même, armée de parchemins, peut se flatter de l'espoir d'y réussir. Cela ne se voyait guère avant la Révolution où subsistaient des barrières infranchissables et où le mérite n'arrivait à se produire que par miracle, à coups de faveurs exceptionnelles.

Il est prouvé d'ailleurs que Fr. Baudelaire n'eut jamais à

recueillir un sou vaillant de sa famille. S'il put entreprendre et achever ses études, c'est sans doute que ses bonnes dispositions lui avaient valu l'assistance de quelque notable de l'endroit. Nous savons que son destin était de se concilier les gens et de se recruter, partout, d'agissantes sympathies. Il était né protégé. Ces bonnes fortunes sont d'ailleurs assez fréquentes dans les annales de l'ancienne France pour ne pas nous étonner. Sans sortir du temps de François Baudelaire ni même du cercle de ses relations, nous voyons comment ont pu s'instruire les Monge, les Vauquelin, les Bonvoisin, les Naigeon, les Peyron, tous nés dans une condition misérable et qui trouvèrent sur leur route une main obligeante. Sous l'ancien régime, il n'était pas rare de voir la protection des châteaux acquise aux intelligences éveillées et aux talents naissants. Il y avait surtout le curé du village.

L'histoire a gardé le nom de ce brave curé Besson à qui nous devons Prud'hon et qui l'avait recommandé au baron de Joursanvault, autre ami éclairé des arts.

Souvent, disent les Goncourt, le prêtre s'attache à l'enfant par une protection paternelle, par une paternité morale. Beaucoup des gloires de l'ancienne France, la France les doit à ce besoin d'adoption de l'homme qui vit dans le célibat et ne peut être père (1).

Il est donc tout naturel que Fr. Baudelaire ait trouvé son curé Besson. Et il se peut encore qu'il ait été élevé gratuitement dans un séminaire en vue de la prêtrise. Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable. Elle expliquerait le mot du poète des *Fleurs du Mal* rapporté par Ernest Prarond : « Mon père avait porté la soutane, » et l'insolite exclamation dont il éberluait à tout bout de champ ses auditeurs : « Moi qui suis fils de prêtre, » et elle expliquerait encore que François Baudelaire, après avoir renoncé aux ordres, faute de se découvrir la vocation suffisante, soit

(1) Les Goncourt, *l'Art au XVIII^e siècle* : Prud'hon. (Charpentier, édit.)

venu à Paris porteur d'une lettre de recommandation à l'adresse du supérieur de la communauté de Sainte-Barbe où il fut d'emblée agréé comme répétiteur de rhétorique. Il venait d'atteindre sa majorité. C'était, alors, un solide garçon, aux cheveux frisés, le regard intelligent sous d'épais sourcils d'un noir d'ébène, la mine éveillée, sympathique et cordial.

Je soupçonne fort Fr. Baudelaire d'avoir accompli son voyage, moins pour s'ouvrir la carrière de l'enseignement que pour se faire un nom dans les arts. Il se sentait du goût pour la peinture et l'ambition d'y réussir. Ce qui me confirme dans ce soupçon c'est que je le vois tout de suite courir aux académies, aux tables d'hôte, aux cafés fréquentés des artistes. Il se lie du premier jour (octobre 1780) avec Ramey, Prud'hon, Naigeon, frais débarqués comme lui de leur province, et, comme lui, riches de seules lettres de recommandation. Il accepte le professorat provisoirement, parce qu'il faut vivre, mais la peinture reste son unique objet. Qu'il ait poursuivi une autre carrière, ce sont les circonstances qui en ont décidé. C'est à la peinture qu'il emploie ses loisirs. C'est à la peinture qu'il revient lorsque sa retraite lui rend sa liberté. Un goût si persistant témoigne, à défaut de tempérament, d'une inclination de nature. N'oublions pas que Fr. Baudelaire, à toutes les époques de sa vie, mit toujours une coquetterie à se donner pour peintre. C'est en cette qualité qu'il figure sur l'acte de baptême de son fils Charles.

Il y avait à peine deux ans qu'il professait à Sainte-Barbe lorsque le supérieur Antoine Baduel, qui l'avait en particulière estime, lui proposa de le faire entrer au service d'Antoine-César, duc de Choiseul-Praslin, qu'il savait en quête d'un précepteur pour ses fils Alphonse et Félix.

Antoine-César Praslin, le cousin du ministre, était alors maréchal de camp. C'était un poste plein d'honneur et fort enviable, à l'époque, que celui de précepteur dans une grande famille et qui ne comportait aucune des obligations serviles qui y sont attachées de nos jours. Bien que Félix et Alphonse

ne fussent encore qu'en bas âge, ils avaient, suivant les prérogatives de leur naissance, leur maison, leurs officiers, leur livrée, leurs équipages.

César Praslin venait de s'installer (1782) dans son hôtel de la rue de Bourbon (aujourd'hui de Lille), après avoir fait casser le testament de la duchesse, sa mère, qui le déshéritait. C'était un véritable palais construit en 1721 sur les dessins de Bruant pour le comte (depuis maréchal) Belle-Isle et que les Praslin avaient échangé en 1765 contre leur hôtel de la rue Saint-Romain (1). Les bâtiments avaient trois étages du côté de l'entrée, deux du côté de la Seine. Thierry, qui écrivait en 1787, en donne ainsi la description :

Les façades en sont richement décorées de balustrades et de vases sur les combles, avec des balcons en saillie. La terrasse, du côté de l'eau, est établie sur des voûtes qui fournissent de très vastes souterrains. La cage de l'escalier est immense et comprend toute la hauteur du bâtiment de l'angle droit de la cour. La décoration des appartements répond à tout le reste et cet hôtel peut être mis au nombre des plus remarquables par son étendue et sa belle situation (2).

Les collections d'art du duc de Praslin jouissaient d'une réputation européenne. Elles comprenaient des tableaux de toutes les écoles, mais particulièrement de l'école flamande.

Nous pouvons assurer, écrit Thierry, qu'elles prennent le premier rang après la collection du roi et celle de Monseigneur le duc d'Orléans. Indépendamment des tableaux, on y trouve un choix des plus beaux meubles de Boule, des bronzes et des porcelaines à profusion, des marbres et autres objets de curiosité.

Il suffit pour s'en convaincre de parcourir le catalogue des tableaux précieux des écoles d'Italie, des Flandres, de Hollande et de France, le tout provenant du cabinet de M. Choi-

(1) Cf. Charles SAUNIER, *l'Hôtel de Choiseul-Praslin* (Champion, 1912).
(2) THIERRY *Guide des amateurs et des étrangers à Paris*, chez Hardouin et Gathey, libraires de M^me^ la duchesse d'Orléans au Palais-Royal, sous les arcades à gauche, 1787.

seul-Praslin, dressé par le peintre Paillet, « dont la vente eût lieu publiquement en détail, aux plus offrants et derniers enchérisseurs, en la manière accoutumée et au comptant, rue de Lille, ci-devant de Bourbon, nº 605, près celle du Bacq, faubourg Saint-Germain, le lundi 18 février 1793 et jours suivants ».

L'Ecole française est là, représentée par Le Nain, Largillière, Bertin, Lemoine, Oudry, Rigaud, Vanloo, Lancret, Pater, Chardin, Leprince, Boucher, Vernet, Greuze, à côté, des bustes de Voltaire, de Rousseau, du maréchal de Villars... Parmi les meubles, des cabinets de marqueterie, une table de granit rose portée sur des pieds de marbre blanc, une commode figurant un sarcophage, chef-d'œuvre de Boule, des pendules aux mouvements signés Berthoud, Pautre, Moissy, Baillou...

On avait assigné à Fr. Baudelaire et à ses élèves la partie mineure de l'hôtel, le pavillon du fond, donnant sur la rivière. « La vue magnifique s'étendait sur le jardin et le château des Tuileries, les Champs-Elysées, Chaillot, Passy. » On y accédait par un large vestibule de marbre, à dallage blanc et noir, orné de bustes copiés de l'antique par Le Breton, sculpteur du roi, aux médaillons peints par Trémollière (*la Tragédie*, *la Comédie*) et Boizot (*la Peinture* et *la Musique*). On aime à penser qu'à Fr. Baudelaire était réservée cette chambre à coucher de l'étage, à lampas cramoisi, au plafond peint par Barthelemy, dont un contemporain nous énumère les merveilles d'ameublement : lit à baldaquin, portant, à l'extrémité de chaque colonne, un panache de plumes sculptées, — sièges en point de Beauvais, — lustre en stalactites de cristal de roche, — girandoles d'or moulu de Daguerre, — cheminée à marbre vert d'Égypte supportant, entre deux canopes égyptiennes, d'albâtre oriental, un buste de femme signé Pajou.

L'été Fr. Baudelaire se rendait avec ses élèves au château de Vaux-Praslin, dont ils avaient seuls la libre disposition avec la féerie de ses jardins.

Défrayé de tout souci, disposant, pour argent de poche,

d'une pension de 4.000 livres, Fr. Baudelaire menait chez les Praslin, à Paris et à Vaux, l'existence d'un grand seigneur. Du moins pouvait-il s'en donner l'illusion. Il vivait au milieu des livres, des chefs-d'œuvre de l'art, de la peinture, son véritable élément, assisté d'un peuple de domestiques. Il recevait, au lieu de ses pupilles, tout ce qui portait un nom ou un titre dans l'État. Il se lia avec les familiers de la maison : Helvétius, Cabanis, médecin de Mirabeau, sa femme, sa belle-sœur, la marquise de Grouchy, qui va devenir la femme de Condorcet, et le marquis de Condorcet lui-même. La marquise de Grouchy était de celles qui donnent le ton à la mode. Belle, fine, instruite, elle tenait le sceptre de l'élégance et excellait dans cet art charmant de la conversation qui s'est perdu depuis, mais que la société du temps avait porté à un tel point de perfection que tous ceux qui ont survécu au régime, en gardaient la nostalgie et se croyaient, dans la rudesse de l'âge suivant, retombés au chaos de la barbarie primitive. Imaginez dans le décor de l'époque, de si harmonieuses proportions, dans ces hauts salons à boiseries blanches, dorées de fines arabesques où s'épanouissait, comme une fleur de goût, le suprême effort de l'art français ; imaginez ces longues causeries intimes, fruit d'une civilisation exquise et raffinée, ces causeries libres, tout en nuances, en sous-entendus, où les partenaires, rivalisant de verve et d'à-propos, sans pédantisme ni pruderie, se renvoyaient adroitement le trait; ces causeries, véritables fêtes de l'esprit, où les gens de qualité, fournis de loisirs, goûtaient la « douceur de vivre » ; imaginez encore les soirs de réceptions officielles, à l'éclat des bougies multipliées par le jeu des glaces, sous la splendeur des plafonds peints par Lebrun et Van Loo, l'orgie de couleurs des habits de velours, des gilets brodés d'or, des robes à paniers, des hautes coiffures de femmes ébouriffées de plumes ; imaginez, au bruit des instruments, le miroitement de cette foule parée, de tout ce monde à poudre, à mouches, à paillettes et à falbalas, qui circule encore dans les estampes des Saint-Aubin, des Moreau

et des Debucourt, et vous aurez idée de l'atmosphère de charme, de luxe, d'élégante volupté où vivait Fr. Baudelaire, de la richesse de visions qu'il accumulait dans son œil de peintre et dont son fils héritera.

Fr. Baudelaire put s'initier ainsi aux secrets du bel air. Sa nature distinguée acheva de s'y polir sans rien perdre de son fond de cordiale bonhomie. A cause de cette bonhomie, ses intimes aimaient à le comparer à La Fontaine. Il en avait aussi l'esprit original et primesautier.

Lorsque la Révolution éclata, Fr. Baudelaire, acquis, comme tous les jeunes gens de son âge et de sa condition, aux idées libérales, en salua l'avènement d'enthousiasme et prit parti pour elle, mais sans y porter l'âme d'un sectaire. Il sut, au contraire, user de son crédit en faveur de ses anciens amis devenus suspects.

A cette occasion, nous dit Mme Aupick, M. Baudelaire a déployé un bien beau caractère. Il a été héroïque... Il a risqué vingt fois sa vie pour le duc et la duchesse de Praslin, qui, dans ces malheureux temps de proscription, ont dû se sauver en laissant leurs enfants à M. Baudelaire. Je ne sais s'ils étaient condamnés à mort ; mais leurs biens étaient confisqués ainsi que ceux de Condorcet. Celui-ci était en prison.

M. Baudelaire ayant retrouvé quelques amis de collège dans le parti révolutionnaire et qui y étaient influents, de ces vieilles amitiés qui survivent au temps, aux événements, aux opinions, il s'est servi d'eux dans l'intérêt de ses amis. Malgré tous ses efforts, il n'a pu sauver Condorcet de la mort, mais seulement de l'échafaud, comme vous savez. Il s'est occupé vaillamment de la veuve et, par son zèle et ses efforts continus, il est parvenu à la longue à la faire rentrer dans ses biens. Il en a fait de même et avec le même succès pour les Praslin (1).

La mère du poète écrivait ces choses dans un âge avancé et ne les connaissait que par ouï-dire. Une erreur s'est glissée dans ses souvenirs. Le duc et la duchesse de Praslin n'avaient pas émigré. Ils avaient été arrêtés en 1793 et ne furent élargis qu'au IX Thermidor, mais il est vrai que

(1) *Lettre de Mme Aupick à Asselineau*, citée dans la biographie Crepet.

Baudelaire les visitait souvent dans leur prison et peut-être leur a-t-il évité l'échafaud.

La phrase de Mme Aupick concernant Condorcet a beaucoup intrigué les commentateurs. On sait que pour éviter les effets de sa mise hors la loi par le tribunal révolutionnaire (3 octobre 1793), Condorcet s'était réfugié rue Servandoni, 21, chez la veuve du sculpteur Vernet. Au bout de six mois, soit qu'il ne s'y sentît plus en sécurité, soit qu'il craignît de la compromettre, il décida d'aller demander asile à son ami, l'académicien Suard qui logeait à Fontenay-aux-Roses. Il réussit à quitter Paris sous un déguisement avec un laissez-passer établi au nom de Pierre Simon et, par crainte des espions, se cacha deux nuits dans les carrières de Bagneux. Le 27 mars, il fut arrêté comme suspect et conduit à la prison de Bourg-la-Reine. Deux jours après, ses gardiens le trouvèrent mort dans sa cellule. L'officier de santé Labrousse, commis pour constater le décès, conclut dans son rapport à une attaque d'apoplexie. La tradition veut que Condorcet se soit empoisonné à l'aide d'un toxique que lui aurait fourni Cabanis. Mme Aupick, au contraire, laisse entendre que le poison lui venait de son mari, mais, comme le dit M. Georges de Nouvion (1), il semble qu'aucune intervention de sa part n'ait pu se produire entre le moment du départ de Condorcet et celui de sa mort, et il ajoute :

Tout ce que l'on peut supposer c'est que Fr. Baudelaire aura été informé que des perquisitions allaient être faites rue Servandoni, et qu'il en aura prévenu Condorcet; qu'il lui aura procuré le déguisement et le laissez-passer à la faveur duquel il parvint à sortir de Paris ou qu'il se sera employé à lui préparer asile chez Suard. Seul, le procès-verbal des déclarations faites pour la rectification de l'acte de décès de Pierre Simon le 21 pluviose an III (9 février 1795) pardevant Jean Libert, juge de paix du canton de Passy-lez-Paris, district de Franciade, département de Paris, mèle François Baudelaire à cet événement. Il est, en effet, l'un des amis de Condorcet qui, à la

(1) Georges de Nouvion, *la Famille de Charles Baudelaire*. (Bulletin de la S. H. du VIe arrond. Didot. Paris, 1902.)

requête de sa veuve, viennent témoigner que Pierre Simon s'appelle de son vrai nom Condorcet et qui fondent, en partie, leur reconnaissance sur ce fait, qu'un exemplaire des œuvres d'Horace, trouvé dans la poche du mort a été donné à Condorcet « par le citoyen Suard, homme de lettres, son ami. »

Et M. Georges de Nouvion s'étonne justement que ce point n'ait pas été élucidé et qu'Asselineau, à qui Mme Aupick s'adressait, n'ait pas jugé à propos d'exiger un surcroît d'informations et de nous en instruire. M. Georges de Nouvion a interpellé, à ce sujet, la veuve d'Alphonse Baudelaire, la seule personne de la famille qui existait encore au moment où il écrivait, mais il n'en put tirer aucun éclaircissement, ce qui s'explique, étant donnée son extrême vieillesse. Elle comptait alors 90 ans et devait mourir peu de temps après. C'est probablement à cause du rôle joué par son père dans sa fin tragique que Charles Baudelaire avait projeté d'écrire une étude sur Condorcet. Il est regrettable qu'il n'ait pas pu mettre cette idée à exécution.

Mme Aupick nous dit encore de son défunt mari, que pour servir ses amis, sous la Terreur, « il a risqué vingt fois sa vie. Il était infatigable dans ses démarches. Il courait, jour et nuit, les prisons, les tribunaux ».

Privé momentanément de ressources, Fr.Baudelaire donnait des leçons de dessin pour vivre. On a dit qu'il prélevait sur ses gains de quoi subvenir aux besoins de Félix Praslin et lui permettre de continuer ses études en vue de son admission à l'École polytechnique, d'où il sortit en 1799, à l'heure même où son père, rentré en crédit, était nommé membre du Sénat. Félix Praslin rallié au gouvernement du 18 brumaire sera créé chambellan de l'empereur en 1805, puis comte de l'Empire. Cette famille ne pouvait oublier le dévouement de Fr. Baudelaire. Elle lui faisait une pension viagère, d'ailleurs assez modeste. Elle imagina de lui faire obtenir un poste confortable, j'allais écrire une sinécure. César Praslin voulut l'avoir près de lui, au Sénat. Il n'existait pas d'emploi vacant.

On en créa un spécialement à son usage et qui répondait si peu à des besoins qu'il n'a guère survécu à son titulaire et que l'on discute encore sur le point de savoir en quoi il consistait.

Caroline Archimbault nous avait dit de son premier mari qu'il était « Conservateur du Palais, des Jardins, qu'il avait charge du contrôle des dépenses et des commandes aux artistes », à quoi M. Fabre, archiviste du Sénat, a répondu : « Mais non, tout ce qui concernait les palais et les jardins, était administré et ordonné par une commission sénatoriale. » Et M. Fabre, poursuivant ses recherches, n'a rien pu découvrir, sinon que sur tous les états, Baudelaire était mentionné sous la dénomination assez vague de chef de bureau ; chef de bureau de qui ? chef de bureau de quoi ?

Là-dessus intervient M. Georges de Nouvion qui déclare(1):

> Il ne faut pas se fier sans réserve aux états et aux pièces administratives du Sénat impérial et de la Chambre des Pairs qui sont établis d'une façon beaucoup moins rigoureuse que les documents actuels. Les mentions de l'almanach impérial ou royal sont plus fidèles. Or, celui de l'an IX (1801), où le nom de Beaudelaire (*sic*) apparaît pour la première fois, le fait suivre de la qualité de « secrétaire de la commission administrative et contrôleur des dépenses du Sénat »... A partir de 1805, ses fonctions deviennent mieux définies. Il est « chef des bureaux de la préture ».

En somme, d'après M. Georges de Nouvion, les fonctions de Fr. Baudelaire étaient sensiblement pareilles à celles qui sont maintenant dévolues au secrétaire général de la questure. Mais il est un document qui va nous édifier. C'est une lettre de Cabanis, alors Sénateur, à Fr. Baudelaire, retrouvée par le Dr Albert Terson et dont la suscription porte « Au citoyen Baudelaire, *secrétaire de la Commission administrative du Sénat, conservateur* », et où il est dit :

> Je vous prie, mon cher et estimable concitoyen, de bien vouloir remettre au citoyen Duthartre qui vous portera ce billet — et qui

(1) Georges DE NOUVION, *op. cit.*

vous donnera un reçu, si vous le désirez — mon mandat du mois de Messidor. Je vous prie, en même temps, de vouloir bien émarger, pour moi, les feuilles ou les faire émarger, si vous ne le pouviez pas vous-même, par celui des membres de la commission qui sera là et qui, j'espère, aura la bonté de me rendre ce service. Pardon, mais j'ai un payement à faire ces jours-ci et je ne puis aller à Paris ni aujourd'hui ni demain. Comment se porte M^me^ Baudelaire ? Offrez-lui, je vous prie, les compliments les plus empressés et recevez l'assurance des sentiments que le ménage Cabanis a voués à l'un et à l'autre.

Auteuil, le 27 Messidor, an IX...

CABANIS.

On voit par cette lettre que Fr. Baudelaire était chargé de la comptabilité et qu'il était précisément le secrétaire de la Commission sénatoriale dont nous parle M. Fabre, mais il reste que cette fonction revenait de droit à un sénateur, comme elle y retourna par la suite et que ce n'est que par une faveur insigne que Baudelaire s'en trouvait investi.

Fr. Baudelaire était logé. « Ce logement était une charmante maison avec jardin à l'angle d'une des grilles du Luxembourg et de la rue de Vaugirard. » Il disposait de deux secrétaires, d'une voiture, d'un cocher et d'un laquais. On sait le souci de Napoléon I^er^ de frapper l'imagination et d'agir sur les foules, en prêtant, à tout ce qui était officiel et émanait de l'autorité, un cachet de splendeur. Les voitures du Sénat étaient des carrosses armoriés. L'uniforme du personnel ruisselait d'or sur toutes les coutures. A la vérité Fr. Baudelaire ne pouvait disposer des voitures et du domestique que pour les besoins du service, mais il en usait pour son compte particulier, dans certaines occasions, lorsqu'il allait dîner en ville, notamment, quitte à reconnaître les complaisances du personnel par un large pourboire. Son arrivée chez les gens, en grand équipage, faisait sensation et, suivant l'ancienne mode, le laquais (vieux serviteur à cheveux blancs) faisant fonction de valet restait debout, derrière lui, pour le servir. Fr. Baudelaire était entré en fonctions dès 1800. Il y resta jusqu'à la fin de l'année 1814. Sa situation lui permit d'épouser en 1803 une

demoiselle Rosalie Janin, alors agée de 38 ans, qu'il avait connue dans les ateliers où elle prenait des leçons de peinture, ce qui prouve qu'il continuait à les fréquenter. Elle lui apportait en dot quelque bien, des terrains à Auteuil, une ferme dans l'Aisne. Elle lui donna un fils en 1805, qui fut appelé Claude-Alphonse et que Fr. Baudelaire fut autorisé à faire figurer sur les feuilles d'émargement, comme attaché à son bureau, en qualité de surnuméraire aux appointements annuels de 2.000 francs. Ce ne pouvait être, de la part de ses protecteurs, qu'une façon déguisée d'augmenter ses revenus, car quels services pouvait-on espérer d'un enfant si jeune ? Au reste Fr. Baudelaire, comme je l'ai déjà dit, était né protégé : au sénat, il se fit de puissants amis des hauts personnages avec lesquels il eut à frayer, notamment le maréchal Lefebvre et le commandant de Ris, préteurs (1805-1813).

Et les faveurs continuent de pleuvoir sur lui. En 1814, il est bombardé sous-lieutenant de la Garde nationale. C'est une attention de Félix Praslin qui vient d'être appelé par l'Empereur au commandement de la première légion. Fr. Baudelaire ne semble pas avoir été particulièrement sensible à cet hommage ni s'être acquitté de ses fonctions avec beaucoup de zèle. On ne voit pas qu'il se soit empressé de courir au feu lorsque sa compagnie fut chargée de repousser les alliés. D'ailleurs les événements se précipitaient. A la déchéance de l'empereur, Félix Praslin se tourne vers Louis XVIII et, pour donner des gages au nouveau parti, se hâte de proposer le rétablissement de la statue de Henri IV, ce qui lui vaut un siège à la Chambre des pairs ; mais l'Empereur revient de l'île d'Elbe. Félix Praslin, lâchant Louis XVIII, court à sa rencontre, s'excuse, proteste de son dévouement, obtient son pardon, sa réintégration dans son grade de commandant, tout en conservant son titre de pair. Toujours soucieux de se signaler par son zèle à chaque revirement, il signe l'adresse des chefs de la Garde nationale qui demandent le maintien du drapeau tricolore. Louis XVIII, définitive-

ment réinstallé, moins débonnaire que Napoléon, fait sentir sa mauvaise humeur à Félix Praslin en le rayant de la pairie. Disgrâce momentanée. Félix Praslin saura bien revenir sur l'eau et regagner son siège en 1819, mais pour l'instant il doit baisser pavillon sous l'orage et s'éloigner. Le nom des Praslin est mal vu à la cour, où leur astre pâlit. Fr. Baudelaire, lié au sort de ses protecteurs, subit le contre-coup de leur disgrâce. On l'invite à faire valoir ses droits à la retraite, ce qu'il fait d'autant plus volontiers que Rosalie Janin vient de mourir, lui laissant la charge d'un fils à surveiller. Par une dernière faveur, il obtient que sa pension de retraite (2.000 fr.) soit doublée. Il peut donc dorénavant reprendre ses pinceaux en toute sécurité. « Mon père était un détestable artiste, » dit le poète des *Fleurs du Mal*, mais nous savons ce dernier d'un goût difficile et sensible aux seules manifestations du génie. Quand il nous apprend par l'une de ses lettres (30 décembre 1857) qu'il a découvert, chez un marchand du passage des Panoramas, un tableau de son père, on peut supposer, puisqu'il avait reçu les honneurs de la vitrine, que ce tableau les avait mérités. Le poète n'en fit pas moins bon marché et, s'il regretta que son dénuement ne lui permît pas de l'acheter, c'est simplement à cause «de la valeur morale de la signature ».

Nous ne savons rien des mérites du peintre puisque aucune de ses toiles ne nous est parvenue; mais la description que nous donne son fils du susdit tableau : « Une figure nue ; une femme nue, couchée, voyant deux figures nues en rêve, » est une indication suffisante du choix de ses sujets et laisse entendre qu'il inclinait plus vers la manière des petits-maîtres galants du XVIII^e^ siècle que vers la correction mâle de David.

Une lettre de M^me^ Aupick nous apprend aussi que pour faire pendant à un tableau pieux, représentant saint Antoine au désert, son premier mari avait peint un tableau profane. A la place du saint il avait mis une Bacchante. Un thyrse lui tenait lieu de croix et des Amours l'environnaient en guise

d'Anges. On flaire ici la malice voluptueuse d'un élève de Fragonard. Ce n'est peut-être qu'une allusion, mais, de quelque manière qu'elle fût traitée, l'inspiration dénonce un fond de sensualité. Ce n'est donc pas seulement par la bonhomie que Fr. Baudelaire ressemblait à son compatriote La Fontaine. Il se sentait d'humeur à illustrer ses *Contes*.

Un tel tempérament devait lui faire trouver lourd le poids de cinq ans de veuvage, mais les mariages assortis sont assez malaisés à cet âge où, selon la remarque de Montaigne, on se montre d'autant plus exigeant qu'on est moins en état de donner.

Après avoir cherché vainement autour de lui, Fr. Baudelaire s'avisa, tout à coup, que la pupille de son ami Pérignon, son ancien collègue à Sainte-Barbe, cette pupille qu'il avait fait sauter enfant sur ses genoux et qui venait d'atteindre son cinquième lustre, avait toutes les qualités requises d'une excellente femme d'intérieur. Pas de fortune, mais de la jeunesse et des vertus. Il aimait son air sérieux et sa gravité. Le tout était de se faire agréer, les cheveux blancs étant d'une pauvre recommandation en amour. Notre homme jugea donc nécessaire de masquer ses batteries et de procéder par allusions prudentes. Il s'offrit d'abord en plaisantant, n'osant brusquer les choses, par peur d'un refus.

B. — La Mère.

Caroline Archimbaut-Dufays, plus gracieuse que jolie, portait, incliné sur « un long cou », un front déjà lourd de mélancolie. D'une impressionnabilité maladive, on voyait ses yeux noirs se mouiller à la moindre émotion. S'il fallait la caractériser d'un mot, on pourrait lui appliquer cette épithète de « plaintive » qui revient si souvent sous la plume de son fils. Elle était née à Londres, le 17 septembre 1793, de parents

français émigrés. Son père Charles Dufays, ex-officier au service du roi, avait dû fuir la tourmente révolutionnaire, y laissant le peu qui lui restait de biens, si tant est qu'il en ait jamais eu, avec sa jeune femme, née Louise-Julie Foyot-Lacombe, alors en état de grossesse. L'enfant devait se ressentir des fatigues et des angoisses d'un exode accompli dans les pires conditions. On ne sait rien d'autre de Charles Dufays. M. Jacques Crépet nous dit que ce nom est « identique ou du moins analogue à celui de plusieurs familles nobles d'Angleterre et de Normandie qui remontent jusqu'au temps de Guillaume le Conquérant », et il se demande si ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher l'explication du mot du poète : « Mes ancêtres idiots ou maniaques... » Il y incline d'autant plus qu'il sait « la carrière des armes toujours ouverte aux déclassés ». *Déclassé* soit, mais ce mot ne peut s'entendre ici qu'avec certaines restrictions. Il ne faut pas oublier que, sous l'ancien régime, les officiers achetaient leur brevet et ne pouvaient être nommés, après enquête préalable, qu'avec l'assentiment de Sa Majesté. Il y eut toujours des officiers de fortune, des va-nu-pieds, sachant s'ouvrir leur chemin à la pointe de l'épée, sauf, peut-être, sous le règne de Louis XVI. J'ai en mémoire l'ordonnance de Ségur : « NUL OFFICIER QUE NOBLE. » Il est donc probable que Charles Dufays était noble et d'une noblesse assez avérée pour lui faire craindre les représailles populaires et lui inspirer de chercher son salut dans la fuite. Il est à noter que sur son acte de mariage avec le commandant Aupick, le nom de Caroline du Fays est écrit avec une particule. C'est avec une particule que l'écrivait Baudelaire, pour en signer ses premiers articles. Il y ajoutait un tréma comme si la véritable prononciation était du Faÿs. Reste à savoir d'où venait ce nom d'Archimbaut qu'aucun document n'a pu nous expliquer jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, Caroline s'affirmait de race par sa distinction naturelle et ses qualités d'esprit, mais elle était d'une santé frêle, soit qu'elle fût issue d'un sang patricien appauvri par les excès, soit qu'elle se ressentît des difficultés de sa naissance.

Elle vint au monde affligée d'une maladie nerveuse qui, avec l'âge, amènera la paralysie complète des jambes et l'aphasie. Elle se plaignait aussi des yeux. On craignit un moment qu'elle ne perdît la vue. Elle reçut une bonne éducation, mais son enfance s'écoula sans joie dans les brouillards de Londres, cette « ville de la Bible », et les tristesses de l'exil, entre des parents minés de privations et de chagrin. Orpheline de bonne heure, elle avait déjà désappris le sourire lorsqu'elle fut recueillie par un ami de sa famille M. Pierre Pérignon. C'était un ancien répétiteur de Sainte-Barbe, devenu depuis avocat réputé et qui devait se retirer du barreau avec une grosse fortune. Il possédait maison de ville à Paris, 8, rue Saint-Augustin, et maison de campagne à Auteuil. Il y menait un « train princier de luxe et de dépenses ». M. Pérignon était marié. Il avait des fils. Il avait aussi des filles à qui Caroline tenait société. Les soins dont on l'entourait ne pouvaient lui faire oublier sa pauvreté ni sa situation d'étrangère et le spectacle de ses compagnes plus fortunées, pourvues d'affection familiale, devait l'inciter à d'incessants rapprochements douloureux. Sa fierté souffrait de l'obligation de vivre aux dépens d'autrui. Elle se désolait d'être à charge et de ne pouvoir répondre aux bienfaits que par de stériles protestations de reconnaissance. Les demoiselles Pérignon l'admettaient de bon cœur à partager leurs distractions et leurs jeux. Il fallait bien répondre à leurs invites, mais toujours un scrupule secret venait gâter ses joies pour y mêler son fiel. Elle s'éprouvait si différente ! Elle n'avait ni leur insouciance, ni leur frivolité. Le malheur l'avait mûrie avant l'âge. Elle les accompagnait, pourtant, dans leurs courses à travers Paris. Elle visitait avec elles (il le fallait bien) les magasins à la mode, le *Mât de Cocagne*, rue Saint-Martin, le *Diable boiteux*, rue de la Monnaie, les marchandes de frivolités, l'établissement de Mme Irlande, où la société élégante se fournissait d'eau de Ninon, de vinaigre Michu, de toutes les futilités indispensables aux gens bien nés, mais il n'était permis à Caroline que de toucher des yeux les merveilles que

les demoiselles Pérignon manipulaient à loisir en clientes attitrées. Chez Herbault, dont les chapeaux de paille de riz, ornés de plumes, faisaient fureur, elle les regardait essayer, devant la glace, les dernières créations. « N'est-ce pas, Caroline, que cette capote me sied à ravir ?.. » Et Caroline approuvait de la tête en songeant tristement que sur elle aussi cette capote eût fait merveille, mais que sa maigre bourse ne lui permettait pas de si coûteuses fantaisies. Souvent les sorties s'achevaient par un tour dans les confiseries réputées: *Au grand Monarque*, *Au fidèle Berger*, mais tandis que les demoiselles Pérignon, roses de plaisir, se faisaient empaqueter leurs achats de sucreries et de friandises, Caroline, qui n'avait licence de rien acheter, semblait, détournée vers la vitre, s'absorber dans le spectacle de la rue, pour qu'on ne pût lire sur son visage, non pas un sentiment de basse envie, certes, elle en était bien incapable, mais l'aveu pénible de sa condition humiliée.

Les Pérignon recevaient. Ils avaient leurs jours priés et leurs jours d'habitude. Ils donnaient des bals où l'on servait du punch, du riz au lait et des glaces. Les invités se montraient aimables pour Caroline, mais dans les compliments qu'ils prodiguaient à la ronde, elle saisissait des nuances qui étaient pour son amour-propre autant de petites piqûres et dont sa clairvoyante sensibilité avait à souffrir. L'attention des jeunes gens à son endroit n'était que de politesse. Combien cette attention se manifestait plus vive et plus spontanée à l'endroit des demoiselles Pérignon, auréolées de l'éclat de la richesse et qui s'offraient aux coureurs de dot comme un appât resplendissant! C'était une société bien mêlée que cette bourgeoisie issue de la Révolution et de l'Empire où, chaque matin, à la faveur d'un tour de roue, surgissait des bas-fonds une fortune nouvelle. Depuis son installation chez les Pérignon, Caroline avait assisté à bien des événements. Elle avait été témoin de bien des coups de théâtre : l'abdication de Napoléon, l'entrée des alliés dans Paris, le retour des Bourbons, les Cent-Jours, Waterloo, la Restauration. Tant

de fluctuations n'allaient pas sans produire de l'écume. Au milieu de tous ces parvenus, la fine et aristocratique Caroline se sentait dépaysée. Il y avait là des femmes de trafiquants, de commis aux vivres et aux fourrages de l'armée, rouges maritornes, couvertes de tulles brodés et de bijoux massifs, des agioteurs ventrus fiers de leurs doubles breloques et des diamants de leur tabatière, d'anciens courtauds de boutique qui semblaient, en frac vert-saule, en jabots de dentelle et culotte de casimir, des paysans endimanchés ; des nouveaux riches qui faisaient sonner haut leur jactance et leurs écus. Toute cette roture déguisée en gens du monde lui donnait l'impression d'une mascarade de valets mal à l'aise dans les habits de leurs maîtres et s'ingéniant à copier les belles manières. Outre que ces gens semblaient, par l'étalage d'un luxe criard, railler sa misère, son goût de solitude et de silence s'accommodait mal de leur grosse gaieté sanguine et de leur satisfaction bavarde.

Dans ce grand salon d'Auteuil, ruisselant de glaces et de dorures trop neuves, elle s'isolait volontiers de la conversation. Tous ces caquets sur la politique, le théâtre, les courses, la finance et les scandales du jour étaient si étrangers à ses préoccupations ordinaires ! Que lui importaient les discussions sur la conversion de la rente, sur les livres en vogue : le *Garçon-sans-souci* de Pigault-Lebrun et les *Folies du Siècle* de Lourdoueix? Ni l'équilibriste Mahier, ni le prestidigitateur Mafrey, ni le ténor Lecomte, dont ces dames raffolaient, ni l'ouverture du café de l'*Olympe* ne lui tenaient à cœur. L'exclusion de M^lle^ Georges du Théâtre-Français, pas plus que la retraite de M^lle^ Contat n'arrivaient à l'émouvoir, ni l'attribution à M. Boursault de la ferme des jeux de Paris, ni la lutte électorale engagée entre l'industriel Ternaux et Benjamin Constant. Tandis qu'en fin de soirée, le vide se faisait inconsciemment autour d'elle, tant l'intérêt, par une pente irrésistible, roulait ailleurs, Caroline, immobile et figée sur sa chaise, fixait, pour se donner contenance, ce que ses yeux rencontraient : la *Patrouille d'Amours* en biscuit,

l'inévitable garniture de cheminée de l'époque, mise à la mode par Dagoty, la pelote de cristal du lustre, l'acajou d'une console, une applique de cuivre, la rosace en camaïeu du tapis, ou même rien... l'espace... le vide. Que de fois la vit-on prétexter une migraine pous s'esquiver du bruit plus vite et remonter dans sa chambre où, n'ayant que la nuit seule pour confidente, elle pouvait débrider ses mélancolies et laisser libre cours à ses larmes !

J'ai l'air d'imaginer tous ces menus détails à plaisir. C'est Caroline elle-même qui me les consigne dans ses lettres, où elle dit qu'elle fut toujours « dénuée de contentement » et qu'elle a passé sa vie à se « roidir contre le découragement ». Je n'ai qu'à ouvrir sa correspondance pour la voir revivre avec sa pâleur aristocratique, ses susceptibilités ombrageuses, ses tendresses refoulées, ses scrupules, ses insomnies, ses brusques révoltes de fierté, vite écroulées dans un flux de larmes et son grand cœur déchiré. A chaque instant reviennent des phrases comme celle-ci : « Je crains d'être maladroite et de vous déplaire. » « Je serais désolée de désobliger, » aveux de sa résignation et de son effacement volontaire. Et quel que soit l'âge où je l'évoque, qu'elle m'apparaisse dans la roide gaine empire de ses quinze ans, guépée sous le corset 1830 ou embastillée, trente ans plus tard, dans l'armature de sa crinoline géante, je lui trouve toujours le même pli d'amertume aux lèvres.

Nous sommes en 1819. Caroline ne cesse de s'affliger de sa dépendance. Seul un mariage pourrait la tirer de sa triste condition, mais quelle chance a-t-elle dans ce milieu, tourné à l'argent, de rencontrer un soupirant désintéressé ? Elle a vingt-cinq ans sonnés. C'est l'âge où l'on coiffe sainte Catherine. M. Pérignon, brave homme, mais ami de la plaisanterie, la taquine à ce sujet. Il n'est pas jusqu'aux familiers de la maison, jusqu'à ce bon papa Baudelaire, le vieil ami de Sainte-Barbe, qui ne fasse chorus et qui ne s'amuse à lui répéter en riant : « Quand nous marions-nous ensemble ? » C'est évidemment pour se moquer d'elle. Papa

Baudelaire est riche. Il parle, quelquefois, de ses terrains, de sa ferme. Quelle apparence qu'il se mêle jamais d'épouser une fille pauvre et d'ailleurs quelle apparence qu'il songe à se remarier, à son âge ? Elle lui en veut un peu de son insistance à ce jeu. Pourtant, un matin, M. Pérignon entre dans sa chambre, l'air solennel, et lui parle gravement de la chose. « Quoi ! c'était donc sérieux?.. » Caroline, étourdie du coup, ne peut s'empêcher d'éclater d'un rire nerveux. Papa Baudelaire!... ce vieillard qui a trois fois son âge et qui remplit si peu l'idée qu'une jeune fille se fait d'un galant !.. Elle demande à réfléchir, mais M. Pérignon n'est pas sorti de la chambre que déjà sa résolution est prise. Quand on se noie, on ne choisit pas la perche de salut. On saisit la première qui s'offre. Et voilà comment Caroline Archimbaut-Dufays, à 26 ans, épousa, le 9 septembre 1819, M. Joseph-François Baudelaire, qui allait en avoir 60.

***

Ce nouveau milieu où entrait Caroline, ce milieu du papa Baudelaire n'était pas encore celui où elle pût s'épanouir. Bien peu séduisante pour une jeune femme cette société de sexagénaires et dont les idées cadraient si mal avec les siennes! Tous les familiers du lieu avaient servi la Révolution et coiffé le bonnet rouge. Sans doute, la plupart s'étaient assagis sous l'action du temps et s'étaient adaptés aux idées nouvelles, mais quelques-uns gardaient encore une foi sectaire d'autant plus vive qu'ils s'indignaient des progrès croissants de la réaction. Ils continuaient à fulminer contre les tyrans. Et Caroline, qui avait pris l'horreur de la Révolution chez les émigrés de Londres, s'épouvantait de leurs discours qui réveillaient les récits de carnage dont on avait terrifié son enfance : têtes sanglantes promenées au bout des piques, noyades, massacres ; irruptions de foule à la lueur des torches incendiaires ; carmagnole hurlée autour de la guillotine.

Elle revivait là ses anciens cauchemars. Qu'elle fût de sang bleu ou non, elle gardait par éducation le culte de l'ancien régime, la fidélité à ses rois et elle s'imaginait voir autour d'elle, sur ces mains régicides, ruisseler le sang des augustes martyrs. Il y avait, parmi les hôtes assidus du logis, des artistes conciliants, façonnés aux usages du monde et qui savaient délaisser les discussions irritantes pour s'élever dans les régions sereines de l'art, mais Caroline se piquait peu de les y suivre. Elle ne s'intéressait pas aux arts, non pas qu'elle manquât d'intelligence ni de sensibilité, mais la sensualité des arts plastiques répugnait à l'austérité de sa nature. Comme toutes les âmes blessées, elle s'était réfugiée de bonne heure dans les pratiques d'une dévotion sévère.

En littérature, elle n'admettait que les œuvres morales. Elle ne lisait guère que des livres anglais façonnés pour l'éducation pieuse ou remplis d'aventures édifiantes. Nous voyons son fils, dans ses lettres, s'excuser souvent de lui envoyer ses articles et des livres amis : « Je sais que ça ne t'intéressera pas... Tu n'y comprendras rien. » Il hésite à lui adresser les *Fleurs du Mal* et ne s'y résoud qu'après le bruit fait dans les journaux, autour de ce livre, et l'impossibilité de le tenir secret. Même avec des hommes comme Claude Ramey, le sculpteur, et Naigeon, le peintre, il était bien difficile à Caroline de pouvoir sympathiser. Tous deux étaient de solides gaillards, encore verts en dépit de l'âge ; tous deux étaient de Bourgogne, « pays des bons vivants et des joyeux Noëls ». Tous deux nés sous une bonne étoile, parvenus jeunes à la considération et à l'aisance, avaient su maintenir leur crédit à travers toutes les fluctuations politiques, et appartenaient à cette catégorie de gens qui semblent, pour être heureux, n'avoir qu'à se laisser vivre. C'étaient d'habiles praticiens, sans les fièvres ni les recherches de l'artiste, des natures d'équilibre et d'aplomb. Ce n'est pas chez eux que Caroline pouvait trouver le reflet de ses nostalgies et de ses anxiétés.

Il y a mieux ; le peintre Naigeon se faisait gloire d'être

parent du philosophe Naigeon, le disciple de Diderot, le collaborateur du baron d'Holbach ; de ce Naigeon qui s'était acquis le renom d'un athée fanatique et dont il citait couramment à la table du père Baudelaire des pensées de ce genre :

La croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en la vie future n'est qu'une invention du clergé pour faire venir en sa poche l'argent des autres.

Quand la conversation tarissait sur ce chapitre, c'était pour reprendre sur des confidences d'atelier, des histoires de modèles. Tout cela importunait Caroline, prude et dévote.

Comment n'aurait-elle pas rougi de tels propos, elle qui rougissait déjà des nymphes encadrées et des Vénus de plâtre qui ornaient le logis ? Il y avait surtout, sur la cheminée du salon, où elle usurpait la place d'honneur, une réplique de l'*Hermaphrodite* qui avait le don de l'exaspérer. Elle n'ose pas se plaindre tout haut de ces « obscénités » mais elle s'emploie, en sous-main, à les reléguer peu à peu pour leur substituer des images plus décentes, tirées de l'ancien testament ou de l'Histoire : *Charles Ier*, *Agar renvoyée par Abraham*, *Bélisaire*, *le Lion d'Androclès*... qu'elle trouve à profusion dans les cartons de son mari.

Si nous en croyons le poète, son père vivait en épicurien du dernier siècle entouré de voluptueuses élégances, dont son enfance perçut encore les traces (pastels... vieux mobilier Louis XVI). Pourtant l'inventaire dressé à sa mort ne mentionne plus qu'un mobilier sévère et rigide. C'est sans doute que les goûts de Caroline avaient fini par prévaloir.

Il y a aussi dans ce logis une femme dont Caroline tire ombrage. C'est Mariette (*la servante au grand cœur dont vous étiez jalouse*), c'est Mariette entrée depuis plusieurs années au service de papa Baudelaire et qui dispose absolument de sa confiance. En considération de ses soins, le brave homme lui passe ses humeurs et ses lubies de vieille fille. Il lui a laissé le gouvernement de sa maison pendant son veuvage. Il n'a pas eu à s'en plaindre. Elle a su se faire adorer du petit Alphonse, comme elle saura se faire adorer du petit Charles. On sait les

sentiments de reconnaissance attendrie et de pieuse ferveur que le poète lui gardera toute sa vie. Il ne s'est jamais consolé de sa mort. En avançant en âge, il la considérait comme une sainte et au déclin de ses jours, il faisait appel dans ses malheurs, à son intercession. Les égards qu'avait pour elle papa Baudelaire se justifiaient donc; mais Caroline, comme toutes les âmes éprouvées, que l'habitude des revers jette au soupçon, était encline à s'effrayer de simples apparences et se créait des chimères à tout propos. Le pied pris dans la maison par la servante l'inquiétait comme un empiétement sur ses droits et la considération dont on l'entourait comme un vol fait à sa part légitime d'épouse ; puis viennent les appréhensions d'une grossesse pénible et les douleurs d'un accouchement laborieux dont elle fut longue à se remettre.

Enfin, François Baudelaire s'éteint le 10 février 1827. Comme si le sort voulait la dédommager de ses ennuis passés, Caroline rencontre sur son chemin un homme selon ses vœux, le commandant Aupick, qu'elle épouse, le 8 novembre 1828, au bout de vingt mois à peine de veuvage et qu'elle eût sans doute épousé plus tôt, si elle n'avait dû, dans l'intervalle, entrer dans une maison de santé. Le mariage fut célébré à l'église Saint-Thomas d'Aquin.

Jacques Aupick, qu'à défaut d'acte de naissance régulier, un acte de notoriété, établi en 1808, nous dit né à Gravelines (Nord), le 28 février 1789, s'était destiné comme son père à la carrière des armes. Élève des écoles militaires de la Flèche et de Saint-Cyr, il avait pris part aux expéditions de l'Empire tant en Autriche qu'en Espagne et fait avec la grande Armée les campagnes d'Allemagne et de France. Licencié en 1815, comme capitaine, il avait repris du service en 1818 et coopéré en Espagne avec nos troupes au rétablissement de Ferdinand VII, détrôné par ses sujets, ce qui lui valut les galons de chef de bataillon. Il était, au moment de son mariage, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, aide de camp du prince de Hohenlohe et voyait s'ouvrir devant lui le plus bel avenir.

Brun, avec des yeux bleu foncé, particularité que l'on rencontre chez tant de natures privilégiées, les traits réguliers, la chevelure souple et ondulée, de tournure élégante et martiale, il offrait le type accompli du bel et fringant officier d'état-major. Gérotwoth a peint son portrait en 1852. J'en ai sous les yeux la reproduction typographique de Léon Noël. L'homme est superbe de prestance décorative. On l'y voit debout, tête nue, en grand costume de général, chamarré de décorations, le poing campé sur la hanche, enveloppé des plis d'un long manteau flottant. Il avait alors dépassé la soixantaine, mais si les années ont neigé sur ses tempes, elles n'ont ni voûté ni ridé son front, ni voilé son regard, ni dévasté sa chevelure, ni décoloré sa moustache et le soupçon de barbiche qu'il porte à la façon du prince-président. Rien d'un intellectuel, mais, tout d'un homme tourné au monde et façonné à son image, tout d'un homme habitué au commandement, d'un haut dignitaire à qui ses titres valent le respect et les hommages et qui sait les recevoir.

On conçoit la puissance de séduction d'une telle nature sur le cœur de Caroline et que le prestige de l'uniforme devait mordre sur cette fille d'officier. Caroline retrouvait en outre chez cet homme du monde d'autres affinités d'humeur. Nourrie à Londres elle en avait respiré la sécheresse puritaine. Or, Jacques Aupick était Anglais par sa mère, Amélie Talbot, qui prétendait descendre du général fameux, et son père, avant 1789, avait servi comme porte-étendard dans le régiment de Berwick.

Ce mariage s'offrait donc sous les plus heureux auspices, mais Caroline était de celles pour qui la destinée n'a pas de gâteries et à qui elle fait payer cher un semblant de bonheur.

Il suffit de jeter un coup d'œil d'ensemble sur sa vie pour se convaincre de son fâcheux destin et qu'elle était destinée, selon la loi commune, à expier par la douleur la gloire d'avoir enfanté un génie. Née de goûts sédentaires, amie du repos qu'exige sa santé délicate, elle est condamnée à rouler sur les routes, comme la feuille arrachée en proie au caprice des

vents. Conçue à Paris, née à Londres, elle ne quitte son campement nomade d'émigrée que pour mener, à son retour en France avec sa mère, une existence incertaine. On les voit toutes les deux errer de logis en logis. Dans les vingt mois de son premier veuvage elle change quatre fois d'adresse. Du 13 de la rue Hautefeuille, elle passe au 58 de la rue Saint-André-des-Arts, puis au 30 de la place du même nom, puis au 17 de la rue du Bac, non sans avoir été hospitalisée, quelque temps, dans une maison de santé. Elle a une telle horreur des voyages, qu'elle refuse ceux qu'on lui offre par plaisir. Elle laisse son second mari accomplir seul avec son fils une excursion aux Pyrénées, mais bientôt sa tendresse la force à suivre son mari jusqu'à Marseille, où il va s'embarquer pour l'expédition d'Alger et d'où elle craint qu'il ne revienne pas. Il en revient pourtant, mais c'est pour courir de garnisons en garnisons, de postes en postes, et c'est le devoir cette fois qui force Caroline à le suivre à Lyon, à Constantinople, à Londres (1), à Madrid. C'est, dès lors, une vie ininterrompue de diligences, de chemins de fer, de paquebots où s'affolent ses nerfs surmenés ; c'est une suite de longues randonnées coupées de retours précipités à Paris, où elle n'a pas le temps de dépaqueter ses malles, obligée qu'elle est d'aller rétablir sa santé compromise dans les villes d'eaux: Plombières, Vichy, Barèges, Biarritz. Lorsqu'elle a terminé sa saison dans un endroit, elle en recommence une autre ailleurs, avec le général, car ils ont tous deux leur maladie et leurs eaux spéciales, et cela dans une telle mobilité d'alertes et de départs, que le poète se plaint, un moment, de ne pouvoir écrire à sa mère dont il ignore l'adresse. Honfleur n'apporte pas à Caroline le calme espéré. Il y a les sessions du sénat qui réclament le général à Paris et son pied-à-terre au 91 de la rue du Cherche-

(1) Le général Aupick redoutait le climat de Londres pour sa blessure (une balle reçue au genou gauche, à la bataille de Ligny) et la santé de sa femme. Il n'y resta que quelques jours, le temps de négocier sa mutation avec le comte Walewski nommé le même jour ambassadeur à Madrid et de la faire agréer en haut lieu.

Midi où elle doit faire de fréquentes apparitions. C'est dans ce pied-à-terre que le général s'alite, pris du mal qui doit l'emporter. Elle en reçoit là-bas la nouvelle. Elle n'a que le temps d'accourir pour recevoir son dernier soupir. Rentrée sur la côte normande, plus accablée et lasse que jamais, elle est résolue à n'en plus sortir. Erreur ! Il lui faudra se déplacer encore, venir à Paris, se multiplier en démarches pour implorer lors du procès des *Fleurs du Mal* la protection des gens puissants qu'elle a connus. Il lui faudra enfin se rendre à Bruxelles, en ramener son fils malade, l'installer rue du Dôme, s'installer à son chevet, puis, l'agonie se prolongeant, s'épuiser en va-et-vient incessants entre Paris et Honfleur.

Pas plus que la stabilité, elle ne connaîtra la paix, l'intimité du foyer. Les douceurs du « home » lui sont interdites. Elle souffre d'un besoin de recueillement qu'elle n'arrivera jamais à satisfaire. Son premier mariage, tout de raison, impliquait le sacrifice de ses préférences. Le second, où l'amour a part, lui sera une source de nouvelles déceptions. Il amènera la discorde entre le beau-père et le fils, les querelles intestines, la rupture inévitable. Le jour même où l'épouse se croit parvenue à la félicité, le calvaire de la mère commence. Et comment pourrait-elle goûter un moment de loisir et de recueillement dans cette maison de haut fonctionnaire où l'on vit, toutes fenêtres ouvertes, exposé au public, comme sur un théâtre ? Il lui est défendu de s'appartenir. Elle se doit au monde et à ses corvées : visites, dîners, bals, réceptions. Il lui faut jouer un rôle, déguiser ses vrais sentiments sous un masque officiel, sourire toujours et partout, fût-ce à contre-cœur. Même à Honfleur où elle veut se cloîtrer dans la solitude, le bruit du monde viendra l'importuner, l'écho du scandale, le procès des *Fleurs du Mal*, les réclamations d'huissiers et les tracas d'argent, car cette malheureuse porte encore la fatalité de la gêne. Née pauvre elle devait mourir dans un état voisin de la nécessité. N'est-ce pas étonnant après deux mariages d'argent? après une longue période de « vie dorée », comme elle disait elle-même ? N'est-ce pas

le signe irrécusable d'un commandement du sort ? Quoi ! cette ex-ambassadrice ; cette veuve de sénateur aux appointements annuels de 40.000 francs, ce qui représente une somme triple de nos jours, en est réduite jusqu'à la fin à calculer, à lésiner, à éplucher les comptes de ses fournisseurs ? Ce n'est pas qu'elle fût coquette ni dépensière, mais le général se faisait scrupule de ne rien retenir de ses appointements et les employait jusqu'au dernier centime, à soutenir l'éclat de son rang. A sa mort il faut liquider la succession, congédier les domestiques, vendre les chevaux. De toute la fortune fondue entre ses mains, il ne demeure à Caroline que sa villa d'Honfleur, villa bien modeste, encore grevée de quelques frais d'embellissement (une vérandah, une serre...) dont le général n'a pas eu le temps de se libérer. Tout réglé, il lui reste à peine de quoi joindre les deux bouts. Sa pension de veuve de général se monte à 6.000 francs auxquels viennent se joindre les 2.000 francs de rente qu'elle tient de son premier mari. Ce serait plus que suffisant, tant elle est résignée à se priver du superflu pour s'en tenir au strict nécessaire, n'étaient les mémoires des entrepreneurs restés en souffrance et les dettes de son fils qu'il faut éteindre. Et voilà, pour comble d'infortune, qu'un affaissement de la falaise risque d'emporter la maison. C'est un désastre, un surcroît de dépenses auquel elle redoute de ne pouvoir suffire.

Un biographe n'a pas craint d'écrire : « M^me^ Aupick a vécu heureuse dans cette paisible retraite (d'Honfleur) pendant de longues années. » Heureuse !.. Caroline !.. à Honfleur ! Mais elle y est à peine installée qu'elle perd son mari. Elle n'est pas remise des émotions de sa maladie et de sa mort qu'éclate le bruit des poursuites contre les *Fleurs du Mal*. On s'en imagine la répercussion dans une petite ville de province, méfiante aux intrus, cancanière, bigote et confite en préjugés. Et les commérages d'aller leur train, d'autant mieux qu'il s'agit d'outrages aux mœurs et que ces sortes d'affaires ont le privilège de faire crier les gens tout en les passionnant. On sait qu'il n'est pas, pour le commun,

d'inculpation plus infamante ni plus exclue de compassion. Un filou cynique, un bandit vulgaire, un détrousseur de grands chemins, un Cartouche, un Mandrin ont encore de quoi séduire. On peut vanter leurs ressources et leurs coups d'audace ; rire de leurs bons tours joués aux imprudents, aux riches, aux gendarmes. On peut en discuter en pleine rue, à visage découvert, plaider en leur faveur les circonstances atténuantes. S'apitoyer, même sur un innocent, prévenu d'outrages aux mœurs serait se rendre suspect et s'exposer aux médisances. Les plus tolérants savent qu'ils n'en doivent parler que sous le masque de l'indignation. Ajoutez que la plupart des gens du cru ignoraient exactement de quoi il était question et étaient incapables de s'en rendre compte et que les mieux informés se gardaient bien, par malveillance, de les instruire et de ramener l'affaire à ses justes proportions, de sorte que la porte restait ouverte aux pires suppositions et que certains n'étaient pas loin d'assimiler le fils Aupick (c'est le nom sous lequel Baudelaire était connu à Honfleur) à ces brigands sadiques, à ces monstres violeurs d'enfants, redoutés des campagnes. Et si vous considérez encore que c'est un travers commun, chez nous, de rendre les membres d'une famille solidaires et de faire rejaillir sur tous la faute d'un seul, vous concevrez aisément les transes de M^me^ Aupick, habituée par sa vie passée à se nourrir de considération et le poids de réprobation qu'elle sentait peser sur elle. Elle n'avait pas même la ressource de s'enfermer comme elle l'eût désiré, pour se soustraire aux regards. Il lui fallait sortir, approcher l'un, approcher l'autre, pour tâcher, sinon d'arrêter les poursuites, du moins d'arracher aux juges un acquittement. Et je la vois déjà impotente, vieillie, cassée, sous ses longs voiles de deuil, flageoler le long des murs, au bras de Valère, son vieux domestique, l'ancienne ordonnance du général, n'osant lever les yeux de peur de rencontrer un mauvais sourire. Certes, elle n'est pas de celles qui se consolent d'une catastrophe en se disant : « Je l'avais bien prévu, » mais si près de céder à

l'affolement, elle éprouve le besoin d'être protégée contre elle-même. Elle cherche un secours, un appui qui ne vient pas. Les seules gens sur lesquelles elle s'estime en droit de pouvoir compter à Honfleur, ses voisins, les Emon, qui ont toujours pris le parti du général contre « son gueux » de fils, loin de la remonter, l'accablent de leurs condoléances attristées plus démoralisantes qu'un reproche, et l'abbé Cardinet, son confesseur, fruste desservant de campagne, qui voit dans toute cette affaire la griffe du diable, achève de désespérer la malheureuse mère en lui en grossissant les conséquences. C'est cet abbé Cardinet dont se plaint Baudelaire dans une lettre : « Au milieu de toutes mes douleurs, je ne veux pas qu'un prêtre vienne lutter contre moi, dans l'esprit de ma vieille mère... La conduite de cet homme est monstrueuse et inexplicable. » Un détail suffit à le dépeindre. Il ignorait les *Fleurs du Mal* au moment du procès. Il ne cessa d'en réclamer un exemplaire au poète qui ne put lui en dénicher un qu'en 1861. Sitôt qu'il l'eut entre les mains, l'abbé Cardinet le jeta au feu. Baudelaire le sut et s'emporta :

Brûler les livres, cela ne se fait plus, excepté chez les fous qui veulent voir flamber du papier. Et moi, qui m'étais bêtement privé d'un exemplaire précieux pour lui plaire et pour lui donner une chose réclamée depuis trois ans !... Et je suis sans exemplaire pour mes amis !...

Et se tournant vers sa mère :

Il a toujours fallu que tu me misses aux genoux de quelqu'un. Ç'a été devant M. Emon, souviens-toi ! Et maintenant c'est devant un prêtre qui n'a même pas assez de délicatesse pour te cacher une pensée blessante. Et enfin ! il n'a même pas compris que ce livre partait d'une idée catholique...

L'infortunée Caroline ne sait plus auquel entendre. Elle ne dort plus. Elle redoute le déshonneur, la prison. Enfin la bénignité de la peine vient la détendre, mais elle sentira

longtemps encore, autour d'elle, flotter les relents de cette boue remuée.

Tandis que sa santé empire, les heures s'écoulent sans lui apporter aucune joie. Longtemps, elle n'ose recevoir son fils à Honfleur, autrement qu'à la dérobée, à cause des Emon et de l'abbé Cardinet. Chaque jour c'est une lettre de ce fils qui la chagrine par son ton violent : *Tu es toujours armée pour me lapider avec la foule*, ou par l'aveu de sa détresse. Le bruit de sa renommée l'importune comme un redoublement de honte. Elle pense des *Fleurs du Mal* ce qu'en pense l'abbé Cardinet. C'est une offense aux hommes et à Dieu. Elle supplie son fils de ne pas laisser réimprimer le livre. Il répond : « Je n'en suis plus le maître. » Enfin, elle paraît se résigner, entend ses raisons. Il lui dit :

> Nous sommes évidemment destinés à nous aimer, à vivre l'un pour l'autre, à finir notre vie le plus honnêtement et le plus doucement qu'il sera possible... Je suis convaincu que l'un de nous deux tuera l'autre, et que finalement nous nous tuerons réciproquement. Après moi mort, tu ne vivras plus, c'est clair. Je suis le seul objet qui te fasse vivre.

Oui, ce fils est pour cette mère éprouvée le seul lien qui la rattache à la vie, et voilà bientôt que ce fils lui manque. Il avait dit juste : « Après moi, tu ne vivras plus. » La voilà seule, accablée d'âge et de maux. Il lui a fallu survivre à toutes ses affections ; perdre tout ce qu'elle aimait. Elle a enterré son père, sa mère, ses deux tuteurs, ses deux maris, son fils, son beau-fils, son petit-fils (né d'Alphonse), et la voilà déjà comme si la vie la chassait, reléguée à l'extrémité du monde, au bord du gouffre, de l'océan. Son cœur n'est plus qu'un amas de ruines. Cette femme qui, pendant plus de trente ans, par ses titres et sa situation officielle, avait tenu les yeux du monde fixés sur elle ; cette femme qui ne pouvait faire un pas sans remplir les journaux de son bruit, cette femme qui entretenait commerce familier avec les Tuileries et les cours étrangères ; cette femme qui recevait à

sa table des souverains, des ministres et chez qui tout Paris tenait à l'honneur de s'inscrire, cette femme est en train d'enterrer jusqu'à ses souvenirs et ne veut plus s'entretenir qu'avec sa douleur plus vaste que l'espace qui s'ouvre devant elle. Elle n'aspire plus qu'à dépouiller une vie dont elle croit avoir épuisé l'amertume.

Ah ! que c'était mal connaître la cruauté du destin et sa puissance d'acharnement ! Il reste encore à Caroline une épreuve à subir et la plus crucifiante de toutes, celle au prix de quoi les autres ne lui paraîtront plus qu'ennuis véniels et nuages légers.

Voilà qu'au moment où, tournée vers la mort, elle ne songe plus qu'à son salut, voilà qu'il lui faut donner son adhésion à l'édition posthume des *Fleurs du Mal*. Ce livre qu'elle a toujours considéré comme une chose horrible, satanique, et qu'à l'exemple de l'abbé Cardinet elle eût voulu détruire de ses propres mains, voilà qu'il lui faut l'approuver, aider à le propager. On lui demande la permission de le réimprimer, c'est-à-dire de se faire la complice des blasphèmes qu'il contient, d'en prendre la responsabilité devant Dieu. Elle refuse nettement d'abord. Mais les amis de Baudelaire, ses exécuteurs testamentaires, la savent faible et n'ignorent pas par où la prendre. Il y a un traité avec un éditeur. Son fils Charles a engagé sa signature. C'est une question de probité à résoudre. On fait appel à sa droiture. Elle finit par céder, mais à la condition que le livre paraîtra expurgé. On s'exclame. On discute. C'est une lutte pied à pied où, de concessions en concessions, Caroline sort meurtrie et déchirée :

Écoutez, écrit-elle à Asselineau, après une longue nuit d'insomnie où j'ai beaucoup pensé aux *Fleurs du Mal*, où je les ai scrupuleusement ruminées, je viens vous demander de supprimer la pièce intitulée *le Reniement de Saint-Pierre*. Comme chrétienne, je ne puis pas, je ne *dois* pas laisser réimprimer cela. Si mon fils vivait, certes, il n'écrirait pas cela maintenant ayant eu depuis de longues années des sympathies religieuses. Si de là-haut, il nous voit, il ne pourra être mécontent de cette suppression puisqu'il savait combien je *l'avais*

blâmé dans le temps. Je suis trop malheureuse, j'ai devant moi en perspective une trop cruelle vie pour ne pas chercher à échapper à un remords. Et j'en aurai un, nécessairement, si je laissais imprimer cette pièce. Dans mon malheur il me faut du moins le contentement de moi-même.

Asselineau se fâche. « Vous m'avez écrit une lettre bien dure, » lui reproche Caroline, mais elle cède encore :

Charles n'est plus là pour se défendre. C'est ainsi qu'avec des larmes j'ai fait devant son image le sacrifice de mes scrupules.
Sans le moindre petit grain de rancune et avec beaucoup d'affection, au contraire.

C'est ainsi que se termine sa lettre, mais ne nous laissons pas impressionner par cette fin conciliante. N'y voyons qu'une formule de politesse. La femme du monde s'est réveillée et « sa crainte de désobliger, de déplaire ».

Ce n'est pas en vain que Caroline avait longuement vécu chez les autres et dans les ambassades. Elle y avait appris à dissimuler ses vrais sentiments. Quand on lit les lettres quelle écrivait, en dernier lieu, aux exécuteurs testamentaires de son fils, à Théodore de Banville et à Asselineau, on serait tenté de croire, sinon à son acceptation définitive des *Fleurs du Mal*, du moins à sa résignation : « Il faut se soumettre à mon âge. » Mais elle a, dans l'intimité, des crises de conscience qui alarment. A Aimée, sa gouvernante, elle confie un jour : « J'ai peur de devenir méchante. » Elle avoue qu'elle fait des efforts inouïs pour ne pas se rendre insupportable à ceux qu'elle voit et pour paraître les écouter et s'intéresser à ce qu'ils disent, tandis qu'au fond de son cœur, elle y demeure indifférente et étrangère. Mais jusqu'au bout elle veut être « douce et bonne et indulgente ». C'est le sentiment qui la pousse à complimenter Banville et Asselineau des soins qu'ils prennent à la confection de l'édition définitive des *Fleurs du Mal* et qui lui fait écrire à Asselineau, à la réception de son exemplaire : « Le voilà donc arrivé ce livre

tant désiré, tant attendu !... Je le tiens, le lis et le relis, sans cesse, avec des larmes. »

Mais ne trouvez-vous pas que ce lyrisme détonne un peu chez la circonspecte et languissante Caroline, qu'il sonne faux et qu'on aurait aussi tort de le prendre au sérieux que l'enthousiasme de commande avec lequel les gens du monde reçoivent les compliments de fête et les cadeaux du jour de l'an? Certes, je crois aux larmes de Caroline. L'image de son fils lui revenant avec ce livre, suffisait pour l'attendrir ; mais que ces larmes fussent de satisfaction, il est permis d'en douter. Des revirements si brusques ne se produisent guère à son âge. Ses scrupules sont trop enracinés pour s'évanouir au premier coup de vent. Et, d'ailleurs, l'abbé Cardinet est toujours là, le farouche confesseur, qui lui fait un crime de s'être laissé arracher son consentement. Et les remords de Caroline empoisonneront d'autant plus ses derniers jours que les événements, où elle verra le doigt de Dieu, allaient bientôt prendre, à ses yeux, figure de châtiment.

La guerre survient. L'empire tombe. Caroline reçoit avis que sa pension est supprimée. Elle n'a plus que quelques mois à vivre. Ce n'est pas assez pour qu'elle ait le temps d'épuiser ses dernières ressources, mais c'est assez pour qu'elle sente passer le souffle de l'inquiétude et pour qu'elle retrouve, à son chevet de moribonde, le spectre de la misère qu'elle a trouvé, en ouvrant les yeux, penché sur son berceau. Un autre spectre lui fait escorte, celui-là aussi de sa connaissance et revenu du fond des jours, celui de la Révolution. Toute la vie de Caroline tient entre deux dates sinistres 1793-1871. Née sous la Terreur, elle meurt avec la Commune. Le cauchemar de son enfance revient supplicier ses derniers jours. Le cri de mort des *Tricoteuses* revit dans le cri de mort des *Pétroleuses*. Au bruit de la guillotine installée en permanence a succédé le bruit de la fusillade dans les rues. On massacre les otages, les prêtres, les généraux. Paris brûle et c'est toujours la défaite, l'invasion, le bruit que fait un trône

en s'écroulant. Ainsi Caroline Dufays est morte comme elle est née, avec la même vision d'horreur dans les yeux, mais elle est morte plus tragiquement encore ; elle est morte assaillie de superstitieuses terreurs, assez désemparée, assez rongée de névrose et de scrupules religieux, pour désespérer de son salut et s'imaginer que les lueurs de l'horizon incendié étaient déjà, en vue de l'expiation suprême, les flammes de l'enfer qui venaient la chercher.

C. — Le Frère.

Charles Baudelaire portait en naissant le germe de la névrose reçu de sa mère. Son père semble avoir été d'un tempérament sain, mais il était affaibli par l'âge au moment de son second mariage. Nous regardons aujourd'hui d'un œil indifférent ces unions dépareillées et l'usage les admet, mais les anciens légistes les réprouvaient. Platon ne veut pas qu'un homme se marie après cinquante ans et Montaigne l'approuve qui « condamne leur engeance comme indigne d'aliment et de vie ». Son fils Alphonse, né du premier lit, n'était pas d'une constitution bien robuste.

Juge d'instruction à Fontainebleau, il dut solliciter sa mise à la retraite anticipée, pour cause d'infirmités « paraissant avoir été contractées dans le service », dit l'arrêté, mais c'était par complaisance et pour respecter la formule légale, car ses infirmités lui venaient de nature. Il était atteint de diabète, de troubles nerveux et mourut d'une hémorragie cérébrale, avec hémiplégie du côté gauche. Il s'était marié à 24 ans, avec une demoiselle Ducessois, fille de l'imprimeur. Il en eut un fils, débile et maladif, qui ne put dépasser l'âge de vingt ans. Il est possible qu'Alphonse tînt sa mauvaise constitution de sa mère : Rosalie Janin, dont nous

ne savons rien, si ce n'est qu'elle avait épousé Fr. Baudelaire en secondes noces et qu'elle mourut à quarante-neuf ans. Il est possible aussi qu'il la tînt de son père, né résistant, mais qui, vivant dans un monde d'artistes et de modèles, au milieu de perpétuelles tentations, a pu se laisser entraîner aux excès par sa nature sensuelle. Quoi qu'il en soit, Alphonse Baudelaire ne manifestait aucun goût pour la peinture ni pour les arts. Rien n'était plus opposé que le caractère des deux frères. Le poète disait :

Ma répulsion à l'endroit de mon frère est si vive que je n'aime pas m'entendre demander si j'ai un frère. J'aime mieux les gens méchants qui savent ce qu'ils font que les braves gens bêtes. Sa nullité poétique, scientifique, ses opinions cyniques sur les femmes, tout me le rend étranger.

Ce n'est donc pas la grande différence d'âge qui les empêchait de sympathiser. Alphonse avait seize ans lorsque Charles naquit et il quitta de bonne heure la maison paternelle, pour se marier en 1829. Mais, s'il n'avait pas hérité des goûts artistiques de son père, il se montra comme lui excellent fonctionnaire et sut se mériter l'estime de ses chefs et de ses concitoyens.

M. Georges de Nouvion, qui a reconstitué son dossier de magistrat, reproduit deux documents qui en font foi.

Le premier est un rapport rédigé au sujet de sa demande de mise à la retraite par le procureur impérial de Fontainebleau, Gerbé de Thoré (25 janvier 1862) :

M. Baudelaire a toujours rempli ses fonctions avec zèle et même avec une ardeur peu ordinaire. L'accomplissement de son devoir était sa principale préoccupation. Non content d'achever le travail qui lui était régulièrement réparti, il mettait toujours son temps et sa peine au service de ses collègues que des absences ou maladies éloignaient du tribunal.

Pendant les dix années qu'il fut juge d'instruction, on le vit laborieusement et continuellement retenu à son cabinet d'instruction.

Redevenu simple juge, ce fut lui qui fut chargé des taxes et des

enquêtes, M. le juge d'instruction étant trop occupé pour retenir même une partie de ce service.

Enfin, c'est lui seul qui, presque toujours, restait à son poste pendant les vacances, répondant à toutes les exigences du service.

M. Baudelaire est marié. Il possédait une belle fortune (300.000 fr. environ) avant 1848. Au moment de la révolution, un frère de sa femme, industriel malheureux, subit le contrecoup de la gêne publique. M. Baudelaire n'hésita pas à lui venir en aide, espérant tout sauver. L'honneur de son beau-frère fut sauf ; mais M. Baudelaire vit disparaître ses 300.000 fr. Il ne lui reste plus aujourd'hui pour toute fortune personnelle que 800 fr. de revenu environ.

Enfin, il perdit, il y a sept ans, un fils aîné unique âgé de 20 ans.

Aimé et estimé de tous, M. Baudelaire, d'un esprit conciliant, est même populaire à Fontainebleau. Lors des élections municipales, sans jamais rien solliciter, il est toujours nommé membre du conseil à une forte majorité.

Le second est une délibération du Conseil municipal de Fontainebleau (dont Alphonse Baudelaire avait fait partie sans interruption du 28 mai 1840, jusqu'à sa mort) prise à la date du 22 avril 1862 :

Le conseil sur la proposition du maire, considérant que M. Baudelaire a exprimé le désir que ses restes fussent réunis à ceux de son fils, inhumé dans le cimetière de la ville (concessions temporaires) ;

Considérant que pendant plus de trente ans M. Baudelaire a résidé dans cette ville où il a été investi de plusieurs fonctions publiques soit par la nomination directe du gouvernement, soit par la confiance spontanée de ses concitoyens ;

Qu'il a constamment été porté par le suffrage presque unanime des habitants au premier rang de la liste des conseillers municipaux ;

Qu'en toute occasion, il a fait preuve de bienveillance et de dévouement aux intérêts communaux dont le conseil, organe de la ville entière, s'empresse de témoigner sa reconnaissance ;

Décide à l'unanimité qu'une concession à perpétuité de deux mètres superficiels de terrain sera offerte gratuitement à Mme veuve Baudelaire et qu'il pourra y être placé trois tombes par superposition.

Les deux frères n'offrent donc qu'un point commun, à savoir qu'ils moururent tous deux frappés de paralysie. Faut-il en conclure, puisqu'ils étaient de mère différente, que la responsabilité en remonte au père ? Si cela était, on

comprend que le mal, en se conjuguant avec la névrose de Caroline, se soit exaspéré chez le poète et ait accentué ses ravages.

Mais, tandis que je suis en train de rechercher tous les éléments de la psychologie de Baudelaire et les influences qui ont pu présider à sa formation, quelqu'un me souffle qu'il en est une dont on s'est peu préoccupé jusqu'ici : celle du nom.

Y a-t-il donc une vertu des noms? Sudermann le pense qui écrit: « On suit la destinée de son nom, » et Renan qui avance : « Combien de grands hommes ont dû leur célébrité au nom que, par hasard, ils ont reçu de leurs parents ! »

CHAPITRE III

LES INFLUENCES OCCULTES

A. — Le Nom

Baudelaire vient d'un vieux mot français *badelaire* qui signifie : épée courte à deux tranchants. Au prologue du tiers livre de *Pantagruel*, Rabelais nous montre les Corynthiens occupés à « affiler cimeterres, brancs d'acier, badelaires... »

Il s'ensuit que le nom doit s'écrire Baudelaire et non Beaudelaire, comme le portent, par erreur, certaines pièces d'archives, du Sénat notamment, concernant le père du poète qui, d'ailleurs, avait pris soin de rétablir la véritable orthographe. Les lettres de Mme Aupick en font foi et son fils tenait la main à ce qu'elle fût respectée. Il était donc tout naturel que ce dernier fît détruire en 1853, les 25 exemplaires d'une plaquette : *la Philosophie de l'ameublement*, où son nom figurait avec trois E.

On sait que les hommes n'eurent, d'abord, pour se désigner que les surnoms tirés de leur façon d'être et qu'ils se méritaient par leurs vices ou leurs vertus. On peut donc supposer qu'il y eut, à l'origine des Baudelaire, un gaillard déluré, solide et résolu, habile à se frayer passage, de la parole ou du bras, à travers les obstacles, comme une lame effilée. Il faut avouer

que ce nom convient parfaitement à l'auteur des *Fleurs du Mal*, soit qu'on envisage son esprit caustique et pénétrant, soit qu'on envisage sa fureur à manier l'arme « à deux tranchants » du paradoxe, au risque, comme il advint souvent, de se blesser lui-même.

Mais il n'y a pas que le nom de famille. Il y a le prénom. L'axiome « tel prénom, tel caractère » correspond-il à une réalité ? Oui, affirme M. A. de Rochetal, créateur d'une science nouvelle : l'*Onomatologie*. M. A. de Rochetal se prétend en état de démontrer que le prénom donné à l'enfant, dès sa naissance, lui imprime des goûts, des passions, un ensemble de qualités et de défauts qu'il lui est, par la suite, difficile de corriger.

Il a remarqué qu'il y avait des prénoms adoptés de préférence suivant les époques et qui correspondent à la transformation des idées et des mœurs. Il est même persuadé que, si l'aristocratie, en France, décroît depuis cent ans, c'est que la coutume s'y perd, de plus en plus, de donner aux enfants le prénom des parents, car, pense-t-il, si le pouvoir attaché au prénom est d'ordre spirituel, il en comporte aussi une part d'ordre atavique.

Donc, selon lui, les prénoms suivent les évolutions sociales et les caractérisent. Au moyen âge, les *Pierre* et les *Jean* fleurissent, à la Renaissance, les *Antoine* et les *Anne*. Les prénoms grecs et romains dénoncent l'esprit de la Révolution française et son goût d'héroïsme appris chez Plutarque. Les *Claude* illustrent le commencement du XIX^e^ siècle (Claude Chappe, Claude Bernard...)

Alexandre Dumas appelait son époque (1870) l'ère des *Jules* (Jules Simon, Jules Grévy, Jules Favre, Jules Ferry...)(1).

M. de Rochetal voit là autre chose que de simples coïncidences. Cette vertu des noms avait déjà inquiété de clairvoyants esprits (2). Balzac observe que tous les rois de France

(1) Nous avons eu depuis l'ère des Paul (Deschanel, Doumer, Peytral, Magnaud, Adam, Hervieu, Mounet...)

(2) Cf. MONTAIGNE, Des Noms (*Essais*, livre I, chap. XLVI).

du nom de Charles ont fini misérablement. Il en excepte Charlemagne, on ne sait trop pourquoi, puisque la fin de Charlemagne, pour être moins tragique que celle de ses homonymes couronnés, fut attristée de noirs pressentiments. La mort de ses deux fils aînés lui avait enlevé ses derniers espoirs. Le moine de Saint Gall nous a rapporté « ses larmes et sa violente douleur » devant la menace des Northmans et les premiers symptômes du croulement de son empire. Balzac aurait pu élargir son champ d'expériences au delà des limites de notre histoire. Il aurait éprouvé que sa remarque était valable pour les Charles de toutes les dynasties d'Europe. Il semble même que cette fatalité se soit poursuivie sur les princesses du nom de Caroline. Je n'insiste pas. Ce n'est qu'une indication que je donne en passant. Il faut bien prêter de temps en temps à sourire aux sceptiques et leur donner l'occasion de triompher, en exhumant de la poussière des chroniques, quelque prince Charles fortuné, du moins en apparence, car il est des misères secrètes que l'histoire ne prend pas toujours le soin d'enregistrer et il est juste de convenir que l'influence du nom, comme toutes les autres influences, n'agit pas seule et qu'elle peut être contrariée et même annihilée par d'autres.

J'ai donc ouvert avec curiosité le livre de M. de Rochetal au nom de Charles, et j'y ai lui :

Les Charles ont l'intelligence souple et rapide, l'imagination forte et assez profonde, le cerveau équilibré. Leurs idées sont plutôt portées vers les choses belles et fines, sans s'égarer dans les rêves, car leur tempérament vivant et sanguin, les retient dans le positif. Ils ont la mémoire heureuse, les idées nettes, ils causent bien. Ils ont du bon sens, l'esprit vif et moqueur, parfois caustique ; ils sont assez sceptiques mais sans parti pris.

Leur naturel est doux, leurs manières rondes et aimables ; ils ont de l'entrain et de la gaieté ; mais ils sont vifs, susceptibles, souvent coléreux, avec mouvements d'emportement.

Leur amour-propre est chatouilleux ; ils sont contents d'eux-mêmes mais ils n'ont ni morgue, ni prétention exagérée ; ils ont du courage, de la promptitude, de l'aplomb et de la bravoure, ils ne se laissent pas marcher sur le pied, sans pourtant être batailleurs.

D'un tempérament sensible, impressionnable, affectueux et sensuel, c'est pourtant le cœur qui domine chez eux. Ils sont serviables et dévoués.

Ils regardent habituellement peu à la dépense. Très francs et très fiers, tout à la fois, ils sont parfois soupçonneux ; ils savent se tirer d'affaire.

Leur volonté est active, entreprenante sans être téméraire parce qu'ils sont très prudents. Peu autoritaires ni absolus, mais parfois réels et cassants.

Ils ont beaucoup de sens pratique et de la suite dans les idées. Ils sont travailleurs et consciencieux (1).

Quelques-unes de ces observations peuvent s'appliquer à Baudelaire : *intelligence souple et rapide, — esprit vif, moqueur, — amour-propre chatouilleux, — tempérament sensible, impressionnable, sensuel.*

Une phrase surtout lui va comme un gant : « Ils regardent habituellement peu à la dépense; » mais c'est sans doute, comme dit l'autre, qu'il n'y a que les pauvres pour savoir dépenser l'argent.

Si certains traits lui demeurent étrangers : *le cerveau équilibré, les manières rondes et aimables* et *l'habileté en affaires,* cela ne saurait suffire à déconsidérer la méthode. Il faut tenir compte des premiers tâtonnements d'une science encore en enfance. Mais nulle part M. de Rochetal, qui pourtant connaissait la remarque de Balzac, ne parle du don funeste attaché à ce prénom. Or ce don funeste que Balzac trouvait chez les princes prénommés Charles, je le retrouve chez les poètes de même prénom que je me suis amusé à rechercher, en ne tenant compte, bien entendu, que des morts et de ceux-là, seuls, qui ont chanté, avoués d'Apollon.

J'ai constaté premièrement qu'ils étaient peu nombreux comme si les Muses, en effet, répugnaient à répandre leurs faveurs de ce côté et secondement, qu'ils avaient tous été victimes d'une sorte de maléfice. Quelle vie douloureuse que celle de Charles d'Orléans, pliant sous le faix d'une

(1) A. de Rochetal, *Le caractère par le prénom.* (Bischoff, éditeur.)

captivité de plus d'un quart de siècle et qui ne nous fut révélé qu'après sa mort. Presque tous les *Charles* que je rencontre ensuite ont sombré dans un injuste oubli. Qui se souvient de Charles Bourdigné, l'auteur jadis célèbre de la *Légende de Pierre Farfeu*, poème dans le goût des *Repues franches* de Villon et qui vivait au XVI^e^ siècle? Qui se souvient de Charles Loyson (1791-1820) dont Sainte-Beuve disait qu'il formait trait d'union entre Millevoye et Lamartine? Qui se souvient de Charles Dovalle, l'auteur applaudi du *Sylphe*, tué en duel en 1829, à vingt-deux ans? Tous trois étaient Angevins. Tous trois sont morts à la fleur de l'âge. Qui se souvient de Charles d'Espinay, dont les *Sonnets amoureux* enthousiasmaient Ronsard? Ni Charles Beys, l'ami de Saint-Amant, ni Charles Vion d'Alibray, l'émule de Voiture, fêtés de leur vivant, n'ont pu se maintenir jusqu'à nous. J'ai l'air de ne vouloir exhumer que des fantômes, mais citez-moi, au cours du même laps de temps, des Charles plus résistants? En voici un: le burlesque d'Assoucy, dont on disait qu'il n'eut, pour toute fortune, pendant quarante ans, que le Code et l'Esprit. Condamné par contumace, brûlé en effigie, en France, tandis qu'il était retenu à Rome, dans les prisons du Saint-Office, ce n'est pas lui qui va démentir la fâcheuse tradition des *Charles* inspirés. La guigne s'attache à ce malheureux Charles Luce de Lancival qui n'arrivera jamais à se faire admettre par la postérité, encore qu'il fourmille de vers heureux. On pourrait en dire autant de Charles Briffaut dont le nom est devenu, à tort, synonyme de fausse rhétorique et de poésie desséchée. Est-ce Malfilâtre, est-ce Millevoye, deux *Charles* encore, morts l'un de dénuement, l'autre de phtisie, que nous pouvons considérer comme des privilégiés de la fortune? Il y a bien un Charles Monselet, un Charles Nodier qui ne font pas trop mauvaise figure dans l'histoire, mais ce ne sont que des moitiés de poètes, encore ne jouissent-ils pas chez nous de tout le crédit auquel ils ont droit. Charles Nodier a d'ailleurs payé d'une jeunesse lamentable et orageuse son tribut à la fatalité. Tout son mérite est

d'avoir su attendre. Si Baudelaire avait vécu quelques années de plus, peut-être aurait-il pu trôner, à son tour, dans les salons de l'arsenal (1).

Plus près de nous, voici Charles Cros, douloureuse victime du destin. Et plus près encore, voici Charles Guérin, épuisé de tristesse et de langueur, Charles Frémine à la mort effroyable, et Charles Morice, à la réputation hésitante.

Le comble de la malechance pour un poète élu à l'Académie n'est-il pas de se laisser mourir avant le jour de sa réception ? Depuis que l'Académie française existe, le cas ne s'est produit qu'une fois, paraît-il; la victime en fut Colardeau et Colardeau s'appelait *Charles*.

Espérons, pour ne pas décourager les poètes présents du nom de Charles (j'en connais d'excellents) que cette malechance n'est pas éternelle. Ils pourraient d'ailleurs me répondre que, le propre du poète étant d'être voué à la mélancolie et à l'adversité, la même enquête faite sur d'autres prénoms, dans le même domaine, risquerait d'aboutir au même résultat. Il n'en est pas moins vrai qu'un trait commun semble relier tous les lyriques du nom de Charles : la difficulté de se faire adopter de l'opinion ou de s'y maintenir. Le plus illustre de tous, Baudelaire, n'est-il pas encore contesté ? Celui-là du moins est sûr « d'aborder heureusement aux rives lointaines », preuve qu'il n'est si malheureux sort que le génie ne puisse conjurer.

B. — Les Astres.

Et voici pour les incrédules un nouveau sujet de gaieté. Un second *quidam* intervient qui me dit :

(1) Je ne parle pas de Leconte de Lisle, encore qu'il ait dû lutter longtemps contre l'indifférence de ses contemporains, parce que, sans doute instruit d'instinct de la malignité de ce prénom, reçu au baptême, il l'avait délibérément retranché de sa signature.

— Puisque vous vous mêlez d'effleurer les influences occultes qui agissent sur la destinée, pourquoi ne parleriez-vous pas de celle des astres, qui a son importance ?

— C'est que je crains de passer pour donner dans les billevesées.

— Le courage de son opinion n'est-il pas la première vertu de l'écrivain ?

— Mais qui peut se flatter de détenir la vérité ? Déjà Cicéron se raillait de la méthode en demandant si tous ceux qui avaient péri à la bataille de Cannes étaient nés le même jour.

— L'objection de Cicéron ne prouve rien. Il est établi, au contraire, que les grands cataclysmes sociaux coïncident toujours avec des troubles célestes.

— Si l'astrologie était vraie, pense M. Camille Flammarion, dix enfants mis au monde le même jour devraient prétendre au même avenir.

— M. Camille Flammarion aurait dû ajouter « à la même seconde et au même lieu », car la latitude joue aussi son rôle et il semble oublier que si le ciel de naissance caractérise des inclinations et des facultés, il n'élude pas d'autres facteurs importants de la destinée : la religion, l'éducation, le milieu, les circonstances.

— Voltaire nous fait observer que depuis les découvertes de Kepler, toutes les lois de l'astrologie se trouvent en contradiction avec celles de l'astronomie. Quelle valeur peuvent avoir les traités des anciens astrologues qui ne connaissaient ni Uranus ni Neptune et qui se figuraient que le Soleil tourne autour de la terre ?

— L'astrologie ne saurait être plus discréditée par les découvertes de Kepler que la chimie par la découverte du radium. Kepler était à la fois astronome et astrologue. Il a excellé dans les deux branches. Les connaissances nouvelles ont modifié, en la parfaisant, l'œuvre des anciens astrologues. Elles n'ont rien changé au principe même de la science astrologique, basée sur les correspondances astrales. Que le

soleil tourne autour de la terre ou que la terre tourne autour de lui, l'effet produit reste le même. Voltaire disait : « Les astrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maison du soleil ce qui appartient visiblement à une autre ». Mais il se voyait forcé d'ajouter que ce n'était pas là une raison démonstrative contre l'astrologie : « Les maîtres se trompent. Il n'est pas démontré que l'art ne peut exister. »

— « Les maîtres de l'art se trompent ; » voilà précisément l'écueil et je ne me sens guère apte à déchiffrer le langage astral ni d'envergure à dresser un horoscope.

— Qu'à cela ne tienne. M. Paul Flambart pourra nous y aider.

— Qui est-ce que M. Paul Flambart ?

— Un esprit éminent. Ancien élève de l'École polytechnique, il est l'auteur d'ouvrages réputés de philosophie, de psychologie et d'astrologie scientifique, publiés à la librairie Chacornac. Il se défend de pratiquer la magie et l'occultisme. Toutes ses données sont expérimentales. C'est, en outre, un homme serviable et obligeant, à qui vous pouvez vous adresser en toute confiance.

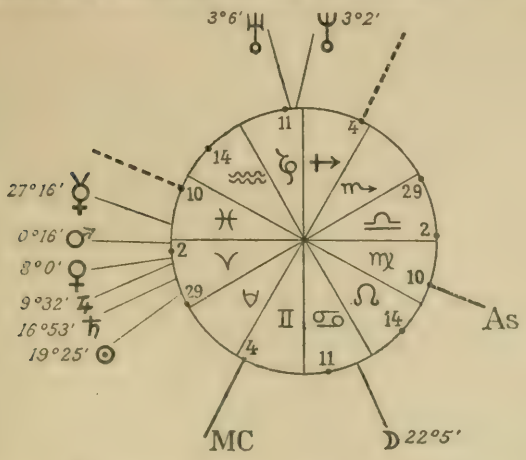
Je m'adressai donc à M. Paul Flambart. Le surlendemain je recevais de lui le schéma reproduit ci-contre, qui n'est autre que le ciel de naissance de Baudelaire, accompagné des commentaires suivants :

Les signes du zodiaque et les planètes mises en place tout autour d'après leurs longitudes, sont représentés d'après les notations graphiques traditionnelles admises en astronomie. M C figure le milieu du ciel et As l'ascendant, ou horizon oriental.

Un tel ciel de naissance, dit M. Paul Flambart, désigne d'assez étranges aptitudes mises au service d'une grande intellectualité et d'une riche imagination.

Mercure est en quelque sorte le pivot des facultés innées autour

duquel les planètes, par leurs aspects, engendrent une résultante formée de quatre principaux courants d'influences :



1° L'un, formé avant tout par le trigone de la Lune (ici principale harmonie) et la quadrature d'Uranus, indique l'orientement *philosophique* des facultés ;

2° Une deuxième source d'influence vient de Mars en conjonction avec Mercure et Vénus, puis en quadrature d'Uranus, ce qui dénote une sensualité passionnée avec un esprit *critique* et *indépendant* devant engendrer le sens de la psychologie ;

3° La triple conjonction Vénus, Jupiter, Saturne, en liaison partielle d'aspects avec Mercure, Uranus et la Lune indique des tendances mystiques prononcées ;

Vénus avec Jupiter en conjonction est caractéristique aussi des aptitudes poétiques ;

4° Mercure, la Lune et le Soleil, dissonants à la fois, forment une triple note qu'on trouve fréquemment chez les fous. J'en ai déjà fait la remarque dans *Mon dictionnaire de psychologie astrale*.

En résumé, le ciel en question indique des courants d'influences contradictoires, mais dont la résultante la plus vraisemblable, chez un être d'un milieu cultivé, pourrait être formulée comme suit, en tenant compte des intensités relatives de ces influences : intellectualité ouverte et créatrice, même avec une amorce géniale ; imagination d'une riche étoffe et d'une puissante originalité qui l'emporte à travers des courants à la fois philosophiques, artistiques et mystiques. Une note morbide est cependant manifeste du côté du sentiment et

de la sensualité ; cette dernière devait résider surtout dans l'imagination étant donné le plan des facultés... Intelligence manquant certainement d'équilibre harmonique mais possédant un grand souffle qui en dépit d'un pessimisme inné peut produire des lueurs d'idéal et des éclairs de génie, en art et en philosophie.

Diverses notes de caractère peuvent, en outre, faire présumer beaucoup d'activité, de concentration. d amour-propre et d'ambition... Son courage ne devait pas aller sans inquiétude et scepticisme.....

L'énigme psychologique de Baudelaire est presque tout entièr dans cette alliance entre deux choses qui sont le moins faites d'ordinaire pour s'unir : un grand souffle d'inspiration et un pessimisme débordant.

Le ciel de nativité de Baudelaire indique une santé générale douteuse. Comme *destinée* on peut dire qu'elle est capable d'ascension mais à travers beaucoup de difficultés et des ennemis nombreux.

D'une façon générale les facultés ne comportent pas un essor harmonique et en rapport avec leur valeur.

Sa mort survint le 31 août 1867 avec le jeu des influences mauvaises de Mars (conjonction, quadrature et opposition), sur les significations de santé (soleil et lune). Mars affectait, en effet, les luminaires à la fois dans la révolution solaire de 1867 (où il était au 23e degré du Cancer), dans le transit du moment de la mort (où il était au 13e degré de la Balance).

On voit par ce qui précède que Baudelaire fut le prisonnier de son destin. Je sais bien que certains hocheront la tête qui se refusent à croire à la prédestination. Nous sommes toujours divisés sur la question du libre arbitre, qui entraîne celle de la responsabilité humaine. A vrai dire, les deux théories ne sont pas inconciliables. *Astra inclinant non necessitant.* Néanmoins ceux qui jugent à propos de s'élever contre l'idée d'un plan de vie

dessiné ligne à ligne
Par la logique d'une influence maligne

sont bien obligés d'admettre la pression des circonstances, l'entrée en jeu dans nos déterminations de certains facteurs étrangers et l'inéluctable tyrannie du milieu et de l'hérédité. Nous avons vu que les antécédents de Baudelaire étaient assez chargés. Il nous reste à étudier, chez lui, les suggestions de l'ambiance et les premières réactions, au contact des choses, d'une sensibilité en cours de formation.

LIVRE DEUXIÈME

L'ENFANCE

CHAPITRE I

LA MAISON NATALE DE BAUDELAIRE

La maison où naquit Baudelaire était une vieille maison à tourelles, pliant sous le faix de l'âge, à l'encoignure de la rue des Deux-Portes. L'entrée monumentale s'incurvait en demi-cercle. Les fenêtres s'ouvraient, en arrière de la rue, sur un jardin ombreux et profond, planté d'arbres séculaires et dont M. Henri Baillière a pu admirer encore les derniers vestiges en 1850 (1). La maison portait le numéro 13 depuis 1805 (antérieurement 14). Elle faisait partie, avec les numéros 15 et 17, de l'hôtel d'Alègre dont les plus anciens possesseurs connus sont : Simon Gramault, chancelier du duc de Berry, évêque de Poitiers, plus tard cardinal, et Jehan d'Alègre, comte de Joigny, seigneur de Précy. Lors du traité de Troyes (1420), la maison fut confisquée par les Anglais et

(1) Henri Baillière, *La rue Hautefeuille* (Baillière, édit.).

donnée au comte de Richmond. Ce comte de Richmond n'était autre qu'un Français, Arthur, fils du duc Jean V de Bretagne, qui, retrouvé blessé sous un monceau de cadavres, à la bataille d'Azincourt, et emmené en captivité à Londres, y avait épousé la cause ennemie. Autorisé à rentrer en France, il y reçut ainsi le prix de sa trahison, mais bientôt, pris de remords, il court rejoindre ses anciens compagnons d'armes (1). Pour le punir de sa défection, les Anglais lui substituent, comme résident, le comte de Suffolk, autre renégat, qui eut la tête tranchée à Douvres en 1451. Charles VII, rentré à Paris, après le traité d'Arras (1435), s'empresse de rendre l'hôtel à son légitime possesseur : Yves de Tourzel, de la famille d'Alègre, dont l'un des membres sera prévôt de Paris en 1513. En 1594, l'hôtel est vendu à Jacques Canaye, avocat au Parlement, qui le lègue à son fils, Philippe Canaye, seigneur de Fresne, conseiller d'État, président de la chambre mi-partie du Languedoc, ambassadeur de France à Venise. Ce fut Philippe Canaye qui, dans une lettre datée de 1606, usa pour la première fois du mot « patriote » : « C'est aux princes et aux patriotes à ouvrir les yeux. » Le mot fut oublié et réinventé par la Révolution (2). En 1672, le maître du logis est François de Joly, seigneur de Fleury, conseiller du roi en sa cour du Parlement. Ses descendants y résident encore en 1673, date à laquelle l'hôtel passe aux mains d'André-François Le Breton, imprimeur du roi, éditeur de l'almanach royal, consul, puis juge des marchands de Paris, chez qui fut publiée l'*Encyclopédie* de d'Alembert et de Diderot. Laurent-Charles d'Houry, imprimeur, lui succède. La fille de ce dernier était propriétaire (1815-1828) de la partie du bâtiment où Baudelaire naquit et qui, transformé en immeuble de rapport, comptait pour locataires, outre le père du poète, le libraire

(1) Il s'y signalera par des exploits qui lui mériteront le titre de connétable de France, titre, dont il sera si fier, qu'il voudra le conserver après la mort de son père qui le fait duc de Bretagne.

(2) Fournier, *le Vieux neuf*, t. II.

Delalain, M. Olivier, conseiller à la cour, MM. Tissot et Dupaty, membres de l'Académie française. On voit que le milieu était propice à l'éclosion d'un homme de lettres. Après les grands seigneurs, les magistrats studieux et les libraires en avaient pris possession. Désiré Dalloz y viendra s'établir tout à l'heure (1824), et Dien (1837) qui « publiait des Globes et des Sphères », et aussi l'avocat Mandaroux Vertamy (qui avait pour secrétaire Joachim Piétri, futur préfet de police), et aussi Caussin de Perceval, professeur d'arabe au Collège de France et bibliothécaire à la Nationale, et Bioche, l'auteur d'un recueil de jurisprudence, et Adolphe-Napoléon Didron (1851-1856), directeur des *Annales archéologiques*, celui qu'on a appelé le « restaurateur de nos titres de noblesse artistique ».

La maison, expropriée en 1856, disparut lors du percement du boulevard Saint-Germain. Elle appartenait alors à la Société Hachette, qui l'avait acquise le 30 décembre 1854 avec le numéro 15. Les magasins actuels de la librairie sont construits sur l'emplacement des numéros 15 et 17. La chaussée du boulevard a été prise sur le numéro 13 et l'espace libre qui constituait la rue des Deux-Portes.

L'hôtel d'Alègre avait dû subir bien des transformations au cours des âges, mais il subsistait encore au temps de Baudelaire quelque chose de son ancienne splendeur, puisque son enfance y respira l'air « vieille France ». Il y reçut l'éblouissement de hauts salons à boiseries, décorés de « gros meubles à tiroirs » et de « pastels plaintifs », de ces boudoirs pleins de roses fanées,

> Où gît tout un fouillis de modes surannées.

Sa rêverie s'entretenait avec ces vieux murs lourds de nostalgies et de souvenirs. Il s'y était déroulé des drames assez sombres pour que sa sensibilité précoce, sans les connaître, en fût, d'instinct, impressionnée. Je ne parle pas seulement des drames que l'histoire a enregistrés au temps

de la guerre de Cent ans, mais de ceux, qui depuis, rançon de la fortune et des privilèges, après avoir dévasté en secret tant d'anciennes familles nobles, victimes de leur condition, dorment avec elles, ensevelis au fond des tombes.

C'est là que Baudelaire se sentit, dès son plus jeune âge, envahi de lourdes mélancolies, et c'est, sans doute, à vivre avec les fantômes du passé qu'il prit idée « d'ancêtres idiots ou maniaques, dans des appartements solennels, victimes de terribles passions ». Si nous hésitons à appliquer cette phrase à ses ancêtres véritables, nous pouvons l'appliquer avec quelque vraisemblance aux différents possesseurs, à travers les siècles, de l'hôtel d'Alègre dont Baudelaire, suivant sa pensée, irrésistible au romanesque et au pathétique, se fit des aïeux d'élection. Et si l'on réfléchit que les fondations de cette demeure avaient été jetées sur l'emplacement d'un cimetière aux juifs (1), on peut supposer que Baudelaire enfant y subodora assez de relents macabres pour que des vers comme celui-ci :

Je suis un cimetière abhorré de la lune,

aient pu se présenter sous sa plume, d'un jet naturel et spontané.

---

(1) Le cimetière disparut sous Philippe le Bel qui le vendit aux religieux de Poissy.

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES ANNÉES DE BAUDELAIRE

Arthur Rimbaud nous a parlé des *Poètes de sept ans*. C'est à cet âge qu'il sentit en lui les Muses s'éveiller :

A sept ans, il faisait des romans sur la vie....

C'est à cet âge que prennent conscience d'eux-mêmes les génies précoces. C'est dès cet âge que Baudelaire est possédé de la passion des images. (*Les images, ma grande, ma primitive passion.*) C'est par les images que son père entreprit son éducation. Il avait composé, à son intention, un album, que j'ai vu entre les mains de M. Fernand Vandérem, et où, pour lui graver le souvenir des mots, il avait peint en regard, les objets qu'ils signifiaient : un arbre, une route, un village... C'était mieux que l'alphabet de couleur d'où Rimbaud, dit-on, avait, par transposition, tiré le sonnet des Voyelles :

A, noir, E, blanc, I, rouge, U, vert, O, bleu...

Papa Baudelaire conduisait souvent son fils à la promenade dans le jardin du Luxembourg. C'était une occasion d'aller rendre visite au vieil ami Naigeon, le conservateur du musée, et d'y flâner dans les salles. Le père arrêtait l'enfant devant

les statues, les tableaux, en tirait une leçon de mythologie ou d'histoire. Caroline aussi maniait le crayon. Elle amusait son fils de dessins qu'il s'essayait à reproduire. Les croquis que lui-même jetait, plus tard, en marge de ses vers, témoignent d'heureuses dispositions. Parmi ces croquis il en est un d'une amusante fantasmagorie : *Baudelaire sous l'influence du haschich.* Le poète est immobile, droit, coiffé d'un chapeau haut de forme et serré fièrement dans son *raglan*, comme dans un manteau de pourpre impériale. Le cigare aux dents, il a grandi jusqu'aux étoiles. Il regarde, avec pitié, décroître à ses pieds les monuments. La colonne Vendôme et les plus hautes tours des cathédrales ne sont plus à sa mesure que de minuscules jouets. Sans bouger, figé dans l'extase, le poète, plus haut que le soleil, laisse évoluer, autour de lui, les comètes fulgurantes et les grandes ombres fantômales.

C'est enlevé d'un trait brut, d'une gaucherie un peu voulue. D'ailleurs ses articles sur Delacroix et ses études sur les Salons de peinture prouvent que Baudelaire, en dehors du goût inné des arts, possédait des rudiments de métier. On sait qu'il obtint au lycée un prix de dessin. Tous les familiers de la maison étaient des artistes. Il n'avait qu'à les écouter pour s'instruire. On n'ignore pas la vertu suggestive des images sur une imagination jeune et vive et ce qu'elles peuvent y déposer de germes féconds.

Edmond Rostand nous avoue qu'il n'écrivit l'*Aiglon* que pour se débarrasser de l'obsession d'un portrait du roi de Rome aperçu dans son enfance et qui le poursuivait depuis lors. Les Images, Baudelaire enfant n'avait qu'à ouvrir les yeux pour en rencontrer autour de lui. Toute la maison en était pleine. Images sans grande valeur, nous dit M. Georges de Nouvion. C'est du moins l'impression qu'il a rapportée de l'inventaire du mobilier fait au décès de François Baudelaire :

On y voit figurer quantité de piédestaux supportant des statues en plâtre, vraisemblablement d'après l'antique. Quatre statuettes :

Vénus et *Apollon*, *Cléopâtre*, et *Hermaphrodite*, nombre de bosses en plâtre et quatre portraits de famille. Les murs disparaissent sous les cadres. Certains renferment des gravures : *Charles Ier*; *Agar renvoyée par Abraham*; la *Femme adultère*. Le reste des cadres est occupé par les œuvres de François Baudelaire et de sa première femme. Cette dernière a signé deux marines, trois têtes de vieillards, une *Mlle de La Vallière*, un *Samuel*, une *Bacchante*, le tout à l'huile. François Baudelaire n'exécute guère que des gouaches mais sa production est abondante. Dans le salon seul, il y en a dix-sept. On en trouve encore dans la chambre de son fils et un peu dans toutes les pièces.

Que l'inventaire paraisse n'accorder qu'une faible valeur aux tableaux du logis, cela ne prouve pas qu'ils en fussent dénués. Nous savons comment la plupart du temps se bâclent ces sortes d'inventaires et que les gens qui les rédigent ne sont point astreints à faire preuve de connaissances techniques.

Il y avait, certainement, des tableaux de prix dans la quantité, puisque nous voyons, dans les lettres de Baudelaire, qu'il est question de deux Greuze, d'un Boilly, et de dessins auxquels il attache une grande importance.

Je voulais que la restauration des deux Greuze de mon père, de Boilly et d'autres dessins fût faite presque sous mes yeux.
(*Lettre du* 10 *juillet* 1861.)

D'ailleurs, peu importe la valeur des tableaux. Une vulgaire image d'Epinal peut inspirer un poème excellent et il a peut-être suffi des *Bacchantes* de M. François Baudelaire et de Rosalie Janin pour évoquer au poète l'image des *Femmes damnées* appelant au secours de leurs peines, parmi les lueurs des résines croûlantes, ce Bacchus, endormeur des remords anciens.

C'est peut-être en regardant le *Saint Antoine* de son père que l'enfant a vu se dresser, dans son désert,

Les seins nus et pourprés de ses tentations.

Et toutes ces statuettes moulées, tout cet Olympe de plâtre commercial est peut-être ce qui fit flamboyer en lui :

le souvenir de ces époques nues
Dont Phœbus se plaisait à dorer les statues.

Ce n'est point un chef-d'œuvre que la *Sapho* de Ramey dont une réduction orne la table du salon et c'est elle, peut-être, qui apparut à Baudelaire enfant :

Plus belle que Vénus se dressant sur le monde.

Dès l'âge de sept ans, Rimbaud alimentait ses rêveries de toutes les images qui lui tombaient sous la main ;

Il s'aidait
De journaux illustrés, où, rouge, il regardait
Des Espagnoles rire et des Italiennes.

Il feuilletait fiévreusement sa *Bible* « à la tranche vert-chou » et les rares livres dénichés dans les oubliettes du grenier. Baudelaire en avait à sa disposition une plus riche collection :

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque.

Nous savons de quoi cette bibliothèque se composait : l'*Encyclopédie*, les Œuvres de Lavater, Voltaire en 92 volumes, Molière, Rabelais, Plutarque, traduit par Mme Dacier, La Bruyère, Montesquieu, le *Contrat social*. Tout cela peu sortable à ses humeurs, mais il y a des livres plus séduisants, notamment : les *Antiquités d'Herculanum*, hommage de Mme la duchesse de Choiseul-Praslin :

Je prie M. Baudelaire, ancien instituteur de mes fils Félix et Alphonse, d'agréer un exemplaire des Antiquités d'Herculanum en remerciement des soins qu'il a donnés à mes enfants et des marques

de dévouement que mon mari et moi avons reçues de lui pendant notre détention (25 prairial an XIII).

Ces *Antiquités* étaient ornées de splendides gravures, perpétuant le souvenir des Fastes païens et des temples bocagers :

> Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,
> Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs,
> Entrebâillant sa robe aux brises passagères.

Baudelaire y prit la révélation de *Lesbos*,

> Mère des jeux latins et des voluptés grecques,

Lesbos, qui devait l'élire, entre tous, sur terre, pour chanter le secret de ses vierges en fleur :

> Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère
> Des rires effrénés mêlés aux sombres pleurs.

Et sans doute, dès ce moment, connut-il les malaises dont se plaignait, plus tard, Rimbaud :

> Des rêves l'oppressaient, chaque nuit dans l'alcôve.

De même que Rimbaud, Baudelaire avait, pour s'aventurer dans ses lectures, à se cacher de sa mère qui ne riait jamais et dont la sévérité le glaçait.

A sept ans, l'enfant perdit son père. Les douleurs ne sont jamais bien vives et ne durent guère à cet âge. D'ailleurs sa vraie famille, sa vraie affection, son univers c'est Mariette qui, pour le distraire de son chagrin, redouble ses gâteries. C'est à ses mains que le confie Caroline, appelée à suivre un traitement dans une maison de santé et, peut-être, à y subir une opération grave qui expliquerait la stérilité de son mariage d'amour. Voilà l'enfant libre de satisfaire tous ses caprices. Le voilà lâché, abandonné à sa fantaisie, dans ce grand appartement, courant à travers le vestibule, les

couloirs, les trois chambres à coucher, le salon, la salle à manger, le cabinet de travail, des fenêtres de la cour aux fenêtres du jardin, fouillant les cartons, les placards, les tiroirs, en tirant les estampes, les livres, les friandises, les jouets confisqués jadis, sûr, quoi qu'il fasse, d'être applaudi. Tout lui appartient. Il est maître du logis. Plus de sourcils froncés, plus de gros yeux, plus de bourrades, plus de gronderies, plus de devoirs infligés. Son être se dilate et s'épanouit. Et il se produit aussi que la mère, séparée de son fils et redoutant pour elle-même une issue fatale, s'attendrit sur son sort. Quand elle revient, l'enfant émerveillé n'en croit ni ses yeux ni ses oreilles. Il lui trouve une voix douce, des gestes attentifs, des élans de tendresse qu'il ne lui connaissait pas et, comme il est sensible et passionné, il répond à ses avances par l'abandon entier de son cœur. Il peut donc enfin s'asseoir sur les genoux de sa mère, s'y blottir, sentir la chaleur de son sein, caresser ses joues, ses mains, respirer l'odeur de sa peau fine et blanche, de sa chevelure, de ses vêtements, se griser de ses caresses, car déjà la sensualité parle en lui. Baudelaire, à 40 ans, gardait encore l'impression de ces heureux moments. Il écrivait à sa mère, un jour de détresse où il lui reprochait de ne l'avoir jamais compris ni apprécié :

Il y a dans mon enfance, une époque d'amour passionné pour toi. Ecoute et lis sans peur ; je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre. Tu sortais d'une maison de santé où tu avais été reléguée et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'ai une mémoire terrible ? Plus tard, la place Saint-André des-Arts et Neuilly... De longues promenades, des tendresses perpétuelles. Je me souviens des quais qui étaient si tristes le soir ! Ah ! ce fut pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler bon temps celui qui a été sans doute mauvais pour toi, mais j'étais toujours vivant en toi. Tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois mon idole et ma camarade. Tu seras peut-être étonnée, c'est peut-être parce que j'ai conçu une autre fois le désir de la mort, que les choses anciennes se peignent si vivement dans mon esprit.

Ailleurs, dans son journal, il disait, confessant son goût précoce de la femme :

Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance.

Cette félicité fut brève. Caroline, obligée de se restreindre, quitte le vaste appartement de la rue Hautefeuille, d'un loyer ruineux pour elle, et s'installe 58, rue Saint-André-des-Arts. Elle se débarrasse d'une partie du mobilier et des bibelots. C'est déjà, pour l'enfant, un peu des souvenirs de son père qui s'éloignent. Alphonse en se mariant (30 avril 1829) en emportera d'autres. On dirait qu'un changement radical se prépare, un oubli plus complet, une totale abolition du passé. Le loyer du nouveau logement est encore trop lourd pour Caroline, qui l'abandonne bientôt pour un autre plus modeste, 30 place Saint-André-des-Arts, où elle ne restera pas davantage. Evidemment ces déménagements amusent l'enfant, toujours en quête de distractions nouvelles, mais les images se raréfient, qu'il aimait; et bientôt voici le sévère intérieur de la rue du Bac, où il ne reste plus, accrochés aux murs, que les portraits de famille et les tableaux de piété et où son redoutable rival, celui qui va devenir son implacable ennemi, le commandant Aupick, logé à proximité, 45, rue de Bourbon, fait sa première apparition.

Le commandant Aupick, dit Maxime Du Camp (1), était un homme bon et ouvert aux choses de l'esprit; mais la discipline, la discipline inflexible, lui paraissait le seul mode d'éducation que l'on pût appliquer aux enfants et aux hommes. Il s'est peint tout entier, à son insu, dans le blason qu'il s'était composé : d'azur à l'épée d'or en pal, et pour devise : *Tout par elle* !

Sa blessure le rendait facilement irritable. Il ne tolérait pas le bruit. Celui que fait un enfant en jouant l'exaspérait.

(1) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires.* (Hachette.)

Baudelaire comprit, dès le premier jour, qu'il n'y avait plus, pour lui, de bonheur possible à la maison. Sa mère, toute à ce nouveau mari, reprenait vis-à-vis de lui un profil sévère. Il considérait son mariage comme une trahison. Moins que jamais il lui fut permis de disposer de ses jouets. Les anciens restaient sous clé. Les nouveaux, offerts par des amis, allaient les y rejoindre. Ses parents « étaient de ceux qui n'en veulent jamais donner » :

Ils ressemblaient à ces personnes graves, excessivement graves, qui n'ont pas étudié la nature et qui rendent généralement malheureux tous les gens qui les entourent.

Je ne sais pourquoi je me figure qu'elles puent le protestantisme. Elles ne connaissent pas et ne permettent pas les moyens poétiques de passer le temps. Ce sont les mêmes gens qui donneraient volontiers un franc à un pauvre, à condition qu'il s'étouffât avec du pain et lui refuseront deux sous pour se désaltérer au cabaret. Quand je pense à une certaine classe de personnes ultra-raisonnables et anti-poétiques, par qui j'ai tant souffert, je sens toujours la haine pincer et agiter mes nerfs.

On sent ici l'allusion au ménage Aupick et c'est encore à sa mère que pense Baudelaire lorsqu'il nous parle des parents qui « considèrent les joujoux comme des objets d'admiration muette » :

A peine l'ami de la maison a-t-il déposé son offrande dans le tablier de l'enfant, que la mère, féroce et économe, se précipite dessus, le met dans une armoire et dit : « C'est trop beau pour ton âge ; tu t'en serviras quand tu seras grand. »

Et pourtant le petit Charles adore manier ses joujoux en qui il voit la première initiation de l'enfance à l'art.

J'ai gardé, écrivait-il plus tard, une affection durable et une admiration raisonnée pour cette statuaire singulière qui, par la propreté lustrée, l'éclat aveuglant des couleurs, la violence dans le geste et la décision dans le galbe, représente si bien les idées de l'enfance sur la beauté. Il y a dans un grand magasin de joujoux une gaieté extraordinaire qui le rend préférable à un bel appartement bourgeois.

Toute la vie en miniature ne s'y trouve-t-elle pas, et beaucoup plus colorée, nettoyée et luisante que la vie réelle ?.....

Et à propos de jouets, Baudelaire nous conte un souvenir d'enfance qui montre l'ardeur de ses convoitises et son peu de goût pour la résignation :

Il y a bien des années, — combien ? je n'en sais rien, cela remonte aux temps nébuleux de ma première enfance, — je fus emmené par ma mère en visite chez une dame Panckoucke. Etait-ce la mère, la femme, la belle-sœur du Panckoucke actuel ? Je l'ignore. Je me souviens que c'était dans un hôtel très calme, un de ces hôtels où l'herbe verdit les coins de la cour, dans une rue silencieuse, la rue des Poitevins. Cette maison passait pour très hospitalière, et à de certains jours elle devenait lumineuse et bruyante. J'ai beaucoup entendu parler d'un bal masqué où M. Alexandre Dumas, qu'on appelait alors le jeune auteur de *Henri III*, produisit un grand effet, avec M^lle^ Elisa Mercœur à son bras, déguisée en page.

Je me rappelle très distinctement que cette dame était habillée de velours et de fourrure. Au bout de quelque temps elle dit : « Voici un petit garçon à qui je veux donner quelque chose, afin qu'il se souvienne de moi. » Elle me prit par la main et nous traversâmes plusieurs pièces ; puis elle ouvrit la porte d'une chambre où s'offrait un spectacle extraordinaire et vraiment féerique. Les murs ne se voyaient pas, tellement ils étaient revêtus de joujoux. Le plafond disparaissait sous une floraison de joujoux qui pendaient comme des stalactites merveilleuses. Le plancher offrait à peine un étroit sentier où poser les pieds. Il y avait là un monde de jouets de toute espèce, depuis les plus chers jusqu'aux plus modestes, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliqués.

« Voici, dit-elle, le trésor des enfants. J'ai un petit budget qui leur est consacré et quand un gentil petit garçon vient me voir, je l'amène ici, afin qu'il emporte un souvenir de moi. Choisissez ! »

Avec cette admirable et lumineuse promptitude qui caractérise les enfants, chez qui le désir, la délibération et l'action ne font, pour ainsi dire, qu'une seule faculté, par laquelle ils se distinguent des hommes dégénérés, en qui, au contraire, la délibération mange presque tout le temps, je m'emparai immédiatement du plus beau, du plus cher, du plus voyant, du plus frais, du plus bizarre des joujoux, Ma mère se récria sur mon indiscrétion et s'opposa obstinément à ce que je l'emportasse. Elle voulait que je me contentasse d'un objet infiniment médiocre. Mais je ne pouvais y consentir, et, pour tout accorder, je me résignai à un juste milieu.

Au fait si Mme Aupick confisquait les jouets de son fils, c'est peut-être aussi qu'elle les savait entre des mains peu sûres et pressées de les démolir pour s'assurer de leur contenu. Baudelaire s'avoue de ces marmots qui veulent *voir l'âme* de leurs joujoux.

C'est, dit-il, une première tendance métaphysique. Quand ce désir s'est fiché dans la moelle cérébrale de l'enfant, il remplit ses doigts et ses ongles d'une agilité et d'une force singulières. L'enfant tourne, retourne son joujou ; il le gratte, le secoue, le cogne contre les murs, le jette par terre. De temps en temps, il lui fait recommencer ses mouvements mécaniques, quelquefois en sens inverse. La vie merveilleuse s'arrête. L'enfant, comme le peuple qui assiège les Tuileries, fait un suprême effort; enfin il l'entr'ouvre, il est le plus fort. Mais où est l'âme ? C'est ici que commencent l'hébêtement et la tristesse.

CHAPITRE III

LE COLLÈGE A LYON ET A PARIS

Peu de temps après son mariage (8 novembre 1828) le commandant Aupick était mis en disponibilité (1er juin1829), mais, le 23 mars 1830, il est appelé à l'état-major de la 2e division d'Alger d'où il revient avec les galons de lieutenant-colonel. Remis en disponibilité le 1er juillet 1830, il recevait, le 25 novembre suivant, l'ordre de partir en poste pour Lyon, où venait d'éclater une insurrection provoquée par la grève des canuts, et de s'y tenir à la disposition du ministre, maréchal Soult. L'émeute fut vite réprimée et l'ordre était déjà rétabli quand le maréchal fit son entrée dans la ville en compagnie du duc d'Orléans. C'est à cette occasion que le colonel Aupick fut présenté au prince dont il sut se faire un protecteur et un ami. Cette liaison ne tarda pas à porter ses fruits. Le colonel est nommé presque aussitôt chef d'état-major de la 7e division militaire à Lyon. Il s'y installe 4, rue d'Auvergne. Sa femme et son beau-fils viennent l'y rejoindre, mais il n'a rien de plus pressé que de se débarrasser de l'enfant qu'il place comme interne à la pension Delorme. Le malheureux Charles était moins persuadé que son beau-père des vertus de l'encasernement et sa captivité n'était pas pour lui faire aimer le séjour de Lyon, ville maussade et pluvieuse, où, dit-il, « il ne peut naître que des cerveaux enchiffrenés ». Ses seules distractions sont d'aller en promenade,

avec ses condisciples, le dimanche et les jours de fête, dans la banlieue de la ville, jusqu'à la verrerie bâtie sur un bras de terre qui s'avance dans le Rhône. La ville est en proie aux travaux. On construit sur la Saône un pont suspendu, « tout en fil de fer ». On creuse des tranchées dans les rues. « Toutes les boutiques vont être éclairées au gaz. Il pleut beaucoup et le Rhône déborde. » L'enfant souffre du sentiment de la solitude.

Sentiment de solitude, dès mon enfance, malgré la famille et au milieu des camarades surtout, — sentiment de destinée éternellement solitaire ; cependant goût très vif de la vie et du plaisir.

Le 22 novembre 1833, annonçant à son frère qu'il vient de se fouler le pied et qu'il porte un emplâtre (*Je déteste les emplâtres, aussi bien que les médecins.*), il se plaint que cette entorse l'empêche de danser, lui « *qui ne manque pas une seule contredanse* ». Pendant ses vacances il a joué la comédie. Il va encore jouer un proverbe. Et toute sa lettre est pleine d'espièglerie gamine :

Il y a peut-être bien des folies dans ma lettre ; les idées sont peut-être aussi irrégulières que l'écriture... D'ailleurs il vaut mieux jacasser amicalement que de faire du fatras et du patos (*sic*).

Mais comment, Théodore (1) a eu des prix et Charles n'en a pas eu? Ventre-Saint-Gris ! je n'aurai. Dis à Théodore qu'il est cause que je serai couronné. Un accessit d'excellence (le 4e) et de thème (le 5e) (2). C'est vraiment pitoyable ; mais je veux en avoir et j'en aurai! Néanmoins mes compliments à Théodore. Pour moi, honte ! honte ! Dis que, de là-bas, il me fasse les cornes (3).

Mais Baudelaire n'emportera jamais à Lyon qu'un prix de dessin. Il est vrai qu'il obtient de nombreux accessits en vers latins, en thème et version latine, en version grecque et même en histoire naturelle et en arithmétique.

---

(1) C'est le frère de sa belle-sœur.
(2) Baudelaire se vante, il n'a obtenu que le 6e accessit.
(3) *Lettres inédites* (Revue de Paris).

Dès 1832, il avait été retiré de la pension Delorme pour être mis interne au Collège royal. Il venait d'achever sa troisième, lorsqu'il fut ramené à Paris, où son beau-père, poursuivant sa brillante carrière, était appelé aux fonctions de chef d'état-major de la 1re division militaire.

Mme Aupick nous dit que le général « s'attachait de jour en jour davantage à son beau-fils, satisfait d'être tombé sur une si belle intelligence, un esprit si curieux, si studieux qui l'étonnait au dernier point ». Je ne sais s'il faut prendre son information à la lettre, mais il est vrai qu'en présentant l'enfant au collège Louis-le-Grand, où il allait continuer ses études, le général, avec ce ton solennel qui ne le quittait jamais, dit au proviseur :

« Monsieur, voici un cadeau que je vous fait. Voici un élève qui fera honneur à votre collège. »

Effectivement Baudelaire continua à colliger les accessits. Il obtint même un prix de version grecque, deux prix de vers latins, un premier prix de discours français.

Au concours général de 1837, il fut assez heureux pour décrocher un 2e prix de vers latins et un 8e accessit de version latine.

Ce n'était donc pas un mauvais élève. Il n'en était pas moins dissipé, bruyant et batailleur.

A propos du collège de Lyon, il parle de « coups, batailles avec les professeurs et les camarades ». A Louis-le-Grand, ses condisciples Émile Deschanel, Charles Cousin, Louis Ménard sont d'accord pour nous dépeindre un écolier se démenant comme un vrai diable. Louis Ménard nous l'évoque en habit bleu, troué aux coudes, les bas déchirés, en gros souliers qui ne laissent rien prévoir du dandy futur.

C'était, dit Charles Cousin, un esprit exalté, parfois plein de mysticisme et parfois d'une immoralité et d'un cynisme (en paroles seulement du reste) qui dépassait la mesure ; en un mot, c'était un excentrique, transporté d'enthousiasme pour la poésie, récitant des vers de Hugo, Gautier, etc. à tout propos et, pour moi et pour beaucoup de nos camarades, c'était une cervelle à l'envers.

Rectifions : « cervelle de poète. » Baudelaire rimait déjà. Quelques-uns de ses poèmes d'écolier ont surnagé, grâce à la complaisance de ses condisciples. M. Henri Hignard, qui avait été son camarade au collège de Lyon, nous a conservé celui-ci :

Tout à l'heure, je viens d'entendre
Dehors, résonner doucement
Un air monotone et si tendre
Qu'il bruit en moi vaguement,

Une de ces vielles plaintives,
Muses des pauvres Auvergnats,
Qui jadis, aux heures oisives,
Nous charmaient si souvent, hélas !

Et son espérance détruite,
Le pauvre s'en fut tristement ;
Et moi, je pensai tout de suite
A mon ami que j'aime tant,

Qui me disait en promenade,
Que pour lui c'était un plaisir
Qu'une semblable sérénade
Dans un long et morne loisir.

Nous aimions cette humble musique
Si douce à nos esprits lassés
Quand elle vint, mélancolique,
Répondre à de tristes pensers.

Et j'ai laissé les vitres closes,
Ingrat, pour qui m'a fait ainsi
Rêver de si charmantes choses
Et penser à mon cher Henri.

Ce n'est pas bien méchant, mais on y voit poindre le souci de rendre une impression personnelle et non plus de pasticher des lectures. Voici mieux, ce sont des vers composés à Louis-le-Grand, conservés par M. Émile Deschanel, écrits sous l'influence d'André Chénier :

Il aimait à la voir avec ses jupes blanches
Courir tout au travers du feuillage et des branches,
Gauche et pleine de grâce, alors qu'elle cachait
Sa jambe, si la robe aux buissons s'accrochait.

Et voici mieux encore :

Quant à moi, si j'avais un beau parc planté d'ifs,
Si pour mettre à l'abri mon bonheur dans l'orage,
J'avais, comme ce riche, un parc au vaste ombrage,
Dédale s'égarant sous de sombres massifs ;

Si j'avais vos bosquets, ô rossignols craintifs !
O cygnes ! vos bassins ; votre sentier sauvage,
Vers luisants ! qui le soir étoilez le feuillage,
Vos prés au grand soleil, petits grillons plaintifs !

Je sais qui je voudrais cacher sous mes feuillées,
Avec qui secouer, dans les herbes mouillées,
Les perles que la nuit y verse de ses doigts,

Avec qui respirer les odeurs des rivières,
Ou dormir à midi dans les chaudes clairières,
Et tu le sais aussi, belle aux yeux trop adroits.

Et voici qui laisse pressentir son génie futur :

Lorsque de volupté s'alanguissent tes yeux,
Tes yeux noirs flamboyants de panthère amoureuse,
Dans ta chair potelée, et chaude, et savoureuse,
J'enfonce à belles dents les baisers furieux.

Je suis saisi du rut sombre et mystérieux
Qui jadis transportait la Grèce langoureuse,
Quand elle contemplait, terre trois fois heureuse,
L'accouplement sacré des Hommes et des Dieux.

Puis, sur mon sein brûlant, je crois tenir serrée
Quelque idole terrible et de sang altérée
A qui les longs sanglots des moribonds sont doux;

Et j'éprouve, au milieu des spasmes frénétiques
L'atroce enivrement des vieux Fakirs Indous,
Les extases sans fin des Brahmes fanatiques.

M. Léon Lemonnier, dans la *Grande Revue*, a reproduit ce que ses professeurs de rhétorique pensaient de l'élève Baudelaire : « Esprit fin ; pas assez sérieux ; ne réussit qu'en vers latins ; n'a pas fait d'effort pour réussir dans les autres facultés. » — « A de l'invention quand il veut et de la finesse; n'a pas assez de gravité pour faire des études fortes et sérieuses. De l'esprit, un peu de faux goût. » Son professeur d'histoire n'est pas satisfait : « Indéniable mauvaise volonté. Conduite quelquefois assez dissipée. Cet élève, et il le dit lui-même, paraît persuadé que l'histoire est parfaitement inutile. » Le répétiteur opine de son côté : « Travail et succès satisfaisants, caractère faux ; m'a fait plusieurs fois des mensonges ; manières quelquefois cavalières et quelquefois choquantes à force d'affectation. »

Ses pétulances étourdies devaient lui jouer un mauvais tour. En avril 1839, au milieu de son année de philosophie, il est expulsé de Louis-le-Grand, à la suite d'un petit scandale de dortoir dont il semblait se souvenir, quand il nous parle :

> De cette heure où l'essaim des rêves malfaisants
> Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents.

Sa famille refusant de le recevoir, il est mis en pension chez M. Lassègue, répétiteur de philosophie, pour préparer son baccalauréat. Il y est mal à l'aise. M. Lassègue vit avec ses parents. « Sa mère et lui, dit Baudelaire, sont ornés de toutes sortes de belles qualités : sagesse, amour, bon sens, mais tout cela se développe sous une forme que je n'aime pas. Il y a là des trivialités qui me repoussent un peu »; et ailleurs : « C'est dans cette maison-ci une gaieté perpétuelle, cela m'ennuie. » Remarquez la similitude de destinée avec sa mère. Caroline, chez les Pérignon, devait penser de même. Baudelaire est importuné de vivre chez les étrangers; sa mère lui manque :

Quand je sens en moi quelque chose qui me soulève, un violent désir de tout embrasser, une peur de ne pas savoir acquérir de l'instruc-

tion, des craintes de la vie ou bien simplement un beau couchant à la fenêtre, à qui le dire ? Tu n'es pas là. Certes, ils (les Lassègue) sont plus heureux que nous. Chez toi, j'ai vu des pleurs, des tracasseries pour mon père, des attaques de nerfs pour toi, eh bien ! je nous aime mieux ainsi.

Il en arrive à regretter le collège. Sans doute au collège il s'occupait peu de la classe, mais enfin il s'occupait, il travaillait de temps en temps, il lisait, il pleurait, il se mettait quelquefois en colère ; en un mot, il vivait. Chez les Lassègue dans une « indolence maussade et niaise », le jeune homme n'y sent plus que « ses défauts et non cet esprit d'activité qui le poussait tantôt vers le bon, tantôt vers le mauvais ». Il ne lui reste plus rien que maussaderie, indifférence, ennui.

Dans ce milieu étranger, il se sent tout changé, désorganisé, mis de travers et, pour tout dire, dénudé, dépoétisé. Enfin, pour se libérer plus vite, il a la prétention d'en finir tout d'un coup et de passer son examen du baccalauréat le plus tôt possible. Il veut revoir toutes les matières en quinze jours. Il n'a pas la patience d'attendre le 20 août, date assignée, et la devance d'une semaine.

Le jour même où paraît dans le *Moniteur* la nomination de son beau-père au grade de maréchal de camp, Baudelaire est reçu bachelier. « Mon examen a été assez médiocre, excepté le latin et le grec, — fort bien, — c'est ce qui m'a sauvé. » Mais ce qui l'inquiète, c'est que sa famille le laisse sans nouvelles, comme si elle se désintéressait de lui.

M. Lassègue va partir en vacances, et ses parents étant presque continuellement absents, il estime indiscret de rester dans cette maison davantage ; mais que faire ? Aller à l'hôtel ? Il n'a pas d'argent. Sa mère l'invite à rentrer au logis, mais les altercations avec son beau-père recommencent à propos de son avenir. Le général songe à le faire entrer dans la carrière diplomatique. Il est sûr de l'appui du duc d'Orléans. C'est un atout considérable en main. Baudelaire s'obstine à vouloir se consacrer aux lettres. Il se voit traité de « scélérat ».

Il riposte sur le même ton. Son père lui inflige « les arrêts ». Il s'ensuit dans la maison « une telle agitation et un tel vacarme » que mon Baudelaire est expédié d'urgence à Creil, chez un colonel ami, en attendant qu'une décision soit prise à son égard.

C'est de là qu'il écrit à sa mère, qui s'est alitée, malade d'émotion, à la suite de ces algarades :

> Porte-toi bien, ne fût-ce que par amour-propre pour ton fils, afin que ton mari ne me reproche pas de t'avoir rendue malade. Persuade-lui, si tu peux, que je suis, non pas un grand scélérat, mais un bon garçon.

Et le bon garçon s'impatiente de son exil à Creil. Il n'aime pas son frère, mais il eût préféré encore subir l'exil chez lui à Fontainebleau. « Fontainebleau est moins province que Creil. » A Creil, il n'existe que « des cabaretiers en retraite, des maçons enrichis et des femmes qui ressemblent à des portières. » « Tout le monde à Creil, aime l'argent. On y est querelleur et effroyablement cancanier. » Il y éprouve les mêmes répulsions que sa mère dans le salon d'Auteuil. Il ne rencontre dans la société du colonel « qu'une femme qui ait les mains blanches et qui parle français ». Il s'y faufile le plus souvent. Le reste du temps, il se sauve dans les champs et s'y chauffe au soleil.

Le général espérait faire revenir son beau-fils sur sa détermination. Comme il ne pouvait le laisser éternellement chez ses amis de Creil, et que, d'autre part, il lui répugnait de le voir à son foyer, il lui ordonne de rentrer à la pension Bailly, où il avait déjà logé quelques jours, durant une absence de M. Lassègue.

C'était une pension bourgeoise, située place de l'Estrapade, près du Panthéon, et que dirigeait le père Bailly, qui fit les beaux jours de l'*Univers* jusqu'au temps de Veuillot. Sa clientèle se composait surtout d'étudiants de province, issus de familles pieuses.

LIVRE TROISIÈME

L'ADOLESCENCE

CHAPITRE I

BAUDELAIRE AU QUARTIER LATIN

Du milieu de l'année 1839, date à laquelle il quitte le domicile de son répétiteur M. Lassègue, à juin 1841, date de son départ pour les Indes, Baudelaire, chichement pensionné par sa famille, mène une vie libre au quartier latin. C'est là qu'il prend contact avec le monde, dont il vit séparé depuis l'âge de neuf ans. Il n'a de ce monde qu'une image réduite et fausse, celle qu'il a puisée dans sa vie d'internat. Ce n'est ni dans le milieu gourmé de sa famille, ni dans le salon du général Aupick, ni dans le salon de son frère, magistrat à Fontainebleau, ni dans le salon du colonel ami, en résidence à Creil, où il passait ses vacances, toujours étroitement surveillé, qu'il en pouvait prendre une image fidèle. Il brûlait d'autant plus de le découvrir que ses curiosités précoces étaient mises en éveil par d'imprudentes

lectures et des confidences d'externes hâbleurs. Et le voilà tout à coup, sans mors ni frein, lâché en plein enfer parisien. A peine vient-il d'atteindre ses dix-huit ans. C'est l'âge où l'homme n'est encore qu'une argile tendre et malléable. C'est l'âge où les idées flottent encore et où les convictions attendent, pour se former, les leçons de l'expérience. C'est l'âge où, comme Hercule, le jeune homme, au carrefour des deux routes, hésite entre le vice et la vertu. C'est l'âge où l'avenir se joue au gré des circonstances. Il sied donc de retracer le tableau de la société à cette époque et d'examiner quels spectacles Baudelaire eut sous les yeux, durant ces deux premières années de vie libre et indépendante.

Louis-Philippe règne sans faste. La royauté navigue péniblement au jour le jour. La France a perdu tout prestige au dehors. L'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse, règlent entre elles la question d'Orient sans daigner nous consulter. L'Allemagne nous jette en défi le refrain de Becker :

> Vous ne l'aurez pas le Rhin allemand aussi longtemps que ses flots porteront leur robe verte,

provocation insolente à laquelle répondent les voix indignées de Musset et d'Edgar Quinet. L'opinion s'irrite d'autant plus de toutes ces humiliations que la défaite d'Abd-el-Kader et la translation des cendres de Napoléon réveillent notre vieil esprit chauvin. Louis-Philippe ne bouge pas. « Je le ferais passer dans un trou d'aiguille », disait un jour lord Palmerston. Le monarque a d'ailleurs une excellente raison de se cloîtrer et de ne pas affronter les foules. Il vient de perdre sa fille, la princesse Marie d'Orléans. La cour est en deuil. Les réceptions officielles chôment, mais non pas l'esprit d'opposition. C'est d'abord la tentative insurrectionnelle (12 mai 1839) de Barbès et de Blanqui, puis l'émeute ouvrière des Quinze-vingts (septembre 1840), d'ailleurs vite réprimées ; mais les procès politiques qui s'ensuivent continuent à enfiévrer les esprits et sont autant d'éléments

de trouble auxquels viennent s'ajouter l'attentat de Boulogne et la condamnation du prince Louis-Napoléon. La Chambre est dissoute. Les ministères tombent les uns sur les autres. M. de Gasparin cède la place au maréchal Soult qui cède la place à M. Thiers. Joli gâchis, où tous les courants se mêlent, où les diverses factions reçoivent tour à tour une prime et un encouragement à la révolte. Tandis que les Bonapartistes s'applaudissent du retour des cendres impériales et de la vogue de Béranger, les révolutionnaires se réjouissent de l'édification de la colonne de Juillet et de la vogue de Pierre Dupont. Même flottement en littérature. Lamartine publie ses *Recueillements poétiques*, Musset ses *Poésies complètes*, Hugo *les Rayons et les Ombres*, Sainte-Beuve *Port-Royal*, Mérimée *Colomba*, Stendhal *la Chartreuse de Parme*. Alphonse Karr entreprend la série de ses *Guêpes*. Les réceptions de Charles Nodier battent leur plein à l'Arsenal ; mais tout cela reste encore un peu en dehors de la littérature officielle et attend toujours la consécration du pouvoir. A l'Instruction publique défilent trois ministres dont la libre fantaisie n'a rien à espérer : MM. Parant, Villemain, Cousin.

Béranger et Casimir Delavigne restent les favoris du public. Hégésippe Moreau meurt à l'hôpital. On élève une statue à Florian. Scribe triomphe au théâtre. M^me^ Louise Colet obtient le prix de poésie. Hugo, candidat à l'Académie, doit se désister en faveur de Berryer. Il réussira l'année suivante, mais Amelot sera vite élu pour lui faire contrepoids. Le grand événement de la saison est le mariage de Jules Janin, la future bête noire de Baudelaire. Ils sont pourtant sortis tous deux du même lycée, mais appartiennent à une génération différente. Tout Paris est mis en émoi par ce mariage. Baudelaire se demande comment ce célibataire endurci de Jules Janin a pu se décider à renoncer à la vie de garçon, à son débraillé, à ses aises, à son éternel bonnet de coton, ce bonnet de coton qu'il ne quitte pas chez lui, même pour recevoir ses amis. L'explication en est bientôt donnée. Il apprend que Janin fait un mariage riche et qu'il épouse

un château aux environs de Florence, ce qui vaut bien le sacrifice d'un bonnet de coton. Il assiste avec ses camarades à la cérémonie, ou, du moins, au défilé du cortège devant l'église Saint-Sulpice. Il y a là Villemain, Thiers, Odilon Barrot, Ingres, Spontini, le comte Demidoff, toutes les illustrations du jour, y compris M. Constant Dutot, « poète distingué », le Properce français. La presse regrettait l'absence du vénérable père Goffoux, traducteur latin du classique *Robinson Crusoë*, retiré aux environs d'Avranches, et de M. Bertin, « autre poète applaudi des salons et de l'Institut ». On savait que Jules Janin, enfant gâté du succès, avait obtenu la présence du duc Decazes en lui écrivant : « Vous êtes le roi légitime du faubourg Saint-Germain. Je suis votre sujet et à ce titre j'invoque votre bénédiction. » Le duc Decazes ne pouvait rester insensible à un si éloquent appel. Tout cela devait bien amuser Baudelaire qui voyait encore, à l'occasion des Salons, le public s'engouer d'Ary Scheffer et traiter Delacroix de fou. La science faisait grand bruit de deux découvertes nouvelles : la rhinoplastie et la daguerréotypie. Louis-Philippe s'était fait solennellement daguerréotyper, les bras croisés sur la poitrine, le front tourné vers l'Orient. Et, comme tout va par trois dans ce bas-monde, on annonçait bientôt l'invention du ruolz qui allait mettre le luxe à la portée des bourses communes et prêter aux intérieurs les plus humbles un éblouissement princier. Ce n'est pas seulement le luxe que l'époque vulgarise, c'est le plaisir. Mabille et le Château-Rouge regorgent de clientèle en toute saison. La salle de la rue Montesquieu fait sa réouverture. Un souci de bien-être et de commodités matérielles se glisse partout.

Voilà l'atmosphère morale de ces deux premières années. Examinons le décor.

En 1839, le quartier latin, où n'avait pas pénétré la pioche des démolisseurs, n'était encore qu'un fouillis inextricable de petites ruelles sombres. Ni le boulevard Saint Michel (1860), ni le boulevard Saint-Germain, ni la rue Soufflot (1868) n'en

avaient altéré la physionomie pittoresque. Les deux artères principales demeuraient l'étroite rue Saint-Jacques et la rue Monsieur-le-Prince, non moins étroite et biscornue. On jetait les fondations de l'école de Droit. On restaurait le Palais des Thermes. L'archevêque de Paris venait d'acheter l'église des Carmes, rue de Vaugirard, pour y fonder l'école des Hautes études ecclésiastiques, mais l'ensemble n'avait rien perdu de son caractère primitif où le flâneur pouvait saisir la vie superposée des siècles et remonter le cours de l'histoire écoulée jusqu'à ses origines gallo-romaines. Les murs de l'ancien Hôtel-Dieu (qui en formait les limites au nord, de l'autre côté de la Seine), reposaient encore sur leurs assises gothiques. La rue de Cluny, «serrée entre trois églises et les vieux bâtiments de la Sorbonne», offrait une double rangée de façades vermoulues, pliant sous le poids des ans. La rue de la Parcheminerie avait encore son peuple de relieurs et d'industriels spécialistes auxquels elle doit son nom. L'hôtel de Berry s'y était installé dans une masure construite sous Charles VII, ainsi que le mentionnait une inscription gravée sur le chambranle de la porte principale. Le passage d'Harcourt montrait des fenêtres à linteaux sculptés, merveille décorative du XVI^e^ siècle. Partout c'était ce relent de vétusté cher aux rêveurs. On y marchait sur des souvenirs.

Il existe à Carnavalet un croquis, pris d'après nature par un anonyme, des démolitions du quartier latin en 1860, lors du percement du boulevard Saint-Michel. Rien n'est plus mélancolique. Le squelette noir des ruines se silhouette au clair de lune. Voici, au premier plan, parmi un fumier de décombres, une croix de pierre qui évoque le temps de François Villon et que, sans doute, il a connue. Toute l'histoire est là: le moyen âge avec ses pignons à tourelles, ses ferronneries, ses ogives fleuries, la Renaissance avec ses hauts toits penchés et ses fenêtres à croisillons. Çà et là, des arcades Louis XIII, de nobles portiques Louis-quatorziens, la façade monumentale d'une fontaine. C'est la vie de dix siècles

retournant en poussière. Tout cela respirait encore au temps de la jeunesse de Baudelaire, les hommes seuls avaient changé. Les fripiers et les revendeurs avaient pris possession des anciens prieurés et des palais déchus. Un traiteur s'était installé rue Saint-Jacques dans l'ancienne chapelle des Mathurins. En travers du portail, une grossière enseigne peinte : *Vins et Eaux-de-vie* y remplaçait l'invocation au Seigneur. L'église Saint-Benoît avait été transformée en théâtre. Les rues restaient les mêmes, sans trottoirs. Le gaz n'y avait pas encore pénétré. Les voitures y circulaient péniblement parmi des barricades de tonneaux, des caisses de marchandises, des établis, des installations foraines, des chiens, des chats et des poules qui s'y vautraient au soleil.

Imaginez, dans ces lieux, les héros de Murger, les étudiants, les rapins en bérets, en pantalons à la houzarde, hirsutes, la pipe à la bouche ou à la boutonnière, les imprimeurs, un casque en papier sur la tête, les ouvriers maçons de la montatagne Sainte-Geneviève, les modèles, les grisettes, les polytechniciens, le va-et-vient des désœuvrés s'arrêtant aux étalages des bouquinistes, fouillant et bouleversant toutes les mannes de livres du passage des Jacobins. Et les jours de sortie, la foule des lycéens en chapeau haut de forme. C'étaient, avec leurs professeurs, les seuls qui eûssent le droit de le porter impunément, sans craindre la mitraille des quolibets ou des trognons de choux.

La vie n'était pas chère alors. En 1812, une confession d'étudiants reçue par de Jouy nous apprend qu'on logeait à l'hôtel de Berry, que je signalais tout à l'heure, pour 9 francs par mois. Les prix avaient augmenté depuis trente ans, mais l'hôtel restait encore, à l'époque où nous sommes,

une masure où l'on pénétrait à travers une allée obscure conduisant à un escalier plus obscur encore, à l'aide duquel on pouvait, en ne quittant pas la corde grasse qui servait de rampe et de guide dans ce dédale, se hisser jusqu'au sixième étage. C'est là tout juste, disait l'étudiant, à 97 marches au-dessus du niveau de la rue, que se trouve ma chambre, le premier corridor en renferme huit tout à fait sem-

blables. Elle est meublée d'un lit en serge d'Aumale, vert olive, d'une table en bois de noyer, recouverte d'un tapis de percale, de deux chaises d'église rempaillées à neuf et d'un petit poêle de faïence qu'on peut chauffer pendant deux jours au moyen d'un cotret coupé en quatre. Ajoutez à cela un pot à l'eau et sa cuvette en faïence de couleur, un chandelier et une écritoire, et vous aurez l'idée la plus exacte du mobilier d'un étudiant en droit. Une bonne grosse servante picarde suffit au service de tous les locataires de l'hôtel. Elle fait nos chambres et compte avec les blanchisseuses. Elle a seule la responsabilité des chandelles et les clefs de la porte d'entrée qu'elle ferme irrévocablement à 9 heures et demie. C'est encore elle, qui se charge d'aller nous acheter, chaque matin, l'angle aigu de fromage de Brie dont se compose habituellement notre déjeuner. Vous avouerez que pour trente sous par mois qu'il en coûte à chacun de nous, on ne saurait être ni mieux ni plus agréablement servi.

En 1839, on dînait pour 22 sous chez Viot et chez Blery, et pour moins encore chez Flicoteaux. Flicoteaux était établi place de la Sorbonne. La devanture, peinte d'une couleur brune, datait de loin et le tenancier se souciait peu de la rafraîchir. Derrière les vitrines à petits carreaux, s'étalaient, pour amorcer les clients, des saladiers de pruneaux, en toute saison. Les saladiers étaient ébréchés et rapiécés d'agrafes en fils de laiton, mais ils prouvaient du moins « que les desserts qui figuraient sur le menu n'étaient pas un mythe, comme dans tant d'autres établissements du même ordre ». A l'intérieur, deux longues salles étroites et basses, coupées à angle droit, l'une prenant jour sur la place de la Sorbonne, l'autre sur la rue neuve de Richelieu. Le repas coûtait 18 sous et se composait de trois plats, avec le pain à discrétion, détail qui suffit à expliquer pourquoi, malgré sa nombreuse clientèle, ce malheureux Flicoteaux n'est jamais parvenu à la fortune. On n'y changeait de nappes que le dimanche. Cela tenait du réfectoire de collège ou de couvent. « C'était, dit Balzac, qui l'avait fréquenté, un atelier avec ses ustensiles, non la salle de festin avec ses élégances et ses plaisirs. Chacun en sortait promptement. »

Le quartier latin avait encore ses mœurs, ses coutumes, ses traditions dont les étudiants se montraient soucieux, à tel

point que, vingt-cinq ans plus tard (1864), l'étudiant Vermersch s'indignera de l'invasion des gens du dehors, qu'il appelle les « calicots » :

Le quartier latin autrefois, dit-il, nous appartenait exclusivement ; c'était notre propriété, notre terre libre, notre lieu d'asile et peut-être le Misanthrope en aurait-il voulu pour en faire :

un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Nos bals nous appartenaient et les seuls artistes fraternisaient avec nous, car, en eux, nous retrouvions ces fortes aspirations d'indépendance, unies au culte du beau. Nous étions maîtres et malheur à l'intrus qui serait venu usurper, parmi nous, une place qui ne lui aurait pas appartenu.

Mais aujourd'hui, grands dieux ! ce n'est plus cela : tout le monde nous traite d'égal à égal ; nous n'avons plus rien en propre ; le calicot chamarré de bagues, d'épingles, de montres, de chaînes, doué d'un faux col et illustré comme une gravure de modes, fait chez nous des descentes domiciliaires, un jonc à la main et le lorgnon dans l'œil. J'enrage quand je vois ces jeunes sots, habillés comme des femmes, qui vendent le *Reps*, *l'Orléans* et les boutons au quartier Saint-Denis et qui sont couchés toute la journée sur des pages de chiffres, venir se pavaner à Bullier, en reniflant d'un air superbe.

J'admire vraiment la douce tolérance dont on use à l'égard de ces messieurs. Serait-ce par hasard un charitable effet des principes de 89 et les étudiants leur feraient-ils l'application des doctrines égalitaires ? Certes, ce ne serait pas là une bien belle conquête à écrire dans nos mémoires et j'aime mieux, de beaucoup, cette vieille coutume que je m'en vais vous dire ! La caste des étudiants était moins nombreuse ; les membres qui la composaient se connaissaient mieux et se trouvaient plus à même d'éliminer les étrangers, le *profanum vulgus*. Quand une figure étrangère se présentait dans nos bals, on s'informait tout de suite quel était ce noble étranger et si les renseignements ne garantissaient point sa *moralité*, il était renvoyé des fins de sa demande avec les honneurs dus à son rang et à sa fortune. Nous savions alors défendre nos libertés et nos privilèges :

Au sein de la capitale
Que nous étions beaux à voir !

comme disait Nadaud. Qu'il faisait bon respirer à pleins poumons, l'air parfumé du Luxembourg, alors notre *Eldorado* !

Je ne sais quelle morgue toute patricienne nous a envahis, mais une peste d'aristocratie

En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.

Nos joyeux Diogènes sont devenus des Héraclites moroses et je m'attends, pour peu que cela continue, à voir s'établir des confréries d'étudiants qui commenteront l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité de la perfection chrétienne.*

Mais, hélas! tout ce qui entoure l'homme lui emprunte quelque chose et change avec lui ; aussi que de transformations n'ont point subies les milieux où nous vivons, les endroits que nous fréquentons!

Nulle part cependant, le changement n'a été si complet que chez la femme, cette clé du péché, comme disent les pères de l'Eglise ; c'est bien le cas où jamais de répéter ce refrain connu :

Type charmant, ô grisette pimpante!
Toi qui jadis aux francs baisers t'offrais,
Où donc es-tu, gentille étudiante,
Reine autrefois de nos bals sans apprêts?

Du feu du punch, infidèle vestale,
Tu te fis dame à la cité d'Antin ;
Ah! qu'un fichu t'allait bien mieux qu'un châle
Quand tu régnais au vieux quartier latin!

Il n'y a plus de grisettes, monsieur, parce qu'il n'y a plus d'étudiants, partant plus de joie. L'existence de ces charmantes filles est liée à la nôtre et le moment où notre astre s'incline est aussi celui où leur étoile pâlit.

En 1839, Baudelaire n'est pas venu au quartier latin pour s'initier aux pratiques de la vie dévote. Il y mène une vie assez dissipée, et sa haine de la banalité et du convenu le pousse à rechercher la société des gens « extravagants ». Il y satisfait sa curiosité du vice au risque d'y « cueillir des remords » en compagnie de Privat d'Aiglemont, son aîné d'un an, grand diable de créole dégingandé, à la tignasse crépue, intrépide explorateur des bas-fonds parisiens.

Le quartier latin avait ses cafés bien différents de ceux d'aujourd'hui.

Croiriez-vous, dit Schanne, que dans ce temps-là non seulement au quartier latin, mais dans tout Paris, on n'allait au café que pour prendre du café ? La bière n'était pas plus demandée qu'aujourd'hui le vespétro ou le brou de noix. Cette curiosité gastronomique se servait avec des brioches ou des nougats. De choucroute, point. Les estomacs impatients de l'heure du dîner se réconfortaient avec un riz au gras ou un riz au maigre. Les liqueurs apéritives, rares, étaient considérées comme des sortes de potions à l'usage des tempéraments débilités par un séjour en Afrique. Le punch et le bischof étaient à la mode pour la seconde partie de la soirée (1).

Le quartier latin avait aussi ses bouges et ses repaires.

L'un des plus fréquentés était le cabaret du lapin blanc, situé vers le milieu de la rue aux Fèves et qu'illustrera tout à l'heure Eugène Suë, dans ses *Mystères de Paris* (1842). Une légende populaire en faisait remonter l'origine au règne de Pépin-le-Bref. On racontait qu'un des archers du roi, le jour de son sacre (15 avril 752), lui avait offert à genoux, sur un coussin brodé, un superbe lapin blanc, et qu'en remerciement, le monarque lui avait baillé licence d'ouvrir débit près de sa chancellerie. Le tenancier était alors un homme âgé, le père Mauras, dont la poigne solide, en dépit de l'âge, savait s'imposer à une clientèle turbulente et maintenir l'ordre. Le cabaret s'ouvrait au fond d'une cour aux murs couverts d'inscriptions. On y lisait, à gauche, en entrant :

Pour un musée n'allez pas à Versailles,
Le lapin blanc vous offre ses murailles
Couvertes de rimailles
Et de caricaturailles
Qui raille (*sic*).

Un long vestibule, une sorte de voûte basse, faisait communiquer de plain-pied la cour et le débit, véritable antre à truands où se reniflait l'odeur de la misère et du crime. Un énorme poêle en occupait le centre, fait d'un chaudron de fonte renversé sur un pied de maçonnerie, et qui, avec son

1) Alexandre SCHANNE, *Souvenirs de Schauñard* (Charpentier).

long tuyau coudé, traversant la salle, semblait un alambic géant où se distillaient d'étranges poisons. Tabourets et tables de chêne, taillades de profils licencieux. Partout, le long des murs, des vers de mirliton, des devises niaises ou effrontées, des statuettes, figurant des lapins pour la plupart. En bonne place, une image de Pépin-le-Bref en plâtre colorié, ornée de buis bénit, soigneusement renouvelé tous les ans. Sur l'un des côtés, un long comptoir de bois, chaperonné d'une lame de zinc, où des gens boivent debout. Pas de plancher. On marche sur la terre même, souillée d'ordures et de crachats. Les belles visiteuses qui, en compagnie de jeunes fêtards, viennent s'y encanailler, doivent relever leurs jupes. Une brassée de paille est étalée devant le comptoir en guise de tapis. La basse pègre se réunissait là, mêlée au peuple des noctambules et aux curieux. A la lueur de quinquets fumeux, impuissants à balayer l'ombre des encoignures, on y chantait des refrains grivois et des scies du jour.

Outre ce cabaret, il y avait, semés un peu partout, dans le quartier latin et aux environs, des débits de consolation, des bazars d'alcool où l'on buvait le *riquiqui*, le *fil en quatre*, le *sacré chien*, tout pur ; asiles ordinaires des gens sans aveu, de toute l'écume des grandes villes en fermentation. Il y avait les souricières de la rue Saint-Éloi, de la Grande Friperie, de la rue Jean-de-l'Épine, les taudis de la Cité, celui de la rue aux Fers, simple couloir où les sans-logis se disputaient les places au mur pour y passer la nuit.

Il y avait aussi, les cabarets de la rue Mauconseil et des alentours de la pointe Saint-Eustache, le *Café des Aveugles*, près du Palais-Royal, le *Bal des Chiens* où l'on ne pouvait jeter son mégot sans provoquer des bagarres, tant la convoitise des habitués s'y précipitait avec fureur. C'était, au bout d'une longue allée, une maison à trois étages ; café-billard au rez-de-chaussée ; salle de danse au premier, salle d'escrime et de boxe au second, daguerréotypie au troisième. A la salle de danse toujours très encombrée, l'orchestre des cuivres était sous la direction du maestro Schesse, dit Décati. On

payait vingt-cinq centimes d'entrée, mais on avait le droit d'échanger, contre une consommation, son billet à l'intérieur, où l'on n'arrivait pas à s'installer sans s'être débattu âprement contre une armée de marchandes de biscuits et de gâteaux. Une grande pancarte, *Défense de fumer*, régnait dans la salle, peinte en jaune, avec des colonnes à travers lesquelles on voyait se trémousser les quadrilles. Pour s'y fourvoyer, il ne fallait craindre ni les bousculades, ni les injures, ni les coups de coude, ni l'écrasement des pieds. Toute une bande allègre escortait Baudelaire dans ces descentes aventurées.

Le poète avait retrouvé au quartier latin ses condisciples du collège : Louis de la Gennevraye et Louis Ménard.

Louis Ménard logeait à deux pas de la pension Bailly, perché au cinquième étage d'une maison de la place de la Sorbonne. Il y occupait deux petites chambres avec balcon. L'intérieur reflétait la diversité de l'homme : poète, peintre, helléniste, mystagogue, érudit et chasseur de serpents. C'était un chaos de livres, de plâtres, de bas-reliefs, d'esquisses, de bocaux d'alcool où grouillaient les reptiles, de rhytons, d'éprouvettes, de cornues. On se serait cru dans un laboratoire d'alchimiste.

Louis de la Gennevraye était Normand. C'est par son entremise que Baudelaire connut un autre Normand, Gustave Le Vavasseur, qui devait exercer sur lui une si grande influence et sombrer dans un tel oubli, de nos jours, qu'il est nécessaire de s'y arrêter et d'en esquisser le portrait.

CHAPITRE II

GUSTAVE LE VAVASSEUR

Gustave Le Vavasseur avait pris jour à Argentan le 9 novembre 1819. Son père était inspecteur de l'enregistrement. Sa mère, originaire de Séez, appartenait à une famille noble dont le nom, délicieusement désuet : Renaud de la Renaudière, évoque les élégances surannées d'un âge à papillotes et à rubans. Bien que sa distinction lui eût mérité, née plus tôt, de porter la houlette au hameau de Trianon, elle n'avait rien de mièvre ni d'évaporé. C'était une femme de tête, « une gaillarde », disait son fils. Enfant, elle avait entendu raconter d'étranges histoires. Sous la Terreur, la maison de bois de ses parents était devenue le lieu d'asile des proscrits. On y cachait les suspects en dépit des rigueurs administratives et des incessantes visites domiciliaires. Et, s'il arrivait que l'un d'eux se fît prendre,

La victime laissait sa place au survivant.

Elle y avait puisé une leçon d'énergie, le mépris du danger. Sa foi religieuse et légitimiste s'y était exaltée. « Elle était, dit encore son fils, cent fois plus royaliste que tous les rois ensemble. » Napoléon prenait à ses yeux figure d'Antéchrist. Pourtant, un jour où le couple impérial devait passer par la ville, elle fut choisie pour lui offrir un bouquet. C'était le 1er juin 1811. Elle avait quatorze ans. L'empereur passa

mais, pour faire sentir sa mauvaise humeur à l'évêque de Séez, dont il avait à se plaindre, négligea de s'arrêter. La fillette n'en veut pas démordre et, ruée à travers les chevaux de l'escorte, lancés au triple galop, on la voit sauter sur le marche-pied du carrosse, s'accrocher à la portière, s'y introduire et donner ses fleurs à Marie-Louise d'un geste aussi aisé que si la chose se fût passée dans un salon. Et sans doute, son office accompli, eut-elle envie de crier « vive le Roy ! » au nez de l'usurpateur, mais elle recula, saisie de pitié, en le voyant affalé, sur les coussins, la face terreuse, bouffie de mauvaise graisse, sinistre, donnant l'impression du déclin. Le Vavasseur avait hérité de sa mère sa vigueur agile et ses qualités de décision. A neuf ans, il entre au collège de la ville que dirige son parent, le révérend père Quitton de Surosne. Ce brave ecclésiastique avait fait la campagne de Vendée sous Kléber, tant la Révolution avait troublé et mêlé les conditions sociales. Il en restait un malaise dans l'air. Des souffles contagieux du dehors venaient troubler la paix du collège, la quiétude de ce coin provincial, de cette petite ville qui n'aspirait qu'à reprendre son somme paisible au bord des eaux, dans ses vieux atours Louis XIII. La majorité des écoliers gardait la religion des fleurs de lys, mais des *bousingots* en herbe s'y manifestaient, conduits par le fils de l'épicier Bureau. De là, des discussions, des rixes qui, commencées à l'école, se poursuivaient en dehors sur la place des Capucins et les rues adjacentes. Est-ce que le jeune Bureau n'avait pas eu l'audace, au moment des « trois glorieuses » de paraître la boutonnière parée d'un insigne tricolore ? Par bonheur, l'insigne mal attaché tomba et son condisciple, le petit Philippe de Chennevières, le piétina, criant : « Je foule aux pieds l'orgueil à Bureau ! » Mais une clameur formidable s'élève. Le 8 août, la ville s'emplit de soldats. On roule des canons dans les rues. C'est le convoi de Charles X, en route pour l'exil, qui fait halte à Argentan. Le collège est fermé. Les enfants n'ont jamais été à pareille fête. Ils n'ont jamais vu tant de brillants uniformes. On se montre

les généraux parmi lesquels se distingue le sec et maigre La Rochejaquelein. Les parents, pour la plupart, sont frappés au cœur par cette déchéance. Ils ne voient point, sans mélancolie, s'éloigner le drapeau blanc qui porte dans ses plis quinze siècles de gloire. Ils ne reçoivent point sans émotion ces adieux de l'ancienne France mais l'honneur d'héberger le dernier Bourbon détrempe un peu leur amertume et leur fait supporter patiemment la vague de famine qui s'ensuit. Il faut bien que cette multitude se nourrisse. Et Le Vavasseur, marqué du péché de gourmandise, s'épouvante de voir disparaître jusqu'au dernier jambon de la réserve du charcutier. Il n'en est plus d'intact. Celui même que l'on pose sur la table du souverain est largement entamé.

Le collège d'Argentan tardant à rouvrir ses portes, Le Vavasseur est envoyé au collège de Juilly. Il y poursuit sa destinée de fort en thème et d'intrépide boute-en-train. Il est rempli d'aimables qualités qui le font apprécier de ses maîtres et de défauts plus aimables encore, j'entends aux yeux de ses camarades, qui lui ouvrent l'estime et la considération de tous. Il repousse le régime de faveur que lui valent son application et ses succès pour faire cause commune avec le gros du troupeau. On l'avait déjà vu, au collège d'Argentan, s'attirer volontairement une punition, en sautant par la fenêtre, pour démériter le prix de sagesse, qu'il était sur le point de recevoir, parce qu'il jugeait ce prix ridicule et digne de mépris. Il est, en même temps que l'arbitre des jeux, l'âme des petites cabales. Il est la voix des revendications contre les mesures de rigueur, les excès de la discipline. Les bons Pères s'étonnent un jour de la prédilection des élèves pour certain cantique et de la vigueur avec laquelle ils en poussent le refrain :

Censeurs, je vous méprise !

Le mot d'ordre était parti de Le Vavasseur. C'est lui qui avait imaginé ces petites manifestations hostiles à l'égard des

surveillants trop stricts, pour servir la cause des opprimés. C'est chez lui que les mécontents se fournissent d'épigrammes vengeresses contre les pions intraitables et d'allusions malicieuses cueillies dans les auteurs latins, qui leur permettent, quand ils récitent leur leçon, de braver impunément les foudres administratives. Petites roueries innocentes, propagatrices de joie, qui servent la cause de l'ordre en donnant soupape aux bouillonnements impatients et dont les Pères désarmés ne peuvent lui tenir rigueur. Ils savent que ce bon élève, l'ornement et l'honneur du collège, ne pèche que par excès de cœur, esprit de solidarité.

Ses études terminées, Le Vavasseur vient à Paris prendre ses inscriptions de droit avec l'ambition de s'y consacrer à la littérature. Il s'achemine vers la pension Bailly, où le suit son condisciple Philippe de Chennevières. Il s'y installe en même temps que Prarond, Jules Buisson, Dozon, Anatole du Boulet et Baudelaire.

Le Vavasseur était, à l'époque, un gros garçon sain et jovial, court de taille, dodu comme un chanoine, mais agile aux exercices du corps et qui s'amusait à répéter le matin, dans sa chambre, les tours qu'il avait vu exécuter la veille, sur les places publiques, par les acrobates forains. Il n'était pas rare quand on pénétrait chez lui, de le trouver à demi nu, s'ingéniant à se maintenir en équilibre sur une pyramide de chaises, et cela simplement pour se prouver qu'il était capable « d'en faire autant », ce qui enthousiasmait Baudelaire, impuissant à contempler, sans une pointe de jalousie, les toreros, les comédiens et tous ceux qui « faisant de leur personne une glorieuse pâture publique, soulèvent l'enthousiasme du cirque et du théâtre ».

Le Vavasseur allait, dans la rue, le regard franc, décidé, le feutre romantique incliné sur ses longs cheveux bouclés, la barbe en broussaille, négligé dans sa mise comme « un vendeur de contremarques (1) ». On l'entendait venir de loin,

(1) L'expression est de lui-même. *(Notes sur Baudelaire.)*

précédé de son rire et de sa voix comme d'une fanfare de cuivres et de tambours. Son diable au corps électrisait Baudelaire qui s'émerveillait, en outre, de son « érudition immense, de sa conversation bondissante mais solide, nourrissante, suggestive, et de sa dextérité à jongler avec les rimes ». Baudelaire avait démêlé tout de suite, sous son exubérance tapageuse et ses outrances de mousquetaire, sa « rare distinction d'esprit et de cœur ».

Le Vavasseur restait au quartier latin ce qu'il était au collège : le bon camarade, l'ami obligeant et dévoué, celui qui montre la route et marche en avant pour la déblayer des obstacles. Dès son arrivée à Paris, il n'était bruit, dans les journaux, que des exploits d'une bande de malfaiteurs terrorisant les abords du canal Saint-Martin. Le Vavasseur jure de mettre un terme à leurs exploits et d'en délivrer Paris. Il entraîne ses amis, la nuit, armés jusqu'aux dents. Il explore les berges en leur compagnie pour y faire la chasse aux malfaiteurs. Il n'y trouva pas ce qu'il cherchait, mais faillit à son tour être pris pour un voleur et empoigné comme tel, ce qui mit provisoirement un frein à son enthousiasme chevaleresque.

Le Vavasseur, doué du génie de l'entreprise, était de ces natures d'élite, rayonnantes, qui disciplinent tout autour d'elles. Il n'avait pas plus tôt mis le pied dans la pension Bailly qu'il en avait groupé tous les hôtes sous l'étiquette de l'*École normande*. Son ascendant était tel qu'il avait enrôlé sous ses couleurs jusqu'au Picard Ernest Prarond, jusqu'au Languedocien Jules Buisson, jusqu'au Lorrain Auguste Doyen et jusqu'au Parisien Baudelaire, qui avait horreur des écoles. Anatole du Boulet, Dozon dit d'Argone, Léon de la Sicotière, Philippe de Chennevières, Pointel complétaient le groupement.

Tout cela formait une petite société exubérante et pleine d'entrain. On y rimaillait à tour de bras comme Le Vavasseur le rappelait plus tard à Ernest Prarond :

Ce fut vers ce temps-là (1839) que d'une amour fervente,
Nous aimâmes aussi la Muse et sa servante (1) ;
Nous nous mîmes à quatre à hanter la maison,
Vous et moi, mon ami Baudelaire et Dozon.

Si l'on cherche à démêler, dans leurs premiers écrits, les influences qu'ils subissaient, on se convainc que celle de Sainte-Beuve était prédominante. C'est à l'imitation des *Pensées de Joseph Delorme* que Prarond imagine les *Pensées d'Albert*, et Gustave Le Vavasseur prend pour ses débuts littéraires le pseudonyme de G. Delorme. On saisit aussi, chez Prarond, des relents macabres venus en droite ligne du Gautier de la *Comédie de la Mort*, des traces de pessimisme romantique et quelque chose de la verve satirique de Musset. Chez tous ces fils de bourgeois il y a un fond ancestral d'aristocratie et de religiosité. A leur contact, Baudelaire s'émeut au fond de son âme,

Des sons d'orgue mourant et de cloches lointaines.

Le Vavasseur se ressent de ses attaches légitimistes. Prarond regrette le temps des rois et des marquises poudrées, mais tous affichent l'indépendance de pensée et d'allures qui sied à la jeunesse, ennemie du joug :

Emancipé d'hier leur esprit se déploie
Comme un enfant tout fier d'avoir quitté la main (2).

Ils sont révolutionnaires parce que la Révolution c'est la clef des champs. Le Vavasseur se moque des prescriptions du Code dont il fait son étude. A propos du transfert des cendres de Napoléon, il se dépite des acclamations populaires et que les gouvernants imposent aux foules un idéal de force et de conquête, mais ce n'est là qu'un accès passager. En

(1) La rime.
(2) Gustave Le Vavasseur, *Œuvres complètes* (Lemerre).

philosophie, à cet âge, le scepticisme est assez de mode. Il n'est pas jusqu'à ce futur rigoriste Philippe de Chennevières qui ne proclame bornés « ceux qui n'ont qu'une opinion sur chaque chose quand il leur est loisible d'en avoir deux ». Les débats de la politique les laissent assez indifférents. Ils pensent là-dessus, comme Prarond :

> Quand Juillet fit croûler le trône des Bourbons
> J'avais neuf ans à peine. A ma tête picarde,
> Ecolier triomphant j'arborai la cocarde
> Et proclamai la Charte en mangeant des bonbons.
>
> A quinze ans, dans le feu des élans vagabonds,
> Je tranchai du Saint-Just. Ma muse montagnarde,
> S'armant du bonnet rouge et du vers qui poignarde,
> Désenchaînait le monde en trois ou quatre bonds.
>
> Des courtiers libéraux l'éloquence bouffie
> Me chassa vers la droite. Hélas ! fol qui se fie
> A ces tâtonnements du vide et de l'orgueil !
>
> Des erreurs du passé maintenant je profite.
> Pour mettre au marchepied Berryer, Thiers ou Laffite
> Je ne quitterais pas ma pipe et mon fauteuil (1).

Ah ! parlez-nous de la pipe, de la feuille de tabac,

> Que Dieu mit sur la terre afin que l'homme enfant
> Attendît, résigné, le réveil triomphant !

parlez-nous des flammes du punch, des joyeuses tablées, des larges rasades ! Voilà les seules réalités qui comptent aux yeux de la vingtième année. Parlez-nous aussi de la femme !

Tous chantent leurs joies sensuelles, mais chacun suivant son humeur particulière. Le Vavasseur, sage par indolence,

---

(1) Ernest PRAROND, *les Pensées d'Albert*.

célèbre, sans raffiner sur ses sensations, la gloire des Sybarites et les encense à la barbe des gens moroses et sérieux. Il regarde passer ses contemporaines avec complaisance et célèbre en vers légers les atours des grisettes et leur petit bonnet :

Que ne suis-je Ovide ou Catulle,
Pour caresser d'un vers câlin,
Ce petit poème de tulle,
De fil, de dentelle et de lin ?

Il exalte tour à tour la blonde et la brune, mais non sans quelque détachement :

Charmantes toutes deux ; taille et pied d'Andalouse,
Habits d'âmes taillés sur le même patron ;
Si quelque comte prend l'une pour son épouse,
L'autre fera fort bien l'affaire d'un baron.

L'aînée est blonde... blonde à rendre Ève jalouse,
L'autre est brune à poser pour un Décaméron ;
L'in-octavo rehausse et fait valoir l'in-douze ;
C'est un Keepsake auprès des œuvres de Piron.

Si j'étais enchanteur ou dieu d'humeur faraude,
Je ferais des deux sœurs une double émeraude
Et je les sertirais dans deux beaux chatons d'or.

Joyaux coquets, unis par une chaîne plate,
Vous orneriez alors le col du beau Lindor,
Car je vous piquerais au nœud de ma cravate (1).

Ernest Prarond, que des scrupules religieux ramèneront vite à la sagesse, ne boude pas, pour l'instant, à l'allégresse générale et prend bravement sa part de désordre. Il ne rêve que voluptés païennes et entonne la *Marseillaise* du plaisir :

(1) Gustave Le Vavasseur, *op. cit.* (Lemerre, édit.)

Chassons l'ombre terrestre aux clartés des bougies !
Que les Amours païens nous servent d'échansons!
Epuisons notre vie en splendides orgies,
Aux refrains des chansons !

La pensée est un poids ; que l'opium nous verse
Le sommeil et l'oubli, doux charmes des tombeaux ;
Sur des lits de parfums, tenons à la renverse
Des corps souples et beaux !

Hymnes, concerts, baisers, luttes de jeunes filles
Résistant pour céder ; soupers et bals de nuit,
L'hiver dans un salon, l'été sous les charmilles ;
Mépris du temps qui fuit ;

Voilà nos rites saints ! Pour prêtresses, des vierges,
Seins nus, robe de gaze et cheveux déboucles ;
Dans le temple égayé point de lugubres cierges !..
Des lustres constellés !

Et puis, lorsque la Mort, souriante ou livide,
Réveillera du doigt un buveur endormi,
Qu'elle vienne au festin prendre sa place vide,
Comme un convive ami !

Qui sait, soit que notre âme, ou dorme ensevelie,
Ou ressuscite au ciel, si la loi, sombre à tous,
Ne garde pas un jour aux sages la folie,
Et la sagesse aux fous (1) ?

Baudelaire, avec un parti pris de bravade et d'outrance, accentue la note réaliste et prête une auréole aux Vénus de carrefours :

Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre,
La gueuse, de mon âme emprunte tout son lustre,
Insensible aux regards de l'univers moqueur.
Sa beauté ne fleurit que dans mon triste cœur.

Pour avoir des souliers elle a vendu son âme ;
Mais le bon Dieu rirait si, près de cette infâme,
Je tranchais du Tartufe et singeais la hauteur,
Moi qui vends ma pensée et qui veux être auteur.

(1) Ernest PRAROND, *op. cit.*

Vice beaucoup plus grave, elle porte perruque ;
Tous ses beaux cheveux noirs ont fui sa blanche nuque,
Ce qui n'empêche pas les baisers amoureux
De pleuvoir sur son front plus pelé qu'un lépreux.

Elle louche et l'effet de ce regard étrange
Qu'ombragent des cils noirs plus longs que ceux d'un ange
Est tel, que tous les yeux pour qui l'on s'est damné,
Ne valent pas pour moi son œil juif et cerné.

Voilà déjà pour que l'on dise de lui « Oh ! l'homme singulier ! ». Mais il n'arrive pas à déguiser complètement aux yeux attentifs la qualité de sa nature et ses rêveries éthérées. Il a des affections plus pures.

Il a des souvenirs d'un lyrisme de meilleur aloi ; ceux qu'il a rapportés notamment de son voyage aux Pyrénées :

On dirait que le ciel, en cette solitude,
Se contemple dans l'onde et que les monts, là-bas,
Ecoutent, recueillis, dans leur grave attitude,
Un mystère divin que l'homme n'entend pas ;

Et lorsque, par hasard, une nuée errante
Assombrit dans son vol le lac silencieux,
On croirait voir la robe ou l'ombre transparente
D'un esprit qui voyage et passe dans les cieux.

Baudelaire avait conçu pour Le Vavasseur une sincère et profonde affection. Tous deux collaboraient au *Corsaire Satan*, gazette littéraire assez accueillante, et qui imprimait volontiers ce qu'elle trouvait dans sa boîte à lettres. Ils ne se privaient pas d'y jeter entrefilets, épigrammes et couplets, le plus souvent anonymes. Romantiques et truculents, comme le voulait l'époque, ils avaient pris pour têtes de turc les deux Casimir : Casimir Bonjour et Casimir Delavigne. Ils s'avisèrent de chansonner ce dernier à propos de sa pièce *la Popularité*, jouée aux Français, sur l'air du roi d'Yvetot. La chanson avait sept couplets, dont voici l'un :

Il fut toujours fort bien en cour.
Même en cour citoyenne,
On dit, le bruit fâcheux en court,
Qu'il fit *la Parisienne.*
Avec l'*Ecole des vieillards*
Il ramassa quelques milliards
De liards,
Oh ! oh ! oh ! oh ! (1)

Cela sans préjudice de travaux plus sérieux. Le Vavasseur, en bon Normand, composait la *Vie de Pierre Corneille* et des vers à la gloire de Vire et des Virois. Baudelaire prisait fort ce dernier livre et le considérait comme

un parfait échantillon de cet esprit précieux rappelant les ruses compliquées de l'escrime, mais n'excluant pas, comme aucuns le pourraient croire, la rêverie et le balancement de la mélodie. Car, ajoutait-il, Le Vavasseur est une intelligence très étendue et, n'oublions pas ceci, un des plus délicats et des plus exercés causeurs que nous ayons connus dans un temps et un pays où la causerie peut être comparée aux arts disparus. Toute bondissante qu'elle est, sa conversation n'en est pas moins solide, nourrissante, suggestive et la souplesse de son esprit, dont il peut être aussi fier que de celle de son corps, lui permet de tout comprendre, de tout apprécier, de tout sentir, même ce qui a l'air à première vue le plus éloigné de sa nature.

Ils ne se quittaient guère. Il n'était bonne partie qu'ils ne fissent ensemble. Le jour où l'on ramenait Napoléon aux Invalides, ils assistent à la cérémonie dans la même tribune. Ils y restent héroïquement perchés par 12 degrés de froid. C'était en décembre 1840. Ils virent le défilé ; le premier Légers, le deuxième Légers... et l'abbé Cocquereau émergeant de la voiture de gala et la dépouille du grand homme dans un char mortuaire argenté sur toutes les coutures, mais ils ne purent s'empêcher de trouver que la température accentuait trop la couleur locale retraite de Russie. Et ils arrivèrent le soir, gelés jusqu'au ventre, rue Culture-Sainte-Catherine

(1) *Notes* de Le Vavasseur publiées dans la biographie Crépet. (Messein édit.)

des Marais, chez Mme Aupick qui les réchauffa à son foyer et leur parut « plus aimable que jamais ».

Evidemment, Baudelaire était pour la joute lyrique solidement équipé de nature. Il n'avait pas besoin d'emprunter ses armes, mais Le Vavasseur lui apprit à les fourbir. Dans sa fureur de nouveauté, Baudelaire risquait de négliger nos vieux auteurs. Le Vavasseur les lui rappela. Il lui remit en main jusqu'à Boileau, qui reste, en dépit de toutes les préventions, un maître-ouvrier dont on ne peut négliger la leçon. Baudelaire le comprit, du reste, puisque nous savons qu'à cette époque, il allait partout en récitant des passages : *Damon ce grand auteur...* et il faut bien qu'il en ait retenu quelque chose, puisque ce mauvais garnement de Dussollier l'y respire dans les *Fleurs du Mal* et en profite pour appeler Baudelaire un « Boileau hystérique ». Le Vavasseur était d'avis qu'en poésie comme en toute chose la maîtrise ne s'acquiert pas sans apprentissage et que les doigts ne peuvent espérer triompher du clavier, avant de s'y être fournis de souplesse et de dextérité. Il disait :

> Quel que soit le métier qu'il ait appris, l'artiste,
> Sous peine de laisser sa pensée en chemin,
> Ne doit jamais sentir son outil dans la main.

Il n'y a pas de meilleure méthode pour franchir victorieusement les hasards et les difficultés du rythme. Et c'est pour cela qu'il engageait ses amis à s'exercer aux vers latins. Il disait :

> Ceux qui par obligation ou par dévotion, s'obstinent à traduire leurs pensées en vers latins, peuvent mettre, au service de l'expression moderne, un trésor inconnu aux illettrés et véritablement ciseler des vers antiques sur des pensées nouvelles.

Il enrégimenta Baudelaire parmi ce petit troupeau d'écoliers attardés, de théoriciens de persévérance, et il y

SABLE
COLLECTION
SABLE

avait enrégimenté Ernest Prarond, auteur d'un *Ludus secularis.*

Bien venues soient, disait-il encore, toutes les réformes universitaires, sauf la destitution d'Horace ! On a pour patrie, sa langue. Nous avons deux patries, la latine et la française. Gardons-les toutes les deux.

Le Vavasseur avait le patriotisme littéraire. De même qu'il s'était consacré à célébrer les fastes normands, il exhortait autour de lui les poètes à se consacrer à leur province. C'est lui qui poussa Prarond à célébrer sa ville natale et à en écrire l'histoire. Ainsi le poète se doublait chez Prarond d'un archéologue. Prarond remit en lumière un vieux poème latin de 1516 de l'Abbevillois Valerand de la Varanne : *De gestis Johannæ Virginis.*

Et la preuve que Baudelaire s'estimait, par quelque endroit, l'obligé de Le Vavasseur, c'est qu'il lui rendit hommage public en l'inscrivant dans sa galerie des contemporains, où il n'admet que des poètes d'élite. On sent, comme le dit justement Remy de Gourmont, son hommage inspiré par tout autre chose qu'un sentiment de complaisance et de camaraderie (1).

Autre preuve plus décisive encore. Dans son journal intime et dans les notes qu'il y jetait à la hâte, pour lui-même, Baudelaire n'oublie pas Le Vavasseur quand il énumère ses premières liaisons littéraires. C'est, de tous les poètes de son âge, le seul qu'il cite et il lui fait l'insigne honneur de le citer parmi les aînés, à côté de Gérard de Nerval et de Théophile Gautier.

Il avait mis à profit ses indications sages et c'est peut-être encore à force de l'entendre répéter que les poètes doivent se consacrer à l'illustration de leur berceau que Baudelaire s'était avisé qu'il y avait dans Paris un lyrisme neuf à découvrir.

---

1) Voir à l'Appendice : *Un ami de Baudelaire.*

Le milieu de l'École normande, où subsistaient, en dépit des écarts passagers de la jeunesse, des vertus d'atavisme et un fond de spiritualisme chrétien, fut donc favorable à Baudelaire en cela qu'il contrebalançait les mauvaises influences venues d'ailleurs, et Dieu sait qu'il n'en manquait pas !

CHAPITRE III

LA BOHÈME LITTÉRAIRE

Il ne faut pas oublier que la génération de Baudelaire est celle de Murger et qu'elle succédait à la génération des *Jeune France* de l'impasse du Doyenné, grands pourfendeurs de préjugés, grands avaleurs de bourgeois, fabricants de paradoxes, buveurs d'alcools et fumeurs d'opium. L'extravagance y était monnaie courante. Cela avait pris naissance avec les mœurs de café, que nous peint Diderot dans le *Neveu de Rameau* et cela va continuer jusqu'à l'époque des *Zutistes*, des *Hirsutes* et des *Hydropathes*, c'est-à-dire jusqu'en 1885. En 1885, on voyait encore des Sapeck, des Alphonse Allais et des Fragerolle entrer au café en lançant des feux d'artifice dans la salle. C'était plus innocent que les jeux de la bande à Pétrus Borel quittant, un soir, sa maison de la rue Rochechouart après avoir mis le feu à la loge, pous se venger du concierge qui les avait expulsés à cause du bruit qu'ils faisaient, mais c'était encore bien stupide. Et cela passait pour spirituel aux yeux de certains. Considérez les plus sages des amis de Baudelaire et vous verrez qu'ils sont aussi infectés du travers commun. Leur santé, c'est encore de la fièvre. Il n'est pas jusqu'à ce brave et candide Le Vavasseur qui ne cède un moment à la contagion en hurlant ses vers dans la rue et qui ne se mette au diapason, par son débraillé excessif. Barbey d'Aurevilly joue au *magister*,

au guide, au directeur de conscience. Il met ses confrères en garde contre les méfaits de l'outrance. Il leur conseille de revenir au vrai. Il écrit à Baudelaire ce qu'il aura l'occasion d'écrire à presque tous les littérateurs de son temps, ce qu'il écrira tout à l'heure à Huysmans, après *A rebours :* « Il ne vous reste plus qu'à choisir entre le suicide où les pieds de la croix ; » et pourtant quelles étranges histoires il nous raconte dans ses *Diaboliques* et quelle lamentable mascarade que son dandysme de clinquant ! Cet homme qui se veut un modèle de sagesse et de raison, rit de s'entendre comparer à « une gueule de canon toujours prête à cracher la mitraille des injures ». Et Flaubert, avec ses perpétuels ahurissements de provincial devant le train du monde, Flaubert, avec ses aboiements jetés à toutes les ombres du Philistin qui passent, le croyez-vous d'une plus solide assiette ? Et Leconte de Lisle, qui, comme Flaubert, ne décolérait pas contre les choses et les gens ; Leconte de Lisle qui guillotinait ses confrères avec ses « mots » d'une ironie coupante et féroce, croyez-vous qu'il eût moins que Baudelaire le goût de la mystification et que, plus que lui, il se privât de scandaliser ses interlocuteurs ? Je l'ai entendu dire un jour à un vénérable ecclésiastique qui lui demandait si vraiment il croyait aux dieux de l'Olympe : « Je crois à tous les dieux, monsieur. Il n'en est qu'un seul sur la divinité duquel j'aie quelque doute : c'est Jésus-Christ. »

Et il y a chez tous un levain monstrueux d'orgueil, l'hypertrophie du *moi*, cette vanité incommensurable qui fait que, depuis Rousseau, tous les écrivains semblent échappés des petites maisons, atteints, les uns de la folie des grandeurs, les autres de la manie de la persécution et qui fait que, au temps de Baudelaire encore, il n'est écrivailleur, simple avorton des Muses, qui ne se croie le centre du monde et ne s'exclame avec Hugo :

> Peuples ! écoutez le poète :
> Lui seul a le front éclairé !

Tous ceux qui ont l'âge de Baudelaire ont été nourris à cette école, mais ils n'ont pas seulement appris à lire chez l'apocalyptique Hugo ; ils ont pâli sur la *Comédie de la Mort* de Gautier, le *Champavert* de Pétrus Borel et les *Premières frénésies* de Jules Lacroix. Quand, pris du besoin d'écrire, ils se cherchent autour d'eux des modèles, la vogue leur désigne un Ourliac, un Lassailly. Ceux-là faisaient autorité dans les cénacles, applaudis par une foule de Barbara en herbe. *Génie* est devenu synonyme de *désordre*. Et s'ils vont au théâtre, c'est pour acclamer les mélodrames d'un romantisme exaspéré, pleins de poignards, d'incendies, de fantômes, de poisons, où les amants eux-mêmes, sous les traits d'un Bocage ou d'une Mme Dorval, n'apparaissent que crispés dans une étreinte convulsive :

Quel plaisir de tordre
Nos bras amoureux
Et puis de nous mordre,
En hurlant tous deux !

C'est miracle que leur génie n'y ait pas sombré et que leur vice d'attitude ait si peu déteint dans leurs livres. Le souci du style, imprimé par Vigny et Gautier, les a sauvés et aussi (je parle pour Flaubert et Leconte de Lisle) le vœu de rester en dehors de leur œuvre et d'écrire objectivement ; mais les autres, ceux qui s'abandonnaient aux caprices de l'inspiration, purent vérifier, à leur dommage, ce qu'il y avait de vérité contenue dans l'avertissement d'un Barbey d'Aurevilly.

Je viens d'en nommer trois au hasard : Ourliac, Lassailly, Barbara. Barbara s'est suicidé. Les deux autres se sont réfugiés au pied de la Croix. Tous trois étaient des familiers de Baudelaire. Tous trois sont tombés dans l'oubli. Il faut rappeler aux lecteurs d'aujourd'hui ce qu'ils étaient exactement.

CHAPITRE IV

LES EXCENTRIQUES

A. — Lassailly.

Lassailly, né vers 1812, je ne sais où, était un grand corps tout long, tout sec, tout noir, aux cheveux rares, collés sur le crâne, et qui promenait dans la vie une figure d'enterrement. Il ne se déridait jamais et pourtant il donnait envie de rire avec son nez caricatural, en manche de cafetière. Le mal d'impécuniosité l'accréditait mal auprès des éditeurs. Un sixain courait sur lui que l'on attribuait à Alfred de Musset :

Lassailly
A failli
Vendre un livre :
Il n'a tenu qu'à Renduel (1)
Que cet homme immortel
Eût enfin de quoi vivre.

Il parvint, pourtant, à faire publier coup sur coup un poème : *La mort du fils de Bonaparte* (1832), et un roman : *Les Roueries de Trialph, notre contemporain avant son suicide*.

Ce roman parut en 1833 chez Silvestre, libraire-éditeur,

(1) Célèbre éditeur du temps.

8, rue Thiroux. Il obtint un succès d'étonnement. Le titre était déjà bien racoleur, mais, pour amorcer davantage le public, la couverture portait en épigraphe une série d'interjections ainsi disposées :

Ah !
Eh ! Eh !
Hi ! Hi ! Hi !
Oh !
Hu ! Hu ! Hu ! Hu !

L'auteur n'en affichait pas moins, dans sa préface, un masque sérieux et de hautes ambitions. J'ai voulu, disait-il, « esquisser quelques vérités sur le cœur humain ». Ses amis allaient même jusqu'à parler d'autobiographie. On peut dire alors que le portrait n'est pas flatté. Ce Trialph est un drôle assez déplaisant, mal luné, toujours grimaçant et qui ne sait quel mauvais tour jouer autour de lui. D'où vient ce nom de Trialph ? « C'est, dit l'auteur, un mot danois qui signifie : Gâchis. » Il faut avouer que le mot correspond à la chose. Trialph a lu Byron et Musset. Il fait son petit *Giaour* et son petit *Rolla*. Célibataire endurci, il va dans le monde pour chiper les cigares et les femmes des autres, mais c'est moins par passion que pour se désennuyer. Il s'ennuie à ce point qu'il admet la distraction du crime et ne recule pas devant deux ou trois petits assassinats, simple histoire de passer le temps. Il sait savourer en dillettante le ragoût du péché et du blasphème. Il ne vibre qu'à la double inspiration du mépris et du remords. Il a pris le monde en haine moins pour ses vices que pour son indifférence à son égard. Il s'irrite d'être méconnu et criblé de dettes, tant il s'éblouit de son propre génie. Et parce que le poète est un dieu cloué en croix, il en arrive à maudire son existence. Il est hanté par l'idée du suicide. Il a toujours un pistolet chargé à la portée de la main et il ne manque jamais, quand il passe sur le pont Notre-Dame, de s'accouder longuement sur le reflet des eaux verdâtres, avec la tentation d'y faire un plongeon

La mort l'obsède. Il en multiplie les images sous ses yeux. Il a fait son cendrier d'une tête de mort, ramassée dans un cimetière, qu'il s'est bien gardé de nettoyer et qui s'offre « toute jaune encore de rouille humaine ». Et quand j'aurai dit qu'il fume l'opium, j'aurai achevé le portrait d'un excellent petit jeune homme de lettres tiré, sous le règne du bon roi Louis-Philippe, à des milliers d'exemplaires.

Dans son roman, le grotesque alterne avec l'horrible. La rouerie de Trialph consiste à aimer deux femmes à la fois, l'une d'amour pur, la jeune Nanine, qu'il aborde brusquement en lui déclarant : « Mademoiselle, je vous aime comme la République!» l'autre d'un amour moins éthéré, la comtesse de Liadières, d'âge assez mûr, la taille en entonnoir, et sous puissance de mari, à qui il tient des propos incohérents qu'elle excuse parce qu'elle n'y voit qu'un hommage et l'égarement de la passion. Elle tressaille d'aise lorsqu'il lui murmure : « Je ne pense pas à vous sans m'arracher la poitrine avec les ongles. » Quand il a terminé ses tirades enflammées où il mêle la patrie, la gloire, le bois de Boulogne, la nouvelle lune et l'économie politique, il éclate d'un rire convulsif. Tantôt il lui dit : « Femme, que tu es belle ainsi ! » et tantôt, marchant sur elle les poings fermés, lui criant sa honte d'adultère, il la force à se blottir « comme un serpent en spirale », dans un coin du salon. Il se contemple alors dans la glace et murmure : « Que je suis beau ! »

Au milieu de ces expansions survient un jour le mari, vénérable vieillard, qui a le mauvais goût de s'en fâcher. Il provoque Trialph en duel. L'affaire est décidée pour le lendemain au point du jour, à la barrière Saint-Jacques. Trialph achève la soirée dans un cercle de conspirateurs qui délibèrent sur les plus sûrs moyens d'assassiner Louis-Philippe. Exact au rendez-vous il débouche à la barrière Saint-Jacques aux premières lueurs de l'aube. Il y trouve le mari qui a amené sa femme qu'il veut témoin de la mort de son amant, mais l'amant se contente de désarmer le vieillard. Précisément, ce matin-là, la barrière Saint-Jacques

est en rumeur. On guillotine un garçon boucher. Trialph grimpe dans une maison voisine pour assister du balcon à l'exécution. O surprise ! Nanine est là dans l'assistance, Nanine, que la comtesse de Liadières lui avait fait oublier. « Décidément c'est elle qu'il me faut, constate-t-il, et c'est elle que je consens à aimer. » Il prépare ses batteries lorsque son ami Ernest survenant lui annonce son prochain mariage avec cette même Nanine. Et Trialph voit rouge. Il est altéré de sang. L'affaire ne peut se dénouer que par un meurtre : « Ce sera le mien ! » vocifère l'énergumène et il imagine de s'empoisonner au milieu d'un bal « parmi les femmes et les fleurs artificielles, parmi les égoïstes, les repus, les satisfaits, les orgueilleux, les ingrats, parmi les privilégiés, les accapareurs, les brevetés, les pensionnés, les distributeurs de couronnes, parmi ceux qui trichent au jeu et ceux qui ne se fatiguent pas de la valse adultère ».

Le poison n'opère pas. Il faut trouver autre chose et Trialph fait insérer dans les *Petites affiches* :

> Un particulier, résolu au suicide, désire exploiter avantageusement sa mort pour payer la corbeille de noces d'une femme qu'un de ses amis arrache à son amour. Il offre donc le sacrifice de sa vie à la merci d'un projet quelconque, moyennant une somme dont il sera convenu entre les parties intéressées. S'adresser M. A. B. pour les renseignements.

En retour, il reçoit un billet anonyme l'invitant à se trouver au bal de l'Opéra. Un masque l'aborde et lui propose d'assassiner la comtesse de Liadières. C'est le mari. Trialph accepte et empoche la somme offerte, qu'il va jouer à *Frascati*. Il aperçoit Ernest installé à une table de jeu. Une idée diabolique lui traverse l'esprit. Il s'assied en face de son rival et le défie aux cartes. La chance le favorise et quand l'autre, complètement décavé, se prépare à lever le siège : « Un instant ! fait Trialph, je te joue ta maîtresse ! » — « Soit ! » fait l'autre, qui perd encore et s'exécute en beau joueur. Il accompagne Trialph jusque sous le balcon de la belle, où pend une échelle de corde préparée, lui prête épaule et lui

dit « Va ! » O stupeur ! ce balcon est celui de la comtesse de Liadières. Ernest avoue qu'elle est sa maîtresse depuis six mois. Trialph, exaspéré de cet aveu, se rue sur lui et l'étrangle, puis il monte étrangler la comtesse, et quand le mari paraît, attiré par le bruit, il trouve deux cadavres étendus, celui de sa femme et celui d'Ernest que Trialph est allé ramasser dans la rue et qu'il a hissé jusque dans la chambre.

Trialph a rempli le pacte conclu avec le comte, mais sa vengeance n'est pas assouvie. Il court chez Nanine et la tue en lui chatouillant la plante des pieds. Il ne lui reste plus qu'à se détruire lui-même. Il appelle un fiacre et jette au cocher : « A la mer ! »

Tout cela ne nous paraît plus qu'une suite d'enfantillages, une fumisterie de rapin lugubre, mais ça prenait dans l'air du temps, saturé de déclarations byronniennes et d'apostrophes à la Rolla, un semblant de vie et d'intérêt. Les contemporains en discutaient sérieusement. « Ce livre a la beauté du diable, » écrivait Charles Monselet. La préface, où passaient en trombe : Napoléon, la République, Shakespeare, Malherbe, Robespierre, la Morgue et le Préfet de police, leur rappelait la préface célèbre du *Cromwell* de Victor Hugo.

Lassailly n'eut guère à se féliciter du bruit de son roman. Victime d'un éditeur rapace et d'un traité désastreux, il n'en tira aucun profit d'argent. Bien mieux, il s'y déconsidéra auprès des gens sérieux (il y en avait encore). C'est ainsi qu'ayant réussi à s'ouvrir la *Revue des Deux Mondes* il lui fut interdit de signer de son nom. Le pire c'est que ce ricaneur aspirait à se faire plaindre. Il allait criant dans les rues : « J'ai un aveu qui me pèse. Je suis malheureux. » Les passants en riaient ou haussaient les épaules. Alors, de plus en plus aigri, il fut pris d'une rage exterminatrice. Il créa, en janvier 1840, la *Revue critique* dont les bureaux étaient chez lui, 41, rue Caumartin, et qu'il aurait pu appeler le *Jeu de massacre* tant il s'y employa à démolir les réputations

établies. On le vit partir en guerre contre Jules Janin, le *Journal des Débats*, et tout ce qui portait, dans les lettres, un nom consacré. Il n'admettait personne des mieux achalandés. Il les considérait tous comme « gens épuisés, génies avortés, romanciers aux abois, novateurs usés jusqu'à la corde». Il les traitait de: copistes, plagiaires éhontés, bandits, de sorte qu'on était bien près de l'approuver quand il se mettait à dire :

Je ris de ne pas me voir pendre ou brûler vif.

Cela ne pouvait durer. Un beau matin Lassailly disparut. Il n'avait pas trente ans. Le bruit se répandit bientôt qu'il était mort en se frappant la poitrine (1842), agenouillé à l'ombre de l'église Saint-Etienne-du-Mont et qu'il avait expié par le jeûne, la prière et les macérations, les désordres d'une jeunesse impie et les scandales d'une plume égarée.

B. — Ourliac.

Ourliac, au contraire de Lassailly, était un homme exubérant, pétillant d'entrain méridional, avec une gaieté de commis voyageur, et dont le rire sonore déchaînait le tumulte. Il marchait, à ses débuts, comme enveloppé d'un bruit de grosse caisse et de cymbales.

La première fois qu'Arsène Houssaye le vit, c'était en 1835, au bal de l'Opéra. On faisait cercle autour de lui. Il pinçait un cavalier seul échevelé.

C'était l'âme, le feu des compagnies. Il s'était lié tout de suite avec les poètes de l'impasse du Doyenné. Il fréquentait le *Club des Tartares*, de Pétrus Borel, où les invités n'étaient admis qu'en costume de sauvage et s'étendaient nus sur

des tapis de peau de bête. Il avait sa place à tous les banquets, à toutes les agapes, où il déployait une verve inépuisable.

Mystificateur enragé, il avait pris un moment Louis-Philippe pour jouet. Il se promenait, dans la rue, le drapeau tricolore à la main et, quand il se voyait suivi d'une escorte suffisante de gavroches et de badauds, il allait, sous les fenêtres des Tuileries réclamer la présence du souverain au balcon. Le débonnaire Louis-Philippe, n'osant se dérober à ce qu'il croyait une manifestation spontanée de sympathie populaire, avait la faiblesse d'y consentir. C'étaient alors, sur un signe d'Ourliac, des cris nourris exigeant la *Marseillaise* et le roi-citoyen de s'exécuter en déclamant, la main sur son cœur, les yeux au ciel, un couplet de l'hymne guerrier. Toutefois, Ourliac renouvela si souvent l'aventure que le personnel du château finit par ouvrir les yeux et le pria d'aller porter ses facéties ailleurs.

Ourliac était né à Carcassonne le 31 juillet 1813. Ses parents, petits artisans, s'étaient saignés aux quatre veines pour son instruction. Il avait commencé ses études chez les Lazaristes de Montdidier et les avait achevées, après sa première communion, au collège Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques.

Ce fut un élève brillant, mais tous ses diplômes ne lui avaient servi qu'à obtenir un modeste emploi à l'Administration des hospices. Encore lui avait-il fallu, pour cela, la protection de Touchard-Lafosse, qui s'intéressait à son talent, car Ourliac était aussi un génie précoce. A dix-neuf ans, il avait publié un roman : l'*Archevêque et la protestante*, bientôt suivi d'un autre : *Jeanne la Noire* (1833). La mode était aux titres frénétiques. Tout cela d'un romantisme Louis XIII, plein de scènes d'hôtelleries, de tournebrides à toits pointus, de rôtisseries aux poulardes flambantes, d'un pittoresque un peu conventionnel à la Callot et où se mêlaient des influences de Scarron, de Lesage, de Walter Scott et de Mme Cottin. Point d'études de caractères. La grosse affaire, pour l'auteur, était d'intriguer son lecteur. Il se réclamait

de Boileau, auquel il pardonnait d'avoir dénigré Le Tasse et Molière, pour avoir dit :

> Le secret est d'abord de plaire et de toucher ;
> Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Ourliac avait eu la bonne fortune de rencontrer l'éditeur Lachapelle. Je dis « la bonne fortune » encore que cet éditeur eût la fâcheuse habitude de ne payer ses auteurs qu'en monnaie de singe, parce qu'il y avait trouvé l'occasion de se produire. Ourliac était pauvre et n'avait pas de quoi subvenir aux frais d'une impression. Non seulement il ne disposait que de maigres appointements, mais il avait encore à sa charge ses parents qu'il avait fait venir à Paris et qu'il hébergeait chez lui, rue Saint-Roch. Il leur avait abandonné le logement, ne s'y réservant qu'une petite chambre, bleue, qu'il avait décorée de faux Watteau et de faux Boucher et dont la bibliothèque contenait plus de pipes que de volumes. Du reste, il n'y venait que pour coucher, retenu au dehors par son bureau et ses multiples fréquentations.

Il devait suppléer à l'insuffisance de ses ressources par des travaux supplémentaires. Il fut un moment secrétaire de Balzac. C'est lui qui écrivit la préface de *César Birotteau*. On lui attribue même le second acte de *Vautrin*. Il collaborait à divers journaux; au *Figaro*, où il donnait des nouvelles à la main, des fantaisies d'un brio étourdissant. Ami de la licence, il composait des vers d'une excessive liberté d'allures et qui prouvent que nos modernes « dadaïstes » n'ont rien inventé :

> Le père de la demoiselle,
> Un monsieur fort bien,
> En culotte de peau,
> Qui voulait tout savoir...

Charles Monselet écrit de lui : « A le voir, à l'écouter, surtout, on aurait dit un neveu de Voltaire. C'était bien là le journaliste endiablé, l'homme du coup de griffe. »

Il avait la pointe, le mordant. A l'occasion, il ne ménageait personne. « Il tirait des pétards dans les jambes de tout le monde, » dit encore Monselet, qui lui trouve un coin goguenard, et, parfois, il inquiétait. On sentait sa grosse gaieté tout extérieure ; ses éclats de rire cachaient un fond d'amertume qui, dès les premiers jours, se révélait par des traces de bile sur le teint et dans les yeux. Ourliac était un malade. Il avait les bronches fragiles.

Bientôt un changement radical s'opère en lui, et, quand on lui en demande la raison il répond comme Baudelaire : « J'ai lu Bonald et de Maistre. » Ce *bousingot* tourne à l'ultramontain. Il sent croître et se développer les germes de son éducation pieuse chez les Lazaristes. Son évolution se fait jour dans *Mademoiselle de la Charnaye*, la nouvelle qu'il donna à la *Revue des Deux Mondes*. A la surprise de ses anciens coreligionnaires, il passe dans l'autre camp, celui de l'*Univers*. Il a toujours la gouaille du luron, la vivacité espiègle, le coup de griffe, mais désormais au service de la bonne cause, et comme disait Balzac : « Il retourne contre Voltaire l'esprit de *Candide*. » Il veut se ranger, faire une fin. Il se marie. Son mariage mal assorti ne lui apporte que des tracas. Il se sépare de sa femme et sa maladie le force à s'exiler en Touraine, puis en Italie. Il passe à Pise l'hiver de 1846. Il en revient, désespérant de sa guérison, n'ayant plus la force de poursuivre ses travaux littéraires. Il avait dû abandonner l'administration des hospices. Il a toujours son père à charge et il accepte, pour sortir d'embarras, une place au ministère de la Marine. Pressentant sa fin prochaine, il s'assombrit de plus en plus et cède chaque jour davantage à ses scrupules religieux.

Son vieux père a soixante-dix ans. Fils de la Révolution, il a toujours vécu en athée. Ourliac entreprend de le cathéchiser et l'amène à se convertir. Il force ce vieux père, à l'âge de soixante-dix ans, de se confesser et lui fait faire sa première communion ; et quand son père meurt, n'ayant plus aucun lien qui le retienne au monde, Ourliac se retire

chez les frères Saint-Jean de Dieu, rue Plumet, où il meurt, à son tour, en 1848, le 31 juillet, jour anniversaire de sa naissance, à l'âge de trente-cinq ans.

L'œuvre d'Ourliac, assez importante, est restée, en partie, disséminée dans les revues, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris* notamment. Charles Monselet en a dressé la nomenclature complète et se porte garant de sa valeur littéraire.

Le point, dit-il, qui paraît déterminer sa supériorité réelle, c'est l'étude de la vie intime en province... Il a le caquet du faubourg, la connaissance des petites choses bourgeoises, la malice du clerc et cet espèce de comique qui s'attache à des personnes véritablement à plaindre et qui ressort d'événements fâcheux. Dans cette série les *Garnaches* tiennent à notre avis la place d'honneur... Il y a là des figures allongées, d'antiques maisons, de grandes armoires, des parties de campagne, des sérénades qui sont décrites d'une souveraine façon.

Monselet cite parmi ses œuvres dignes de survivre *Brigitte*, œuvre de sensibilité et de vraie morale, et l'*Ingénieux Thibaud*, « chef-d'œuvre de cinquante pages ».

Il ne s'agit ici que de sa seconde manière à laquelle il faut rapporter *Hubert Talbot*, roman inspiré de ses déboires conjugaux et où il peignait les misères et les souffrances d'un couple désassorti. Ce n'était plus la bonne humeur d'antan, le feu d'artifice d'esprit de son *Théâtre du Seigneur Croquignolle*; mais à quoi bon m'étendre sur ces choses ?

Ce n'est pas pour scruter sa valeur d'écrivain que j'ai évoqué l'image d'Ourliac. J'ai voulu montrer simplement que cet homme, en compagnie de qui a vécu Baudelaire auquel l'imposaient son âge et sa réputation (bien que notre poète l'ait traité plus tard de « petit Voltaire de hameau » et qu'il lui ait reproché, dans un accès de mauvaise humeur, pour le punir d'avoir médit de Pétrus Borel, de n'avoir pas connu les derniers raffinements de l'art), ne pouvait que l'encourager dans les mauvais sentiers du puffisme et de la mystification.

C. — Barbara.

Louis-Charles Barbara était né en 1822, à Orléans, où son père était établi luthier. Il débarquait de Nantua, où il avait exercé la profession de répétiteur du collège et se destinait à l'école Polytechnique. Pauvre, il tirait ses subsides des leçons de latin et de musique qu'il donnait. Il avait réussi à décrocher une place de précepteur dans la famille Drouin de Lhuys. Il consacrait ses loisirs à la littérature. Il avait débuté par un conte, *le Plat de soulier*, paru en 1842 dans la *Gazette littéraire* et qui ne valait pas le diable; mais, à cette époque, il fait connaissance de Baudelaire, qui s'intéresse à lui. Il en reçoit d'excellents conseils de métier et Baudelaire le présente à Champfleury. Barbara se perfectionne à leur contact. A l'imitation de Stendhal, Champfleury l'engageait à lire le *Code* pour se faire la main et à prendre une leçon de style clair et précis dans les réquisitoires du ministère public. C'est ainsi que Barbara en arriva à se mériter comme romancier l'estime d'une petite élite et qu'il connaîtra le succès avec un drame tiré de son roman *l'Assassinat du Pont rouge*.

Glabre, taciturne, boutonné, Barbara tranchait par ses allures de quaker sur son entourage turbulent, hirsute et débraillé. Mais le clan bohème l'accueillait, encore qu'avec une certaine méfiance, à cause de son talent de musicien. Il jouait admirablement du violon. C'était un virtuose. Il venait aux rendez-vous, son instrument sous le bras, et prouvait à ses auditeurs qu'il suffit, selon l'expression de Shakespeare, d'un boyau de mouton pour transporter les âmes.

Trilles, arpèges, gammes chromatiques, pizzicati, staccati, sons harmonieux d'une perfection inexpressible s'enchevêtraient profusément, ruisselaient de ses doigts comme de ceux d'une fée. Les sons

multipliés autant que les atomes d'un nuage de poussière, tout en continuant d'évoquer de jubilantes fantasmagories, figuraient parfois de longues et rapides fusées qui filaient dans l'air pour retomber en cascades, en grappes, ou encore en pluie étincelante à l'égal de la gerbe d'un feu d'artifice s'irradiant sur un ciel noir. Et, ainsi, graduant ses effets avec un art merveilleux, redoublant incessamment de vivacité, de verve, de fougue, d'emportement, le magicien sans remuer plus qu'un roc, l'œil pétillant, la lèvre plissée par un sourire diabolique entassait prodige sur prodige et s'élevait à des hauteurs vertigineuses où un fou seul pouvait songer à le suivre (1).

Barbara logeait dans sa cervelle un grain de folie et il s'en effrayait. Sa bizarrerie se reflétait dans ses contes, où il mêlait à des figures de criminels, des silhouettes de détraqués comme *l'homme qui nourrit des papillons*. Il était si obsédé des tares et des maladies mentales, qu'il suivait les cours du Docteur Baillarger, psychiâtre en vogue. Un attrait puissant l'y ramenait. Il en voyait jaillir des lueurs cruelles. C'est au docteur Baillarger qu'il dédia ses *Détraqués*. Il lui disait :

Qui oserait se flatter, après vous avoir entendu, d'échapper incessamment aux mirages de l'hallucination ? « Aucun esprit supérieur, a écrit Sénèque, qui ne fléchisse par quelque endroit. » Plus exclusif encore, vous donnez clairement à entendre que, dans le lot de chaque homme, le grain de folie fait rarement défaut. Je suis porté à vous croire, monsieur : tous les fous ne sont pas à Bicêtre ni toutes les folles à la Salpêtrière : il ne me semblerait même point trop paradoxal d'avancer que, sur l'immense surface de notre planète, les fous qu'on enferme ne sont ni les plus malades ni les moins intéressants.

Barbara portait en lui le pressentiment de sa fin tragique. Il s'était marié et croyait pouvoir vivre tranquille dans sa petite maison de la route d'Orléans. Le choléra de 1865 emporte, en quelques heures, sa femme, sa mère, le plus jeune de ses deux enfants. Il en reçoit une commotion cérébrale si violente qu'on doit le transporter à la Maison Dubois ; mais il ne reprend conscience que pour s'épouvanter du vide et de la détresse de son foyer. Profitant d'un moment où il

(1) Barbara, *La vie d'un virtuose*. (Calmann-Lévy.)

était seul, il ouvre de désespoir la fenêtre de sa chambre d'hôpital et se précipite sur le pavé de la cour.

Les œuvres de Barbara comprennent plusieurs volumes. Outre *les Détraqués*, on lui doit *les Orages de la vie*, *Histoires émouvantes*, *Mademoiselle de Sainte-Luce*, *Un cas de conscience*, *l'Assassinat du Pont rouge*. C'est dans ce dernier roman qu'il introduit Baudelaire en comparse, au cours d'une réception, pour avoir l'occasion de citer ses vers alors inédits :

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire ?....

Il nous le dépeint « comme un poète chez lequel une aptitude décidée pour les spéculations les plus ardues n'excluait pas une poésie solide, chaude, colorée, essentiellement originale et humaine ». Et je crois bien qu'on n'a jamais mieux dit.

CHAPITRE V

L'ÉCOLE NORMANDE

Durant ce temps, les disciples de l'*École normande* continuent de jeter leur gourme. Nous trouvons dans les souvenirs de Gustave Le Vavasseur, l'écho de la vie qu'ils menaient :

> Bras dessus, bras dessous, l'un par l'autre excités,
> Nous avons assouvi nos curiosités ;
> Blasés naïfs, flairant le vent de nos caprices,
> Nous avons côtoyé les vertus et les vices,
> Nous avons, dans Paris insondable et troublé,
> Déambulé, rôdé, roulé, noctambulé,
> Evoquant du passé les choses disparues,
> Grisés par les odeurs et par le bruit des rues,
> Primesautiers, exempts des préjugés bourgeois,
> Sans pruderie étroite ou morgue ridicule,
> Allant au Pont-Royal pendant la canicule
> Nous baigner sans peignoir et sans argent mignon.....

Je ne sais si Baudelaire, bien qu'il dût faire plus tard, sur le conseil des médecins, son hygiène de l'hydrothérapie, poussait à si haut point l'amour de l'exercice et des bains en rivière, mais il était aussi dépouillé d'argent mignon, puisque nous le voyons se plaindre de n'avoir pas de quoi faire ressemeler ses bottes.

Mes bottes, pauvres fleurs, sur leurs tiges fanées,
Dans un coin tristement gisaient abandonnées,
Veuves des soins du décrotteur;
Les jours étaient passés où mon âme ravie
Les voyait recouvrer leur éclat et leur vie
Sous le pinceau réparateur.

.....

Et moi je contemplais avec sollicitude
Le spectacle émouvant de leur décrépitude.

.....

« O bottes ! leur disais-je, ô bottes infidèles,
Vous êtes, vous aussi, comme les hirondelles,
Des oiseaux légers, inconstants !
Vous aimez le ciel pur et les brises amies,
Aussi d'un vol léger vous vous êtes enfuies
Quand est venu le mauvais temps ! »

.....

Le ciel dont la bonté s'étend sur la nature
Refuse ses bienfaits à la littérature;
Peut-être hélas ! l'hiver entier.
Traînant cette existence absurde et malheureuse,
J'attendrai vainement d'une âme généreuse
Un crédit chez quelque bottier.

Tout cela n'avait rien de pendable, mais les parents de Baudelaire s'inquiétaient. Ses paradoxes alarmaient sa mère. « Ne pas croire à la vertu, pensait-elle, c'est être bien près de commettre une mauvaise action. » Et le général décide enfin, pour amener l'incorrigible à résipiscence, d'user des grands moyens et de l'embarquer pour un voyage au long cours. Il juge à propos de réunir le conseil de famille. Ce conseil se composait à l'origine (février 1827) comme suit:

1° Pierre-Paul-François-Désiré Pérignon, avocat, 8, rue Neuve-Saint-Auguste ;
2° Etienne-Paul Duval, propriétaire, 21, quai Voltaire ;

3° Claude Ramey, statuaire, membre de l'Institut, chevalier de la Légion d'honneur, 15, rue de Vaugirard ;

4° Jean Naigeon, peintre, conservateur du Musée royal du Luxembourg, 7, rue de Vaugirard ;

5° Jean-Baptiste Julliot, propriétaire, 70, rue Neuve-des-Champs (subrogé tuteur) ;

6° Charles-Raynaud-Laure-Félix, duc de Choiseul-Praslin, pair de France, officier de la Légion d'honneur, 105, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Je ne sais trop ce qui restait de tout ce monde en mai 1841. Naigeon et Ramey sont morts, Félix de Choiseul Praslin est bien près de sa fin. (Il mourra le 28 juin 1841.)

C'est pourquoi le général Aupick, soucieux de ses responsabilités, écrit à Alphonse Baudelaire pour lui annoncer sa détermination et se plaindre du mauvais sujet. « Qu'il soit poète s'il veut, mais qu'il ne puise pas son inspiration dans les égouts ! » Trois mille francs de sa part d'héritage paternel ont déjà été gaspillés. Il s'agit de mettre le reste à l'abri, après avoir, toutefois, prélevé cinq mille francs, coût du voyage. Le jeune homme, laissé ignorant de ces combinaisons, s'imaginait candidement qu'il allait parcourir le monde aux frais du général.

En attendant, il se console de ses déboires de famille en se poussant de plus en plus dans la mêlée littéraire. Il fréquente Balzac.

CHAPITRE VI

UNE VISITE DE BAUDELAIRE A BALZAC

Baudelaire se vantait d'avoit fait connaissance de Balzac en pleine rue :

C'était, disait-il, sur un quai de la rive gauche. Nous marchions en sens contraire. Je m'arrêtai devant lui et me mis à rire comme si je le connaissais depuis dix ans. Il s'arrêta de son côté et répondit par un large rire comme devant un ami retrouvé. Et après nous être reconnus d'un coup d'œil et salués, nous voilà cheminant ensemble, discutant...

On n'est pas obligé d'adopter cette version. Je ne la réédite que parce qu'elle me remet en tête un propos de Mallarmé de même nature. Mallarmé me confiait un jour qu'il avait reconnu Baudelaire dans la rue, à la façon dont il tenait une lettre qu'il allait jeter à la poste. Cette lettre se balançait précieusement au bout de ses doigts, comme la fleur qu'une élégante s'apprête à respirer. « Parvenu à hauteur de Baudelaire, poursuivait Mallarmé, je le saluai et risquai, avec l'aplomb du jeune âge : « Bonjour, maître, comment allez-vous ? » A quoi le maître, s'imaginant sans doute avoir affaire à quelque connaissance sortie de sa mémoire, répondit machinalement : « Pas mal et vous ? Merci ! » Il prit ma main tendue, la serra et poursuivit sa route. Moi,

de même, heureux d'emporter l'image d'un grand poète que je ne devais jamais revoir. »

Il est probable que Baudelaire fut présenté à Balzac par un ami commun, soit Lassailly, soit Latouche, soit Privat d'Aiglemont, soit même simplement par l'un des jeunes adeptes de l'École normande avec qui nous savons Balzac en relations intimes. Une lettre postérieure de Gustave Le Vavasseur, chef de la dite école, en fait foi qui mande à Jules Buisson : « Je ne vous ai pas écrit depuis que notre grand Balzac est mort. Il est mort dans ce salon que vous avez peint chez lui, dans les bras de la femme pour qui vous l'avez décoré. » Au moment où Baudelaire logeait à la pension Bailly, Balzac écrivait : *Un grand homme de province à Paris*, et fouillait le quartier latin pour s'y documenter. C'est dans ce roman que Balzac nous donne une description du restaurant Flicoteaux que fréquentaient les disciples normands et où il dut dîner en leur compagnie.

Balzac occupait depuis plus d'un an sa maison de Passy, maison déjà lézardée, délabrée et toujours hermétiquement close. Le romancier, comme à son habitude, s'y cachait pour dépister les créanciers sous un nom d'emprunt. Il n'était pas aisé de l'aborder. La consigne était sévère. Il y avait, là, un gendarme qui savait la faire respecter ; c'était sa gouvernante, une montagnarde morvandelle, forte et brune, qui vous dépistait les importuns d'une lieue et savait leur ôter l'idée de revenir. Les initiés usaient d'un mot de passe. Ils demandaient M. de Breugnol. Breugnol était le nom de sa gouvernante, que Balzac avait anobli dans sa fureur de particules. Les lieux n'ont guère changé depuis. Quand on entrait par la rue Basse (aujourd'hui Raynouard), il fallait affronter une série de couloirs et d'escaliers, monter pour redescendre et l'on se trouvait alors devant l'humble maisonnette où deux bustes de terre cuite désignaient la présence d'un artiste.

Balzac vivait là, un peu à l'étroit, avec sa mère et sa gouvernante. Il y menait l'existence de travail qu'il nous

confesse dans l'une de ses lettres: « Travailler, c'est me lever tous les soirs à minuit, écrire jusqu'à huit heures, déjeuner en un quart d'heure, travailler jusqu'à cinq heures, me coucher et recommencer le lendemain. » De ce travail il sort cinq volumes en quarante jours. Pour se soutenir dans cette fièvre de labeur, il faisait une véritable débauche de café noir et il prenait à peine le temps de s'habiller. Il s'enveloppait, en guise de robe de chambre, d'un froc de moine blanc à longue cordelière de soie et se coiffait d'une calotte noire à forme dantesque que sa mère lui avait façonnée. Il n'aimait guère à être dérangé. C'était déjà trop que le bruit de la marmaille des locataires voisins et des criailleries des deux femmes, la gouvernante et la mère, qui passaient le temps à se disputer. Soucieux de sa tranquillité, Balzac finira par prier sa mère de s'éloigner (1841). On sait d'ailleurs qu'il n'avait pas à se louer d'elle pour les traitements reçus dans son enfance. Il continuera pourtant de s'en occuper et lui permettra des visites espacées. En 1844, il écrira : « Ma mère est venue dîner avec nous. Elle manifeste l'intention de revenir, ce qui m'épouvante. »

Quand on avait réussi à se faire ouvrir la porte, les narines s'emplissaient d'une odeur délicieuse. Balzac, gros mangeur de fruits, avait converti son vestibule en fruitier où s'étalaient toutes les variétés possibles des poires de Saint-Germain.

Le cabinet de travail était tendu de velours rouge avec des cordons de soie noire, ce qui dut émerveiller Baudelaire puisqu'il se commandera la même décoration à l'hôtel Pimodan. Aux murs s'adossaient deux corps de bibliothèque. Sur les rayons de l'une se bousculaient en désordre *l'Année littéraire*, le *Bulletin des lois*, la *Biographie universelle*, le *Dictionnaire de Bayle*... L'autre était réservée aux contemporains. Gozlan s'y prélassait entre Alphonse Karr et M^me^ de Girardin.

Sur la cheminée, un buste de Napoléon, que remplacera, en 1844, le buste colossal en marbre de Balzac, par David, posé sur un socle servant de pendule.

Au milieu de la pièce, une petite table où reposait un volume unique : un dictionnaire français.

Le salon était tendu de violet. Partout s'accrochaient des tableaux sans cadres et des cadres sans tableaux. Balzac était collectionneur de bibelots et d'objets d'art. On lit dans un de ses billets : « J'ai fait le marché de deux meubles (1.350 francs); » et dans un autre il parle d'acquérir un meuble qui ferait l'orgueil d'un palais. Il s'agit du secrétaire et de la commode, faits, à Florence, pour Marie de Médicis et qui portent ses armes, mais cela viendra plus tard. Pour le moment, il est encore des espaces libres, des panneaux inoccupés où cet imaginatif exaspéré avait écrit à la craie : « Ici, un meuble de Boule. » « Ici un tableau de Velasquez ! » C'est dans ce logis que Baudelaire vient faire sa visite d'adieux à Balzac, à la veille de son départ pour les Indes. Il était accompagné d'Henri de Latouche. Il y rencontra Gérard de Nerval. Il est facile de reconstituer la scène qui eut lieu dans le jardin tout fleuri de lilas.

Baudelaire s'avouait désolé de son départ, au grand étonnement de Gérard de Nerval, qui voyait flamboyer dans ce seul mot magique des Indes une suite de féeriques éblouissements. Rentré depuis quelques mois à peine (janvier 1841) de sa randonnée à travers l'Autriche, plus pauvre et plus misérable que jamais, Gérard n'en était pas moins repris de son instinct vagabond, de sa nostalgie de l'espace. Il brûlait de connaître l'Orient. Il s'irritait de son dénuement qui le forçait à différer son départ. Henri de Latouche le raillait de cette soif d'inconnu et l'en reprenait comme d'un manque d'imagination. Lui, détestait les hasards des voyages lointains. Il préférait parcourir le monde dans les livres, installé commodément dans un fauteuil, l'hiver, au coin du feu. L'Orient surtout ne gardait quelque prestige à ses yeux qu'à distance. Il en redoutait les fièvres, les poisons, l'accablement des routes brûlées de soleil. Il n'y voyait plus qu'une exploson de vermine. Que pesait l'orgie de couleurs de l'Orient à côté d'un paysage embué de l'Ile-de-France ? Latouche trouvait

dans les ombrages frissonnants de sa chère Vallée-aux-Loups le précis des merveilles du monde.

Le jeune Baudelaire, mince et brun, le cou dégagé, un gilet très long, des manchettes intactes, maniait un jonc souple à pomme d'or. Sa voix était rauque et grave, ses gestes précieux. Gérard de Nerval, que l'âge inclinait à la corpulence, étaitrose et blond. Ses yeux gris vacillaient par instants d'un regard trouble, halluciné. Lui aussi, affichait dans sa mise une recherche d'élégance : redingote à col haut, pantalon collant à sous-pieds, bottes vernies. Ses mains fines étaient gantées de peau claire, mais un examen attentif décelait sa gêne présente. On sentait qu'il usait d'une vieille garde-robe, des restes de son temps de splendeur, alors qu'il brillait sur les boulevards et qu'il avait sa loge aux Variétés. Il avait joui d'une petite fortune (30.000 francs) venue par héritage et vite dissipée. Pour l'instant, il vivait au jour le jour de maigres subsides tirés de sa plume. Son père, le docteur pharmacien Labrunie, avec lequel il s'était brouillé, refusait de lui venir en aide et le pauvre Gérard préférait la misère et la liberté à une servitude dorée. Il restait d'ailleurs plein d'espoir. Il contait ses projets d'une voix douce, prenante, « inoubliable ».

Henri de Latouche, l'œil endommagé d'une balle reçue au collège en jouant, dominait le groupe de sa haute stature et flûtait ses propos de la voix étudiée d'un homme qui s'écoute parler. Près d'eux Balzac offrait ses épaules carrées sa face rabelaisienne, sa grosse tête à crinière négligée, son mufle de lion. Son extérieur était aussi inculte que son génie. « C'était, selon l'expression de Lamartine, la figure d'un élément. » Son débraillé jurait avec la correction de ses interlocuteurs. « Son corps colossal dans son habit étriqué faisait songer à un collégien poussé trop vite et dont la taille fait éclater les vêtements. » Son linge était de gros chanvre. Son pantalon, trop court, découvrait des bas de coton bleu et d'épais souliers de facteur rural. Sa voix puissante rendait un grincement métallique. Il se plaignait qu'il n'eût pas le

temps de voyager. Il avait vu Neufchâtel, Genève et Vienne précipitamment. Il y était allé à l'improviste, appelé par son admiratrice : la comtesse Hanska, toujours sous puissance de mari (M. Hanski mourra à la fin de cette année même 1841). Ce n'avaient été que des déplacements accidentels. Son œuvre l'accaparait. Et d'ailleurs son champ d'expériences était la France et Paris.

Il disait : « Je veux faire avec la plume ce que Napoléon n'a pu faire avec l'épée. » « Trois hommes auront eu en ce siècle une influence immense : Napoléon, Guvier, O'Connel. Je voudrais être le quatrième. Le premier a vécu du sang de l'Europe. Il s'est inoculé des armées. Le second a épousé le globe. Le troisième s'est incarné un peuple. Moi, j'aurai porté une société entière dans ma tête.

« J'ai enfin trouvé un titre d'ensemble pour mon œuvre. J'appellerai cela *la Comédie humaine*. J'ai reculé devant le mot *ménagerie*, qui s'imposait davantage, car ma première idée fut d'être pour la société ce que Buffon fut pour les animaux. J'avais été mis sur la piste par les travaux de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire. La découverte de ce dernier sur l'*unité de composition* me fut un trait de lumière. Geoffroy Saint-Hilaire montre que tout se tient et s'enchaîne dans la nature. Il n'y a qu'un animal. Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme dans les milieux où il est appelé à se développer. Les espèces zoologiques résultent de ces différences. De même la variété des milieux crée la variété des individus et rend un soldat, un ouvrier, un avocat, un savant, un prêtre, un marin, un poète... aussi différents de nature qu'un loup peut l'être d'un âne, un requin de la brebis ; mais mon entreprise était beaucoup plus difficile et plus périlleuse que celle de Buffon. La vie de l'animal est simple. Quand Buffon peignait le lion, il achevait la lionne en quelques phrases, tandis que dans la société la femme ne se trouve pas toujours la femelle du

mâle. Il peut y avoir deux êtres parfaitement dissemblables dans un ménage. La femme d'un marchand peut être digne d'un prince et la femme d'un prince peut n'être qu'une créature vulgaire, au-dessous même des nécessités du comptoir.

« En outre, les animaux restent dans leur sphère. On n'a jamais vu un bœuf devenir renard, ni un agneau devenir serpent, tandis qu'on a vu des épiciers devenir pairs de France et des nobles redescendre au dernier rang social. Il y a aussi les usages, les habitudes, la mode, les divers états de civilisation qui influent sur les caractères. J'avais, en écrivant l'histoire contemporaine, à tenir compte de cette triple nécessité. J'avais à me préoccuper à la fois des hommes, des femmes et des choses de mon temps. J'avais à donner un tableau exact des mœurs, ce que les historiens précédents avaient oublié de faire jusqu'ici. Ils n'ont tenu compte que des idées générales, de la vie publique. J'ai promu la vie privée à la dignité de l'histoire. J'ai voulu projeter la lumière jusque dans les bas-fonds sociaux. Walter Scott m'avait donné des indications, mais il a négligé de relier par une unité de vues ses fragments dispersés. Or, je n'ai pas voulu seulement amuser mes lecteurs. J'ai voulu qu'une leçon se dégage de mon œuvre. J'ai fait mienne cette idée de Bonald : « Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées. Il doit s'y regarder comme un instituteur des hommes, car les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter.

« L'homme n'est ni bon ni méchant. Il naît avec des instincts et des aptitudes. La société, loin de le dépraver comme a dit Rousseau, le perfectionne et le rend meilleur, mais l'intérêt développe aussi ses penchants mauvais. Le christianisme et surtout le catholicisme étant, comme je l'ai dit dans *le Médecin de campagne*, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, demeure le plus grand élément d'ordre social.

« Le catholicisme et la royauté sont deux principes jumeaux. J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie.

« Les écrivains, qui ont un but, fût-ce un retour aux principes qui se trouvent dans le passé, par cela même qu'ils sont éternels, doivent toujours déblayer le terrain. Or, quiconque apporte sa pierre dans le domaine des idées, quiconque signale un abus, quiconque marque d'un signe le mauvais pour être tranché, celui-là passe toujours pour être immoral. Le reproche d'immoralité qui n'a jamais failli à l'écrivain courageux est d'ailleurs le dernier qui reste à faire quand on n'a rien plus à dire à un poète. Si vous êtes vrai dans vos peintures ; si, à force de travaux diurnes et nocturnes, vous parvenez à écrire la langue la plus difficile du monde, on vous jette alors le mot immoral à la face. Socrate fut immoral. Jésus-Christ fut immoral ; tous deux furent poursuivis au nom des sociétés qu'ils renversaient ou réformaient. Quand on veut tuer quelqu'un on le taxe d'immoralité. Cette manœuvre, familière aux partis, est la honte de tous ceux qui l'emploient. »

« Balzac se dandinait, en parlant, sur ses jambes. Ses bras courts gesticulaient. Son buste ondoyait. Ses mains grasses et larges exprimaient, en s'agitant, toute sa pensée. Tantôt il se baissait jusqu'à terre, comme pour ramasser une gerbe d'idées, tantôt il se redressait sur la pointe des pieds pour suivre le vol de sa pensée jusqu'à l'infini. » (Lamartine.)

Il disait encore : « J'ai fait concurrence à l'état civil, » et il énumérait avec satisfaction les types qu'il avait créés. *La Comédie humaine* devait en comporter deux ou trois mille. Et il ne s'effrayait pas de ce labeur effroyable, pour l'accomplissement duquel il demandait jusqu'à la collaboration de ses muscles, de sa chair. Il vivait chaste, persuadé « qu'une déperdition de semence est un livre perdu ». Il souhaitait seulement d'être moins tourmenté par les hommes et les choses. Il y avait les attaques injustes, les injures, les calomnies auxquelles il fallait répondre et il y avait la conjuration des éléments.

Baudelaire buvait avidement les paroles de Balzac, qui lui ouvraient des horizons. Il approuvait cette conception

du *modernisme*. Il avait déjà constaté, en se promenant dans la galerie des portraits de Versailles, que chaque époque a son port, son regard, son geste et même sa forme de visage. Il s'y persuadait que l'artiste ne doit demander à l'étude de l'antique que la logique et que son génie consiste à découvrir, autour de lui, les caractères particuliers de son temps, l'estampille que la mode imprime à nos sensations; tout ce qui constitue le « fantastique réel de la vie ».

Il approuvait ce vœu de continence auquel il se ralliera dès qu'il sera sorti du bouillonnement de l'adolescence, et l'exemple de Balzac lui aidera à mépriser l'accusation d'immoralité, cette dernière cartouche de la critique, impuissante à barrer la route aux productions du génie. Et il a retenu du discours de Balzac deux noms : Bonald et de Maistre, qu'il se propose de lire un jour.

L'ancienne bouchère, la propriétaire de Balzac, ne considère pas sans inquiétude les allées et venues de ces quatre interlocuteurs, qu'elle surveille comme des conspirateurs du haut de sa fenêtre.

Elle a peu d'estime pour ce Balzac, qui se cache sous un faux nom et qui, toujours en difficulté de payer son terme, n'en manifeste pas moins les exigences d'un locataire exact. N'a-t-il pas le front de se plaindre de l'incommodité des lieux et du bruit de la cour ? Ce mauvais payeur, effroi des fournisseurs, est, de leur part, l'objet de perpétuelles réclamations. La vénérable rentière et sa non moins vénérable concierge blêmissent chaque fois qu'elles reçoivent, pour les lui remettre, des papiers bleus, des commandements d'huissiers. Elles craignent que la maison n'en soit déconsidérée aux yeux du voisinage. Leur mépris ne pouvait, aujourd'hui, que s'accentuer, si elles étaient renseignées sur le compte de ses trois visiteurs. Que penser de ce Latouche, « l'incarnation du diable », l'auteur d'écrits immoraux dont on ne se confiait le titre qu'en rougissant? Que penser de ce Gérard de Nerval, homme sans feu ni lieu, cet incorrigible noctambule inscrit sur les registres de la police et qu'elle ramassait

fréquemment dans ses rafles dites d'épuration ? N'avait-il pas été inculpé un moment (d'ailleurs sans aucune vraisemblance) de complot contre la sûreté de l'État? Que penser de ce jeune Baudelaire, ce fanfaron de vice, sinon ce qu'en pensait sa mère, à savoir qu'un homme de mauvaise pensée est bien près de commettre une mauvaise action ?

Étrange renversement des valeurs sous l'action du temps ! Tandis que ces quatre parias de la société, tracassés de dettes, inconnus du pouvoir, des chancelleries, des académies, devisent paisiblement, le bruit du monde couvre leur voix. Toutes les oreilles sont ailleurs. Les souverains, aidés de leurs diplomates, retaillent l'Europe au gré de leurs appétits. Des fortunes et des réputations s'édifient. L'Église crée des cardinaux ; l'armée des maréchaux ; la royauté des ducs. Il s'octroie partout des parchemins de noblesse. Les Instituts décernent l'immortalité. Les capitales tremblent au fracas des carrosses de gala et des trains d'artillerie. On passe des revues militaires, pleines de fanfares de cuivre et de tambours. Même, çà et là, sur différents points du globe, des armées s'entre-choquent. Le sang coule en Syrie, en Algérie. L'opposition porte en triomphe des orateurs populaires. Des barricades se dressent, à Paris, à Toulouse, à Lille, à Clermont-Ferrand.

Toute cette agitation est rentrée au néant. La nuit s'est faite, mais ces quatre fronts rayonnent toujours d'une auréole de lumière. Ils demeurent présents par l'éclat de leur génie ou de leur légende. C'est par sa légende, sinon par ses œuvres, que Latouche s'impose encore à nous. On ne se mérite pas en vain l'amour d'une Marceline Desbordes-Valmore et les poètes n'ignorent pas que c'est à Latouche qu'ils doivent la publication des œuvres d'André Chénier qui a renouvelé le lyrisme français, en attendant que Baudelaire se soit affirmé. Et s'il en est qui hésitent encore à rendre pleine justice aux écrits de Gérard de Nerval, ils ne peuvent nier l'influence qu'il a exercée par sa traduction du *Faust* de Gœthe dont Gœthe lui-même disait :

Je ne me suis compris que le jour où je me suis lu en français dans ce livre. J'y ai vu clair en moi-même.

Oui, toute l'activité de l'heure n'était que mensonge et apparence. Ce n'est pas dans les palais, dans les chancelleries, dans les assemblées législatives, dans les préfectures, dans les salons, que se prononçaient les paroles d'airain, les paroles immortelles. C'est à l'ombre des modestes lilas de cette bicoque de la rue Basse, à Passy. Les paroles dites ailleurs ne se retrouvent plus que dans la poudre des archives où de rares érudits ont licence de les retrouver; celles que l'on prononce ici retentissent toujours aux oreilles de la foule. Le monde du temps de Balzac ne vit plus que dans son œuvre. La foule ne sait plus le nom des diplomates, des ambassadeurs, des ministres, qui retenaient l'attention publique. Elle a oublié le nom des lauréats de l'Institut, mais elle sait toujours le nom d'Eugénie Grandet, du père Goriot, de Rastignac, d'Ursule Mirouet. La foule ne se préoccupe plus même des monarques qui régnaient à cette heure, mais elle se préoccupe toujours de Baudelaire, et le bruit des *Fleurs du Mal* a survécu au bruit des batailles et des révolutions. A distance, l'époque n'est plus qu'un désert aride sur qui s'est accroupi le silence, mais une source de poésie y sourd, toujours fraîche dans les sables, et c'est ici qu'elle murmure.

Personne ne s'en doutait alors et la propriétaire de Balzac, moins que toute autre, qui continue à épier le groupe derrière ses rideaux fermés.

Balzac se plaint des difficultés matérielles et de son installation défectueuse.

« Le blanchisseur étendu au-dessous de lui fait du feu au charbon comme dans une locomotive et au-dessus de sa tête il y a du zinc. On y est comme dans une étuve... En été dans son cabinet, quinze degrés de plus qu'au soleil... Le propriétaire lui a mis cinq ménages de prolétaires avec enfants de prolétaires qui font un tel tapage qu'il y perdra

30.000 francs, par an, en copie. Son état exige travail, silence, solitude. »

— « Je suis absolument comme l'oiseau sur la branche. Il est nécessaire que je quitte la rue Basse et que j'aille ailleurs où je puisse être plus commodément... Et puis la vie y est chère deux fois plus qu'à Paris : nous payons une côtelette sept sous à Passy, elle en vaut cinq là-bas. »

Son rêve, c'est une belle maison entre cour et jardin, à Paris, dans un quartier tranquille. Et, tout à coup, étendant la main vers l'hôtel de la princesse de Lamballe, que l'on voit de l'autre côté de la rue, il s'écrie : « Voilà ce qu'il me faudrait ! »

L'hôtel est à vendre; on en demande deux cent mille francs. C'est un chiffre, mais Balzac se flatte d'y pouvoir atteindre par un surcroît de travail, et Baudelaire admire cette intrépide confiance en soi. Il lui plaît de voir assimiler le cerveau de l'écrivain à une mine d'or et d'entendre dire qu'il remue des capitaux avec sa plume.

Toute la bande s'est portée à l'extrémité du jardin formant terrasse et d'où les yeux plongent dans la propriété convoitée. Ce vaste domaine évoque des idées de faste et d'opulence. Le soleil de mai joue dans les verdures neuves. Les acacias aux pousses tardives ne s'enveloppent encore que d'une buée d'émeraude, mais les marronniers et les ormes dressent leurs cimes épanouies et, à leur ombre, les troènes, les sureaux, les églantiers déroulent leurs vagues de verdure. Les lilas foisonnent et les bouquets d'aubépines et le bleu des glaïeuls se mêle à la pourpre des géraniums. Baudelaire et Nerval que leur nature de poètes rend plus sensibles à la beauté des choses, admirent cette végétation luxuriante d'un parc à l'abandon. Les yeux de Gérard surtout s'allument de convoitise. Ce n'est pas tant la majesté du lieu qui l'éblouit que les grands souvenirs qui s'y rattachent. On sait que l'auteur de *Sylvie* gardait un culte fervent à la mémoire de la princesse de Lamballe et qu'il en collectionnait les reliques. Il portait toujours sur lui une cordelette de soie qui lui avait servi de

jarretière. Quelle ivresse ce lui serait de vivre dans ces lieux témoins des fastes de son idole et de son trop court bonheur ! Hélas ! Gérard ne se doute pas que ce paradis sera un jour son enfer. Il y pénétrera quand cette ancienne folie sera devenue, aux mains du docteur Blanche, une véritable maison de fous. A peine en aura-t-il franchi la grille qu'il n'aura plus qu'une obsession : — s'en évader ! Ce sera du reste pour aller se pendre avec la jarretière de M^me^ de Lamballe. Pour Baudelaire il n'y pénétrera jamais, mais l'affectation de ce princier domaine, voisin de la clinique de la rue du Dôme, où il sera lui-même interné, suffira, plus tard, pour lui en inspirer l'horreur.

Enfin, l'heure du sacrifice a sonné. Baudelaire doit s'arracher à Paris, à ses relations et à ses rêves.

CHAPITRE VII

LE VOYAGE AUX INDES

Par l'entremise d'un ami de Bordeaux, Baudelaire est confié aux soins du capitaine Saur, « homme honorable, gai et de beaucoup d'esprit ». Ce capitaine partait pour Calcutta et devait aller plus loin. La durée du voyage prévue était de dix-huit mois. Baudelaire avait 20 ans. Il s'embarque à Bordeaux fin mai 1841, mais bientôt le général Aupick allait recevoir du capitaine Saur, commandant du navire, la lettre suivante, datée de Saint-Denis (Bourbon), 14 octobre 1841 et qui rend mieux que je ne saurais le faire, la nostalgie et la détresse du pèlerin récalcitrant.

Général,

Je viens avec regret vous dire que je ne peux faire terminer à votre beau-fils, M. Charles Beaudelaire (*sic*), le voyage que vous aviez projeté pour lui sur le navire que je commande.

Dès notre départ de France, nous avons tous pu voir à bord qu'il était trop tard pour espérer faire revenir M. Beaudelaire soit de son goût exclusif pour la littérature telle qu'on l'entend aujourd'hui, soit de sa détermination de ne se livrer à aucune autre occupation. Ce goût exclusif lui rendait étrangères toutes conversations qui ne s'y rapportaient pas et l'éloignait de celles qui revenaient le plus souvent entre nous marins et les autres passagers militaires ou commerçants. Je dois vous le dire aussi, quoique je craigne de vous faire de la peine, ses notions et ses expressions tranchantes sur tous les liens sociaux, contraires aux idées que nous étions habitués à respecter depuis

l'enfance, pénibles à entendre de la bouche d'un jeune homme de vingt ans et dangereuses pour les autres jeunes gens que nous avions à bord, venaient encore circonscrire ses rapports de société. Moi-même, qui, par l'engagement que j'avais pris avec vous, me trouvais envers lui dans une position particulière et qui, je dois m'empresser de le dire, voyais avec d'autant plus de peine la fausse direction de son esprit que son instruction, la capacité qu'il m'a semblé reconnaître en lui, et les manières douces et amicales qu'il a toujours eues avec moi, m'avaient inspiré un intérêt sincère, j'ai dû renoncer à l'espoir que j'avais conçu de contribuer, en gagnant sa confiance, à lui faire prendre une voie où il pût employer honorablement les moyens que la nature lui a donnés. Ses expressions péremptoires sur tout ce qui tenait à ce sujet me convainquirent bientôt qu'il n'y avait aucune chance de réussir là où ses parents avaient échoué, et je dus renoncer à un sujet de conversation qui amenait des opinions quelquefois pénibles à entendre ; bref sa position à bord, d'ailleurs il faut en convenir, offrant un immense contraste avec la vie que ce jeune homme avait jusque-là menée, le mit dans un état d'isolement qui, je le crois, n'a fait qu'augmenter ses goûts et ses poursuites littéraires. Un événement de mer comme je n'en avais jamais éprouvé dans ma longue vie de marin, dans lequel nous pûmes presque toucher la mort du bout du doigt, sans qu'il s'en fût démoralisé, pas plus que nous, vint ajouter à son dégoût pour un voyage qui dans ses idées était sans but pour lui, et, quoique continuant à se bien porter, il eut des moments de tristesse dont, malgré le travail que me donnait le soin de conduire un navire démâté, je fis mes efforts pour le distraire, dans la crainte des conséquences. Contre mon attente et à mon grand étonnement, notre arrivée à *Maurice* ne fit qu'augmenter cette tristesse. J'avoue que le besoin de faire tout par moi-même pour hâter nos réparations dans ce port me fit passer tout mon temps dans le chantier de constructions ou chez mes consignataires, où je logeais, sans avoir pu y conduire M. Beaudelaire, et je ne vis aucun de mes amis nombreux dans un pays que je visite depuis plus de vingt ans, mais à l'hôtel, où il était avec d'autres passagers, il n'a formé aucune liaison. Rien, dans un pays, dans une société, tout nouveaux pour lui, n'a attiré son attention, ni éveillé la facilité d'observation qu'il possède ; il n'a eu des rapports qu'avec quelques hommes de lettres, inconnus dans un pays où elles occupent une place bien petite, et ses idées se sont fixées sur le désir de retourner à Paris le plus tôt possible. Il voulait partir sur le premier navire pour la France. Je crus devoir m'y refuser et m'en tenir aux instructions que vous m'aviez données.

Je reconnus avec lui que je n'avais aucune contrainte à exercer sur lui pour le forcer à me suivre, mission dont d'ailleurs je ne me serais pas chargé, mais je lui fis voir qu'il n'avait pas qualité pour réclamer l'argent que j'avais à vous. A cela il me répondit qu'il

tâcherait de s'en passer, qu'il resterait à *Maurice*, où il espérait en peu de temps gagner de quoi payer son passage, et tout cela, en me témoignant de l'attachement pour moi. D'un autre côté, par ce que je voyais dans nos entrevues fréquentes, par l'opinion d'un passager qui avait toute mon estime et qui demeurait avec lui, je craignis qu'il ne fût atteint de la nostalgie, cette maladie cruelle dont j'ai vu des effets terribles dans nos voyages, et dont les conséquences qui pouvaient être funestes pour lui, auraient laissé sur ma responsabilité un poids que j'aurais gardé le reste de ma vie.

Je dus donc, au moment où seul il me retenait à Maurice, lui donner, pour l'entraîner à bord, l'espoir que je me rendrais à sa volonté, s'il y persistait encore.

Ses raisonnements sur la manière dont vous prendriez son retour, sur l'accomplissement partiel il est vrai qu'il avait fait de s'éloigner de Paris pour quelques temps (*sic*) contribuèrent à me gagner et j'ai cru agir selon vos instructions et dans vos intérêts en le conduisant ici, d'où il se rendra directement auprès de vous au lieu de le laisser dans un pays où son inexpérience et ses idées erronées l'auraient exposé aux plus dangereuses influences. Ici, sans entrer dans de plus grands détails, je vous dirai qu'il n'a fait que persister dans son idée, qu'il a réclamé l'exécution de la promesse que je lui ai faite à *Maurice*, que j'ai dû consentir à son embarquement et sur un navire de Bordeaux qu'il a choisi lui-même, l'*Alcide*, capitaine Judet de Beauséjour. Malheureusement ce navire ne part qu'après moi, mais je prends mes mesures pour que tout s'exécute régulièrement.

Je laisserai chez mon consignataire, M. Grangier, le montant de son passage fixé à 1.500 francs pour le payer au moment du départ du navire. En cas d'événement avant le départ, on le ferait passer sur un autre navire; quoique M. Beaudelaire ait été modéré dans ses dépenses, à *Maurice* et ici, il a fortement écorné les 1.700 francs que j'avais reçus de M. Noguey et je lui remettrai directement le reste pour le cas où un événement de mer le ferait relâcher quelque part.

Je l'ai recommandé de la manière la plus forte au capitaine qui est de ma connaissance et j'espère que son retour s'effectuera sans accident. Il me reste à vous exprimer, général, combien je suis peiné de n'avoir pu réussir à remplir vos vues, mais dans ma conviction, je n'avais pas d'autre parti à prendre.

M. Beaudelaire vous confirmera, je n'en doute pas, que nos relations, à part les divergences que je vous ai signalées, ont été des plus amicales, et je peux vous assurer que j'ai conçu pour lui un vif intérêt et que j'apprendrai avec bonheur qu'il est entré dans la voie que votre affection pour lui voudrait lui voir prendre.

J'apprends à l'instant par les consignataires de l'*Alcide* que ce navire qui charge dans les quartiers, sera prêt dans sept ou huit jours ; il tardera donc bien peu après moi, car j'espère, enfin, dans

trois ou quatre jours, continuer ma route pour ce Bengale où toutes ces contrariétés me feront arriver bien tard.

J'ai l'honneur d'être, Général,
Votre dévoué serviteur.

P. Saur (1).

A Maurice, Baudelaire est remis entre les mains de M. Autard de Bragard, qui y possède des plantations et dont la femme est créole. Baudelaire dut faire à son hôte confidence de ses ambitions de poète, puisqu'on lui demande des vers. Il n'a pas le temps de les écrire à Maurice, pressé par son embarquement, mais il se souvient de sa promesse et, le 20 octobre 1841, il les envoie de Bourbon, accompagnés de ce billet :

Mon bon M. Autard de Bragard, vous m'avez demandé quelques vers à *Maurice* pour votre femme et je ne vous ai pas oublié. Comme il est bon, décent et convenable que des vers adressés à une dame par un jeune homme passent par les mains de son mari avant d'arriver à elle, c'est à vous que je les envoie, afin que vous ne les lui montriez que si cela vous plaît.

Depuis que je vous ai quitté, j'ai souvent pensé à vous et à vos excellents amis. Je n'oublierai pas certes les bonnes matinées que vous m'avez données, vous, Madame Autard et M. B.

Si je n'aimais et si je ne regrettais pas tant Paris, je resterais le plus longtemps possible auprès de vous et je vous forcerais à m'aimer et à me trouver un peu moins *baroque* que je n'en ai l'air.

Il est peu probable que je retourne à *Maurice* à moins que le navire sur lequel je pars pour Bordeaux (l'*Alcide*) n'y aille chercher des passagers.

Voici mon sonnet :

Au pays parfumé que le soleil caresse
J'ai vu, dans un retrait de tamarins ambrés
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,
Une dame créole aux charmes ignorés.

(1) Cette lettre a été publiée par M. Féli-Gautier (*Mercure de France*, 15 janvier 1905).

Son teint est pâle et chaud ; la brune enchanteresse
A dans le col des airs noblement maniérés ;
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle, digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez à l'abri des mousseuses retraites
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,
Que vos regards rendraient plus soumis que des noirs.

Donc je vais vous attendre en France. Mes compliments bien respectueux à M^me^ Autard.

CH. BAUDELAIRE (1)

C'est sans doute à M. Autard de Bragard que pensait Baudelaire lorsqu'il écrivait à sa mère (4 décembre 1847) :

Malgré l'épouvantable douleur que j'éprouverais à quitter Paris et à dire adieu à tant de beaux rêves, j'ai fait la sincère et violente résolution de le faire, si je ne puis pas prendre sur moi de vivre laborieusement quelque temps avec l'argent que je vous demande. Or ce serait pour aller loin. Des gens que j'ai connus à l'*Ile de France* ont daigné se rappeler de (*sic*) moi ; j'y trouverai une place très facile à remplir, des appointements beaux pour un pays où on vit facilement quand on y est établi et l'ennui, l'ennui horrible et l'affaissement intellectuel des pays chauds et bleus. Mais je le ferai comme châtiment et expiation de mon orgueil, si je manque à mes dernières résolutions. Ne cherchez pas parmi les places officielles quel peut être cet emploi. Car il est presque domestique. Il s'agit de *tout* apprendre, sauf la chimie, la physique et les mathématiques, aux enfants d'un ami. Mais ne parlons plus de cela, car la nécessité possible de cette résolution me fait frémir.

Ce projet de Baudelaire n'était peut-être qu'une feinte pour attendrir sa mère et la décider à des avances d'argent, mais l'intérêt de sa lettre est de nous témoigner de son horreur des pays exotiques et des climats brûlants où l'esprit perd tout ressort.

(1) On trouve ce sonnet remanié dans les *Fleurs du Mal*, sous le titre : *A une dame créole.*

CHAPITRE VIII

LE RETOUR A PARIS

On comprend que Baudelaire ne se soit laissé embarquer qu'en rechignant. Il avait mordu à la vie de bohème. Il en avait gardé le goût du feu. Déjà le poison de Paris l'avait intoxiqué. Quelles féeries pouvait rêver son imagination que ne lui offrît ce Paris nouveau, rutilant et doré, qui s'édifiait sur les ruines de l'ancien et qui, chaque jour, se transformait à vue d'œil, comme sous l'effet d'une baguette magique ; ce Paris plein, le jour, de délicieuses flâneries et, la nuit, de pittoresques aventures? Quels horizons plus larges pouvait-il espérer que ceux que le magnifique essor de la poésie ouvrait alors sur le monde ? Il ne faut pas juger le mouvement des esprits de 1830 avec nos préventions d'aujourd'hui. La bataille est terminée. Nous pouvons compter les morts. Bien des illusions se sont dissipées ; bien des prestiges évanouis. Il faut nous reporter au matin de la bataille, revivre l'enthousiasme du départ, la furie de l'attaque quand les drapeaux se gonflaient d'un frémissement d'espoir et d'héroïsme, quand les clairons sonnaient la charge et l'assurance de la victoire.

Toute la jeunesse s'ébranlait à la suite de Hugo, ivre de ses forces nouvelles. La place de Baudelaire était là, dans le bataillon sacré, aux côtés de Banville, de Gautier, de Gérard de Nerval, d'autres qui sont légion. Il lui semblait partir en

exil, pire encore : déserter, et l'on conçoit qu'il n'ait pas achevé son voyage. Et l'on conçoit encore qu'à son retour, à ceux qui l'interrogeaient sur ses impressions, son penchant à la mystification lui ait suggéré de répondre :

Ce voyage ne m'a pas été inutile. J'avais emporté les œuvres de Balzac. J'ai eu tout loisir de les lire!

Son absence avait duré du 29 juin 1841 aux premiers jours de février 1842 et déjà Paris était tout autre.

La forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel.

L'idée de Napoléon Ier d'en faire la capitale des capitales, la ville des merveilles, était en train de se réaliser. Les événements facilitaient la tâche des gouvernants et des édiles.

Le développement des chemins de fer y faisait affluer l'or. Les hautes glaces (invention nouvelle) des magasins illuminés succédant aux treillis vitrés des échoppes noires de jadis, l'usage du macadam permettant l'installation des trottoirs, l'éclairage au gaz créant la vie nocturne des théâtres et des boulevards, en avaient modifié la physionomie, transformé le visage et les mœurs. Il en résultait une activité de presse, une fièvre de luxe, un étourdissement de plaisir dont aucune civilisation antérieure n'avait connu le choc si précipité.

Pour donner une idée du fantastique développement de Paris, il n'est peut-être pas inutile de noter que, pendant la courte absence de Baudelaire, on avait percé les rues Moncey, Laurent-de-Jussieu, Geoffroy-Marie, du Centre ; achevé la galerie Richer, la cité du Waux-Hall, refait le pont de la Cité, restauré l'Hôtel de ville, l'Hôtel du quai d'Orsay, le palais des Thermes; édifié les nouveaux bâtiments de l'École normale, ouvert le Théâtre italien, la Maison d'or, le café Riche ; aménagé la pépinière du Luxembourg, multiplié les trottoirs et les réverbères ; inauguré, rue Vivienne, un premier essai de pavage en bois, que sais-je encore ? Mais la

grande innovation du règne c'est le quartier Saint-Georges, surgi de terre comme par enchantement, et qui réalisait, avec son opulence de bazar, ses palais cosmopolites, la splendeur du médiocre. C'est du quartier Saint-Georges qu'est sortie la « lorette » (ainsi baptisée par Nestor Roqueplan et immortalisée par Gavarni) ; la lorette, spécialité du régime qui mourra avec lui, pour faire place à la « biche » du second Empire. La lorette correspondait au nouvel état des mœurs, à l'avènement d'un monde d'enrichis et de parvenus. Elle marquait une nuance de civilisation galante entre deux créations également récentes, la « grisette » du quartier latin et la « panthère » des boulevards.

Baudelaire rentrait en pleines fêtes du Carnaval, au moment où les bals masqués faisaient fureur. Il retrouva le mouvement des boulevards où l'anglomanie sévissait. Il retrouva le quartier latin mis en émoi par l'ouverture du restaurant Magny. Il retrouva le bal de la Grande-Chaumière, Bobino et la boulangerie Cretaine. Il retrouva ses amis de l'*École normande*. Le Vavasseur avait quitté la pension Bailly et demeurait au 3e étage d'une maison de la rue de Beaune, en compagnie du peintre Jules Buisson, où Prarond, Dozon, Chennevières et autres venaient les retrouver. On complote de publier, à frais communs, un volume de vers, fruit de la collaboration de tous, et l'on y rêve en vagabondant un peu partout. On va dîner en troupe chez Duval, au coin de la rue Voltaire et de la place de l'Odéon, tantôt à la *Tour d'argent*, très souvent hors barrière, au moulin de Montsouris.

Nous avons là, écrit un témoin, cité par M. Crepet, autour de nous, un gazon maigre, un bout de haie, quelques arbres ; puis d'un côté, la vue du fort de Charenton, de l'autre la vue de tout Paris. Un bon coin pour philosopher. Aussi vers les cinq heures en été, nous nous mettons en quête d'un endroit méprisé des bourgeois et commode aux entretiens de haute et fine graisse, littéraire ou artistique, morale même. La chaussée du Maine et la rue de la Tombe-Issoire ont entendu, certains jours, des propositions, des déclarations à faire croûler l'Institut.

Ah ! je vous assure, qu'en 1843, attablés à la *Tour d'argent*, dans l'île Saint-Louis ou ailleurs, nous trouvions, l'Ecole normande et Baudelaire, que la vie valait la peine d'être vécue.

« C'était l'année, dit Le Vavasseur, où les femmes portaient des bonnets à la Charlotte Corday et des manches trouées aux coudes. Le soir venu, nous nous régalions des calembredaines de Pelvilain et de la grâce débutante de Clarisse Miroy; » c'étaient les étoiles de la scène du théâtre du Panthéon.

La foire aux idées se tenait déjà sous les galeries de l'Odéon. Paul Mascagna préludait à Marpon et aux autres... Banville venait de publier ses *Cariatides* :

Ah ! le printemps de ce temps-là
Fut le plus beau depuis Bérose,
Depuis Babel, depuis la rose
Qui du paradis s'envola.....
.....

Trouvant petit le Panthéon,
Nous bâtissions nos Atlandides.
Les pages des *Cariatides*
Etincelaient sous l'Odéon.

Alors régnait le roi Philippe.
Plaisance avoisinait Paris ;
Nos déserts étaient Montsouris,
Et Meudon, notre Pausilippe.

Le cloître Saint-Benoît chantait;
La rue au vieux nom de La Harpe,
Prenant le soleil pour écharpe,
Vitres en flammes, coquetait.

Et vers les boulevards perdus,
Quand les nuits commençaient à vivre.
Les orchestres de folie ivre,
Les cuivres lointains entendus,

On évitait fort la Sorbonne,
Mais en face, chez Flicoteaux,
Où le bœuf tordait les couteaux,
L'appétit faisait la chair bonne...

Point de femmes que ne valût
La grande inspiratrice Irène
Ou Genièvre, la belle reine
Qui fut infidèle et qui plut.

Et l'on raillait beaucoup de choses
Sans scrupule, tant on avait
Ailleurs de foi, tant on vivait,
Dans l'air bleu des apothéoses... (1)

Un incident fâcheux vient bientôt rompre l'harmonie jusque-là si parfaite des disciples normands. Les vers que Baudelaire donne pour l'*Anthologie* commune sont jugés subversifs et compromettants. Le Vavasseur risque quelques objections et propose des retouches. La susceptibilité ombrageuse de Baudelaire se cabre. Il préfère s'abstenir. Le Vavasseur dira plus tard : « Baudelaire eut raison dans la circonstance. Ses vers étaient d'une autre étoffe que notre calicot. » et l'article de Baudelaire sur Le Vavasseur, paru en 1861, montre que, lui non plus, n'a pas gardé rancune à son ami. Ce ne fut donc qu'un nuage passager, mais enfin un nuage et si Le Vavasseur gardait tous ses mérites aux yeux de Baudelaire, il n'en fut pas de même de ses autres compagnons vis-à-vis desquels une sourde méfiance commencait à se glisser en lui. A la lumière de cet incident, leur divergence apparut et leur incompatibilité d'humeur. Prarond et Philippe de Chennevières s'engageaient dans une voie où Baudelaire ne pouvait les suivre. Philippe de Chennevières, futur fondateur de l'Académie de Bellême, ne craindra pas, en pleine séance de cette académie, de s'élever contre « l'imbécillité du romantisme littéraire qui devait mener les plus doux (Gérard de Nerval) à la lanterne, les plus énergiques aux *Fleurs du Mal*, les survivants aux romans obscènes, à cette lesbiennerie immonde, pâture faisandée de ces vingt dernières années, et quasi tous au ramollissement ».

Ces galantises se débiteront en 1871. Baudelaire ne sera

(1) Ernest PRAROND, *Du Louvre au Panthéon.*

plus là pour les entendre, mais Philippe de Chennevières n'attendra pas sa mort pour lui manifester sa réprobation.

En 1853, il écrira pour les *Pensées d'Albert* de son ami Ernest Prarond, une préface assez agressive qui semble spécialement prendre à partie les théories d'art de Baudelaire considérées par lui comme immorales :

> Que les derniers poètes soient d'honnêtes hommes ou du moins des hommes. Qu'ils soient les derniers moralisateurs, les derniers simples, les derniers vertueux, les derniers flambeaux d'espoir et de courage.

Ce qui eût été parfait si les vers d'Ernest Prarond eûssent répondu à ce programme ou du moins si leur qualité de facture eût répondu à la noblesse du sentiment qui les inspirait, mais ils restent le plus souvent médiocres et les vers de Philippe de Chennevières sont pires encore. Il avait publié, en 1842, sous le pseudonyme de Marc de la Boussardière, nom d'une terre de famille, un recueil de vers où se lisent des choses de ce goût :

> C'est donc sous le rosier, ma mère,
> Qui blanchit dans mon beau jardin,
> Qu'on a trouvé le petit frère
> Que tu tiens pendant à ton sein.
>
> O mon rosier ! si j'avais su
> Que tu portais rose si chère,
> Chaque matin j'aurais couru
> Te verser une eau fraîche et claire.....

Ces puérilités montrent que ce réformateur austère des mœurs aurait pu commencer par se réformer lui-même quant au style et à l'idée et qu'en tout cas, il était bien peu qualifié pour faire la leçon à Baudelaire. Au reste, tous ces poètes de l'École normande, Le Vavasseur excepté, futurs académiciens de Bellême, tourneront bien mal, littérairement s'entend, car ils gardent leurs qualités d'érudits et leurs vertus privées.

Philippe de Chennevières, qui appartiendra à l'Administration des Beaux-Arts et remplira les fonctions de conservateur au Musée du Louvre, s'acquerra, par ses catalogues spéciaux, un certain renom chez les collectionneurs et les amateurs d'art. Il y fera preuve dans ses fonctions d'assez d'initiative pour se mériter cette observation sèche de son directeur, M. de Cailleux : « Vous n'êtes pas ici pour vous occuper d'art, mais d'administration ! » Et c'était aussi un homme sensible : en 1842, affecté par la mort de son ami Ernest Lafontan, qu'il aimait comme un frère, il s'était éloigné de Paris, interrompant ses études de droit pour se réfugier dans la solitude à Aix, où il les termina. Il ne rentra à Paris qu'en 1845 pour reprendre sa place dans l'École normande, petite fraction de la grande bohème, « dont, avoue-t-il quelque part, nous avons tous été, peu ou prou, moralement et physiquement » ; mais il était né trop grand seigneur pour ne pas être repris bientôt par les préjugés de son monde, y entraînant son entourage, les Prarond, Buisson et consorts. C'est avec eux qu'il fondera cet Institut de Bellême. Edmond de Goncourt, qui s'y était fourvoyé un instant, ne nous a pas caché ce qu'il pensait de ses membres :

> Tous ces messieurs, autour du tapis vert, tous ces mielleux bonshommes de la commission, tous ces administratifs littérateurs, poussant leur carrière par la toute-puissance du « passe-moi la casse, je te passerai le séné », m'inspirent presque un dégoût physique. Et puis à quoi bon rompre des lances dans ce monde, à propos de l'art français qu'ils ne sentent pas plus que les autres mais dont ils n'ont pas encore appris le respect (1) ?

Évidemment, pas plus que Goncourt dans l'Institut de Bellême, Baudelaire ne pouvait s'attarder dans ce milieu de l'École normande. Il s'en détourne pour ce qu'il appelle ses secondes liaisons littéraires : « Sainte-Beuve, Hugo, Gautier, Esquiros ».

---

(1) Cf. Léon Deffoux, *Edmond de Goncourt, académicien de Bellesme. Mercure de France*, 15 juillet 1921.)

CHAPITRE IX

BAUDELAIRE A L'HOTEL PIMODAN

Baudelaire n'en fut que plus pressé de s'affranchir d'une vie de famille insupportable. Sa mère gardait de son éducation anglaise la religion des bienséances, un souci exagéré de « cant » et de « respectability ». Son beau-père avait contracté de sa double qualité d'officier-diplomate des habitudes rigides de discipline militaire et de rectitude administrative auxquelles le jeune homme ne pouvait s'adapter. Il semble que ce milieu gourmé l'ait exaspéré jusqu'au supplice :

> Il est bon, écrit-il quelque part, que chacun de nous ait éprouvé, une fois dans sa vie, la pression d'une odieuse tyrannie. Combien de natures révoltées ont pris vie auprès d'un cruel et ponctuel militaire de l'Empire ? La pauvre et généreuse nature, un beau matin, fait explosion ; le charme satanique est rompu, il n'en reste que ce qu'il faut : un souvenir de douleur, un levain pour la pâte.

La nature de Baudelaire explosa. Il était majeur, il se fit rendre des comptes de tutelle et, riche des 75.000 francs qui lui revenaient, courut s'offrir à son destin.

Plein des illusions de la jeunesse, affranchi désormais (il le croyait) des soucis matériels, il pensait pouvoir vivre en beauté et réaliser son rêve de dandysme. Il s'installe provisoirement quai de Béthune, puis rue Vaneau, où il ne fait qu'un tour, et vient habiter dans ce coin, paisible et frais, de

l'île Saint-Louis, le célèbre hôtel Pimodan, séjour élu des princes de la bohème.

La bohème ne comprenait pas que des gens besogneux. Il y avait la bohème des fils de famille, la bohème dorée ; c'était celle de Gautier, Houssaye, Gérard de Nerval, Nestor Roqueplan, Ourliac. C'est à celle-là qu'appartenait Baudelaire. L'autre, la vraie, était celle de Murger, de Champfleury, de Barbara, de Nadar, mais les deux se mélangeaient et se visitaient réciproquement, courant de chez Paul Niquet au restaurant Philippe et du café Procope au Divan Le Peletier. Encore faut-il noter que si Baudelaire se laissait incorporer au clan de la bohème, c'était uniquement par son goût de vie libre et indépendante, mais il détestait d'en avoir l'air. Il pensait, comme Barbey d'Aurevilly, que la bohème est une des plus grandes abjections d'une société sans feu ni lieu.

A l'hôtel Pimodan, Baudelaire occupa, sous les combles, moyennant le prix annuel de 350 francs, un appartement un peu mansardé, composé d'une antichambre, d'une grande pièce et d'un cabinet, dit Asselineau, de plusieurs, dit Banville.

La grande pièce était tendue, y compris le plafond, d'un papier à rayures, alternées, rouges et noires. Une seule fenêtre l'éclairait, sur les quais. Au dire d'Asselineau, Baudelaire avait dépoli les carreaux du bas, pour ne laisser entrer de l'extérieur que le ciel ; mais la preuve qu'il savait regarder, c'est qu'il nous dit :

> J'ai eu longtemps, devant ma fenêtre, un cabaret rouge et vert qui était, pour mes yeux, une douleur délicieuse.

L'appartement était meublé d'un guéridon en noyer, aux bords sinueux, d'un secrétaire italien, de larges fauteuils d'acajou recouverts de housses grises. Divers tableaux ornaient les murs. Le portrait miniature de M^me^ Aupick « au long cou » se voyait en bonne place. Les livres étaient remisés dans les cabinets adjacents. C'étaient surtout des livres d'auteurs

anciens dans leur reliure du temps ; des vieux classiques que Baudelaire affectait de lire exclusivement. Les camarades de bohème qui venaient, pour la première fois, chez Baudelaire s'étonnaient du luxe inusité d'un tapis. Le poète y répandait des parfums (des flacons de musc à vingt sous, dit Nadar) (1). Il disposait d'un valet de chambre silencieux et correct.

Ce qui démontre l'infirmité des témoignages humains, c'est que Nadar et Banville, rendant compte de la visite qu'ils firent à Baudelaire ensemble, le même jour, ne concordent pas dans leur version. Banville multiplie les dépendances du logement, voit autant de cabinets autour de la pièce principale que de pétales autout d'un cœur de marguerite (2) et y entasse à profusion les objets d'art. Le moderne guéridon en noyer devient un luxueux meuble ancien. Là où Nadar ne voit qu'un impressionnant portrait de femme de l'école italienne, Banville découvre un *authentique* chef-d'œuvre de Delacroix et entonne, en son honneur, un hymne extasié. Mais Banville était si plein de lyrisme que le moindre choc en amenait le débordement. Son imagination flambait à tout comme un feu de paille.

Il y a des cas pourtant où le lyrisme de Banville s'accorde avec la réalité et n'en est que l'expression. L'un de ces cas, le plus imprévu, est celui où il nous trace le portrait de Baudelaire à 20 ans :

> O rare exemple d'un visage réellement divin, réunissant toutes les chances, toutes les forces et les séductions les plus irrésistibles ! Le sourcil est pur, allongé d'un grand arc adouci... L'œil long, noir, profond... le nez gracieux, ironique... La bouche est arquée et affinée déjà par l'esprit, pourprée et d'une belle chair... Le visage est d'une pâleur chaude, brune, sous laquelle apparaissent les tons roses d'un sang riche et beau... Une barbe enfantine, idéale, de jeune

(1) NADAR, *Ch. Baudelaire intime* (Blaizot, édit.).

(2) Theodore DE BANVILLE, *Baudelaire*. (La Renaissance littéraire et artistique numéro du 27 avril 1872.

dieu... Le front haut, large, magnifiquement dessiné, s'orne d'une noire, épaisse et charmante chevelure naturellement ondée et bouclée (1).

Voilà de quoi étonner ceux qui ne connaissent de Baudelaire que le portrait placé en tête des *Fleurs du Mal*, de l'édition Calmann-Lévy. Comment reconnaître dans cette face glabre, au front dévasté, au rictus fatal, au regard hallucinant dans son étrange fixité, la riante image de Banville ? Banville a raison pourtant. Ici son témoignage s'accorde avec celui du peintre Deroy qui nous montre le jeune Baudelaire en « lion ultra-fashionable », accoudé au fond d'une vigilante rêverie, dans une attitude délicieuse de flegme et de nonchaloir.

C'est que Baudelaire, esprit précoce, est à ce moment en pleine possession de son génie. C'est sa période heureuse, sa phase de splendeur. Les *Fleurs du Mal*, qui ne seront publiées qu'en 1857, ont été presque entièrement composées de 1840 à 1845. Le poète est encore inédit, mais ses vers manuscrits courent de main en main dans les cénacles. On les sait par cœur dans les crémeries de la rue Dauphine et de la rue Saint-André-des-Arts, dans les académies et les ateliers d'artistes. Il les récite partout, au *Rendez-vous des Quatre billards*, dans les « débits de consolation » et les caveaux de la rue aux Fers, à Belleville, à l'*Ile d'Amour*, et surtout à Plaisance, au cabaret de la mère Saguet. Leur force subjuguante s'est imposée. Baudelaire inédit était déjà célèbre. Avant même qu'il ait publié les *Fleurs du Mal*, son nom revenait avec tant d'insistance dans les conversations d'hommes de lettres qu'un jour (1846) Théophile Gautier qui ne connaîtra Baudelaire que plus tard, agacé, confiait à Asselineau :

Il adviendra de ce Baudelaire ce qu'il est advenu de Pétrus Borel. On disait : « Quand il paraîtra, Hugo n'existera plus. » Il a paru. Ce n'était rien.

---

(1) Th. de Banville, *Mes souvenirs* (Charpentier, édit.).

Peut-être Gautier se vengeait-il d'avoir lu dans l'*Écho des Théâtres* (25 août 1846), les lignes de Baudelaire :

> Théophile Gautier est un banal enfileur de mots. Gros, paresseux, lymphatique, il n'a pas d'idées et ne fait qu'enfiler et perler des mots à la manière des colliers d'Osages.

O ironie de la destinée ! Ces deux hommes qui se mésestimaient en arriveront, pour avoir joué, un moment, devant la galerie, la comédie de l'admiration mutuelle, à passer à la postérité, liés d'une étreinte indissoluble.

CHAPITRE X

LE DANDYSME DE BAUDELAIRE

Pourtant Baudelaire ne se soucie point d'être confondu avec le professionnel homme de lettres. Il aurait horreur d'écrire par métier. Composer des vers n'est pour lui qu'un moyen de parfaire le dandy qu'il veut être. C'est un signe de distinction, de supériorité ; c'est un surcroît d'élégance ; une fleur à la boutonnière.

Son ambition, c'est d'utiliser ses loisirs à s'affiner par la méditation, à cultiver sa sensibilité, à s'accroître intérieurement d'une riche moisson spirituelle.

Il ne faut pas voir dans le *dandysme* de Baudelaire une conception frivole ; l'unique souci d'occuper, coûte que coûte, la galerie et de régenter la mode ; un futile essai de singularité. C'est tout autre chose. Être dandy à son sens, c'est « aspirer au sublime ».

Le mot dandy, écrit-il, *implique une quintessence de caractère et une intelligence subtile de tout le mécanisme moral de ce monde.*

Il dit encore :

Le dandysme est, avant tout, le besoin ardent de se faire une originalité, contenue dans les limites extérieures des convenances. C'est une espèce de culte de soi-même, qui peut survivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui, dans la femme par exemple ; qui peut survivre même à tout ce qu'on appelle les illusions. C'est le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être

étonné. Un dandy peut être un homme blasé, peut être un homme souffrant : mais dans ce dernier cas, il sourira comme le Lacédémonien, sous la morsure du renard... un dandy ne peut jamais être un homme vulgaire. S'il commettait un crime, il ne serait pas déchu peut-être ; mais si ce crime naissait d'une source triviale, le déshonneur serait irréparable... Il y a une grandeur dans toutes les folies, une force dans tous les excès. Le dandysme est une espèce de religion. La règle monastique la plus rigoureuse, l'ordre irrésistible du *Vieux de la Montagne*, qui commandait le suicide a ses disciples enivrés, n'étaient pas plus despotiques ni plus obéis que cette doctrine de l'élégance et de l'originalité, qui impose, elle aussi, à ses ambitieux et humbles sectaires, nommes souvent pleins de fougue, de passion, de courage, d'énergie contenue, la terrible formule : *Perinde ac cadaver* !

Que ces hommes se fassent nommer : raffinés, incroyables, beaux lions ou dandys, tous sont issus d'une même origine ; tous participent du même caractère d'opposition et de révolte ; tous sont des représentants de ce qu'il y a de meilleur dans l'orgueil humain, de ce besoin, trop rare chez ceux d'aujourd'hui, de combattre et de détruire la trivialité. De là naît, chez les dandys, cette attitude hautaine de caste provocante, même dans sa froideur... Le dandysme est un soleil couchant ; comme l'astre qui décline, il est superbe, sans chaleur et plein de mélancolie.

Le caractère de beauté du dandy consiste surtout dans l'air froid qui vient de l'inébranlable résolution de ne pas être ému.

La doctrine du *dandysme*, telle que la conçoit Baudelaire, est une doctrine spiritualiste. Elle pose en principe, sans s'inquiéter des contingences, une affirmation bénévole, et elle entend que tout y soit strictement subordonné. Elle fait une réalité d'un postulat. Elle enseigne à se méfier, en philosophie, du bon sens, en art, de l'inspiration, en amour, de l'instinct, en toute chose, du sentiment. Le beau seul est sa loi.

Cette doctrine s'apparente au stoïcisme, parce qu'elle exige de ses adeptes qu'ils surmontent les passions vulgaires pour conquérir l'insensibilité. Elle n'admet ni retours, ni transactions, ni défaillances. Le dandy vit devant son miroir. Cela ne veut pas dire qu'il passe son temps à s'adoniser, mais qu'il doit être héroïque sans interruption et ne jamais démentir, par un faux geste, aux yeux du monde, le masque de froide indifférence qu'il s'est composé. Il doit rester impassible et sourire même à la douleur.

Mais ce n'est pas assez d'imposer sa supériorité aux autres, il faut devenir « un grand homme et un saint pour soi-même ». Toutes les conditions matérielles, compliquées, auxquelles le dandy se soumet, « depuis la toilette irréprochable à toute heure du jour et de la nuit, jusqu'aux tours les plus périlleux du sport, ne sont qu'une gymnastique propre à fortifier la volonté et à discipliner l'âme ».

Le dandy se trouve ainsi amené à ne considérer en tout que l'effort et à se faire une nécessité de l'artifice. Ce mot d'artifice a été mal compris. Il ne s'agit pas ici de l'esprit d'intrigue et de mensonge. C'est l'artifice du génie corrigeant l'imperfection naturelle et la sauvagerie de l'instinct. C'est à cela que s'emploie la civilisation, et la morale ne se propose pas autre chose. Baudelaire pense que tout ce qui est naturel est abominable. Cette théorie n'a rien de subversif. Elle est contenue dans l'idée du péché originel. Or, Baudelaire estime, après elle, que « la civilisation n'est pas dans le gaz ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, mais dans la diminution des traces du péché originel ».

Qu'on ne s'étonne pas, après cela, de l'importance que Baudelaire donnait à sa toilette. Il en fait une question de moralité. Sa préoccupation est l'harmonie des couleurs. Courbet (Musée de Montpellier) nous le montre en élégant costume marron, cravaté d'éclatant jaune d'or sur une chemise bleu pâle. Baudelaire s'était dessiné une forme d'habit dont la nouveauté avait stupéfié Nadar à leur première rencontre, par une après-midi ensoleillée, dans le jardin du Luxembourg.

C'était un habit noir, très évasé du torse, d'où la tête de Baudelaire sortait comme une fleur sort d'un cornet, et à basques infinitésimales (on les portait alors très larges), amenuisées en sifflet. Baudelaire se prévalait, ce jour-là, d'un pantalon noir sanglé par le sous-pied, de bottes irréprochablement vernies, d'un col de chemise et de manchettes de linge blanc, sans empois, aux apparences de mousseline, et d'une cravate rouge-sang-de-bœuf. Il était ganté de rose pâle.

La préciosité de ses gestes avait également impressionné Nadar qui nous dit :

Baudelaire procédait, dans sa marche, par saccades des articulations, ainsi que les petits acteurs en bois du sieur Séraphin, semblant choisir, pour chacun de ses pas, la place, comme s'il marchait entre des œufs ou qu'il craignît, par ce sable innocent, de compromettre le luisant de ses chaussures.

Le noir du costume aidant, le geste retenu, méticuleux, compassé rappelait les silhouettes successives du télégraphe optique qui se démantibulaient alors sur les tours de Saint-Sulpice, ou mieux, la gymnastique anguleuse de l'araignée, par temps humide, au bout de son fil... (1).

Les soucis matériels viendront bientôt arracher Baudelaire aux bénéfices de la vie contemplative et à ses pratiques d'ascétisme mondain. Deux ans lui suffiront pour dissiper la moitié de sa petite fortune. Ses parents, alarmés, décident de le faire interdire

C'est, pour Baudelaire, un coup terrible qu'il ne peut supporter, moins par amour de l'argent que par orgueil et souci de sa liberté.

Il écrit à sa mère :

Je te prie de lire ceci très attentivement parce que c'est très sérieux et que c'est un appel suprême à ton bon sens et à la tendresse si vive que tu dis avoir pour moi. Je te donne d'abord cette lettre sous le sceau du secret et te prie de ne la montrer à personne.

Ensuite, je te prie en grâce de n'y voir aucune intention de viser au pathétique, ni de te toucher autrement que par quelques raisonnements. L'habitude bizarre qu'ont prise nos discussions de se tourner en aigreur... l'état d'agitation dans lequel je suis, le parti pris chez toi de ne plus m'écouter, m'ont obligé à prendre la forme d'une lettre où je veux te persuader combien tu peux avoir tort, malgré toute ta tendresse.

J'écris ceci à tête bien reposée, et quand je songe à l'état de maladie dans lequel je suis depuis plusieurs jours, causé par la colère et l'étonnement, je me demande comment, par quel moyen, je pourrai supporter la chose accomplie. Vous ne cessez, pour me faire

(1) NADAR, *op. cit.*

avaler la pilule, de me répéter que cela n'a rien que de tout naturel et nullement déshonorant; c'est possible, je le crois, mais en vérité qu'importe ce que c'est pour la plupart des gens si c'est *tout autre chose* pour moi? Tu regardes, m'as-tu dit, ma colère et mon chagrin comme passagers ; tu présumes que tu ne me fais un bobo d'enfant que pour mon bien. Mais persuade-toi donc bien une chose que tu sembles toujours ignorer. C'est que, vraiment pour mon malheur, je ne suis pas fait comme les autres hommes. Ce que tu regardes comme une nécessité et une douleur de circonstance, je ne peux pas le supporter. — ...Tu peux quand nous sommes seuls me traiter de telle ou telle façon qu'il te plaît, mais je repousse avec fureur tout ce qui est attentatoire à ma liberté. N'y a t-il pas une cruauté incroyable à me soumettre à l'arbitrage de quelques hommes que cela ennuie et qui ne me connaissent pas ? Entre nous, qui peut se vanter de me connaître et de savoir où je veux aller, ce que je veux faire et de quelle dose de patience je suis capable ?

Sa mère ne veut rien entendre. Alors commence le douloureux calvaire de Baudelaire. Il doit abdiquer ses prétentions d'amateur, de dilettante et demander à la littérature ses moyens d'existence. Ses scrupules d'artiste, son souci de la perfection, qui ne lui permettent de travailler qu'à ses heures, compliqueront singulièrement sa tâche. L'originalité de ses productions inquiète les éditeurs et les directeurs de journaux. Ses gains restent dérisoires. On sait qu'il ne retira de la première édition des *Fleurs du Mal* (1857), en tout et pour tout, que la misérable somme de 250 francs.

Le 30 juin 1845, il est pris d'un tel accès de désespoir qu'il veut disparaître et se frappe d'un coup de couteau.

CHAPITRE XI

LA TENTATIVE DE SUICIDE DE BAUDELAIRE

D'aucuns n'ont voulu voir qu'une feinte dans cette tentative de suicide.

Dans un article sur Louis Ménard (*Revue de Paris*, 1er juin 1901), M. Philippe Berthelot en donne une version humoristique dont il n'est d'ailleurs pas responsable, puisqu'il l'a recueillie de la bouche dudit Ménard.

Nous y voyons Baudelaire et son ami, installés dans une guinguette à Châtillon. Baudelaire se plaint que les journaux à grand format lui rendent la vie insupportable. C'est la raison pour laquelle il a résolu de se tuer.

« Peux-tu me préparer de l'acide prussique ? demande-t-il à Ménard, instruit des secrets de la chimie ; je m'embarquerai et boirai la fiole en pleine mer ! »

Là-dessus on discute « gaiement » sur le meilleur mode de suicide, et l'on s'arrête au poignard. Évidemment Ménard refuse de prendre au sérieux la confidence de Baudelaire. Il lui récite des vers jusqu'au soir et quand l'ombre descend sur la tonnelle, il parle de rentrer chez ses parents qui l'attendent pour dîner. Baudelaire s'indigne : « C'est la dernière journée que nous passons ensemble et tu ne penses qu'à la régularité de ton repas ! Dis-moi des vers encore... » Ils se quittent enfin. « Au revoir ! » dit Ménard, et Baudelaire,

sans que l'autre, toujours guilleret, s'en émeuve davantage, répond : « A Dieu ! »

Deux jours plus tard, poursuit M. Berthelot, Privat d'Aiglemont vient trouver Ménard. Baudelaire a disparu après avoir demandé à Cousin «son avis sur l'immortalité de l'âme». On convient de s'informer chez Banville qui s'écrie: «Tout s'explique! Il m'a envoyé ses manuscrits pour les publier après sa mort. » Aussitôt chacun voulut les voir et l'on s'égaya fort de lire des annotations dans ce genre : « Faites votre possible pour ne pas publier ceci... » — « Rien de plus simple, » dit Banville; et il jeta le poème au feu, puis l'on parla d'autre chose. Ménard, plus sensible et très inquiet, courut chez la maîtresse de Baudelaire, Jeanne Duval, qui demeurait rue de la Femme-sans-tête; une dame à cheveux blancs (sa mère) vint ouvrir et appela: «Jeanne! » Aussitôt une grande mulâtresse nonchalante, drapée de satin jaune, arrive en se balançant et, sur l'assurance qu'il ne s'agissait pas d'un créancier, raconte que Baudelaire, voulant frapper sa mère et faire payer ses dettes par son beau-père, le général Aupick, avait été se suicider dans leur quartier ; il s'était à peine blessé et était soigné chez ses parents. A quelque temps de là, Baudelaire rencontra Ménard et lui parla négligemment de littérature ; il fallut le presser beaucoup pour le décider à raconter son suicide. « J'ai été rue de Richelieu dans un cabaret avec cette fille que tu connais ; j'ai enfoncé le couteau mais je ne sentais rien ; puis j'ai été réveillé par un ronronnement ; j'étais chez le commissaire de police qui me disait : « Vous avez commis une mauvaise action. Vous vous devez à votre patrie, à votre quartier, à votre rue, à votre commissaire de police » Et Jeanne le calmait en criant : «Vous avez tort de lui dire cela ; s'il vous entend je vous préviens qu'il est très brutal. » On m'a porté dans ma famille ; maman copiait mes vers ; mais cela ne pouvait durer ; on ne boit chez elle que du bordeaux et je ne bois que du bourgogne. Je suis parti ; pour le moment je suis sans domicile ; quand vient la nuit, je m'étends sur un banc. » C'était là une des prétentions de Baudelaire que l'on savait riche et dandy, mais qui tenait beaucoup à passer pour un bohème misérable. En s'en allant, il dit : « Je voudrais travailler pour les Jésuites... »

Il y a bien des invraisemblances dans ce récit. La plus criante est l'attitude de Banville qu'on ne voit point jeter au feu un poème de Baudelaire ni s'égayer de sa disparition avant de savoir au juste de quoi il en retourne.

Je ne m'arrêterai pas davantage au récit de Baudelaire

tant il apparaît que c'est une mystification. On conçoit que le poète ait déguisé la vérité par pudeur ou par orgueil. Il n'était pas de ceux qui aiment à prostituer leurs sentiments intimes. Si sa blessure était insignifiante, il n'était pas utile d'appeler des agents de police, et si le moindre épanchement de sang s'en était suivi, ce n'est pas devant le commissaire de police que les agents l'auraient conduit, mais à l'hôpital.

Ce qui me fait croire à la sincérité de Baudelaire c'est d'abord sa lettre :

> Je me tue parce que je suis inutile aux autres et dangereux à moi-même. Je me tue parce que je me crois immortel et que j'espère... Montrez-lui mon épouvantable exemple et comment le désordre d'esprit et de vie mène à un désespoir sombre et à un anéantissement complet.

On n'a pas jugé à propos de nous révéler le nom du destinataire de cette lettre, mais elle ne semble pas l'œuvre d'un plaisant et elle témoigne que Baudelaire n'avait pas besoin, pour se faire une opinion, de prendre l'avis de Cousin sur l'immortalité de l'âme.

Et ce qui peut encore nous édifier sur la valeur du geste de Baudelaire, d'ailleurs conforme à la tradition romantique, c'est ce qu'il dit du suicide « seul sacrement de la religion du dandysme ».

L'idée du suicide ne cessa jamais de hanter Baudelaire. Il y revient fréquemment dans ses notes et dans ses lettres. Sa mère s'effraye un moment qu'il ne vienne à Honfleur pour mettre son projet à exécution, à tel point que Baudelaire juge à propos de la rassurer. « Je ne voudrais pas souiller ta maison par une détestable action. »

Baudelaire a survécu, mais une part de son génie a sombré peut-être, parce que l'épanouissement de ses facultés exigeait l'indépendance et le loisir. Les poèmes culminants de l'édition primitive des *Fleurs du Mal* étaient écrits. Dans les poèmes

surajoutés, il ne retrouvera plus la même intensité d'accent, le même éclat d'images.

On peut dire que le poète a donné toute sa mesure. Il a atteint son apogée et ne pourra plus que redescendre.

Il restera un prosateur, d'ailleurs émérite, toujours en quête du mot juste, du tour expressif, et auquel la découverte d'Edgard Poe, en 1848, infusera une vertu nouvelle ; mais l'arbre est attaqué dans sa sève. Bientôt, le style se dessèche ; l'effort pénible se fait sentir. Les jours passent. La ruine se précipite. Le dandy n'est plus en possession de dessiner la coupe de ses vêtements. Il n'arbore plus de cravates choisies. De la luxuriante crinière ondulée de jadis, il ne garde qu'un vestige de mèches rares, de cheveux tondus ras. La bouche souriante va se crisper comme celle d'un supplicié qui serre les dents pour ne pas crier, sous l'effort du bourreau. Il ira, vêtu d'une blouse, d'un rude paletot-sac, chaussé de gros souliers, frileusement emmitouflé de cache-nez roturiers. En 1861, Lorédan Larchey le verra s'engoncer d'un horrible boa de chenille (mais écarlate), un de ces boas, souligne-t-il, dont raffolaient les petites ouvrières. Il restera correct néanmoins sous sa défroque vulgaire et préoccupé jusqu'à la manie des soins de propreté corporelle (1). Mais reprenons l'ordre chronologique du récit. La révolution de 1848 éclate. Le 24 février, Jules Buisson rencontre Baudelaire, au carrefour Buci, au milieu d'une foule qui venait de piller une boutique d'armurier. Le poète portait un beau fusil à deux coups « luisant et vierge » et une superbe cartouchière de cuir jaune « tout aussi immaculée ». Il se vantait d'avoir usé de son arme et il criait : « Il faut aller fusiller le général Aupick! » Buisson souriait de ces paroles comme de simples

(1) Vers la fin de sa vie, lorsque Nadar obtenait la permission d'aller le chercher à la maison de santé et l'amenait chez lui, le premier soin de Baudelaire, en arrivant, était de se laver à grande eau, à grand renfort de brosses et de savon, bien qu'il n'en eût pas besoin. Il manifestait une joie enfantine à considérer ses mains blanches, aux ongles soignés, et à les agiter devant la fenêtre, pour y faire jouer la lumière.

vantardises, mais le témoignage moins suspect de Le Vavasseur nous montre un Baudelaire véritable insurgé. Le Vavasseur l'avait rencontré à un autre moment, « nerveux, fébrile, excité, pérorant, déclamant, se démenant pour courir au martyre, les mains pleines d'une odeur de poudre ». « Ce jour-là, dit Le Vavasseur, il était brave et se serait fait tuer. » On sait d'ailleurs que, dans cette période, la plus agitée de sa vie, Baudelaire eut, pour des causes restées inconnues, un duel avec un certain M. Barthet. Et voilà Baudelaire lancé dans le journalisme politique. Il est gérant de *la République du Peuple*. Il y publie des articles révolutionnaires d'une rare violence, puis il va diriger une feuille républicaine à Dijon. On a parlé aussi d'un séjour, aux mêmes fins, à Châteauroux où Baudelaire se serait fait remarquer par ses excentricités. Des anecdotes truculentes ont été colportées à ce sujet. Leur ton aurait suffi pour nous mettre en garde contre leur véracité. M. Gaubert en est venu récemment démontrer l'inanité (1).

« J'ai toujours été un journaliste détestable et sans mesure, » écrit quelque part Baudelaire. Le coup de folie passé, il revint à la littérature pure. Et bientôt, se produisit l'occasion de publier ses poèmes qui allaient décider de son extraordinaire fortune.

---

(1) Ernest GAUBERT, *Une anecdote controuvée sur Baudelaire* (*Mercure de France*, 15 mai 1921).

LIVRE IV

L'AGE MUR

(1848-1867)

CHAPITRE I

LE PROCÈS DES FLEURS DU MAL

Baudelaire avait composé de bonne heure les *Fleurs du Mal*. Il en annonçait la publication dès 1845. Ernest Prarond avait connaissance de seize pièces au moins, dont il donne les titres et qui sont parmi les plus belles, écrites avant la fin de l'année 1843, mais Baudelaire, qui se plaint de « la difficulté qu'il eut longtemps à se faire comprendre des éditeurs », devait attendre jusqu'en 1857 l'impression de son recueil. Il avait eu la bonne fortune, entre temps, de se rencontrer avec Auguste Poulet-Malassis, qui devint son ami. C'était un homme bien surprenant que ce Poulet-Malassis, ancien élève de l'École des chartes, imprimeur, fils d'imprimeur, honneur et gloire de sa corporation. Marchant de revers en revers, persécuté de tous côtés, emprisonné pour dettes, condamné à la déportation comme insurgé politique en 1848,

mais doué du feu sacré, actif, remuant, infatigable, il ne se laissa jamais abattre et ne tarissait pas d'une intrépide bonne humeur. « C'est le seul être, disait Baudelaire, dont le rire ait allégé mes tristesses en Belgique. » Il s'était dévoué à la cause des poètes. Il avait ce mérite rare de savoir reconnaître lui-même et choisir les talents. Il découvrit Baudelaire comme il avait découvert Banville. Il savait donner à tout ce qu'il touchait un tour original et un cachet particulier. La boutique qu'il eut un moment, à Paris, rue de Richelieu, était d'un goût charmant. On eût dit le temple des Muses. Au-dessus d'élégantes bibliothèques de chêne, il avait fait peindre à la fresque, en médaillons, des portraits de poètes contemporains parmi lesquels figurait celui de Baudelaire.

Poulet-Malassis était alors associé avec un M. de Broize, libraire à Alençon, comme le prouve le contrat suivant :

Entre MM. Poulet-Malassis et Eugène de Broize, imprimeurs-libraires à Alençon, d'une part, et M. Charles Baudelaire, littérateur, d'autre part,

A été convenu ce qui suit :

M. Charles Baudelaire vend à MM. Poulet-Malassis et Eugène de Broize deux ouvrages, l'un : les *Fleurs du Mal*, l'autre *Bric-à-brac esthétique*.

M. Charles Baudelaire livrera les *Fleurs du Mal* le 20 janvier prochain et le *Bric-à-Brac esthétique* à la fin de février.

Chaque tirage sera de mille exemplaires.

Pour prix de cette vente, M. Charles Baudelaire touchera par chaque volume tiré, vendu ou non, vingt-cinq centimes, soit un huitième du prix marqué sur le catalogue de MM. Poulet-Malassis et Eugène de Broize.

M. Charles Baudelaire s'interdit la reproduction, sous quelque forme que ce soit, de tout ou partie de la matière contenue dans ces deux volumes.

M. Charles Baudelaire ne pourra offrir ces ouvrages ou l'un de ces ouvrages à un autre libraire qu'au cas où les éditeurs, n'ayant plus en magasin qu'un petit nombre d'exemplaires, se refuseraient à les réimprimer.

Fait double à Paris le 30 décembre 1856.

L'impression des *Fleurs du Mal* dura cinq mois, tant Baudelaire s'y montra scrupuleux et soucieux de la perfection typographique. Il polissait incessamment ses vers et les repolissait. Aux réclamations impatientes de l'imprimeur, il répondait : « Je m'escrime contre une trentaine de vers insuffisants, désagréables, mal faits, mal rimants. Croyez-vous donc que j'aie la souplesse d'un Banville?... » Il avait mis :

De vieilles au miroir avec des vierges nues.

Il corrige : « et d'enfants toutes nues ». Il avait mis :

Son fantôme en dansant marche comme un flambeau.

Il corrige : « Son fantôme, dans l'air, danse comme un flambeau ».

Je veux te raconter, pour que tu le connaisses,

devient : « Je veux te raconter, ô molle enchanteresse; » — « O vertigineuse douceur » remplace avantageusement « O délicieuse douceur ». — « Ta gorge triomphante » annule heureusement « Ta gorge calme et fière ».

Mais Hippolyte alors en relevant la tête

ne le satisfait pas. Il trouve « levant sa jeune tête » qui donne au vers une allure plus dégagée. « Les cruels ébats » se transforment en « jeux destructeurs ». Il serait fastidieux en même temps qu'indiscret de relever toutes ses variantes. Il y a aussi la ponctuation qui l'oblige à des vérifications minutieuses. « Rappelez-vous, dit-il à Poulet-Malassis, qu'elle sert à noter non seulement le sens, mais la déclamation. » Poulet-Malassis, lui, n'envisage que le temps perdu. Il retourne les épreuves avec des annotations sévères : « Voilà deux mois que nous sommes sur les *Fleurs du Mal* pour en avoir imprimé cinq feuilles. Je ne vous en dis pas davantage. » A la fin, il éclate :

« Je crois, mon cher Baudelaire, que vous vous f..... de moi ! » (1).

Enfin le *Journal de la librairie* annonce l'apparition du livre dans son numéro du 11 juillet 1857.

L'auteur et les éditeurs comptaient sur un succès retentissant. Ils voyaient luire, au bout de leurs efforts, la gloire et la fortune. Il n'en devait résulter, pour eux, en fin de compte, que la faillite et la correctionnelle.

L'annonce des poursuites jeta le monde des lettres dans une stupéfaction profonde, et il faut bien convenir que la plupart des pièces incriminées n'avaient rien de strictement répréhensible, ni, surtout, si l'on considère la qualité du public restreint auquel s'adresse d'ordinaire un recueil de vers, de dangereux. Seul un excès de pruderie pouvait s'alarmer de pièces comme *les Bijoux*, *le Léthé*, *A celle qui est trop gaie* où la pensée se dissimule sous une forme trop subtile pour requérir le commun des lecteurs. Le poison, ici, si poison il y a, se détrempe de trop d'artifices pour être nocif. Les métamorphoses du *Vampire*, dont le mouvement est calqué sur le songe d'*Athalie*, est une fantaisie où les plus malveillants seraient bien embarrassés de trouver un appel à l'excitation des sens. L'une des pièces des *Femmes damnées* apparut si anodine au premier examen, que les juges, sentant le ridicule de la retenir, se hâtèrent de l'écarter. L'autre (*Delphine et Hippolyte*), quelles que soient les objections que l'on y puisse faire, se justifie aux yeux de l'artiste, du psychologue et du moraliste. C'est une peinture du vice si l'on veut, mais rachetée par le rappel de l'inéluctable châtiment. Il y aurait quelque excès à l'assimiler à une polissonnerie de boudoir. Non, rien de tout cela ne valait de mettre en mouvement l'action publique. Je ne vois que deux poèmes

(1) Les épreuves des *Fleurs du Mal* jointes à celles des *Épaves*, avec les annotations de Baudelaire, avaient été réunies par Poulet-Malassis et acquises, après sa mort, par un amateur, pour la somme de 237 fr. On croyait le document perdu. Il était passé aux mains de M. Parent, auteur de monographies romantiques, mort il y a une quinzaine d'années, puis de sa fille, et devait revoir le feu des enchères. Il fut adjugé à l'hôtel Drouot, le 23 novembre 1921, pour la bagatelle de 40.000 fr.

sur lesquels, à la rigueur, il était permis aux juges de se méprendre : *le Reniement de saint Pierre*, qui se présentait avec un faux air de blasphème, et *Lesbos*, où ce vers, adressé aux prêtresses d'un culte déconsidéré :

Votre religion comme une autre est auguste,

risquait d'éveiller des susceptibilités légitimes; mais ces deux pièces avaient paru, sans être inquiétées, la première dans *la Revue de Paris* (octobre 1852), la seconde dans l'Anthologie, de Julien Lemer, en 1850. Il y avait donc prescription et l'on s'explique mal comment l'opinion publique, après une si longue tolérance, pouvait s'en montrer, tout à coup, offensée. Encore Baudelaire, par condescendance aux préjugés et pour écarter tout malentendu, avait-il jugé à propos de faire suivre, dans son livre, *le Reniement de saint Pierre* d'une note où il disait :

Ce poème n'a été considéré, du moins par les gens d'esprit, que pour ce qu'il est véritablement, le pasticne des raisonnements de l'ignorance et de la fureur. Fidèle à son douloureux programme, l'auteur a dû, en parfait comédien, façonner son esprit à tous les sophismes comme à toutes les corruptions.

Et il avait pris la précaution de mettre son livre sous le patronage d'un ancêtre illustre, en odeur de sainteté jusque chez les plus rigoristes des prédicants : Agrippa d'Aubigné, dont il reproduisait les vers en épigraphe :

On dit qu'il faut couler les exécrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sépulcre encloses,
Et que par les esprits le mal ressuscité
Infectera les mœurs de la postérité,
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

Son calcul de prudence ne lui fut d'aucun secours. Les poursuites furent décidées. Le monde littéraire s'en montra

aussi surpris que Baudelaire, à tel point que plusieurs se sont avisés qu'elles pouvaient bien provenir d'autres motifs que du souci de prendre en main la cause de la morale outragée. Il advient souvent que de grands mots cachent de petites choses. Un fond trouble se mêle parfois aux décisions en apparence les plus légitimes. On a cherché à expliquer ces poursuites par le souci du gouvernement amené à sévir, coûte que coûte, contre la chose littéraire, pour se faire pardonner ses rigueurs contre les écrivains politiques et se donner, par ce système de contrepoids, couleur d'impartialité. D'autres ont parlé du besoin du ministère public de prendre sa revanche du récent acquittement de Flaubert. Baudelaire nous parle d'un conflit de ministres, d'une rivalité d'influences, de quelque chose enfin qui ressemble fort à une misérable intrigue de couloir.

On est d'accord pour reconnaître que l'article de Gustave Bourdin, le gendre de Villemessant, paru dans *le Figaro*, fut le signal des poursuites. Cet article, au lendemain de l'apparition des *Fleurs du Mal*, en dénonçait l'immoralité.

> Ce livre, disait l'auteur, est un hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur.

Et, après avoir signalé quatre pièces : *le Reniement de saint Pierre*, *Lesbos* et les deux *Femmes damnées*, il ajoutait :

> Si l'on comprend qu'à 20 ans, l'imagination d'un homme puisse se laisser entraîner à traiter de semblables sujets, rien ne peut justifier un homme de plus de 30 d'avoir donné la publicité à de semblables monstruosités.

L'article passe pour avoir été inspiré par M. Billaut, alors ministre de l'Intérieur, dont on savait les attaches avec *le Figaro*. Le fait n'a pas été prouvé, mais, comme l'écrit M. Louis Barthou :

> Il faut avouer que la coïncidence entre l'article et l'assignation, trop visiblement d'accord sur le choix des principales pièces, crée une présomption fâcheuse sinon contre le ministre, du moins contre le journal.

C'était aussi la conviction d'Asselineau et de Baudelaire lui-même, que le réquisitoire signé Bourdin était parti du ministère de l'Intérieur. Gustave Bourdin, le gendre de Villemessant, avait ses grandes et petites entrées au ministère et dans les milieux judiciaires, où l'accréditait son passé de rédacteur à la *Gazette des Tribunaux*, de sténographe, d'abord au Palais puis à l'Assemblée législative.

Et comme si l'on eût jugé en haut lieu l'attaque insuffisante, *le Figaro* revenant à la charge quelques jours après, le 12 juillet, publiait l'entrefilet suivant, signé J. Habans :

Avec M. Baudelaire, c'est de cauchemar qu'il faut parler. Les *Fleurs du Mal* sont destinées à chasser l'ennui qui rêve d'échafauds en fumant son houka, mais l'auteur n'a pas pris garde qu'il remplaçait infailliblement l'ennui par la nausée.

Lorsqu'on ferme le livre, après l'avoir lu tout entier comme je viens de le faire, il reste, dans l'esprit, une grande tristesse et une horrible fatigue. Tout ce qui n'est pas hideux y est incompréhensible. Tout ce que l'on comprend est putride...

Toutes ces horreurs de charnier étalées à froid, ces abîmes d'immondices fouillés à deux mains et les manches retroussées, devraient moisir dans un tiroir maudit.

Mais on croyait au génie de Baudelaire et il fallait exposer l'idole longtemps cachée à la vénération des fidèles. Et voilà qu'au grand jour, l'aigle s'est transformé en mouche. L'idole est pourrie et les adorateurs fuient en se bouchant le nez. Il en coûte assez cher de jouer au grand homme à huis clos et de ne savoir pas à propos brûler ces élucubrations martelées à froid dans la rage de l'impuissance.

On en arrive à se faire prendre au mot lorsqu'on dit :

> Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
> Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
> Il arrive souvent que sa voix affaiblie
>
> Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
> Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
> Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

Allons, un *Requiem* par là-dessus, et qu'on n'en parle plus !

Mais c'est surtout Bourdin qui avait exaspéré Baudelaire, à ce point que l'ayant rencontré, quelques jours plus tard

dans une école de natation, il fit mine de s'élancer sur lui pour lui infliger une correction méritée. L'occasion était d'autant plus tentante que Baudelaire entrant dans l'établissement habillé et botté, trouvait son adversaire en caleçon de bain. L'altercation ne fut évitée que grâce à l'intervention d'amis qui l'accompagnaient.

***

Si l'on s'est plu à rechercher la main de M. Billaut dans cette affaire, c'est qu'on le savait furieux, rapporte Asselineau, d'avoir lu dans le *Moniteur* l'article d'Édouard Thierry qui faisait l'éloge des *Fleurs du Mal*.

Ici, Asselineau a les apparences contre lui. L'article du *Figaro* est du 5 juillet 1857; celui d'Édouard Thierry du 14, donc postérieur. Mais ne nous hâtons pas de conclure qu'Asselineau avait tort. Il se peut que M. Billaut ait eu vent du plaidoyer d'Édouard Thierry et qu'il se soit empressé de prendre les devants pour en détruire l'effet. Il avait sur le cœur et ne voulait pas laisser se renouveler le coup de *Madame Bovary*, que Sainte-Beuve avait encensée au lendemain des poursuites dans ce même *Moniteur*, éloge que le ministère public dut encaisser comme un désaveu et un soufflet.

A cette époque la censure s'exerçait avec rigueur. Tous les articles de presse étaient soumis à la formalité du *visa*. Celui d'Édouard Thierry était d'autant mieux appelé à faire sensation qu'il paraissait dans le journal officiel de l'Empire, avec l'agrément du ministre d'État, M. Fould. On pouvait donc supposer que M. Fould avait fait sienne l'opinion d'Édouard Thierry, à savoir « que le désespoir et la tristesse étaient l'unique, mais SUFFISANTE moralité des *Fleurs du Mal* »; et cet article paraissait encore engager la responsabilité du ministre de l'Intérieur, de l'irascible M. Billaut, qui, pourtant, n'avait pas été consulté. Il n'avait plus, par représailles, qu'à faire cause commune avec son collègue de

la Justice, irrité de l'article du *Moniteur* comme d'une manœuvre déloyale pour « entraver l'attaque ». Leur méfiance à tous deux était d'autant plus éveillée qu'ils avaient des raisons de supposer M. Fould (en relations avec la famille Aupick) bien disposé pour Baudelaire. Ils n'en furent que plus acharnés à défendre ce qu'ils considéraient comme une atteinte à leurs prérogatives, comme l'empiétement abusif, dans leur propre domaine, d'un service étranger (1).

Baudelaire, instruit de la situation, en sentit le danger. Il établit ses batteries en conséquence :

Ne bougez pas, écrit-il à Poulet-Malassis qu'il savait affolé. Ne faites aucune démarche sans moi, vous pourriez me contrecarrer.

Il plaidera l'iniquité des poursuites, démontrée par l'impunité dont jouissent tant d'œuvres licencieuses du temps, non seulement admises, mais prônées et admirées. Il entend choisir ses exemples jusque chez Lamartine. Il engage son avocat, Me Chaix d'Est-Ange, à ne pas négliger « les monstruosités de *la Chute d'un ange* ».

Si vous voulez, lui propose-t-il, je chercherai avec vous les passages. Décidément, citez (avec dégoût et horreur) les bonnes ordures de Béranger : *le Bon Dieu*, *Margot*, *Jeanneton* (ou *Jeannette*).

Ces choix avaient leur importance. Lamartine était à l'Académie. L'Empire venait de décerner à Béranger des funérailles nationales. Baudelaire ne croit pas inutile de consulter Sainte-Beuve. Il en reçoit l'étrange conseil de plaider la nécessité. On reste rêveur devant le projet de défense esquissé par le critique :

Tout était pris dans le domaine de la poésie. Lamartine avait pris les cieux, Victor Hugo la terre, Laprade les forêts, Musset la passion

(1) Cf. *Ch. Baudelaire*, étude biographique d'Eugène Crépet, revue et complétée par Jacques Crépet, suivie des *Baudelairiana* d'Asselineau (Albert Messein, édit.).

et l'orgie éblouissante. D'autres le foyer, la vie rurale... Théophile Gautier l'Espagne et ses hautes couleurs. Que restait-il ? Ce que Baudelaire a pris. Il y a été comme forcé.

Impossible de résumer plus de sottises en moins de mots. Le système n'était pas seulement absurde, il était périlleux. Les juges, assez dénués de sens commun pour s'y arrêter, auraient pu répondre à Baudelaire « : Puisque Hugo, maître de la terre, n'a pas empêché Laprade de prendre les forêts, ni Gautier l'Espagne, il vous restait encore assez de choses à prendre avant de vous fourvoyer. » Mais il est probable que le roué et diabolique Sainte-Beuve, même s'il n'entendait pas tendre un piège à Baudelaire, se moquait ici de lui comme il s'en est moqué dans mainte autre circonstance, lors de sa candidature à l'Académie, notamment, qu'il s'était engagé à patronner alors que son discours se résume à ceci :

Ne prenons pas au sérieux la candidature de Baudelaire. En se présentant, il a simplement voulu attirer notre attention sur Théophile Gautier, son maître, digne de nos suffrages.

Baudelaire eut donc raison de s'en tenir à son propre système qui était le meilleur. Il sait aussi qu'il est bon de se renseigner sur ses juges et de faire agir, pour se les concilier, toutes les influences dont on dispose. Il en a dressé la liste. Les « monstres » se nomment :

Président : Dupaty.
Procureur impérial : Pinard.
Juges : Delesvaux, de Ponton d'Amécourt, Nacquart.

Pinard est le plus redoutable, à son sens, Baudelaire sait les moyens de l'atteindre par l'entremise d'amis communs : le romancier Brücker et Barbey d'Aurevilly. Il n'oublie pas non plus de solliciter l'appui de M^me^ Sabatier dont le salon réunit les célébrités du jour et qui a un pied dans tous les mondes. Il lui mande :

Flaubert avait pour lui l'impératrice. Il me manque une femme. Et la pensée bizarre que peut-être vous pourriez, par des relations et des canaux peut-être compliqués, faire arriver un mot sensé à une de ces grosses cervelles, s'est emparée de moi, il y a quelques jours.

Il juge même à propos, pour se familiariser avec ses juges, d'assister à une séance du tribunal, et c'est encore à Mme Sabatier qu'il confie :

J'ai vu mes juges jeudi dernier. Je ne dirai pas qu'ils ne sont pas beaux. Ils sont abominablement laids et leur âme doit ressembler à leur visage.

Asselineau prétend que Baudelaire était plein de confiance en l'acquittement. La vérité est que Baudelaire se montrait peu rassuré, mais il comptait sur les élections législatives qui se préparaient à ce moment et qui donnaient d'assez graves soucis au gouvernement pour lui faire négliger toute autre préoccupation. Il savait si bien son livre répréhensible qu'il n'avait pas osé tout d'abord l'offrir à sa mère et qu'il lui recommandait de ne pas le montrer autour d'elle à ses voisins de campagne. Pour la rassurer, il l'invite à ne considérer le scandale des poursuites « qui cause une vraie émotion dans Paris » que comme le fondement de sa fortune. Il lui écrit : « J'ai comparu devant le juge d'instruction. Mon interrogatoire a duré trois heures. J'ai trouvé d'ailleurs un magistrat très bienveillant. » Baudelaire fait dans sa lettre étalage de ses protections puissantes (Sainte-Beuve, Pietri), mais, à sa mère aussi, il confie qu'il lui manque une femme. » « Il y aurait peut-être moyen d'engager la princesse Mathilde dans cette affaire, mais je me creuse en vain le cerveau pour trouver le moyen. » Il s'avise même par lettre d'implorer la protection de M. Fould. Je ne sais si le ministre jugea à propos d'intervenir, mais Baudelaire n'en fut pas moins condamné.

***

La « comédie » se joua le jeudi 20 août 1857 à la sixième chambre.

La sixième chambre s'était, au dire des Goncourt, qui y avaient comparu précédemment, acquis, sous l'Empire, un tel renom de servilité, qu'on lui confiait la spécialité des délits de presse et d'opinion. Et il fallait que cette servilité fût bien grande, en effet, pour qu'elle acceptât de poursuivre les Goncourt uniquement coupables d'avoir reproduit des vers de Tahureau déjà cités dans le *Tableau de la poésie française au XVI*e *siècle* de Sainte-Beuve, ouvrage couronné par l'Académie française. Sans être beaucoup plus répréhensible, le cas de Baudelaire avait moins de chances d'échapper à la rigueur d'une condamnation. Le dossier du procès des *Fleurs du Mal* a péri dans l'incendie de la Commune et le *memento* qu'en avait rédigé Baudelaire, sauf de rares fragments, a disparu, mais, grâce à sa correspondance, aux mémoires du temps et à la *Revue des grands procès contemporains* (1), il nous a été possible de reconstituer la physionomie de l'audience.

Bien avant l'heure d'ouverture, la foule, venue par les rues encore pavoisées des drapeaux du 15 août, se pressait dans les couloirs du Palais et dans l'enceinte de la sixième chambre qui n'était pas celle d'aujourd'hui, mais que nous voyons revivre chez les Goncourt, avec ses deux fenêtres, son horloge et son papier vert. Tous les amis de Baudelaire étaient là, et toute l'avant-garde du Parnasse, mêlée aux oisifs du jeudi. Aux premiers rangs paradait un groupe de femmes élégantes et parfumées, aux crinolines épanouies, victorieuses des entraves du huis-clos.

La garde avait fort à faire pour contenir le flot des curieux qui s'étranglait aux portes. Bientôt l'huissier paraît annonçant : « Ces messieurs du Tribunal ! » Le bourdonnement

(1) *La Revue des grands procès contemporains*, t. III (1885), pp. 367-387.

cesse. Un mouvement d'attention se produit. On voit s'avancer, grave et solennel, le président, M. Dupaty, suivi des juges assesseurs : Delesvaux, Ponton d'Amécourt et Nacquart. C'est sous leurs traits que dame Justice, en cravate blanche et à besicles, prend possession de son comptoir de chêne ciré. « L'audience est ouverte! » glapit l'huissier, mais l'affaire des *Fleurs du Mal* ne vient qu'en troisième rôle. Il faut, au préalable, liquider quelques affaires sans importance dont le public se désintéresse. L'attente énerve d'autant plus qu'il fait une chaleur accablante. La sueur ruisselle aux tempes. Le jeu des éventails se précipite. Des avocats demandent un souffle d'air au va-et-vient d'une feuille de leurs dossiers. Des fronts s'épongent avec ténacité. Enfin, c'est le tour des *Fleurs du Mal.*

« Passez au banc ! » ordonne sèchement le président aux prévenus. De Broize a jugé préférable de faire défaut. Seuls, Baudelaire et Poulet-Malassis ont répondu à l'assignation et tous deux vont s'asseoir, entre deux gendarmes, à la place que viennent de quitter deux pâles voyous inculpés de je ne sais quel obscur méfait ni de quels cris séditieux. Minute d'émotion. La bousculade redouble aux portes. Clameurs. Disputes. Protestations de femmes étouffées. C'est en vain que l'huissier s'égosille à réclamer le silence. Le président menace de faire évacuer la salle. Le calme renaît. Le profil irrité de Baudelaire contraste avec la mine goguenarde de Poulet-Malassis, ce dur-à-cuire, au profil de « méphisto rouge-ardent », que rien n'intimide, qui en a vu bien d'autres et qui semble s'égayer prodigieusement du spectacle qu'il a sous les yeux. Les prévenus se lèvent tour à tour, sur l'injonction du président, pour subir leur interrogatoire.

— C'est bien ! vous pouvez vous rasseoir ! ordonne le sévère Dupaty. La parole est au ministère public !

Le redoutable Pinard surgit de sa tribune comme un grand diable du fond d'une boîte. Il agite des bras menaçants. Les manches de sa robe noire voltigent furieusement. On croit qu'il va tout avaler. Stupeur. Ce n'était qu'une façon de se

rajuster. L'ogre fléchit. Il manifeste, dès le début, un embarras visible. Il semble que cet homme hésite entre sa conscience et les devoirs de sa fonction. On sent qu'il a dû subir au préalable de rudes assauts et qu'il en reste intimidé. Ce n'est pas la qualité de poète qui l'impressionne chez Baudelaire. Il en ferait volontiers bon marché. C'est sa situation de famille. Il a, devant lui, le beau fils d'un général, sénateur, ambassadeur, qui fut directeur de l'École polytechnique, gouverneur de Paris, d'un homme qui fut le familier du duc d'Orléans, le protégé de Napoléon III et qui a laissé des amis puissants. Ce sont là des titres irréfutables à l'indulgence d'un ami du régime, d'un serviteur de l'ordre, d'un fonctionnaire avisé, soucieux des responsabilités, prudent par expérience, et que la crainte des répercussions fâcheuses amène à composition. On sait qu'avant l'audience il avait reçu la visite de Baudelaire et que leur entretien avait duré longtemps.

C'est donc sans conviction qu'il prononça le réquisitoire suivant :

— « Poursuivre un livre pour offense à la morale publique est toujours chose délicate. Si la poursuite n'aboutit pas, on fait à l'auteur un succès, presque un piédestal ; il triomphe, et on a assumé, vis-à-vis de lui, l'apparence de la persécution.

« J'ajoute que, dans l'affaire actuelle, l'auteur arrive devant vous, protégé par des écrivains de valeur, des critiques sérieux dont le témoignage complique encore la tâche du ministère public.

« Et cependant, messieurs, je n'hésite pas à la remplir. Ce n'est pas l'homme que nous avons à juger, c'est son œuvre ; ce n'est pas le résultat de la poursuite qui me préoccupe, c'est uniquement la question de savoir si elle est fondée.

« Charles Baudelaire n'appartient pas à une école. Il ne relève que de lui-même. Son principe, sa théorie, c'est de tout peindre, de tout mettre à nu. Il fouillera la nature humaine dans ses replis les plus intimes ; il aura pour la rendre, des tons vigoureux et saisissants ; il l'exagérera surtout

dans ses côtés hideux ; il la grossira outre mesure, afin de créer l'impression, la sensation. Il fait ainsi, peut-il dire, la contre-partie du classique, du convenu, qui est singulièrement monotone et qui n'obéit qu'à des règles artificielles.

« Le juge n'est point un critique littéraire, appelé à se prononcer sur des modes opposés d'apprécier l'art et de le rendre. Il n'est point le juge des écoles, mais le législateur l'a investi d'une mission définie : le législateur a inscrit dans nos codes le délit d'offense à la morale publique; il a puni ce délit de certaines peines, il a donné au pouvoir judiciaire une autorité discrétionnaire pour reconnaître si cette morale est offensée, si la limite a été franchie. Le juge est une sentinelle qui ne doit pas laisser passer la frontière. Voilà sa mission.

« Ici, dans le procès actuel, le ministère public devait-il donner l'éveil ? Voilà le procès. Pour le résoudre, citons dans ce recueil de pièces détachées celles que nous ne pouvons laisser passer sans protester.

« Je lis à la page 53, la pièce 20 intitulée les *Bijoux* et j'y signale trois strophes qui, pour le critique le plus indulgent, constituent la peinture lascive, offensant la morale publique :

Et ses bras et sa jambe et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient plus câlins que les Anges du mal,
Pour troubler le repos où mon âme était mise,
Et pour la déranger du rocher de cristal,
Où, calme et solitaire, elle s'était assise.

Je croyais voir assis, par un nouveau dessin,
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.
Sur ce teint fauve et brun, le fard était superbe.

« A la page 73, dans la pièce 30, intitulée le *Léthé*, je vous signale cette strophe finale :

Je sucerai, pour noyer ma rancœur,
Le népenthès et la bonne ciguë
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

« Dans la pièce 39 *A celle qui est trop gaie*, à la page 92, que pensez-vous de ces trois strophes où l'amant dit à sa maîtresse :

Ainsi, je voudrais une nuit
Quand l'heure des voluptés sonne,
Sur les trésors de ta personne,
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné,
Une blessure large et creuse;

Et, vertigineuse douceur,
A travers ces lèvres nouvelles
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur !

« De la page 187 à la page 197, les deux pièces 80 et 81 intitulées *Lesbos* et les *Femmes damnées* sont à lire tout entières. Vous y trouverez, dans leurs détails les plus intimes, les mœurs des tribades.

« A la page 206 la pièce 87, intitulée *les Métamorphoses du Vampire*, débute par ces vers :

La femme, cependant, de sa bouche de fraise,
En se tordant, ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laissait couler ces mots tout imprégnés de musc :
— « Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants,
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !

Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras redoutés,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi,
Les anges impuissants se damneraient pour moi ! »

« Sans doute, Baudelaire dira qu'à la strophe suivante, il a fait la contre-partie, en écrivant ces autres vers :

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
Et que languissamment je me tournai vers elle,
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants toute pleine de pus !
Je fermai les deux yeux dans ma froide épouvante,
Et quand je les rouvris à la clarté vivante,
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette
Ou d'une enseigne au bout d'une tringle de fer
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

« De bonne foi, croyez-vous qu'on puisse tout dire, tout peindre, tout mettre à nu pourvu qu'on parle ensuite du dégoût né de la débauche et qu'on décrive les maladies qui la punissent ?

« Messieurs, je crois avoir cité assez de passages pour affirmer qu'il y a eu offense à la morale publique. Ou le sens de la pudeur n'existe pas ou la limite qu'elle impose a été audacieusement franchie.

« La morale religieuse n'est pas plus respectée que la morale publique. Je signalerai sur ce second point *le Reniement de saint Pierre*, pièce 90, à la page 217, — *Abel et Caïn*, pièce 91, à la page 219, — *les Litanies de Satan*, pièce 92, à la page 222, — *le Vin de l'Assassin*, pièce 95, à la page 235.

« Prendre parti pour le reniement contre Jésus, pour Caïn contre Abel, invoquer Satan à l'encontre des saints, faire dire à l'assassin : « Je m'en moque comme de Dieu, du diable ou de la Sainte-Table », n'est-ce pas accumuler des débauches

de langage qui justifient l'ordonnance du juge d'instruction?

« Oui : il a dû renvoyer Baudelaire devant les juges correctionnels pour offense à cette grande morale chrétienne qui est en réalité la seule base solide de nos mœurs publiques.

« Pour justifier ce renvoi, pour amener ce débat public entre la prévention et la défense, les présomptions suffiraient et les présomptions y étaient. Mais, après les explications contradictoires de l'audience, avez-vous la certitude nécessaire pour condamner sur ce second chef ? Vous apprécierez si Baudelaire, cet esprit tourmenté, qui a voulu faire de l'étrange plutôt que du blasphème, a eu conscience de cette offense-là.

« L'offense à la morale publique, voilà celle que je trouve invinciblement démontrée et je tiens, sur ce point, à répondre à toutes les objections.

« La première objection qu'on me fera sera celle-ci : Le livre est triste ; le nom seul dit que l'auteur a voulu dépeindre le Mal et ses trompeuses caresses, pour en préserver. Ne s'appelle-t-il pas les *Fleurs du Mal* ? Dès lors, voyez-y un enseignement au lieu d'y voir une offense.

« Un enseignement ! Ce mot-là est bientôt dit. Mais, ici, il n'est pas la vérité. Croit-on que certaines fleurs au parfum vertigineux soient bonnes à respirer ? Le poison qu'elles apportent n'éloigne pas d'elles. Il monte à la tête ; il grise les nerfs ; il donne le trouble, le vertige et il peut tuer aussi.

« Je peins le Mal avec ses enivrements mais aussi avec ses misères et ses hontes, direz-vous ? Soit ! mais tous ces nombreux lecteurs pour lesquels vous écrivez, car vous tirez à plusieurs milliers d'exemplaires et vous vendez à bas prix; ces lecteurs multiples, de tout rang, de tout âge, de toute condition, prendront-ils l'antidote dont vous parlez avec tant de complaisance? Même chez vos lecteurs instruits, chez vos hommes faits, croyez-vous qu'il y ait beaucoup de froids calculateurs pesant le pour et le contre, mettant le contre-poids à côté du poids, ayant la tête, l'imagination, les sens parfaitement

équilibrés? L'homme n'en veut pas convenir, il a trop d'orgueil pour cela. Mais la vérité, la voici : l'homme est toujours plus ou moins infirme, plus ou moins faible, plus ou moins malade, portant d'autant plus le poids de sa chute originelle, qu'il veut en douter ou la nier. Si telle est sa nature intime tant qu'elle n'est pas relevée par de mâles efforts et une forte discipline, qui ne sait combien il prendra facilement le goût des frivolités lascives, sans se préoccuper de l'enseignement que l'auteur veut y placer?

« Pour tous ceux qui ne sont encore ni appauvris ni blasés, il y a toujours des impressions malsaines à recueillir dans de semblables tableaux. Quelles que soient les conséquences du désordre, si édifiés que soient à cet égard certains lecteurs, ils rechercheront surtout dans les pages de ce livre : La *Femme nue* essayant des poses devant l'amant fasciné (pièce 20). — La *Mégère libertine* qui verse trop de flammes et qu'on ne peut comme le Styx, embrasser neuf fois (pièce 24). — La *Vierge folle* « dont la jupe et la gorge aiguë aux bouts charmants versent le Léthé » (pièce 30). — La *Femme trop gaie*, dont l'amant châtie la chair joyeuse en lui ouvrant des lèvres nouvelles » (pièce 39). — Le *Beau navire* où la femme est décrite « avec la gorge triomphante, provocante, bouclier armé de pointes roses, tandis que les jambes, sous les volants qu'elles chassent, tourmentent les désirs et les agacent » (pièce 48) — La *Mendiante rousse* dont « les nœuds mal attachés dévoilent le sein tout nouvelet et dont les bras, pour la déshabiller, se font prier, en chassant les doigts lutins » (pièce 65). — *Lesbos*, « où les filles aux yeux doux (1), de leur corps amoureuses, caressent les fruits mûrs de leur nubilité » (pièce 80). — Les *Femmes damnées* ou les deux tribades (pièces 81 et 82). — Les *Métamorphoses* ou la *Femme*

(1) La citation est fautive. Baudelaire avait écrit : « *Les filles aux yeux creux* » et non « *aux yeux doux* » Cette variante appartient à M. Pinard et il convient de lui en laisser l'entière responsabilité (Pierre Dufay : *Introduction bibliographique aux Fleurs du Mal*. Edition du centenaire. Librairie des bibliophiles parisiens.)

vampire étouffant un homme en ses bras veloutés (1), abandonnant aux morsures son buste, sur les matelas qui se pâment d'émoi, au point que les anges impuissants se damneraient pour elle » (pièce 87). Dans ces pièces multiples où l'auteur s'évertue à forcer chaque situation comme s'il tenait la gageure de donner des sens à ceux qui ne sentent plus, messieurs, vous qui êtes juges, vous n'avez qu'à choisir. Le choix est facile car l'offense est à peu près partout.

« On me fait une seconde objection, en signalant, dans le passé, des livres tout aussi offensants pour la morale publique et qui n'ont pas été poursuivis. Je réponds qu'en droit, de semblables précédents ne lient pas le ministère public ; qu'en fait, il y a des questions d'opportunité qui expliquent souvent l'abstention et qui la justifient. Ainsi, on ne poursuivra pas un livre immoral qui n'aura nulle chance d'être lu ou compris; le déférer à la justice, ce serait l'indiquer au public et lui assurer peut-être un succès d'un jour qu'il n'aurait point eu sans cela.

« Mais cette réserve du ministère public ne pourra être, le lendemain, retournée contre lui. Autrement, son action ne serait plus libre. Si l'immoralité des productions s'accentue, il faut qu'il puisse toujours punir le vice, sans qu'on ait à lui reprocher de n'avoir pas antérieurement poursuivi. Sans cela le résultat final serait l'impunité absolue, à quelque degré qu'on fût descendu.

« Messieurs, j'ai répondu aux objections, et je vous dis : réagissez, par un jugement, contre ces tendances croissantes, contre cette fièvre malsaine qui porte à tout peindre, à tout décrire, à tout dire, comme si le délit d'offense à la morale publique était abrogé, et comme si cette morale n'existait pas.

« Le paganisme avait des hontes que nous retrouvons traduites dans les ruines des villes détruites, Pompéï et Herculanum. Mais au temple, sur la place publique, ses

(1) Encore une citation fautive. Baudelaire a écrit « bras redoutés ».

statues ont une nudité chaste. Ses artistes ont le culte de la beauté plastique; ils rendent les formes harmonieuses du corps humain, et ne nous le montrent pas avili ou palpitant sous l'étreinte de la débauche. Ils avaient le respect de la vie sociale.

« Dans notre société imprégnée de christianisme, ayons au moins ce même respect.

« J'ajoute que le livre n'est pas une feuille légère qui se perd et s'oublie comme le journal. Quand le livre apparaît, c'est pour rester; il demeure dans nos bibliothèques, à nos foyers, comme une sorte de tableau. S'il a ces peintures obscènes qui corrompent ceux qui ne savent rien encore de la vie, s'il excite les curiosités mauvaises et s'il est aussi le piment des sens blasés, il devient un danger toujours permanent, bien autrement que cette feuille quotidienne qu'on parcourt le matin, qu'on oublie le soir, et qu'on collectionne rarement.

« Je sais bien qu'on ne sollicitera l'acquittement qu'en vous disant de blâmer le livre dans quelques considérants bien sentis. Vous n'aurez pas, messieurs, ces imprévoyantes condescendances. Vous n'oublierez pas que le public ne voit que le résultat final. S'il y a acquittement, le public croit le livre absolument amnistié; il oublie vite les attendus, et s'il se les rappelait, il les réputerait démentis par le dernier mot de la sentence. Le juge n'aurait mis personne en garde contre l'œuvre, et il encourrait un reproche qu'il était loin de prévoir, et qu'il ne croyait pas mériter, celui de s'être contredit.

« Soyez indulgent pour Baudelaire, qui est une nature inquiète et sans équilibre. Soyez-le pour les imprimeurs, qui se mettent à couvert derrière l'auteur. Mais donnez, en condamnant, au moins certaines pièces du livre, un avertissement devenu nécessaire. »

Le « redoutable » Pinard se rassied et c'est au tour de l'avocat, Me Gustave Chaix d'Est-Ange de prendre la parole :

— « Charles Baudelaire, dit-il, n'est pas seulement le grand artiste et le poète profond et passionné au talent duquel

l'honorable organe du ministère public a tenu lui-même à rendre un hommage public.

« Il est plus; il est un honnête homme et c'est pour cela qu'il est un artiste convaincu... Son œuvre, il l'a longtemps méditée... elle est le fruit de plus de huit années de travail; il l'a portée, il l'a mûrie dans son cerveau avec amour, comme la femme porte dans ses entrailles l'enfant de sa tendresse...

« Et maintenant, vous comprendrez la désolation véritable et la douleur profonde de ce créateur sincère et convaincu qui, lui aussi, aurait pu mettre en tête de son œuvre : « C'est ici un livre de bonne foi, » et qui la voit méconnue et traduite à votre barre comme contraire à la morale publique et à la morale religieuse.

« Est-ce que sérieusement ses intentions peuvent être douteuses? Est-ce que vous pouvez hésiter un instant sur le but qu'il a poursuivi et sur la fin qu'il s'est proposée? Vous l'avez entendu lui-même, il n'y a qu'un moment, dans les explications si loyales qu'il vous a données et vous avez été frappés sans doute et émus de ces protestations d'un honnête homme.

« Il a voulu tout peindre, vous a dit le ministère public. Il a voulu tout mettre à nu. Il a fouillé la nature humaine dans ses replis les plus intimes, avec des tons vigoureux et saisissants. Il l'a exagérée dans ses côtés hideux, en les grossissant outre mesure. — Prenez garde en parlant ainsi, dirai-je à M. le Substitut. Êtes-vous sûr, vous-même, de ne pas exagérer quelque peu le style et la manière de Baudelaire, de ne pas forcer la note et de ne pas pousser au noir? Mais enfin, soit! C'est là sa méthode et c'est là son procédé. Où est la faute, je vous prie, au point de vue même de l'accusation? Où est la faute, et surtout, où peut être le délit, si c'est pour le flétrir qu'il exagère le mal, s'il peint le vice avec des tons vigoureux et saisissants parce qu'il veut vous en inspirer une haine plus profonde et si le pinceau du poète vous fait de tout ce qui est odieux une peinture horrible, précisément pour vous en donner l'horreur ?...

« On vous a dit et, avec raison, messieurs, que le juge n'est point un critique littéraire, qu'il n'a pas à se prononcer sur les modes opposés de comprendre et de rendre l'art, qu'il n'a pas à décider entre les écoles de style ; c'est pour cela que, dans les affaires de cette nature, ce n'est pas la forme qu'il faut interroger, mais le fond. Et l'on risquerait fort de se tromper et de ne pas faire bonne et équitable justice, si l'on se laissait entraîner par quelques expressions exagérées, violentes, parsemées, çà et là, sans aller au fond des choses, sans rechercher les intentions sincères, sans se rendre un compte bien exact de l'esprit qui anime le livre.

« A cet égard, vous avez, je vous l'ai dit, les déclarations et les protestations de l'homme, qu'il faut rapprocher de son honorabilité parfaite et puisqu'il s'agit de ses intentions, vous avez encore autre chose, c'est le livre lui-même.

« Et d'abord le poète vous prévient par son titre, qui est là comme en vedette, pour annoncer la nature et le genre de l'œuvre. C'est le *Mal* qu'il va vous montrer, la flore des lieux malsains, les fruits des végétaux vénéneux, son titre vous le dit, — comme le titre de l'*Enfer*, lorsqu'il s'agit de l'œuvre de Dante, — mais il va vous montrer tout cela, pour le flétrir, pour vous en donner l'horreur, pour vous en inspirer la haine et le dégoût.

« Après le titre, je lis l'épigraphe. Là est toute la pensée de l'auteur. Là est tout l'esprit du livre. C'est un second titre, pour ainsi dire, plus explicite que le premier et qui l'explique, le commente et le développe :

On dit qu'il faut couler les exécrables choses.....

« La pensée intime de l'auteur, vous la trouverez encore plus nettement marquée dès les premiers vers. Il les adresse au lecteur et voici ce qu'il lui dit :

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches ;
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaiment dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !
Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

« Transformez cela en prose, messieurs, supprimez la rime et la césure, recherchez ce qu'il y a au fond de ce langage puissant et imagé, quelles intentions s'y cachent et dites-moi si nous n'avons jamais entendu tomber ce même langage du haut de la chaire chrétienne et des lèvres de quelque prédicateur ardent? Dites-moi si nous ne trouverions pas les mêmes pensées et quelquefois peut-être les mêmes expressions dans les homélies de quelque rude et sévère Père de l'Église?

« Voilà donc son programme, si je puis me servir de ce mot. C'est la guerre déclarée aux vices et aux bassesses de l'humanité et comme une malédiction lancée à toutes les hontes qui

Occupent nos esprits et travaillent nos corps.

Il s'indigne parce que :

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches,

et c'est véritablement le langage élevé d'un moraliste qu'il tient, dans cette première page où il entre en communication avec le lecteur pour stigmatiser si rudement

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine...

« Voilà tout ce qu'il veut poursuivre, tout ce qu'il veut châtier dans des vers vengeurs et, certes, ce n'est pas pour de pareils sentiments que vous le condamneriez. Serait-ce donc pour la méthode employée, pour le procédé auquel il a recours, pour ce que j'appellerai sa manière? Peindre le vice mais le peindre sous des couleurs violentes, je dirai, si vous le voulez, sous des couleurs exagérées, — pour mieux faire ressortir ce qu'il renferme d'odieux ou de repoussant, voilà le procédé.

« Certes, il est vieux comme le monde et sans doute Baudelaire n'a pas le mérite de l'invention, il est de tous les temps et de toutes les littératures; tous les grands écrivains, tous les poètes, tous les prosateurs, tous les moralistes l'ont employé, tous les orateurs profanes et tous les orateurs sacrés s'en sont servi ; ce procédé ce n'est pas autre chose que l'ilote ivre, montré en spectacle à la jeunesse spartiate, pour lui inspirer l'horreur de l'ivresse.

« Au théâtre, que voyons-nous autre chose? Est-ce que vous connaissez une seule pièce dans laquelle on ne vous montre pas l'homme malhonnête, qu'on vous peint sous les couleurs les plus noires, dont on vous inspire la haine, le traître en un mot, que la Providence ne manque pas de frapper à la fin, il est vrai, que pour mieux faire ressortir son indignité et augmenter l'aversion du spectateur? On ne manque guère de lui opposer l'honnête homme, l'homme vertueux qui triomphe; — c'est ce qu'on appelle le vice puni et la vertu récompensée. — Qu'est-ce donc que ce procédé, messieurs, si ce n'est celui de Baudelaire? Et s'il est ainsi employé constamment et partout et par tous, c'est qu'on n'a pas encore trouvé un meilleur moyen de corriger les hommes...

« Un écrivain qui s'y connaissait bien un peu, sans doute, et dont l'autorité vaut bien quelque chose, — Molière, — n'a-t-il pas écrit dans sa préface du *Tartufe :*

Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire ; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts.

« J'ai parlé de Molière et du *Tartufe*. Ai-je besoin de rappeler ici le sort qui attendait ce chef-d'œuvre à son apparition; la cabale des faux dévots, la lutte véritable qu'il fallut subir pour arriver à la représentation et la volonté même, la volonté la plus expresse du grand Roi nécessaire pour que la pièce pût être donnée? « Monsieur le premier Président ne veut pas qu'on la joue, » avait dit l'immortel auteur...

« Aujourd'hui nous ne comprenons plus ces obstacles; nous nous étonnons de cette résistance. Nous savons bien

Qu'il est de faux dévots ainsi que de faux braves,

et que, sous peine de prendre la fausse monnaie à l'égal de la bonne, il faut distinguer entre l'hypocrisie et la dévotion. Nous applaudissons tous aux traits sanglants dont le caractère odieux d'un Tartufe est flagellé en d'admirables vers...

Et c'est Molière encore qui ajoute dans sa préface :

Peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre ; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat ? Il n'y a nulle apparence à cela et l'on doit approuver la comédie du Tartufe ou condamner toutes les comédies.

« Tout cela, messieurs, est-ce un lieu commun? Est-ce de ma part quelque hors-d'œuvre inutile, puisque nous sommes aujourd'hui de l'avis de Molière ?

« Mais alors pourquoi poursuivez-vous Baudelaire? C'est le même procédé qu'il emploie. Il vous montre le vice, mais il vous le montre odieux. Il vous le peint sous des couleurs repoussantes parce qu'il le déteste et veut le rendre détestable, parce qu'il le hait et veut le rendre haïssable, parce qu'il le méprise et veut que vous le mépriseiez.

« Et puisque nous examinons, ici, la question du procédé littéraire, voulez-vous me permettre de vous citer quelques lignes de Balzac écrites par lui dans une lettre et d'autant plus intéressantes que cette lettre n'a pas été imprimée dans ses œuvres ?

Moraliser son époque est le but que tout écrivain doit se proposer, sous peine de n'être qu'un *amuseur de gens*, mais la critique a-t-elle des procédés nouveaux à indiquer aux écrivains qu'elle accuse d'immoralité ? Or le procédé ancien a toujours consisté à montrer la plaie. Lovelace est la plaie dans l'œuvre colossale de Richardson. Voyez Dante : le *Paradis* est, comme poésie, comme art, comme suavité, comme exécution, bien supérieur à l'*Enfer*. Le *Paradis* ne se lit guère, c'est l'*Enfer* qui a saisi les imaginations à toutes les époques. Quelle leçon ! N'est-ce pas terrible ?... Que répondra le critique ? Enfin le doux et saint Fénelon n'a-t-il pas été contraint d'inventer les épisodes dangereux de *Télémaque* ? Otez-les, Fénelon devient Berquin, plus le style. Qui relit Berquin ? Il faut la candeur de nos douze ans pour le supporter.

Les grandes œuvres subsistent par leur côté passionnel. Or la passion, c'est l'excès, c'est le Mal. L'écrivain a noblement rempli sa tâche, lorsqu'en prenant cet élément essentiel à toute œuvre littéraire, il l'accompagne d'une grande leçon. A mon sens, une œuvre profondément immorale est celle où l'on attaquerait les bases de la société par parti pris ; où l'on justifierait le Mal, où l'on saperait la propriété, la religion, la justice...

Supposez un homme de génie accomplissant le tour de force impossible d'un drame rempli d'honnêtes gens. Cette pièce n'aurait pas deux représentations...

« Tout cela est vrai, messieurs : non ! l'affirmation du *Mal* n'en est pas la criminelle approbation. Les poètes satiriques, les dramaturges, les historiens n'ont jamais été accusés de tresser des couronnes pour les forfaits qu'ils racontent, qu'ils produisent sur la scène. Baudelaire, qui les a cueillies et recueillies, n'a pas dit que ces *Fleurs du Mal* étaient belles, qu'elles sentaient bon, qu'il fallait en orner son front, en emplir ses mains et que c'était là la sagesse; au contraire, en les nommant, il les a flétries. Il n'a rien dit en faveur des vices qu'il a moulés si énergiquement dans ses vers. On ne l'accusera pas de les avoir rendus aimables. Ils y sont hideux, nus, tremblants, à moitié dévorés par eux-mêmes, comme on les conçoit dans l'Enfer et, pour m'appuyer ici sur l'autorité d'un critique éminent qui est un de nos grands écrivains, j'ajouterai avec M. Barbey d'Aurevilly :

Le poète, terrible et terrifié, a voulu nous faire respirer l'abomination de cette épouvantable corbeille qu'il porte sur sa tête, hérissée

d'horreur. C'est là réellement un grand spectacle ! Depuis le coupable cousu dans un sac, qui déferlait sous les ponts humides et noirs du moyen âge, en criant qu'il fallait laisser passer une justice, on n'a rien vu de plus tragique que la tristesse de cette poésie coupable qui porte le faix de ses vices sur son front livide. Laissons-la donc passer aussi ! On peut la prendre pour une justice, — la justice de Dieu !

« Et sur les intentions du poète et sur le procédé littéraire, voilà ce que j'avais à dire.

« Il me reste à rechercher maintenant s'il a dépassé les limites permises et si dans cette œuvre impétueuse et puissante, la morale religieuse et la morale publique sont outragées comme le prétend le ministère public. *Outragées*, vous entendez bien, Messieurs, et vous savez toute la portée de ce mot. La loi, comme on l'a dit, n'est pas une loi d'intolérance. Elle n'a pas eu, pour objet, d'armer contre tous les auteurs, tous les mécontentements possibles d'un rigoureux casuiste, toutes les susceptibilités d'un esprit trop facile à effaroucher. On n'a pas voulu frapper, par des dispositions pénales, tout ce qui pourrait faire murmurer une prude ou colorer les joues d'une Agnès.

> Et d'abord, j'en préviens les mères de famille,
> Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
> Dont on coupe le pain en tartines...

a dit l'auteur d'*Albertus*.

« Le mot *outrage* a été substitué, dans la loi, au mot *atteinte* que portait le projet. On a compris que le mot *atteinte* avait un sens trop étendu. Il ne suffit donc pas, pour justifier la poursuite que vous rencontriez, dans une œuvre incriminée, des passages que réprouve la rigueur d'une sévérité ombrageuse et d'une pruderie trop facilement inquiétée; ce qu'il faut, pour condamner, c'est le cynisme grossier; c'est une brutalité calculée et volontairement dangereuse; en un mot, pour rentrer dans la définition légale, il faudra que la licence ait été violemment exagérée et qu'elle ait pris le caractère d'un *outrage*.

« Un autre point qu'il importe de ne pas oublier et sur lequel j'appelle votre attention, c'est que l'œuvre de Baudelaire n'est pas une réunion de pièces isolées, indépendantes les unes des autres, sans lien et sans suite et sans ordre entre elles. A cet égard, permettez-moi, de recourir encore à l'autorité littéraire de M. Barbey d'Aurevilly :

Nous ne pouvons, dit-il, nous ne voulons rien citer du recueil de poésies en question, et voici pourquoi : une pièce n'aurait que sa valeur individuelle et, il ne faut pas s'y méprendre, dans le livre de M. Baudelaire, chaque poésie a, de plus que la réussite des détails ou de la fortune de la pensée, une valeur très importante d'ensemble et de situation qu'il ne faut pas lui faire perdre en la détachant... Les *Fleurs du Mal* ne sont pas à la suite les unes des autres, comme tant de morceaux lyriques dispersés par l'inspiration et ramassés dans un recueil, sans autre raison que de les réunir. Elles sont moins des poésies qu'une œuvre de la *plus forte unité*. Au point de vue de l'art et de la sensation esthétique, elles perdraient beaucoup à n'être pas lues *dans l'ordre* où le poète, qui sait bien ce qu'il fait, les a rangées. Mais elles perdraient bien davantage au *point de vue de l'effet moral* que nous avons signalé au commencement de ces articles.

« Eh bien ! qu'a fait le ministère public ? De cet ensemble, dans lequel tout se tient, il a détaché quelques morceaux. Il a pris quelques lignes, quelques phrases, ou même quelques lambeaux de phrases. Il les a rapprochés, réunis, groupés dans une habile et dangereuse énumération, de façon que vous n'apercevez que ce qui est mauvais et cela, avec une continuité qui vous frappe, qui vous saisit, qui vous révolte. Vous n'avez que le poison sans le remède. Vous n'avez que des extraits âcres, violents, concentrés, isolés de tout ce qui devait les atténuer et les adoucir... Est-ce juste, Messieurs ? Est-ce là un procédé acceptable ou tout au moins qui soit de nature à vous donner le point de vue véritable et exact sous lequel l'œuvre de l'écrivain doit être considérée ?

« Ainsi et lorsqu'il s'agit de l'outrage à la morale religieuse, on vous signale trois pièces : *le Reniement de saint Pierre* — *Abel et Caïn*, — *le Vin de l'assassin*. Et après qu'on a relevé dans chacune de ces pièces, les passages les plus saillants, on

se croit autorisé à dire devant vous, qu'il n'est pas permis de prendre parti pour le reniement de saint Pierre contre Jésus, pour Caïn contre Abel, pour Satan contre les saints, et l'on serait tenté de croire, sur la parole du ministère public, que les sentiments du poète et l'esprit qui l'anime, se traduisent par ces mots qu'on vous a cités :

> Je m'en moque comme de Dieu.
> Du diable ou de la Sainte Table.

« Mais ouvrez le livre, vous verrez que ces trois pièces poursuivies, aussi bien que celles qui suivent, se trouvent placées sous une rubrique spéciale : RÉVOLTE.

« Vous verrez que le poète a pris soin de déclarer lui-même que les sentiments qu'il exprime ne sont pas les siens et que les plaintes, les malédictions, les blasphèmes même que contiennent ces vers, il les répudie et les condamne. On ne doit les considérer, dit-il, que comme un *pastiche des raisonnements de l'ignorance et de la fureur*...

« Non ! ce ne sont pas là les sentiments de Baudelaire et, certes, je ne puis mieux vous le prouver qu'en vous lisant l'hymne entraînant dans lequel, parlant cette fois son propre langage, ouvrant son âme à ses propres pensées, il s'abandonne en un cantique d'amour et de bénédiction :

> Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,
> Le poète serein lève ses bras pieux,
> Et les vastes éclairs de son esprit lucide
> Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :
>
> « — Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
> Comme un divin remède à nos impuretés
> Et comme la meilleure et la plus pure essence
> Qui prépare les forts aux saintes voluptés !
>
> « Je sais que vous gardez une place au poète
> Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
> Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
> Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

« Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

« Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair ;

« Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons primitifs.
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! »

« Comprenez-vous, maintenant, Messieurs, le danger de juger une œuvre entière, une œuvre d'ensemble, sur quelques pièces isolées, sur quelques vers détachés, sur quelques expressions prises çà et là habilement rapprochées? Quel est le poète et quelle est l'œuvre qui pourraient résister à un examen fait de cette sorte? Pour moi, je n'en connais pas et vous me permettrez d'en prendre un exemple illustre. Je ne pense pas que les *Harmonies poétiques* aient jamais été suspectes. Je ne pense pas qu'on les ait jamais accusées de contenir un outrage à la morale religieuse... Et, cependant, écoutez :

Lorsque du Créateur la parole féconde,
Dans une heure fatale, eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

« Va ! dit-il, je te livre à ta propre misère,
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi.
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide,
Qu'à jamais loin de moi le destin soit ton guide
Et le malheur ton roi. »

Il dit : Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement ;
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le Mal dès lors régna dans son immense empire ;
Dès lors, tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir ;
Et la terre et le ciel et l'âme et la matière
Tout gémit, et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,
Cherchez Dieu dans son œuvre ; invoquez, dans vos peines,
Ce grand consolateur,
Malheureux ! sa bonté de son œuvre est absente ;
Vous cherchez votre appui ? L'univers vous présente
Votre persécuteur.

. . . . . .

Créateur tout-puissant, principe de tout être,
Toi, pour qui le possible existe avant de naître,
Roi de l'immensité,
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité !

Sans t'épuiser jamais sur toute la nature,
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu.
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte :
Ah ! ma raison frémit. Tu le pouvais, sans doute,
Tu ne l'as pas voulu.

. . . . . .

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins !
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des Destins !

Terre, élève ta voix, Cieux, répondez ; abîmes,
Noir séjour où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir !
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir !

.....

Hé quoi ! tant de tourments, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels ?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels.

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non ! non ! n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le malheur :
Jusqu'à ce que la mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur !

« Que cela est beau, Messieurs, et quels admirables vers ! Je ne crois pas que la poésie puisse s'élever plus haut et planer avec plus de puissance en un vol plus majestueux ; mais demandez donc à la morale religieuse ce qu'elle pense de ce cri de révolte ? Ce n'est pas *Désespoir* qu'il fallait nommer cette pièce, c'est *Imprécation*, c'est *Blasphème*, c'est *Malédiction*... Qui donc a jamais pensé cependant à juger du poète et de ses sentiments religieux sur les vers que je viens de lire ? Qui donc a songé à l'accuser ; qui donc aurait osé poursuivre Lamartine pour outrage à la morale religieuse ?

« Messieurs, je n'insisterai pas davantage sur ce point. Aussi bien, le ministère public lui-même, sans abandonner l'accusation en ce qui touche la morale religieuse, ne paraît pas la réclamer avec insistance ; mais il n'en est pas de même quand il s'agit de la morale publique. Il lui faut une condamnation. Il veut bien qu'on la prononce légère ; il vous convie à l'indulgence, mais il tient absolument à ce que nous soyons condamnés, parce qu'il faut, dit-il, un avertissement.

« Eh ! bien, je vous demande s'il est juste, parce qu'un avertissement paraît nécessaire au ministère public, que cet avertissement tombe sur la tête de Baudelaire ? Vous êtes seul juge, dites-vous, de l'opportunité de la poursuite. Il y aurait bien des choses à répondre à une pareille théorie et l'opportunité en matière de poursuites judiciaires me paraît, tout au moins, une thèse peu juridique, mais, en tout cas, et si vous êtes, vous, ministère public, juge de l'opportunité, encore une fois, pourquoi choisissez-vous Baudelaire ? Pourquoi sont-ce les *Fleurs du Mal* que vous voulez frapper, alors qu'assurément et le poète et ses filles n'ont mérité :

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

« Certes, je ne demande de poursuites contre personne et l'on ne peut supposer que ce soit là ma pensée, l'interpréter ainsi ce serait la dénaturer ; ce que je veux dire c'est qu'il ne peut y avoir deux poids et deux mesures ; la morale publique est une et quand elle n'est pas outragée par tant d'œuvres qui remplissent nos bibliothèques, qui s'impriment et se réimpriment sans cesse, sous vos yeux, par tant d'autres qui naissent chaque jour, soit en vers, soit en prose, comment la morale publique serait-elle outragée par les quelques morceaux que le ministère public vous demande de condamner dans l'œuvre de Baudelaire ?

« Ces pièces, vous les connaissez et je ne puis les relire ici. Laissez-moi dire, en passant, que dans le nombre, il y en a d'admirables, entre autres *Lesbos* et les *Femmes damnées*, qu'au point de vue poétique il est impossible de ne pas louer sans réserve.

Mère des jeux latins et des voluptés grecques
Lesbos où les baisers languissants et joyeux...
Font l'ornement des nuits et des jours glorieux.

« Quant aux *Femmes damnées*... que M. le Substitut a appelées les deux tribades ! ! ! ce qui est vif comme langage...

et certes, nous n'aurions jamais osé nous permettre de pareils mots devant le tribunal, quant aux *Femmes damnées*, car je demande la permission de préférer l'expression de mon client à celle du ministère public, — écoutez ces strophes :

A la pâle clarté des lampes languissantes,
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait d'un œil troublé par la tempête,
De sa naïveté le ciel déjà lointain,
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout paraît sa fragile beauté.

Puis, fidèle au rôle qu'il s'est tracé, le poète, après avoir montré le vice, le flagelle en des vers vengeurs et quels vers! Écoutez, Messieurs :

Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel ;
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes,
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage.
Ombres folles, courez au but de vos désirs ;
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs!

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes ;
Par les fentes des murs des miasmes fiévreux
Filtrent en s'enflammant ainsi que des lanternes
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et roidit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts courez comme les loups ;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous !

« Je n'ai pas résisté au désir de vous citer ces beaux vers, mais vous, Messieurs, dans la chambre du Conseil, vous relirez toutes les pièces poursuivies et vous vous demanderez si c'est bien là ce qui constitue le délit d'outrage à la morale publique ; vous vous le demanderez en comparant l'œuvre de Baudelaire et les quelques vers que peuvent contenir quelques pièces, en les comparant, dis-je, à ce que vous lisez tous les jours dans notre littérature moderne, et je parle ici des auteurs les plus illustres, les plus aimés, les plus populaires, de ceux que personne n'a jamais pensé à incriminer au point de vue de l'outrage à la morale publique; et pourtant jamais Baudelaire n'est allé si loin qu'eux...

« Vous trouverez dans mon dossier toute une série, et je vous assure qu'elle est nombreuse, de pièces détachées que j'ai recueillies dans notre littérature moderne. Cela fait une assez jolie collection. Vous me permettez bien de vous en lire quelques pièces. Voici, par exemple, les œuvres de ce poète charmant qui s'appelle Alfred de Musset. Est-ce qu'il n'a pas commis la ballade à la lune :

Peut-être quand déchante
Quelque pauvre mari,
Méchante,
De loin tu lui souris.

Dans sa douleur amère,
Quand au gendre béni
La mère
Livre la clé du nid ;

Le pied dans sa pantoufle,
Voilà l'époux tout prêt
Qui souffle
Le bougeoir indiscret.

Au pudique hyménée
La vierge qui se croit
Menée,
Grelotte en son lit froid.

Mais Monsieur tout en flamme
Commence à rudoyer
Madame
Qui commence à crier.

« Ouf ! dit-il, je travaille,
Ma bonne, et ne fais rien
Qui vaille,
Tu ne te tiens pas bien ! »

« Je vous le demande, Messieurs, y a-t-il, dans tous ces vers de Baudelaire, quelque chose qui approche de ces simples mots et de cette image :

Tu ne te tiens pas bien !

« Vous nous reprochez la pièce qui s'appelle les *Bijoux*. Pourquoi, je vous prie ? Est-ce donc parce que :

La très chère était nue et, connaissant mon cœur,
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores.

« Sur cette nudité qui vous choque et que vous voulez élever à la hauteur d'un outrage à la morale publique, — comme si l'on pouvait supprimer le nu dans l'art et l'interdire à la poésie plus qu'à la peinture ou à la statuaire — c'est encore avec Musset que je vais vous répondre :

Le sofa sur lequel Hassan était couché
Etait dans son espèce une admirable chose.
Il était de peau d'ours, — mais d'un ours bien léché, —
Moelleux comme une chatte et frais comme une rose;
Hassan avait d'ailleurs une très noble pose :
Il était nu comme Eve à son premier péché.

Quoi tout nu ! dira-t-on ? — n'avait-il pas de honte,
Nu ! dès le second mot ! — Que sera-ce à la fin ?
Monsieur, excusez-moi : — je commence ce conte
Juste quand mon héros vient de sortir du bain.
Je demande pour lui l'indulgence et j'y compte ;
Hassan était donc nu, — mais nu comme la main, —

Nu comme un plat d'argent, — nu comme un mur d'église,
Nu comme le discours d'un académicien.
Ma lectrice rougit et je la scandalise.
Mais comment se fait-il, madame, que l'on dise
Que vous avez la jambe et la poitrine bien ?
Comment le dirait-on si l'on n'en savait rien ?

Madame alléguera qu'elle monte en berline ;
Qu'elle a passé les ponts quand il faisait du vent ;
Que lorsqu'on voit le pied, la jambe se devine ;
Et tout le monde sait qu'elle a le pied charmant.
Mais moi qui ne suis pas du monde, j'imagine
Qu'elle aura trop aimé quelque indiscret amant.

Et quel crime est-ce donc de se mettre à son aise
Quand on est tendrement aimée, — et qu'il fait chaud ?
On est si bien tout nu, dans une large chaise !
Croyez-m'en, belle dame, et, ne vous en déplaise,
Si vous m'apparteniez, vous y seriez bientôt ;
Vous en crieriez sans doute un peu, — mais pas bien haut !

. . . . . .

Tout est nu sur la terre, hormis l'hypocrisie ;
Tout est nu dans les cieux ; tout est nu dans la vie,
Les tombeaux, les enfants et les divinités.
Tous les cœurs vraiment beaux laissent voir leurs beautés.
Ainsi donc le héros de cette comédie
Restera nu, madame, — et vous y consentez.

« Que de beaux vers de Musset je pourrais vous citer surtout dans *Rolla*, ou dans *Portia*... et qu'il faudrait supprimer si c'était là de l'outrage à la morale publique !!!

« Mais que dire aussi du poète populaire, de Béranger, dont Perrotin a publié, il y a peu de temps, une nouvelle et si magnifique édition? Faudra-t-il aussi expurger Béranger?

Faudra-t-il retrancher tant de pièces charmantes? Faudra-t-il supprimer et les *Deux sœurs de charité* et la *Cantharide* et *Jeannette* et la *Grand'mère* et le *Chapeau de la mariée*? Non, n'est-il pas vrai? et personne ne le voudrait. Et pourtant la *Grand'mère*, vous savez bien ce qu'elle dit le soir de sa fête, « de vin pur ayant bu deux doigts » :

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu.

Quoi, maman, vous n'étiez pas sage ?
— Non vraiment ; et de mes appas
Seule, à quinze ans, j'appris l'usage
Car, la nuit, je ne dormais pas.

Maman, vous aviez le cœur tendre ?
— Oui, si tendre qu'à dix-sept ans
Lindor ne se fit pas attendre
Et qu'il n'attendit pas longtemps.

Maman, Lindor savait donc plaire ?
— Oui, seul, il me plut quatre mois ;
Mais bientôt j'estimai Valère
Et fis deux heureux à la fois.

Quoi ! maman, deux amants ensemble ?
— Oui, mais chacun d'eux me trompa ;
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.

Maman, que lui dit la famille ?
— Rien, mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.

. . . . . .

Bien tard, maman, vous fûtes veuve ?
— Oui, mais grâces à ma gaîté,
Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.

Comme vous, maman, faut-il faire ?
— Eh ! mes petits enfants, pourquoi,
Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez-vous pas comme moi ?

« Si c'est là ce que la grand'mère appelle du temps perdu, je me demande ce que serait du temps bien employé. Elle ne parle pas de remords... soit ! mais il me semble qu'il ne devrait pas être question de regrets...

« Et cette autre amoureuse de Béranger, *Jeannette*. Elle me paraît n'avoir jamais pensé, celle-là, ni à des remords ni à des regrets.

Fi des coquettes maniérées,
Fi des bégueules du grand ton !
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille et bien faite,
Elle est fraîche et rondelette ;
Son œil noir est pétillant.
Prudes, vous dites sans cesse
Qu'elle a le sein trop saillant :
C'est pour ma main qui le presse
Un défaut bien attrayant.

La nuit, tout me favorise.
Point de voile qui me nuise,
Point d'inutiles soupirs ;
Des deux mains et de la bouche,
Elle attise les désirs,
Et rompit vingt fois sa couche
Dans l'ardeur de nos plaisirs.

« Voilà ce qu'a écrit Béranger et bien d'autres choses encore, n'est-il pas vrai? Voilà, ce qui se réimprime sans cesse et vous n'avez jamais songé à poursuivre et vous ne pourriez le faire, sans courir à un échec certain.

« Et Gautier, cet admirable ciseleur de style et ce peintre merveilleux!... laissez-moi vous en parler. Laissez-moi vous parler de ce chef-d'œuvre de style qui s'appelle *Mademoiselle*

de Maupin. C'est peut-être le roman le plus osé, si cela peut s'appeler un roman, qui ait été publié depuis longtemps... A quelle page l'ouvrirai-je? Je n'ai que l'embarras du choix.

La scène représente le lit de Rosette. Un rayon de soleil plonge à travers les rideaux. Il est dix heures... la chemise de Rosette a un tour de gorge de Malines toute déchirée. La nuit a été orageuse. Ses cheveux s'échappent confusément de son petit bonnet. Elle est aussi jolie que peut l'être une femme que l'on n'aime point et avec qui l'on est couché.

Une querelle s'engage entre les deux amants et voici comment le dialogue se termine :

ROSETTE. — Laissez-moi !
MOI. — Pardieu non !
ROSETTE, *se débattant*. — Oh ! vous me lâcherez !
MOI. — J'ose, madame, vous assurer le contraire.
ROSETTE, *voyant qu'elle n'est pas la plus forte*. — Eh ! bien, je reste. Vous me serrez le bras d'une force !... Que voulez-vous de moi ?
MOI. — Je pense que vous le savez. Je ne me permettrais pas de dire ce que je me permets de faire. Je respecte trop la décence.
ROSETTE, *déjà dans l'impossibilité de se défendre*. — A condition que tu m'aimeras beaucoup... Je me rends.
MOI. — Il est un peu tard pour capituler lorsque l'ennemi est déjà dans la place.
ROSETTE, *me jetant les bras autour du cou, à moitié pâmée* — Sans condition... je m'en remets à ta générosité!

Je passe à la conclusion du roman : Madeleine de Maupin a *épuisé*, comme elle dit, *toutes ses cruautés*. Elle vient elle-même trouver d'Albert et se remettre entre ses mains.

C'était bien Rosalinde, si belle et si radieuse qu'elle éclairait toute la chambre, avec ses cordons de perles dans les cheveux, sa robe prismatique, ses grands jabots de dentelles, ses souliers à talons rouges, son bel éventail de plumes de paon, telle enfin qu'elle était le jour de la représentation. Seulement, différence importante et décisive, elle n'avait ni gorgerette, ni guimpe, ni fraise, ni quoi que ce soit qui dérobât aux yeux ces charmants frères ennemis — qui, hélas ! ne tendent trop souvent qu'à se réconcilier.

Une gorge entièrement nue, blanche, transparente comme un marbre antique, de la coupe la plus pure et la plus exquise, saillait hardiment hors d'un corsage très échancré et semblait porter des défis aux baisers...

— Pourquoi, ma chère souveraine, avez-vous l'air chaste et sérieux d'une Diane antique, là où il faudrait plutôt les lèvres souriantes de Vénus sortant de la mer ?

— Voyez-vous, d'Albert, c'est que je ressemble plus à Diane chasseresse qu'à toute autre chose. — J'ai pris fort jeune cet habit d'homme... En un mot, quoique ce soit une chose incroyable et ridicule, je suis vierge, — vierge comme la neige de l'Himalaya, comme la lune avant qu'elle n'eût couché avec Endymion, comme Marie, avant d'avoir fait connaissance avec le pigeon divin ; et je suis grave ainsi que toute personne qui va faire une chose sur laquelle on ne peut revenir. — C'est une métamorphose, une transformation que je vais subir...

D'Albert, singulièrement ému, lui prit les mains et en baisa tous les doigts, les uns après les autres, puis rompit fort délicatement le lacet de la robe, en sorte que le corsage s'ouvrit et que les deux blancs trésors apparurent dans toute leur splendeur. Sur cette gorge étincelante et claire comme l'argent, s'épanouissaient les deux belles roses du paradis. Il en serra légèrement les pointes vermeilles dans sa bouche et en parcourut ainsi tout le contour. Rosalinde se laissait faire avec une complaisance inépuisable... L'étreignant dans ses bras, il couvrait de baisers ses épaules et sa poitrine nues. Les cheveux de l'infante, à demi pâmée, se dénouèrent et sa robe tomba sur ses pieds, comme par enchantement. Elle demeura tout debout comme une blanche apparition avec une simple chemise de la toile la plus transparente... La chemise douée d'un heureux esprit d'imitation ne resta pas en arrière de la robe. Elle glissa d'abord des épaules sans qu'on songeât à la retenir ; puis, profitant d'un moment où les bras étaient perpendiculaires, elle en sortit avec beaucoup d'adresse et roula jusqu'aux hanches dont le contour ondoyant l'arrêta à demi. — Rosalinde s'aperçut alors de la perfidie de son dernier vêtement et leva un peu le genou pour l'empêcher de tomber tout à fait. — Ainsi posée, elle ressemblait parfaitement à ces statues de marbre des déesses dont la draperie intelligente, tâchée de recouvrir tant de charmes, enveloppe à regret les belles cuisses et, par une heureuse trahison, s'arrête précisément au dessous de l'endroit qu'elle est destinée à cacher. — Mais, comme la chemise n'était pas de marbre et que ses plis ne la soutenaient pas, elle continua sa triomphale descente et se coucha en rond autour des pieds de sa maîtresse comme un grand lévrier blanc.

« Vous m'en voudriez, peut-être, de continuer, Messieurs... Bien que la justice puisse et doive tout entendre et que sa

dignité n'en puisse être atteinte, j'avoue que je trouverais téméraire de lire, dans cette enceinte, la scène qui suit... D'Albert aurait voulu que cette nuit durât quarante-huit heures, comme celle où fut conçu Hercule ; et cependant il est vaincu par la fatigue et le sommeil lui touche les yeux du bout de l'aile au moment où l'aube commence, dit le poète, à jeter ses rayons blanchâtres à travers les rideaux... Cependant que fait la Rosalinde? Elle ne dort pas : *lassata* peut-être... *satiata*, sa curiosité ne l'est pas. Elle se lève sans bruit, se rajuste à la hâte, se retire doucement et « au lieu de retourner dans sa chambre »... — Si je vous disais qu'il était bien temps, quelqu'un me répondrait peut-être comme dans la pièce : « Non, il *n'était plus temps*... »

Donc :

Au lieu de retourner dans sa chambre, elle entra chez Rosette. — Ce qu'elle y dit, ce qu'elle y fit, je n'ai jamais pu le savoir. Seulement, une femme de chambre de Rosette m'apprit cette circonstance singulière : bien que sa maîtresse n'ait pas couché cette nuit-là, avec son amant, le lit était rompu et défait et portait l'empreinte de deux corps. — De plus, elle me montra deux perles exactement semblables à celles de Rosalinde. Elle les avait trouvées dans le lit, en le faisant. Je laisse cette remarque à la sagacité du lecteur...

« Quoi ! et après tout ce que je viens de vous lire, vous condamneriez Baudelaire ? Vous le condamneriez après tant d'autres citations que je pourrais faire et dont vous trouverez dans mon dossier une collection bien incomplète encore mais fidèlement transcrite? Vous y trouverez du Rabelais, du Brantôme qui « a cognu tant d'honnestes dames » ; mais j'aurais pu puiser partout : La Fontaine et ses contes, Molière, Voltaire et ses contes en prose, et Rousseau dont les *Confessions* renferment des passages immondes et Beaumarchais « auquel de toutes les choses sérieuses, le mariage a toujours paru la plus bouffonne ». Mais, si j'osais, si la prosopopée pouvait ici trouver sa place, j'évoquerais et j'invoquerais Montesquieu : « O Montesquieu ! que dirait ta grande âme, si, pour ton malheur, rappelé à la vie, tu voyais poursuivre,

pour outrage à la morale publique, Baudelaire et ses *Fleurs du Mal*, toi qui as écrit le *Temple de Gnide* et les *Lettres persanes !* » Que dirait Lamartine qui a fait *la Chute d'un Ange*, et Balzac avec sa *Fille aux yeux d'or* et George Sand avec *Lélia* ?

« Je m'arrête, Messieurs, et je ne veux pas abuser plus longtemps de vos moments.

« Je vous ai dit ce qu'était Baudelaire et quelles avaient été ses intentions. Je vous ai montré sa méthode et son procédé littéraire. Je viens de vous faire voir longuement qu'il n'y a rien dans son œuvre qui soit aussi osé dans le fond et dans la forme, dans l'expression et dans la pensée, que tout ce que notre littérature imprime et réimprime tous les jours. J'ai confiance que vous ne voudrez pas frapper ce grand homme et ce grand artiste et que vous le renverrez purement et simplement des fins de la poursuite. »

Les citations de Me Chaix d'Est-Ange ont égayé un moment l'auditoire mais la température continue à sévir.

L'air est devenu irrespirable. Les poitrines oppressées appellent la délivrance de l'orage. Un gros nuage cuivré qui s'amasse lentement jette sur les murs un reflet sinistre, noie l'image du Christ peint en croix derrière le tribunal, efface l'éclat de plâtre du buste impérial. Il reste encore à entendre la plaidoirie de Me Lançon, l'avocat de Poulet-Malassis :

— « Si quelqu'un, Messieurs, peut s'étonner à bon droit de ces poursuites, n'est-ce pas ce modèle des éditeurs, M. Poulet-Malassis, à qui tous ses confrères rendent hommage et qui ne fut jamais guidé que par le souci de servir la cause des lettres? Qui songerait à l'accuser d'avoir obéi à de bas calculs et d'avoir fondé un espoir de gain sur l'immoralité publique? Pouvait-il se dispenser d'éditer un livre que des témoignages éminents lui représentaient comme devant illustrer la poésie française? Ce livre, on vous l'a dit, Messieurs, doit être jugé dans son ensemble. Il en ressort une terrible moralité. Et d'ailleurs le tirage restreint de cette édition montre que, dans l'esprit de M. Poulet-Malassis, il ne s'adressait pas à la

foule mais à une petite élite de gens capables de réflexion...

« En vérité, Messieurs !... »

Mais le public, excédé, n'écoute plus. La séance lui paraît longue, fastidieuse, interminable. Le temps semble s'être immobilisé et les aiguilles de l'horloge ne plus tourner. Un bourdonnement d'impatience voltige sur les bancs. Des spectateurs, suffoqués, quittent leur stalle, avides d'aspirer l'air du dehors, d'ailleurs aussitôt remplacés par d'autres restés debout, qui ne guettaient que cette occasion de s'asseoir, de sorte que l'auditoire n'en retire aucun soulagement. Les fronts continuent à s'éponger terriblement. Ces dames se passent un flacon de sels.

Enfin Me Lançon se tait et, après une laborieuse discussion, le tribunal rend son verdict :

En ce qui touche le délit d'offense à la morale religieuse :

Attendu que la prévention n'est pas établie, renvoie le prévenu des fins des poursuites.

En ce qui concerne la prévention d'offenses à la morale publique et aux bonnes mœurs :

Attendu que l'intention du poète, dans le but qu'il voulait atteindre et dans la route qu'il a suivie, quelque effort de style qu'il ait pu faire, quel que soit le blâme qui précède ou qui suit ses peintures, ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur ;

Attendu que Baudelaire, Poulet-Malassis et de Broize ont commis le délit d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, savoir: Baudelaire en écrivant, Poulet-Malassis et de Broize en publiant, vendant et mettant en vente, à Paris et à Alençon, l'ouvrage intitulé les *Fleurs du Mal*, lequel contient des passages et des expressions obscènes et immorales (*sic*) ;

Que les dits passages sont contenus dans les pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil.

Vu l'article 8 de la loi du 17 mai 1819, l'article 26 de la loi du 26 mai 1819 ;

Vu également l'article 463 du Code pénal ;

Condamne Baudelaire à trois cents francs d'amende ;

Poulet-Malassis et de Broize, chacun à cent francs d'amende ;

Ordonne la suppression des pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil et condamne les prévenus solidairement aux frais.

Tandis que les juges se retirent, des protestations se font entendre dans le fond de la salle. Cela vient d'un groupe de jeunes poètes chevelus. Un cri de : « Vive Baudelaire! » retentit. Les assistants, pour échapper à l'étouffement, se hâtent de sortir. Un groupe compact demeure dans le vestibule, attendant la sortie des condamnés.

Lorsqu'ils paraissent, c'est une ruée d'accolades et de poignées de mains. Poulet-Malassis, tout réjoui, semble heureux d'en être quitte à si bon marché. Baudelaire prenait a chose moins philosophiquement. Sainte-Beuve, pour le réconforter, lui répétait : « N'oubliez pas qu'on vous a traité en poète. Le jugement dit : *Attendu que l'intention du poète...* Poète ! mon cher enfant, tout est là ! » Et comme Baudelaire ne paraît pas sensible à cet hommage du tribunal : — « Vous vous attendiez donc à un acquittement ? » interroge Asselineau. — « Un acquittement ? repart Baudelaire, dites une réparation d'honneur. »

Baudelaire fut longtemps à se remettre de ce coup, puisque les Goncourt l'ayant rencontré à quelques semaines de là, un soir, au café Riche, notent dans leur *journal* « qu'il se défendait encore obstinément, avec une certaine colère rèche, d'avoir outragé les mœurs dans ses vers. »

Il eut l'idée d'interjeter appel, mais on lui avait dit qu'il y aurait remise des amendes (1) s'il consentait à se soumettre tout de suite. Il s'y résolut, bien qu'à contre-cœur.

Le redoutable Pinard avait déçu les amis de Baudelaire

On s'attendait, écrit Asselineau, à le voir planer et se maintenir à la hauteur d'un procès poétique. En l'entendant, il nous fallut rabattre un peu de cet espoir. Au lieu de généraliser la cause et de s'en tenir à des considérations de haute morale, il s'acharna sur des mots, des images. Il proposa des équivoques, des sens mystérieux, auxquels l'auteur n'avait pas songé, atténuant les sévérités par des

(1) Il n'y eut pas remise de l'amende prononcée contre Baudelaire mais simple réduction à 50 francs, grâce à l'intervention de l'impératrice Eugénie dont le poète avait sollicité par lettre l'auguste bienveillance.

protestations d'indulgence naïves : « Mon Dieu, je ne demande pas la tête de M. Baudelaire, je demande un avertissement seulement. »

Asselineau dit encore :

Baudelaire ne fut pas défendu. Son avocat, homme de talent d'ailleurs, très intelligent et très dévoué, s'épuisa dans la discussion des mots incriminés, de leur valeur, de leur portée. C'était s'égarer. Sur ce terrain, qui était celui de l'accusation, on devait être battu.

Barbey d'Aurevilly avoue lui-même : « Chaix d'Est-Ange a plaidé sans vie et sans voix. » Tout cela justifiait la réflexion de Baudelaire : « Si j'avais plaidé ma cause moi-même, j'eusse été sans doute acquitté. »

Il est vraiment curieux, observent les Goncourt, que ce soient les quatre hommes les plus purs de tout métier et de tout industrialisme, les quatre plumes les plus entièrement dévouées à l'art, qui aient été traduits sur les bancs de la police correctionnelle : Baudelaire, Flaubert et nous.

Je ne puis mieux terminer ce chapitre qu'en reproduisant ces lignes de M. Louis Barthou, qui empruntent à sa qualité d'ancien garde des sceaux, une force et une autorité singulières :

La cause de Baudelaire est gagnée. Le tribunal l'avait relevé du délit d'offense à la morale religieuse. La postérité est allée plus loin. Elle a salué son génie et son verdict impartial casse le jugement qui a condamné, il y a soixante ans, les *Fleurs du Mal* pour offense à la morale publique (1).

Néanmoins, cette condamnation pesa longtemps sur

(1) Louis Barthou, *Autour de Baudelaire* (Maison du Livre). Il n'est pas inutile non plus de rappeler la lettre de Victor Hugo à Baudelaire au lendemain de sa condamnation : « ... Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale ; c'est là une couronne de plus. Je vous serre la main. »

Baudelaire. Trois ans après le procès, les pouvoirs publics refusent l'estampille aux *Paradis artificiels*. Et lorsque au mois de décembre 1861, il se porta candidat à l'Académie, son geste fut considéré comme une offense par la noble assemblée. Elle s'étonna qu'un homme, condamné par les tribunaux, osât solliciter ses suffrages :

Il me revient, écrit Baudelaire, que plusieurs de ces messieurs ont décidé qu'ils ne seraient pas visibles pour moi.

CHAPITRE II

BAUDELAIRE CANDIDAT A L'ACADÉMIE

La candidature de Baudelaire à l'Académie était si imprévue et cadrait si peu avec son attitude antérieure qu'on s'est demandé si, en la posant, il n'avait pas obéi à une intention malicieuse. Il était pourtant sincère. A ses amis qui l'en reprenaient comme d'une désertion, il faisait valoir qu'il se présentait par dévouement, pour défendre les droits du lyrisme méconnu. Il ne leur cachait pas que s'il allait au devant d'un échec, c'était par devoir. Il lui souriait d'être le bouc émissaire de la bonne cause. En réalité ce qui le poussait c'était l'espoir d'un profit matériel et le moyen de se racheter dans l'opinion et à ses propres yeux de sa condamnation et de la déchéance civile que lui infligeait son conseil judiciaire. Il est bien vrai qu'il s'y résolut par un coup de tête, par « folie », disait-il lui-même, mais sa ténacité finit par lui représenter cette folie comme une mesure de sagesse. Dès le 25 juillet 1861, il écrivait à sa mère :

> Être de l'Académie est, selon moi, le seul honneur qu'un vrai homme de lettres puisse solliciter sans rougir... Il faut se résigner à être refusé. Il faut prendre rang. Le nombre de voix que j'obtiendrai à la première fois servira à me montrer si j'ai des chances sérieuses pour l'avenir.

L'Académie française comprenait alors MM. Ampère, Émile Augier, de Barante, J.-B. Biot, duc de Broglie, Cousin,

Dupanloup, Dupin aîné, Empis, de Falloux, Flourens, Guizot, Victor Hugo, Lamartine, Laprade, Lebrun, Legouvé, Saint-Marc de Girardin, Prosper Mérimée, Montalembert, Mignet, Nisard, Noailles, Pasquier, Patin, de Pongerville, Ponsard, de Rémusat, de Sacy, Sainte-Beuve, Jules Sandeau, Ph. de Ségur, Thiers, de Tocqueville, Viennet, Vigny, Villemain, Vitet.

La sélection, comme on le voit, était assez brillante. Deux fauteuils vacants, celui de Scribe où viendra s'asseoir Octave Feuillet et celui de Lacordaire, dont héritera le prince de Broglie. Mais, en attendant, les compétitions étaient assez vives.

Les candidats sont innombrables, mandait Baudelaire à sa mère, le 25 décembre 1861. On en compte dix-sept. Je me souviens de ceux-ci : Dufaure, avocat ; de Carné, écrivain politique; de Broglie, petite marionnette de la *Revue des Deux-Mondes* qui veut siéger à côté de son papa qui fait partie de l'Académie, sans doute à titre d'ancien ministre, l'archevêque de Paris (!!!), etc., etc. Candidats littéraires : Gozlan (pas de chance, je crois); Jules Lacroix, le frère du bibliophile Jacob ; Cuvillier-Fleury, le journaliste des *Débats* ; mon ami Octave Feuillet (grandes chances) ; Camille Doucet (auteur de détestables comédies, chef de division au ministère d'Etat), etc., etc. Théophile Gautier, le seul dont l'élection réhabiliterait l'Académie, ne veut pas compromettre sa dignité et ne se présente pas; — et que d'intrigues! et que de mystères ! Et je me suis fourré dans tous ces nuages sans y voir clair.

Parmi les candidats qu'oublie Baudelaire ou qu'il dédaigne de nommer, nous pouvons citer les candidats à perpétuité : Bignan et le comte de Marcellus. L'opinion désignait comme candidats possibles Philarète Chasles, Brizeux, Méry, Barbier, Jules Janin, Arsène Houssaye. On sait que sous les auspices de Sainte-Beuve, la candidature de Gautier, d'ailleurs sans aucune chance de succès, se produira en dernière heure.

***

Baudelaire sentait la partie difficile. Il n'a d'accointances qu'avec le seul Sainte-Beuve. Il a reçu jadis quelques témoi-

gnages d'estime de Victor Hugo, mais Hugo vit en exil, retranché des quarante et sa voix n'y compte plus. Baudelaire sait qu'il n'a rien à espérer du parti des ducs, des doctrinaires, des hommes d'État. Il ne lui est permis de se faire d'illusions que du côté des vrais hommes de lettres, d'ailleurs assez clairsemés, et, là encore, que de difficultés! que d'obstacles! Ah! qu'il déplore d'avoir négligé Mérimée et l'occasion qui s'était offerte récemment de lui être présenté. Mérimée est un électeur influent. Mérimée a, pour l'heure, son candidat, mais Baudelaire aurait pu obtenir son patronage à l'élection suivante. Et qui Baudelaire compte-t-il intéresser à sa cause? Lebrun?... Peut-être. Sa mère le connaît. Une lettre d'elle, qu'il aura soin de relire au préalable, peut produire son effet. Lamartine?... Baudelaire se souvient d'avoir trouvé sa carte sur la table du général Aupick... la chose n'est pas impossible. Sandeau?... Il est lié avec Flaubert qui ne peut refuser une lettre d'introduction ni ses bons offices dans la circonstance. Augier?... Oh! celui-là doit avoir sur le cœur les épigrammes du *Corsaire Satan* et certain article sur les *Drames honnêtes* où la verve de Baudelaire s'est égayée assez bruyamment à ses dépens. Pourtant Asselineau est leur ami commun. Il pourra s'employer à replâtrer les choses; obtenir tout au moins, à défaut de sa bienveillance, sa neutralité, et Baudelaire lui écrit: « Tâchez de savoir si je puis me présenter chez Augier avec *sécurité*; c'est-à-dire sans me manquer à moi-même. » Baudelaire craint surtout que l'auteur de *Gabrielle* ne soit au mieux avec Ponsard et ne lui fasse épouser sa querelle. Il faut croire que la réponse ne fut pas satisfaisante sur le premier point puisque Baudelaire s'abstint d'aller voir Augier, mais il se présenta chez Ponsard qui, d'ailleurs, était absent. En somme la tournée de visites de Baudelaire se trouva réduite à sa plus simple expression. Il n'était pas dans ses intentions de les multiplier. « A quoi bon voir ceux dont infailliblement on ne peut espérer obtenir la voix? Ceux-là, on a soin d'aller chez eux à l'heure où on est sûr de ne pas les trouver. » Baudelaire se borna à voir

MM. Patin, de Sacy, Viennet, Legouvé, Lamartine, Vigny, Villemain, Sandeau. C'était bien peu. Encore se plaignait-il que ces visites lui prissent un temps infini, traduisez : qu'elles vinssent troubler ses habitudes et lui apporter un surcroît de soucis : « Ah ! si j'avais su ! confie-t-il à sa mère, quel supplice, quelle fatigue ! Tu ne saurais te douter que de démarches exige cette étrange fantaisie. Je n'ai vu que quelques académiciens. J'en ai déjà les nerfs brisés. »

Ce qui l'exaspère c'est d'être obligé de faire ses visites à pied et en « guenilles » (du moins il le prétend) et surtout de ne point disposer d'exemplaires des *Fleurs du Mal*. Ce n'est qu'au prix de ruses inouïes, qu'il parvient à en « carotter » une dizaine, nombre bien insuffisant.

D'une façon générale, Baudelaire n'a pas à se féliciter de l'accueil qu'il reçoit. Il sort de chez Villemain, frémissant d'indignation et de colère. Viennet, à qui il a l'imprudence de confesser son mauvais état de santé et ses névralgies, lui répond aigrement : « C'est le seul lien qui puisse nous unir, » et Baudelaire se venge de ses humiliations en déblatérant sur le compte des uns et des autres, de façon à mettre les rieurs de son côté. Ses récits se colportent de bouche en bouche dans les milieux indépendants, dans les cafés où fréquente la bohème, et ces messieurs de l'Académie y passent un mauvais quart d'heure. On se gaussait fort de Viennet s'efforçant, sans y parvenir, de découvrir à quel genre la poésie de Baudelaire appartenait, « car enfin, monsieur, il n'y a que cinq genres : la tragédie, la poésie épique, la satire, l'ode et la poésie fugitive qui comprend la fable, où j'excelle ».

Il y a aussi la visite au ménage Sandeau, rue du Cherche-Midi, dont on faisait des gorges chaudes ! Dans ce ménage, c'est la femme, qui, paraît-il, portait la culotte et recevait les visiteurs au lieu de son mari.

Baudelaire se présente, en gros souliers, un rouge « boa » chenille autour du cou, et demande à parler au maître.

— Le maître, c'est moi, répond la dame, en offrant un siège, dites ce qui vous amène?

Et elle s'installe à son tour, l'oreille tendue.

Baudelaire assis garde le silence. La dame s'en inquiète :

— C'est peut-être que vous avez besoin d'une cigarette? Ne vous gênez pas. On fume ici.

Et elle tend un paquet de tabac au poète qui le repousse silencieusement du geste.

— Alors... quoi ? fait-elle, de plus en plus intriguée.

Un quart d'heure se passe. Baudelaire, en dépit des sollicitations les plus pressantes, ne démord pas de son mutisme. Finalement il se lève, salue et sort, sans avoir ouvert la bouche, heureux d'avoir amené Mme Sandeau au dernier point de l'ahurissement.

C'est, je crois, Lorédan Larcher qui réédite cette anecdote en cours dans les milieux bohèmes, mais la vérité est tout autre, puisqu'à la date du 3 février 1862, Baudelaire écrivait à Flaubert :

> M. Sandeau a été charmant, sa femme a été charmante... Pour mon affaire, Sandeau m'a reproché de le prendre à l'improviste. J'aurais dû le voir plus tôt. Cependant il parlera pour moi à quelques-uns de ses amis de l'Académie et il pense pouvoir arracher quelques voix de protestants dans le vote pour le fauteuil Lacordaire.

Donc, Sandeau fut charmant, M. de Sacy fut aimable, Lamartine le fut davantage encore : mais Baudelaire sait à quoi s'en tenir sur son eau bénite de cour. Il notifie à sa mère (lettre du 25 décembre 1861) : « Lamartine m'a fait un compliment si monstrueux, si colossal que je n'ose le répéter; mais je crois qu'il ne faut pas se fier à ses belles paroles. Il est un peu *catin*, un peu prostitué (il m'a demandé de tes nouvelles). C'est une politesse dont je lui sais gré. Après tout, c'est un homme du monde. »

CHAPITRE III

BAUDELAIRE ET ALFRED DE VIGNY

C'est à propos de sa candidature à l'Académie que Baudelaire fit connaissance d'Alfred de Vigny, qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'approcher jusque-là. Il s'enhardit à lui écrire :

Monsieur,

Pendant de bien nombreuses années, j'ai désiré vous être présenté, comme à un de nos plus chers maîtres. Ma candidature à l'Académie française me fournissait un prétexte pour me présenter moi-même chez vous, dans ces derniers jours. Seulement, j'ai appris votre état de souffrance, et j'ai cru devoir m'abstenir, par discrétion. Hier cependant, M. Patin m'a dit que vous éprouviez une amélioration sensible, et alors je me suis décidé à venir vous fatiguer quelques minutes de ma personne.

Je vous en prie vivement, congédiez-moi, tout de suite et sans cérémonie, si vous craignez qu'une visite, si brève qu'elle soit, ne vous fatigue, fût-ce celle d'un de vos plus fervents et dévoués admirateurs.

La réponse d'Alfred de Vigny lui parvint par retour du courrier. Elle assignait un rendez-vous auquel Baudelaire s'empressa d'accourir. Vigny depuis près de trente ans occupait 6, rue des Écuries-d'Artois, un petit logement qu'il ne quittait que pour aller passer la belle saison dans son manoir de Maine-Giraud, intérieur de penseur austère plutôt que d'artiste, où rien n'était donné à la fantaisie et à l'agrément. Vigny n'était pas de ceux qui se préoccupent du décor.

J'imagine qu'il aurait éprouvé le même embarras à répondre aux Goncourt que Renan, le jour où ces derniers, pour le convaincre de son indifférence plastique, s'avisèrent de lui demander, à brûle-pourpoint, quelle était la couleur du papier de sa chambre. « Alfred de Vigny, disait Sainte-Beuve, vit dans une perpétuelle hallucination séraphique. » Et lui-même avouait : « Ce qui se rêve est tout pour moi. Je marche lentement à travers les rues parce que tout mon corps écoute mon cerveau qui parle sans interruption. » D'autre part sa femme était anglaise, mais anglaise au point qu'elle ne put jamais s'adapter ni à nos usages ni à notre langue. Son puritanisme se conjuguait avec le jansénisme de son mari pour ne considérer les choses que sous leur angle abstrait. Baudelaire, ami du bibelot, introduit dans ce salon tendu de rouge sombre aux housses provinciales, avec sa pendule de marbre et ses vases d'albâtre sur la cheminée, dut renifler tous les brouillards de la Tamise et se croire reporté aux beaux jours du général Aupick, dans le salon de sa mère.

Il n'y avait, pour rappeler la présence d'un artiste, dans ce salon, qu'un piano à queue et trois ou quatre portraits en pied, dont l'un représentait Machiavel. Et le cabinet de travail qui faisait suite au salon, avec son bureau d'acajou et son fauteuil de cuir, offrait le même aspect neutre, la même impersonnalité grisâtre. Sur les rayons de la bibliothèque, l'œil était pris par la collection reliée de la *Revue des Deux-Mondes* et les vingt volumes de l'*Histoire du bas Empire* de Gibbon.

Un véritable brasier flambait dans la cheminée. Vigny ne parvenait jamais à se réchauffer. Il était si frileux que, même en été, il ne pouvait supporter une fenêtre ouverte.

Nous devinons ce que fut ce premier entretien, qui dura trois heures. Vigny ne connaissait alors de Baudelaire que sa légende de loup-garou. Il reconnut bien vite qu'il avait affaire à un bon garçon, à un esprit supérieur, un peu parent du sien. Tous deux souffraient du *mal du siècle*, fait de tristesse, d'orgueil et d'ennui. Tous deux sont de

grands désenchantés. Tous deux ont entrepris de « mêler la poésie aux souffrances de l'âme » et tous deux, ennemis du mensonge, brûlent de ne sacrifier qu'à la vérité. Si Vigny veut que l'art soit « une vérité choisie » alors que Baudelaire lui fait fête et l'accueille partout où il le trouve ; si Vigny garde un doute et n'a pas la foi de Baudelaire, tous deux se rejoignent dans le sentiment que la vie est un accident sombre entre deux infinis et que le poète semble traîner avec soi une sorte de malédiction.

« La seule vraie fin à laquelle l'esprit arrive, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout. » Ainsi pense Vigny qui ajoute :

Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours. Mais ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. J'y tresse de la paille pour l'oublier quelquefois. Là se réduisent tous les travaux humains. Je suis résigné à tous les maux. ô Seigneur ! et je vous bénis à la fin de chaque jour lorsqu'il s'est passé sans malheur.

Ces lignes pourraient être signées de Baudelaire. Tous deux considèrent le suicide comme légitime. On connaît le *Chatterton* d'Alfred de Vigny et le plan de sa pièce *Élévation* (encore un titre aimé de Baudelaire) où un jeune homme illustre et malheureux se libère de la vie avec son épée. Son âme comparaît devant Dieu :

— Pourquoi as-tu détruit ton corps ?

et l'âme de répondre :

— C'est pour t'affliger et te punir. Pourquoi m'as-tu créée malheureuse? Et pourquoi as-tu créé le mal de l'âme : le péché, et le mal du corps : la souffrance? Fallait-il te donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs ?

Et ailleurs :

La terre est révoltée des injustices de la création. Elle dissimule par frayeur de l'éternité, mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a

créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît comme Ajax fils d'Oilée, le monde l'adopte et l'aime ; tel est Satan, tels sont Oreste et Don Juan. Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes.

Nous avons, ici, la clé du satanisme de Baudelaire.

Oui, il y a une parenté évidente entre le stoïcisme d'Alfred de Vigny et le dandysme de Baudelaire. La supériorité de Vigny est, chez l'homme, dans le caractère. Mais Baudelaire fut un artiste meilleur. Moins noble, il est plus humain.

Ce n'est pas seulement la réflexion qui les avait amenés au même degré de misanthropie. C'est aussi la persécution des choses et des hommes. C'est aussi la même tare héréditaire. En dépit de leur grande différence d'âge, tous deux, leur œuvre accomplie, sont à leur déclin. Vigny est rongé de son cancer comme Baudelaire de sa névrose. Ils sentent leur source empoisonnée. Vigny est aussi le fils d'un sexagénaire qui s'est marié avec une femme de vingt ans plus jeune que lui, et ce père était infirme : il était paralysé d'un bras et d'une jambe, suite de blessures reçues à la guerre de Sept ans. La mère de Vigny, mariée par raison, avait vu les malheurs fondre sur elle. Elle avait connu, sous la Terreur, sinon la prison, du moins le régime de haute surveillance et, sinon la confiscation, du moins le séquestre de ses biens. Sa noblesse l'avait rendue suspecte. Elle avait dû subir de longs jours de privations et de misère. Son frère avait été fusillé à Quiberon comme émigré. La mort, fauchant implacablement autour d'elle, lui avait enlevé ses trois premiers-nés. Et Vigny n'ignorait pas davantage les dissentiments et les haines de famille. La volonté de sa mère avait traversé ses amours avec Delphine Gay et rompu son projet d'union, uniquement parce que Delphine Gay était pauvre. Vigny épousa plus tard Miss Lydia Bunbury, dont la famille était riche, mais il se trouva qu'au lendemain du mariage, son père la déshérita et que ce père était d'une humeur telle qu'il affectait d'ignorer jusqu'au nom de son gendre. Toute la vie d'Alfred de Vigny n'était qu'amertume et déceptions.

Lui aussi, avait eu à souffrir de la discipline militaire. Il avait publié ses vers au milieu de l'indifférence publique. Ses meilleurs amis, Hugo, Sainte-Beuve, Dumas, lui avaient sournoisement dressé des embûches dans l'ombre et, en 1845, c'est-à-dire au moment où il s'était imposé à l'attention et avait conquis la gloire, à coups de chefs-d'œuvre, il eut la surprise, en se présentant à l'Académie, de s'entendre dire par Royer-Collard :

— Mais avez-vous produit quelque chose ?

Royer-Collard ne lisait rien depuis trente ans.

Ainsi, tandis que Baudelaire déroulait sa confession, Vigny semblait revivre sa propre existence. Il écoutait, assis dans son fauteuil, la tête inclinée, cette belle tête loyale et pensive, encadrée de longs cheveux blancs, qui retombaient bouclés sur ses épaules, « à la franque », comme il disait; il écoutait, en apparence impassible, mais parfois, dans ses yeux bleus, un peu bridés, passait comme un attendrissement, une sorte de pitié émue, et lorsque Baudelaire hésitait ou s'arrêtait, par crainte d'abuser, Vigny l'engageait à continuer de sa voix douce et faible de nature, encore affaiblie par la maladie, mais d'un timbre pur et d'une articulation précise. Peut-être parlèrent-ils de Machiavel, sur qui Baudelaire projetait d'écrire une étude et dont le portrait les surveillait du salon, par la porte entr'ouverte. Ils parlèrent sûrement de Paris qu'ils aimaient tous deux comme on aime une maîtresse infidèle et qui met tous ses soins à vous désoler. Vigny se disait Beauceron. A la vérité, il était Tourangeau mais par accident. Il était né à Loches parce que son père s'y était marié, mais on l'avait ramené tout jeune à Paris. Il disait de sa ville natale : « Elle est jolie, paraît-il. Je ne l'ai jamais vue. » Et il n'eut jamais envie de la voir. Il considérait Paris comme sa véritable patrie. Paris l'avait empoigné tout jeune et conquis jusqu'aux moelles.

Paris, disait-il, avec ses boues, ses pluies et sa poussière; Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements, avec ses revues d'empereurs et de rois, ses pompeuses morts, ses pompeux

mariages, avec ses théâtres toujours pleins, même dans les calamités publiques, avec ses ateliers de réputations fabriquées, usées et brisées en si peu de temps, avec ses fatigantes assemblées, ses bals, ses raouts, ses promenades, ses intrigues ; Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un corps social.

Henriette Corkhan, qui a connu et fréquenté Vigny, raconte qu'il n'aimait pas la campagne et qu'un jour, la conduisant sur le balcon, il lui avait dit, désignant du geste l'horizon : « Quel ravissant spectacle, j'adore ces cheminées. Oui, la fumée de Paris m'est plus belle que la solitude des bois et des montagnes. » Comme Baudelaire, Vigny vivait surtout la nuit. C'est la nuit qu'il travaillait, même quand l'été le ramenait à son manoir de Maine-Giraud, pour y surveiller les travaux de la moisson. « C'est toujours à minuit, disait-il, à l'heure des esprits, que la poésie devient ma souveraine maîtresse. »

Et si l'on veut savoir les sentiments qui l'agitaient, à minuit, du haut de son balcon, il n'y a qu'à relire son poème intitulé *Paris*.

Vigny, qui venait d'avoir par ses confidences la révélation du poète, comprit que la place de Baudelaire n'était pas à l'Académie. Qu'irait-il faire dans cette galère? Il le déconseilla doucement de son projet :

— « Mais, objecta Baudelaire, j'ai envoyé ma lettre au secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Villemain, et j'y pose ma candidature au fauteuil de Scribe.

— Puisque le mal est fait, reprit Vigny, il faut en supporter les conséquences. Je suis disposé à vous soutenir, mais seulement si la chose est possible. Laissez-moi flairer le vent.

Baudelaire voulut prendre congé de son hôte, mais l'heure du thé avait sonné et Vigny le retenant à cette fin, selon le rite anglais qu'il avait adopté, lui fit signe de le suivre dans le salon où la bonne, sur le guéridon, achevait de disposer les tasses.

Bientôt, Mme Alfred de Vigny parut. Lourde, maffluе,

impotente, elle semblait écrasée sous le poids d'une maladie incurable et de ses soixante-deux ans. Elle avait à demi perdu la vue et voyait mal à se diriger. Son mari se porta au-devant d'elle avec les marques de la plus haute déférence. Il lui prit la main, en la saluant, comme s'il s'était agi d'une visiteuse étrangère et la guida jusqu'à son fauteuil avec mille petites précautions. C'était une habitude chez lui de ne jamais se départir en public, même vis-à-vis de sa femme, d'une attitude cérémonieuse. Et Mme de Vigny, surmontant son malaise, fit d'autant meilleur accueil à Baudelaire que la conversation se poursuivit en anglais, ce qui la dispensait de la fatigue de chercher ses mots et du supplice de les écorcher.

L'intimité de cette première entrevue fut telle que Baudelaire ne cacha pas à Vigny qu'il avait l'intention de tirer vengeance et profit de ses rebuffades académiques, en les racontant dans un livre auquel il prêterait un tour malicieux.

— Vous n'êtes pas le premier à qui cette idée soit venue, réplique l'auteur d'*Eloa*. Victor Hugo en avait caressé le projet, pour rançon de son premier échec. Ses chances bien vite revenues et l'assurance d'un prochain triomphe n'ont pas tardé à modifier ses dispositions.

Le soir même, Baudelaire écrivait à Vigny :

Monsieur,

Je suis rentré chez moi, tout étourdi de votre bonté, et, comme je tiens vivement à être connu de vous, je vous envoie quelque chose de plus que ce que vous m'avez demandé.

Dans les deux brochures (Richard Wagner, Théophile Gautier), vous trouverez quelques pages qui vous plairont.

Voici les *Paradis*, auxquels j'ai la faiblesse d'attribuer quelque importance. La première partie est entièrement de moi. La seconde est l'analyse du livre de Quincey, auquel j'ai ajouté, par-ci, par-là, quelques idées qui me sont personnelles, mais avec une grande modestie.

Voici les *Fleurs du Mal*, le dernier exemplaire sur bon papier. La vérité est qu'il vous était destiné depuis très longtemps. Tous les anciens poèmes sont remaniés. Tous les nouveaux, je les marque au crayon à la table des matières. Le seul éloge que je sollicite pour ce livre est qu'on reconnaisse qu'il n'est pas un pur album et qu'il a un

commencement et une fin. Tous les poèmes nouveaux ont été faits pour être adaptés à un cadre singulier que j'avais choisi.

J'ajoute un vieux numéro de revue, et où vous trouverez un commencement de tentative nouvelle, qui peut-être vous intéressera (1). Jules Janin et Sainte-Beuve y ont trouvé quelque ragoût. Quant aux articles sur les beaux-arts et la littérature, je n'en ai plus un seul sous la main.

Si je peux dénicher un exemplaire de la vieille édition des *Fleurs*, je vous l'enverrai.

Enfin, voici les poésies de Poë. Je ne vous recommande rien, tout est également intéressant. Ne me rendez pas ce volume, je possède un second exemplaire.

Monsieur, je vous remercie de nouveau pour la manière charmante dont vous m'avez accueilli. Quelque grande que fût l'idée que je m'étais faite de vous, je ne m'y attendais pas. Vous êtes une preuve nouvelle qu'un vaste talent implique toujours une grande bonté et une exquise indulgence.

La première entrevue était de fin décembre. Le dimanche 26 janvier, Baudelaire, inquiet du silence d'Alfred de Vigny, se rappelle à son souvenir par une longue lettre. Il prend prétexte de lui annoncer qu'il est dans l'intention d'opter pour le fauteuil de Lacordaire et lui en explique les raisons. Mais il ne veut rien faire sans son assentiment : « Parlez-moi sans façon, je vous en prie, car, dans des matières dont j'ai si peu d'expérience, il n'y aurait pas de honte pour moi à mal raisonner. » Toujours par retour du courrier, Baudelaire reçoit la réponse.

Lundi, 27 janvier 1862.

Depuis le 30 décembre, Monsieur, j'ai été très souffrant et presque toujours au lit. Là, je vous ai lu et relu, et j'ai besoin de vous dire combien de ces *Fleurs du Mal* sont pour moi des *Fleurs du Bien* et me charment ; combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet, souvent si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir donné ce titre indigne de lui, et combien je vous en veux de l'air empoisonné quelquefois par je ne sais quelles émanations du cimetière de Hamlet.

Si votre santé vous permet de venir voir comment je m'y prends

(1) Il s'agit du *Spleen de Paris*.

pour cacher les blessures de la mienne, venez mercredi (29) à quatre heures après midi ; vous saurez, vous toucherez comment je vous ai lu ; mais ce que vous ne saurez pas, c'est avec quel plaisir je lis à d'autres, à des poètes, les véritables beautés de vos vers encore trop peu appréciés et trop légèrement jugés.

Vous m'aviez dit que votre lettre officiellement académique était envoyée. C'était à mes yeux une faute, je vous l'ai dit ; mais elle était irréparable, et je me résignais à vous voir égaré dans le labyrinthe. Mais à présent que vous m'écrivez que c'était seulement un projet, je vous conseille franchement de ne pas faire un pas de plus dans ces détours qui me sont connus, et de ne pas écrire un mot qui ait pour but de vous faire inscrire comme candidat à aucun des fauteuils vacants.

J'aurai le temps de vous en dire les raisons très sérieuses, et vous les comprendrez...

Venite ad me.

Alfred de Vigny

Dans l'intervalle, Vigny avait eu le temps de sonder ses collègues. Il s'était rendu compte que l'élection de Baudelaire était impossible. Il le lui avoua franchement à sa seconde visite, mais il ne l'en accabla pas moins « d'effroyables compliments » sur ses vers et lui prouva sa sympathie en le retenant encore pendant trois tours d'horloge, en dépit de son mauvais état de santé. Par instant la douleur le crispait et le forçait à se lever, à marcher dans la chambre, en se frappant les côtes. Il ignorait son véritable mal et croyait à des troubles digestifs. Puis, la douleur calmée, il venait se rasseoir, frileusement replié près du feu. Il recommençait à s'inquiéter de Baudelaire, de ses amis, des tendances nouvelles en poésie. Il ne connaissait, parmi les jeunes, que Leconte de l'Isle qui s'inspirait directement de lui. Baudelaire lui vanta Banville en promettant de lui envoyer ses deux sixains « d'excellentes » ballades et la conversation reprit sur Edgar Poë. Il fut question de son *Corbeau* et de la *Méthode de composition* qui lui sert de commentaires, que Vigny ignorait et qu'il se fit expliquer longuement, en manifestant le désir de recevoir communication de l'ouvrage. C'était aussi le désir de Baudelaire qui s'illusionnait en pensant pouvoir retrouver la chose

dans le désordre de ses papiers. Il ne pourra envoyer à Vigny que les vers de Banville auxquels il joindra des échantillons de sa prose, à lui, Baudelaire, mais comme il a vu le maître souffrir, il juge à propos de faire suivre son envoi de quelques conseils pratiques d'hygiène et de communiquer au maître le fruit de sa vieille expérience parisienne :

On s'oublie si bien à côté de vous, Monsieur, que j'ai négligé hier de vous parler de la bonne *ale* et de la mauvaise *ale*. Puisque vous voulez essayer de ce régime, défiez-vous comme de la peste (ce n'est point exagérer, j'en ai été malade) de toute bouteille portant l'étiquette Harris. C'est un affreux empoisonneur.

Bien qu'*Allsopp* et *Bass* soient de bons fabricants (*Bass* surtout), il faut se défier de même de leurs étiquettes, parce qu'il doit exister des contrefacteurs.

Et pour guider Vigny, Baudelaire lui indique les endroits honnêtes où l'on peut se procurer la bonne *ale* de confiance.

C'est d'abord rue de Rivoli, presque auprès de la place de la Concorde, chez un M. Gough qui tient un bureau de locations d'appartements et vend en même temps des vins espagnols et des bières, avec des liqueurs anglaises.

C'est ensuite rue d'Amsterdam, à la taverne Austin qu'il ne faut pas confondre avec une autre taverne qui la précède et qui est tenue par des Allemands. Bière et porter y sont excellents et à bon marché.

Il y a aussi une très vieille *ale* réputée mais d'une force extrême.

Le surlendemain Baudelaire, toujours ému au souvenir des souffrances de Vigny, revient à la charge et lui mande :

Un de mes amis, dont l'estomac est dans un état fort triste, m'a dit que Guerre, le pâtissier anglais dont la maison fait le coin de la rue Castiglione et de la rue de Rivoli, fait des gelées de viande combinée avec un vin très chaud, madère ou xérès sans doute, que les estomacs les plus désolés digèrent facilement et avec plaisir. C'est une espèce de confiture de viande au vin, plus substantielle et nourrissante qu'un repas composé.

On ne sait si Vigny profita de ces conseils. Il est d'ailleurs certain qu'il n'en pouvait tirer soulagement ni guérison.

Baudelaire était sorti de chez Vigny, flatté dans son orgueil de poète, mais déçu dans ses espoirs de candidat. Son dépit perce un peu dans sa lettre à Sainte-Beuve (3 février 1862):

> J'ai vu deux fois Alfred de Vigny qui m'a gardé chaque fois trois heures. C'est un homme admirable et délicieux, mais peu propre à l'action et dissuadant même de l'action.

Là se bornèrent les relations des deux poètes. Baudelaire ne devait jamais revoir le ménage Vigny. Quelques jours après sa dernière visite, la femme s'alitait pour ne plus se relever. Elle mourut à la fin de l'année et Vigny ne lui survécut que de quelques mois. Il mourut, à son tour, le 17 septembre 1863, après d'atroces souffrances.

CHAPITRE IV

LE DÉSISTEMENT DE BAUDELAIRE

Sa campagne électorale valut à Baudelaire, en dédommagement de ses ennuis, quelques petites satisfactions d'amour-propre. Il put lire, çà et là, dans les feuilles indépendantes et les jeunes revues, des articles où l'on trouvait sa prétention « fort naturelle ».

Le 20 janvier 1862, Sainte-Beuve consacre sa *causerie du lundi* aux prochaines élections de l'Académie et passe en revue les titres des divers candidats. Il n'oublie pas Baudelaire. C'est dans cette causerie qu'il compare les *Fleurs du Mal* à un « singulier kiosque fait en marqueterie d'une originalité concertée et composite attirant les regards, à la pointe extrême du Kamtchatka romantique et qu'il appelle la « Folie Baudelaire. » Et il ajoute :

> Ce qui est certain c'est que M. Baudelaire gagne à être connu ; que là où l'on s'attendait à voir entrer un homme étrange, excentrique, on se trouve en présence d'un candidat poli, respectueux, exemplaire, d'un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique dans les formes.

On se demande aujourd'hui où le génie de Baudelaire apparaît dans toute son ampleur et a pris sa véritable signification, s'il n'y a pas quelque ironie au fond de cet éloge, qui se réduit, en fin de compte, à un certificat de bonne tenue

et de savoir-vivre. Il est permis d'en douter, mais ce qui éclate c'est que le fait de donner comme un travail de pure curiosité et de froide marqueterie, d'assimiler à un simple bibelot finement ouvragé ce livre douloureux des *Fleurs du Mal* débordant d'une si poignante et intense humanité, dénote de la part de Sainte-Beuve un vice de compréhension, à moins qu'il n'y faille voir un calcul de prudence, la peur de se compromettre aux yeux des graves lecteurs du *Constitutionnel* en applaudissant trop vigoureusement un livre dont le titre seul était de nature à provoquer le scandale.

Quoi qu'il en soit, Baudelaire empocha la maigre aumône comme une libéralité de grand prix. Il n'était pas de ceux que l'opinion gâte de ses faveurs et dont les exigences croissent avec la fortune. Il fut enchanté de l'article, d'abord à cause du nom considérable qui l'accréditait, ensuite parce qu'il y retrouvait l'occasion, en le commentant, dans la *Revue anecdotique*, où il avait ses coudées franches, de défendre sa propre cause. Bien entendu il n'alla pas jusqu'à signer ses commentaires qui furent couramment attribués à Poulet-Malassis, mais dont il s'avoua l'auteur à Sainte-Beuve dans une lettre postérieure.

L'article de Sainte-Beuve roulait sur la nécessité de réformer l'Académie, de plus en plus fermée aux véritables hommes de lettres, et devenue le fief des grands seigneurs et des invalides de la politique. On disait de l'Institut qu'il était « le parlement des hommes d'État sans ouvrage ». On l'accusait de s'être inféodé aux partis rétrogrades, orléaniste, doctrinaire, religieux, par seul esprit d'opposition, et de ne plus répondre aux aspirations modernes. Sainte-Beuve s'indignait que de riches intrigants vinssent honteusement voler un fauteuil dû à quelque pauvre homme de lettres et il ne cachait pas sa mauvaise humeur contre les princes, les grands seigneurs, les politicailleurs et l'atmosphère asphyxiante qu'ils dégageaient autour d'eux. Il lâchait à la fin l'écluse de toute sa bile concentrée :

Être menacé de ne plus sortir d'une même nuance et bientôt d'une même famille; être destiné, si l'on vit encore vingt ans, à voir se vérifier ce mot de M. Dupin : « Dans vingt ans vous aurez encore à l'Académie un discours doctrinaire, »et cela quand tout change et marche autour de nous, je n'y tiens plus et je ne suis pas le seul. Plus d'un de mes confrères est comme moi ; c'est étouffant à la longue, c'est suffocant.

Et voici pourquoi j'ai dit à tout le monde bien des choses que j'aurais mieux aimé pouvoir développer à l'intérieur avec quelques-uns. J'ai fait mon rapport au public.

Et ailleurs :

Quelqu'un qui s'amuse à compter sur ses doigts, ces sortes de choses, a remarqué que si M. Dufaure avait consenti à la douce violence qu'on voulait lui faire, il eût été le dix-septième ministre de Louis-Philippe dans l'Institut et le neuvième dans l'Académie française.

Baudelaire n'oublia pas de faire siens ces arguments et il écrivait :

Tout l'article est un chef-d'œuvre plein de bonne humeur, de gaieté, de sagesse, de bon sens et d'ironie. Ceux qui ont l'honneur de connaître intimement l'auteur de *Joseph Delorme* et de *Volupté* savent apprécier en lui une faculté dont le public n'a pas la jouissance, nous voulons dire une conversation dont l'éloquence capricieuse, ardente, subtile, mais toujours raisonnable, n'a pas d'analogue, même chez les plus renommés causeurs. Eh bien ! toute cette éloquence familière est contenue ici. Rien n'y manque, ni l'appréciation ironique des fausses célébrités, ni l'accent profond, convaincu, d'un écrivain qui voudrait relever l'honneur de la compagnie à laquelle il appartient. Tout y est, même l'utopie. M. Sainte-Beuve, pour chasser des élections le vague, si naturellement cher aux grands seigneurs, désire que l'Académie française, assimilée aux autres Académies, soit divisée en sections correspondantes aux divers mérites littéraires : langue, théâtre, poésie, histoire, éloquence, roman (ce genre si moderne, si varié, auquel l'Académie a jusqu'ici accordé si peu de place), etc. Ainsi, dit-il, il sera possible de discuter, de vérifier les titres et de faire comprendre au public la légitimité d'un choix.

Hélas ! dans la très raisonnable utopie de M. Sainte-Beuve, il y a une vaste lacune, c'est la fameuse section du vague, et il est fort à craindre que ce volontaire oubli rende à tout jamais la réforme impraticable.

Le poète-journaliste nous donne, chemin faisant, dans son apprécia-

tion des mérites de quelques candidats, les détails les plus plaisants. Nous apprenons, par exemple, que M. Cuvillier-Fleury, un critique « ingénieux à la sueur de son front, qui veut tout voir, même la littérature, par la lucarne de l'orléanisme, et qu'il ne faut jamais défier de faire une gaucherie, car il en fait même sans en être prié, » ne manque jamais de dire en parlant de ses titres : « Le meilleur de mes ouvrages est en Angleterre. » Pouah ! quel odeur d'antichambre et de pédagogie ! Voulant louer M. Thiers, il l'a appelé un jour « un Marco Saint-Hilaire éloquent ». Admirable pavé d'ours ! « Il compte bien avoir pour lui, en se présentant, ses collaborateurs du *Journal des Débats*, qui sont membres de l'Académie, et plusieurs autres amis politiques. *Les Débats*, l'Angleterre et la France, c'est beaucoup. Il a des chances. »

M. Sainte-Beuve ne se montre favorable ou indulgent que pour les hommes de lettres. Ainsi, il rend, en passant, justice à Léon Gozlan. « Il est de ceux qui gagneraient le plus à une discussion et à une conversation sur les titres ; il n'est pas assez connu de l'Académie. » L'auteur invite M. Alexandre Dumas fils à se présenter. On devine que cette nouvelle candidature déchargerait sa conscience d'un grand embarras. Même invitation est adressée à M. Jules Favre, pour la succession Lacordaire. Il faut bien, pour peu qu'on soit de bonne foi, à quelque parti qu'on appartienne, confesser que M. Jules Favre est le grand orateur du temps, et que ses discours sont les seuls qui se fassent lire avec plaisir. M. Charles Baudelaire, dont plus d'un académicien a eu à épeler le nom barbare et inconnu, est plutôt chatouillé qu'égratigné : « M. Baudelaire a trouvé moyen de se bâtir à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable, et par delà les confins du monde romantique connu, un kiosque bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coquet et mystérieux... Ce singulier kiosque, fait en marqueterie, d'une originalité concertée et composite, depuis quelque temps attire les regards à la pointe extrême du Kamtchatka romantique ; j'appelle cela la folie Baudelaire. L'auteur est content d'avoir fait quelque chose d'impossible. » On dirait que M. Sainte-Beuve a voulu venger M. Baudelaire des gens qui le peignent sous les traits d'un loup-garou mal famé et mal peigné ; car, un peu plus loin, il le présente, paternellement et familièrement, comme « un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique de formes ».

L'odyssée de l'infortuné M. de Carné, éternel candidat, qui « erre maintenant comme une ombre aux confins des deux élections », est un morceau de haute et succulente ironie.

Mais où la bouffonerie éclate dans toute sa magistrale ampleur, c'est à propos de la plus bouffonne et abracadabrante candidature qui fut jamais inventée de mémoire d'Académie. « Le soleil est levé, retirez-vous, étoiles ! »

Quel est donc ce candidat dont la rayonnante renommée fait pâlir toutes les autres, comme le visage de Chloé, avant même qu'elle se

débarbouille, efface les splendeurs de l'aurore ? Ah ! il faut bien vous le dire, car vous ne le devineriez jamais : M. le prince de Broglie, fils de M. le duc de Broglie, académicien. Le général Philippe de Ségur a pu s'asseoir à côté de son père, le vieux comte de Ségur ; mais le général était nourri de Tacite et avait écrit l'histoire de la Grande Armée, qui est un superbe livre. Quant à M. le prince, c'est un porphyrogénète, purement et simplement. « Lui aussi, il s'est donné la peine de naître... Il aura jugé, dans sa conscience scrupuleuse, qu'il se devait à un éloge public du P. Lacordaire et il se dévoue. »

Quelqu'un qui a connu, il y a vingt-deux ou vingt-trois ans, ce petit bonhomme de décadence, nous affirme qu'aux écoles il avait acquis une telle vélocité de plume, qu'il pouvait suivre la parole et représenter à son professeur sa leçon intégrale, stricte, avec toutes les répétitions et négligences inséparables. Si le professeur avait lâché étourdiment quelque faute, il la retrouvait soigneusement reproduite par le manuscrit du petit prince. Quelle obéissance et quelle habileté !

Et depuis lors, qu'a-t-il fait, ce candidat ? Toujours la même chose. Homme, il répète la leçon de ses professeurs actuels. C'est un parfait perroquet que ne saurait imiter Vaucanson lui-même.

L'article de M. Sainte-Beuve devait donner l'éveil à la presse. En effet, deux nouveaux articles sur le même sujet viennent de paraître, l'un de M. Neffitzer, l'autre de M. Texier. La conclusion de ce dernier est que tous les littérateurs de quelque mérite doivent oublier l'Académie et la laisser mourir dans l'oubli. *Finis Poloniæ*. Mais les hommes tels que MM. Mérimée, Sainte-Beuve, de Vigny, qui voudraient relever l'honneur de la compagnie à laquelle ils appartiennent, ne peuvent encourager une résolution aussi désespérée.

Baudelaire se donnait donc comme le champion du droit. Maxime Du Camp lui avait dit qu'en se présentant à l'Académie, il se déshonorait. Arsène Houssaye partageait la même opinion. Flaubert s'en montrait « estomaqué ».

Mais comment, lui répliquait Baudelaire, n'avez-vous pas deviné que mon nom voulait dire : Auguste Barbier, Théophile Gautier, Banville, Flaubert..., c'est-à-dire littérature pure ?

C'est la raison qui lui avait fait reporter son choix du fauteuil de Scribe, pour lequel il s'était déterminé en premier lieu, à celui de Lacordaire. Le fauteuil de Scribe était sollicité par des gens de lettres. Le grand favori pour le fauteuil Lacordaire était le prince de Broglie, considéré comme ama-

teur. Baudelaire entendait donc bénéficier du mouvement d'opinion créé par l'article de Sainte-Beuve. Il espérait rallier à sa cause les indécis, les mécontents et attraper au vol quelques-unes des voix libérales décidées à faire échec à une candidature nettement catholique.

Baudelaire avait l'air de ne rien faire qu'après avoir pris conseil de Sainte-Beuve et de Vigny. En réalité il n'en faisait qu'à sa tête et ne les consultait qu'après coup. Il ne les avait prévenus de sa candidature qu'après l'envoi de sa lettre à Villemain et ce n'est qu'après avoir opté officiellement pour le fauteuil de Lacordaire, qu'il s'inquiéta de leur assentiment. Là encore, il éprouvait le besoin de colorer son option de raisons impressionnantes. Il lui en coûtait d'avouer son calcul intéressé.

L'article de Sainte-Beuve lui avait donné prétexte de s'expliquer. Il l'en remercia, par une lettre, où se lisait en *post-scriptum :*

Promettez-moi, je vous prie, de trouver quelques minutes pour répondre à ce qui suit :

Un grand chagrin, la nécessité de travailler, des douleurs physiques, dont une vieille blessure, ont interrompu mes opérations. J'ai, enfin, quinze exemplaires de mes principaux bouquins Ma liste de distribution, très restreinte, est faite.

Je crois de bonne politique d'opter pour le fauteuil Lacordaire. Là, il n'y a pas de littérateurs C'était primitivement mon dessein, et, si je ne l'ai pas fait, c'était pour ne pas vous désobéir, et pour ne pas paraître trop excentrique. Si vous croyez mon idée bonne, j'écrirai, avant mercredi prochain, une lettre à M. Villemain, où je dirai, brièvement, qu'il me semble que l'option d'un candidat ne doit pas être seulement dirigée par le désir du succès, mais aussi doit être un hommage sympathique à la mémoire du défunt. Aussi bien, Lacordaire est un prêtre romantique, et je l'aime. Peut-être glisserai-je, dans la lettre, le mot romantisme, mais non sans vous consulter.

Il faudra bien que ce terrible rhéteur, cet homme si grave et si peu aimable, lise ma lettre ; cet homme qui prêche en causant, avec la physionomie et la solennité (mais non pas avec la bonne foi) de M^lle^ Lenormand. J'ai vu cette demoiselle, en robe de professeur, ramassée dans son fauteuil, comme un *Quasimodo*, et elle avait sur M. Villemain l'avantage d'une voix très sympathique.

Si, par hasard, M. Villemain vous est cher, je retire immédiatement

tout ce que je viens de dire.et, pour l'amour de vous, je m'appliquerai à le trouver aimable.

Cependant, je ne puis m'empêcher de penser que, comme papiste, je vaux mieux que lui... et cependant je suis un catholique bien suspect.

Je veux, malgré ma tonsure et mes cheveux blancs, vous parler en petit garçon. Ma mère, qui s'ennuie beaucoup, demande sans cesse des nouveautés. Je lui ai envoyé votre article. Je sais quel plaisir maternel elle en tirera. Merci, pour elle et pour moi.

Sainte-Beuve prit le temps de répondre à Baudelaire pour lui représenter qu'il se leurrait et qu'il n'avait aucun titre à solliciter le fauteuil de Lacordaire :

Ce choix exprès du P. Lacordaire, le « catholique romantique », paraîtrait excessif et choquant. .. Je vous ai dit raisonnablement qu'il n'y avait rien à faire, selon moi... Laissez l'Académie pour ce qu'elle est, plus surprise que choquée, et ne la choquez pas en revenant à la charge au sujet d'un mort comme Lacordaire.

Baudelaire se le tint pour dit et fit annoncer son désistement dans la *Revue anecdotique* :

M. Charles Baudelaire s'est désisté de sa candidature au fauteuil du P. Lacordaire, un peu parce qu'il ne s'était présenté que pour prendre rang, beaucoup parce que les opposants protesteront peut-être par un vote en blanc contre la candidature imposée du prince de Broglie. La nomination de ce dernier n'en est pas moins certaine.

Baudelaire avait en outre à tenir compte de la candidature de Théophile Gautier qui s'était produite en dernière heure et vis-à-vis duquel il lui était impossible, pour des raisons de sentiment, de se mettre en balance. Les élections eurent lieu le jeudi 6 février 1862. Le prince de Broglie fut élu comme on le prévoyait au premier tour, mais la lutte fut longue et acharnée autour du fauteuil de Scribe. Il y eut treize tours de scrutin sans résultat.

Camille Doucet et Joseph Autran obtinrent chacun douze voix sans réunir la majorité absolue. Cuvillier-Fleury obtint trois voix, et le plus piquant c'est qu'Octave Feuillet, qui

devait en fin de compte devenir le titulaire du fauteuil, n'en obtint qu'une seule.

L'élection fut renvoyée. Baudelaire écrivait à sa mère :

Mon coup de tête académique ne m'a pas fait de mal. Il s'est passé divers incidents que je te raconterai. Il va sans dire que je ne suis pas intéressé dans l'élection Scribe qui est renvoyée en avril. Je n'ai de rancune que contre M. Villemain à qui je vais le faire publiquement savoir. Ma lettre de désistement avant l'élection Lacordaire a produit à l'Académie une certaine sensation, — pas mauvaise.

Nous ne connaissons pas les termes de cette lettre. M. Crépet nous affirme que le dossier Baudelaire a disparu des archives de l'Académie. Notons en passant que c'est un peu le sort commun de tous les dossiers Baudelaire. On l'a vu pour le dossier du procès des *Fleurs du Mal*. Nous ne savons de cette lettre que ce que Sainte-Beuve en dit :

Quand on a lu votre dernière phrase de remerciements, écrivait-il à Baudelaire, conçue en termes si modestes et si polis, on a dit tout haut : « Très bien ! » Ainsi vous avez laissé de vous une bonne impression. N'est-ce donc rien ?

Ce « N'est-ce donc rien ? », admissible si l'on se reporte à l'atmosphère du temps, prend aujourd'hui une saveur toute particulière. Ce bon point décerné à l'élève Baudelaire parvenu à résipiscence, cette fiche de consolation, nous paraît, pour tout dire, d'une cocasserie assez bouffonne. Mais quoi ! Baudelaire avait eu le tort de vouloir prendre part à l'immortalité viagère, alors qu'il était destiné à la véritable immortalité, celle du 41e fauteuil.

CHAPITRE V

L'EXIL A BRUXELLES

Baudelaire avait éprouvé une fois de plus qu'il n'était pas de ceux que les corps constitués jugent dignes de considération.

Cet échec moral, s'ajoutant à tant d'autres et à ses infirmités physiques, contribua à empirer son état « d'une façon alarmante ». Ses dettes s'enflaient chaque jour. Il ne lui restait plus d'autre alternative, pour échapper à l'avidité des usuriers, que le suicide ou l'exil. Le suicide, il y songe depuis longtemps déjà. Ce qui le retient, c'est « la peur de laisser ses affaires embrouillées ». Il veut « laisser de quoi payer ». Il se décide alors pour l'exil.

Baudelaire débarque à Bruxelles le 24 avril 1864. Il projetait ce voyage depuis longtemps, puisqu'il l'annonçait à ses amis comme imminent dans des lettres datées de 1862, et il est probable que s'il l'avait tant retardé c'était faute de ressources. La vie de Paris lui était devenue impossible avec la meute de créanciers, d'huissiers et de recors qu'il traînait à ses talons. Il devait fuir à toute vapeur n'importe où. Il s'était déterminé pour la Belgique, que lui avait vantée Stevens, à cause de sa proximité et aussi parce qu'il savait y retrouver son ami Poulet-Malassis qui, pressé par les mêmes nécessités, l'avait précédé dans l'exil et était allé fonder, à Bruxelles, une imprimerie clandestine d'où sortaient à la

fois des libelles contre l'Empire, comme les *Propos de Labiénus*, et la réédition des petits conteurs libertins du XVIIIe siècle, comme Andréa de Nerciat et Choderlos de Laclos. Baudelaire comptait, là-bas, rétablir ses affaires en vendant « aussi cher que possible » ses articles critiques à l'éditeur Lacroix-Verboeckooen et en y donnant des conférences. Il y savait le succès obtenu par nos nationaux, les proscrits de l'Empire. Et peut-être aussi songeait-il aux tournées fructueuses de Dickens en Amérique, de Longfellow et d'Edgar Poë en Angleterre. Il y avait là de quoi le piquer d'émulation au jeu.

Bien qu'il n'eût pas la facilité d'improvisation d'un Balzac, Baudelaire se plaisait à dire, comme lui, que l'homme de lettres, par son travail, remue des capitaux et il était toujours soutenu de l'espoir d'acquérir, un jour, la forte somme (1). Il attendait beaucoup de ses conférences. Dès octobre 1863, il avait fait agir Stevens et Poulet-Malassis auprès de M. Vervoort, président de la Chambre des députés et du *Cercle artistique* de Bruxelles, pour lui en obtenir une série. Chacune devait lui être payée deux cents francs, ce qui, pour l'époque, représentait des honoraires fort acceptables. Ces conférences se donnaient alors dans le palais gothique qui fait face à l'hôtel de ville. Un commerce de grainetiers-oiseleurs en occupait le rez-de-chaussée et les caves, mais l'étage restait réservé au Cercle.

Les retards de Baudelaire à son voyage lui furent préjudiciables. L'exercice annuel du Cercle venait de se clore et l'intérêt politique des réunions allait s'affaiblissant. Baudelaire devait parler cinq fois. La remise successive des séances annoncées laisse entrevoir déjà une difficulté d'organisation. La première lecture, annoncée pour le dimanche 1er mai, n'eut lieu que le lendemain, à 8 heures du soir. Baudelaire

(1) Baudelaire avait raison d'espérer que ses [illegible] un jour « la forte somme ». Malheureusement cet espoir ne se réalisera qu'après sa mort.

y parla de Delacroix. Théophile Gautier faisait l'objet de la seconde, qui eut lieu le 11 mai, à la même heure. C'était un sujet peu passionnant pour un auditoire libéral, qui tenait rigueur à Gautier de ses relations avec la princesse Mathilde et de sa situation de poète de cour, et il faut bien convenir que Baudelaire, d'ailleurs mal connu de la plupart de ses auditeurs, ne se présentait pas comme les conférenciers précédents, Madier de Montjeau, Bancel, Flourens, Ranc, Deschanel, avec l'auréole d'une victime du Deux-Décembre ni avec le renom d'Alexandre Dumas. Bien mieux, on lui faisait grief de son récent article contre Hugo à propos de Shakespeare et des airs de « mouchard » qu'il se donnait (1). Camille Lemonnier, qui assistait à la seconde conférence de Baudelaire, nous en trace un récit dans *la Vie belge*. Il croyait rencontrer une affluence considérable. Il trouve une salle vide où vingt auditeurs à peine étaient clairsemés. Baudelaire se tenait debout, en habit et cravate blanche, au milieu de l'estrade, dans le cercle lumineux d'une lampe-carcel, posée, près de lui, sur la table :

A mesure qu'il parlait, un étonnement s'exprimait sur les visages, une déception, peut-être aussi l'inquiétude d'une secrète intention cachée sous une louange en apparence immodérée. Au bout d'une heure, l'indigence du public se raréfia encore... Il ne resta plus que deux banquettes. Elles s'éclaircirent à leur tour... Le poète n'eut pas l'air de remarquer cette désertion qui le laissait parler, seul, entre les hauts murs parcimonieusement éclairés. Une dernière parole s'enfla comme une clameur : « Je salue en Théophile Gautier, mon maître, le grand poète du siècle. » Et la taille rigide s'inclina. Il eut trois saluts corrects comme devant une assemblée véritable. Rapidement une porte battit, puis un huissier emporta la lampe. Je demeurai le dernier

(1) « J'ai passé ici, écrit Baudelaire, de Bruxelles, à Mme Paul Meurice, pour *agent de police* (c'est bien fait !), — grâce à ce bel article que j'ai écrit sur le banquet shakespearien, — pour *p.....te* (c'est moi-même qui ai répandu ce bruit et on m'a cru !)... Exaspéré d'être toujours cru, j'ai répandu le bruit que j'avais *tué* mon père et que je *l'avais mangé*; que, d'ailleurs, si on m'avait permis de me sauver de France, c'était à cause des services que je rendais à la police française. *Et on m'a cru* !... Je nage dans le déshonneur comme un poisson dans l'eau. »

dans la nuit retombée, dans la nuit où sans écho était montée, s'était éteinte la voix de ce père de l'église littéraire.

La troisième conférence eut lieu le samedi 21 mai sur les *Paradis artificiels*. M. Ch. Tardieu y assistait, et il nous avoue que ce fut un désastre :

Baudelaire, pris d'un horrible trac, lisait et bafouillait, frissonnant et claquant des dents, le nez sur son manuscrit.

Pourtant M. Tardieu ne saurait être accusé de mauvaise foi. C'était un admirateur du poète, et il en veut aux Belges de ne pas l'avoir applaudi malgré tout. « Quel tas de crétins ! » s'exclame-t-il.

Baudelaire devait donner encore deux conférences, l'une sur Edgard Poë, l'autre sur Constantin Guys, mais les organisateurs, en présence du four noir des précédentes, jugèrent prudent d'arrêter les frais. Non seulement cette suspension brusquée vint anéantir les projets de Baudelaire, mais il prétend qu'on ne lui offrit pas la somme convenue. On se serait excusé sur le manque de fonds pour ne lui verser en tout que la somme dérisoire de cent francs. Et voilà Baudelaire en proie à une crise de fureur. Il écrit à Manet :

Les Belges sont bêtes, menteurs et voleurs. Ici la tromperie est une règle et ne déshonore pas. Ne croyez jamais ce qu'on vous dira sur la bonhomie belge. Ruse, défiance, fausse affabilité, grossièreté, fourberie, oui.

Et ailleurs il constate mélancoliquement : « Tout a échoué. Le joli voyage ! » Ne lui parlez plus de la Belgique, « les arbres sont noirs, les fleurs n'ont aucun parfum, les femmes sont laides ». Pauvre Belgique que viendra tout à l'heure réhabiliter Verlaine. Pauvre Bruxelles qui devait inspirer des vers à Arthur Rimbaud et lui suggérer, dans *les Illuminations*, quelques-unes de ses visions les plus intenses. Pauvre Belgique que j'ai chantée dans la *Couronne des Jours!*

Mais Bruxelles, à l'époque de Baudelaire, n'a pas encore conquis son aspect définitif de capitale. Bruxelles n'a pas encore été haussmannisée. Bruxelles ressemble encore à une ville de province et en garde les mœurs.

Baudelaire est descendu hôtel du Miroir, tenu par Mme Lepage, 28, rue de la Montagne, hôtel assez confortable, mais le mal d'impécuniosité ne lui permet pas toujours d'y prendre ses repas. Il va, alors, dîner pour quinze sous, faro compris, chez Bienvenu, dans le faubourg. Pourtant le prix de la pension hôtel du Miroir n'était que de sept francs par jour, mais, en octobre 1864, Baudelaire se trouve endetté vis-à-vis de son hôtelier d'une somme de neuf cents francs. Il n'a même plus de quoi affranchir ses lettres ni se faire couper les cheveux. Il n'ose plus sortir, tant il ressemble à un « sauvage ». Il a engagé sa montre au mont-de-piété. Ce lui est un supplice de travailler dans ces conditions, lui qui a la manie de consulter les aiguilles entre chaque ligne. Il se plaint d'être obligé d'attraper l'heure au vol par les vagues sonneries des horloges de la ville. Il fait froid. Pas de feu dans la cheminée. Il est malade, en proie à de puissantes insomnies. Pas de médicaments. Et pas un sou pour s'en procurer.

Malgré sa maladie, Baudelaire était astreint au travail forcé. C'est en Belgique qu'il corrige les épreuves des *Histoires grotesques* et qu'il publie *les Épaves* (1). Il songe à utiliser son séjour pour écrire un livre d'impressions sur le pays. A ce point de vue, il se met à le parcourir et entasse les notes. Bruxelles continue à l'exaspérer. Il en veut surtout à l'impiété des Bruxellois et à leur prêtrophobie. Il ne trouve à admirer chez eux que des églises, mais il se plaît à Malines, où il ressent une impression générale de repos, de fêtes, de dévotion. Il est séduit par le magnifique aspect de capitale

(1) On avait prétendu que Baudelaire était resté étranger à cette publication. Il est prouvé aujourd'hui qu'il y participa, mais il voulait que cela eût l'air d'être fait à son insu. « Considérons que cela peut me nuire en Belgique ; il ne s'agit pas de l'opinion mais de la loi... J'ajouterai quelques notes que l'éditeur aura l'obligeance d'endosser. »

d'Anvers. A Namur, ville de Boileau et de Van der Meulen, il admire surtout l'église Saint-Loup, « merveille sinistre et galante ».

Il éprouve quelques heureuses distractions dans son exil. Il y compte des amis dévoués : Poulet-Malassis, Stevens, Félicien Rops, M. Neyt, le photographe chez qui il dîne un soir en compagnie de Glatigny, que les hasards d'une tournée ont amené à Bruxelles, avec une troupe de comédiens.

En septembre 1864, Nadar vient faire une ascension au parc royal à l'occasion de la fête nationale belge, qui se célébrait alors à cette date. Son pilote, M. Georges Barral, jeune homme de vingt ans, l'avait devancé de quelques jours pour prendre les dispositions nécessaires. Il trouve à la gare Baudelaire qui l'accapare. Baudelaire exulte à l'idée de prendre part à l'ascension. Il rêve de fuir en ballon et de se réfugier dans l'espace! Vivre dans les profondeurs de l'éther! Ne plus trembler à chaque instant qu' « un créancier lui saute au cou! » Et le voilà qui s'initie au mécanisme de la navigation aérienne. Il accable M. Barral de questions, prend des notes, projette d'écrire un conte où tout se passerait là-haut, loin de la sottise et de la laideur, en plein azur constellé d'astres flamboyants. Il l'emmène déjeuner à Waterloo, dans l'auberge même où Hugo a vécu quatre mois. C'est une belle journée pleine de soleil. Baudelaire est si transfiguré qu'il admire le paysage. Il regrette bien l'absence des vignes, à cette époque des vendanges (septembre 1864), mais il s'extasie sur les vaches qui paissent autour de lui, sur les chevaux qui labourent et dont l'encolure puissante lui rappelle les coursiers du Parthénon. Après le déjeuner, il s'appuie au balcon et déclame à haute voix, devant la « morne plaine », le poème de Hugo, qu'il sait par cœur, mais l'émotion le brise. A sept heures du soir, pris de frissons, il demande qu'on attelle la carriole pour rejoindre, à Hal, le train à destination de Bruxelles. Le lendemain, jeudi, il assiste, à l'hôtel de la Poste, au banquet offert par Nadar, où se retrouvent Alexandre Dumas, Charles et François Hugo, Gustave

Frédérix, Berardi, mais seul, dans l'animation générale, sombre et renfrogné, il y fait triste figure. Il n'avait pu prendre part à l'ascension du *Géant*, ascension heureuse puisque le ballon, parti du jardin botanique, atterrit sans encombre, quelques instants après, entre Ypres et la mer. Ce lui fut une vive déception.

***

Durant que Baudelaire était en Belgique, Hugo vint s'y réinstaller provisoirement (de mai 1865 aux premiers mois de 1866), en vue du mariage de son fils Charles avec Mlle Alice Lehaene. Il fit élection de domicile rue de l'Astronomie, dans le quartier Saint-Josse. Entre les deux poètes, une sourde hostilité subsistait. Tout les séparait : l'art, la vie, la politique (1). Baudelaire se crut pourtant obligé, en sa qualité de littérateur français égaré sur le territoire belge, de rendre visite au grand proscrit. Le maître le reçut cordialement et le retint à dîner. Bien mieux, il lui fit promettre de revenir chaque mercredi, jour auquel il tenait table ouverte. Baudelaire devint ainsi pendant huit mois, c'est-à-dire tant que son état de santé le permit, hôte assidu du logis. Ce n'est pas qu'il fût revenu de ses préventions contre celui qu'il appelait un « âne de génie » ni qu'il trouvât un charme bien vif aux lieux communs humanitaires qu'on développait à sa table, mais il s'y rendait d'autant plus volontiers qu'il était sûr d'y retrouver Mme Hugo, la sensible et touchante Adèle Foucher, comme lui affinée par les épreuves et qui lui portait une affection quasi maternelle.

Elle lui était d'abord apparue sous un jour ridicule ; le 8 mai 1865 il écrivait à sa mère : « J'ai été contraint de dîner hier chez Mme Hugo, avec ses fils (il a fallu emprunter une chemise). — Mon Dieu ! qu'une ancienne belle femme est donc ridicule quand elle laisse voir son regret de n'être plus

(1) Louis Barthou, *op. cit.*

adulée! » Mais il était revenu depuis sur cette mauvaise impression, et le 16 février suivant il avouait : « C'est décidément une bonne femme. Elle a exigé que son médecin vînt me voir. »

Et il y avait, entre eux, le souvenir émouvant de Sainte-Beuve. Baudelaire affectait, vis-à-vis des autres convives, une politesse froide et distante. Il se tenait coi et replié, durant le repas, volontairement indifférent aux interminables palabres du maître pontifiant, aux théories sociales et aux projets d'éducation internationale de François-Victor Hugo. Il attendait impatiemment le moment de se lever de table pour gagner, dans le salon, le coin propice où il avait licence de s'isoler et d'échanger de furtives confidences avec son intelligente et douloureuse amie. Et puis venait l'heure de la musique. Hugo se piquait peu d'un goût éclairé dans cette matière. Ce qu'il aimait surtout en musique, c'était le bruit. Peu lui importait le choix des morceaux. Il accueillait avec la même faveur un *Nocturne* de Chopin ou un refrain d'Offenbach. Et, à la rigueur, il se fût aisément passé de cette distraction, mais la nouvelle Mme Charles Hugo, folle de musique, avec cette audace de la jeunesse qui sait se faire tout pardonner, avait installé bravement un piano dans ce campement improvisé. Elle s'était consacrée à la musique de Wagner, aidée en cela par un compatriote, M. Frédérix, autre admirateur fervent du maître de Bayreuth, et tandis que se déroulaient les accords de *Parsifal* ou la marche du *Tannhaüser*, Baudelaire, malade et vieilli avant l'âge, écroulé dans un coin, la tête dans les mains, revivait sa jeunesse. Il retrouvait là l'écho de sa ferveur ancienne et de ses enthousiasmes passés.

Mais bientôt la maladie le forcera à espacer, puis à suspendre ses visites. C'est en vain que Mme Hugo lui écrit : « Qu'au moins vos ennuis soient adoucis par la conviction que vous avez en nous des amis d'un dévouement absolu, votre couvert est toujours mis ici, ne laissez donc pas votre place vide. » Lorsqu'il peut sortir, c'est pour une fugue brève à Paris et

à Honfleur (il n'y restera qu'un jour) pour faire appel à M. Ancelle et à sa mère, et dénouer une difficulté d'argent. Bientôt la famille Hugo quitte Bruxelles pour rentrer à Guernesey et c'est là que, bientôt, Adèle Foucher, presque aveugle, immobile dans son fauteuil, ayant déjà le pressentiment de sa fin prochaine, apprendra la mort de Baudelaire avec l'émotion que l'on devine et que fut loin de partager Victor Hugo, qui n'en a pas soufflé mot.

***

Ses amis de Paris pressaient Baudelaire de revenir parmi eux. Ils lui représentaient que sa place était là. Toute une jeunesse ardente le réclamait, pressée de l'élire pour chef et pour oracle. Sainte-Beuve lui signale l'article d'un inconnu, paru dans *l'Art*, où on le glorifie. Cet inconnu, c'était Verlaine, et Baudelaire n'ignorait pas ce mouvement des jeunes en sa faveur. Il le considérait sans enthousiasme. Il écrivait :

Ces jeunes ne manquent pas de talent, mais que de folies ! Que d'inexactitudes ! Quelle exagération ! Quel manque de précision ! Pour dire la vérité, ils me font une peur de chien. Je n'aime rien tant que d'être seul.

Il ajoutait :

Je ne veux rentrer en France que glorieusement et certains devoirs accomplis.

Ces devoirs, c'étaient « des livres à finir et des livres à vendre » qui lui assureraient en France une tranquillité de quelques mois. Il devait, selon lui, prolonger son exil, *par pénitence*.

CHAPITRE VI

LES DERNIERS JOURS DE BAUDELAIRE

En mars 1866, Baudelaire était à Namur, l'hôte du beau-père de Rops. Il y était venu pour revoir l'église Saint-Loup, « ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre jésuites », — « cette merveille sinistre et galante », qu'il comparait à l'intérieur « d'un catafalque, terrible et délicieux, brodé de noir, de rose et d'argent ». Il s'y trouvait, un jour, en compagnie de Rops et de Poulet-Malassis, lorsque se produisit un événement propre à impressionner les gens superstitieux. Les uns y verront un châtiment du ciel envoyé à Baudelaire pour le punir de ses blasphèmes, et les autres, considérant qu'il fut le seul frappé de ces trois sataniques, l'un de ces avertissements tutélaires que Dieu envoie à ses élus et par lesquels il ramène à lui les brebis égarées. Tandis que Baudelaire admirait un détail d'ornementation, il chancelle tout à coup et tombe sur les dalles de la nef. Ce fut bref comme l'éclair. Tandis que ses deux amis se précipitent à son secours, il se relève de lui-même, affirmant : « Ce n'est rien ! » Pourtant, le lendemain, Rops, pénétrant dans la chambre de Baudelaire, occupé à sa toilette, le voit glisser furtivement dans sa poche, sans l'essuyer, avec la précipitation d'un homme dérobant un bijou convoité, une vieille brosse à dents toute ruisselante. Et dans le train qui les ramène à Bruxelles, Baudelaire, étouffé de fièvre, prie ses amis d'ouvrir les vitres, qui l'étaient déjà. Il voulait dire le contraire, prouvant ainsi qu'il n'était plus

maître de ses paroles. A Bruxelles, il assure qu'il n'éprouve aucun malaise et veut qu'on le laisse rentrer seul à son hôtel. M. Neyt (1) l'invite à dîner quelques jours après. Il trouve Baudelaire plus étrange, plus bizarre que de coutume, à tel point qu'après son départ il se reproche de ne l'avoir pas accompagné. Pris de remords, il court à son hôtel. Baudelaire n'y a pas reparu. M. Neyt se met à sa recherche. Il était passé minuit. Plus rien d'ouvert que quelques cafés au centre de le ville. M. Neyt explore les tavernes aux environs de l'hôtel Ravenstein, le café du Globe, le Princes de Galles. Finalement, il découvre Baudelaire à la Taverne royale, à une heure du matin. Mais laissons-lui la parole :

Dans le café presque désert, un garçon s'assoupissait en attendant le départ des derniers clients. Dans un coin de droite, quelques consommateurs étaient rassemblés. Baudelaire était de l'autre côté, seul dans l'angle du mur, l'air abattu, le dos renversé sur le dossier matelassé d'un banc. Il rêvassait. Devant lui sur la table, un petit verre de cognac presque vide. Le poète était ivre, mais d'une ivresse particulière qui semblait autant amenée par la folie de ses ennuis que par l'exaltation de la boisson. Je l'engageai à rentrer. Je lui fis remarquer qu'il était peu sage de sa part, se sentant quelque peu souffrant, de s'attarder aussi longuement. Enfin il se leva. Je l'accompagnai, malgré lui, et le reconduisis avec mille difficultés jusqu'à son hôtel. Mais lorsqu'il fallut grimper les escaliers, je fus obligé de le hisser à bras le corps, ma tête derrière son dos, sur le palier de son quartier. Je l'installai dans sa chambre. J'allumai sa lampe mais je dus partir. Il refusait obstinément mon aide et me criait à tue-tête : « Allez-vous-en, allez-vous-en ! » Le lendemain, 30 mars, j'allai le voir. Il était sur son lit, étendu, tout habillé comme je l'avais rentré. La lampe, sur la table, se mourait avec une petite flamme rouge qui sursautait dans la lumière du jour. Il était neuf heures du matin. Je le réveillai ; il ouvrit les yeux, mais resta sans un mouvement et sans pouvoir prononcer une parole. Je fis querir le docteur Oscar Max. Il diagnostiqua une hémiplégie avec aphasie conséquente. Les muscles de la moitié du corps étaient paralysés.

Plus tard, dans la journée, Baudelaire put enfin ouvrir les lèvres. C'est alors qu'il me dicta ces mots pour M. Ancelle :

---

(1) Cf. : Maurice Kunel, *Baudelaire en Belgique*. C'est M. Kunel qui, mis sur la piste de M. Neyt par une phrase de Baudelaire : « Quelle joie, M. Neyt ! », a retrouvé le précieux témoin.

Je ne peux plus bouger, j'ai des dettes, dites si vous voulez à ma mère que je suis souffrant, mais ne dites pas la vérité sur mon cas. Excusez mon style écourté, j'emprunte la plume d'un autre (1).

Il n'y a plus à douter de la gravité du cas de Baudelaire. Un traitement est nécessaire. Ses amis le font admettre à l'Institut Saint-Jean et Sainte-Elisabeth, dirigé par les sœurs hospitalières, rue des Cendres, à Bruxelles. L'aphasie fait des progrès. Baudelaire a gardé l'intelligence. Il comprend ce qui se passe autour de lui, mais ne peut plus s'exprimer que par monosyllabes et s'irrite de ne pas être compris. Il n'a plus aux lèvres que « cré nom... cré nom ». Il lui arrive même une fois de compléter le blasphème, au grand effroi de la supérieure, la révérende mère Isabelle, et des sœurs infirmières, Rosalie et Perpétue. Elles s'imaginent le diable en personne et murmurent les prières de l'exorcisme. Tout l'hôpital est scandalisé à tel point qu'on juge urgent de se débarrasser du possédé, derrière qui on fait procéder à la cérémonie de la purification.

Baudelaire est ramené à Paris, dans la maison de santé du docteur Duval, rue du Dôme. C'est là qu'il mourut, après une ongue agonie clairvoyante, rendant au Dieu de sa foi une âme purifiée par la douleur (31 août 1867).

Le guignon de Baudelaire s'acharna jusque sur sa dépouille. Ce pauvre malchanceux, qui avait passé sa vie à rater le coche, j'entends la fortune et la gloire, devait, en attendant son éclatante revanche posthume, rater jusqu'à ses funérailles (2). Tout se tournait contre elles. La saison d'abord

---

(1) Maurice KUNEL. *op. cit.*

(2) Jules Janin avait cité, dans un article de l'*Indépendance Belge* (11 février 1865), les belles funérailles de Béranger, comme une preuve d'estime générale. Baudelaire prétendait au contraire « qu'il n'y a guère que les coquins et les sots qui obtiennent de belles funérailles » et il est assez piquant de rappeler qu'il écrivait de ces funérailles : « Il n'y a eu de beau que Mme Colet bousculant les sergents de ville. » Mais ce qui excitait la bile de Baudelaire, c'est que Jules Janin n'avait exalté les obsèques nationales de Béranger qu'au détriment de Henri Heine qu'il n'aimait pas et qu'il donnait l'indifférence publique autour du cercueil de ce dernier comme un indice de la médiocrité de son talent.

(2 septembre). La plupart des Parisiens n'étaient pas rentrés de villégiature. En outre, les lettres d'invitation avaient dû être expédiées le dimanche 1er septembre. Cause de retards inévitables. Peu de monde à l'église. Cent personnes tout au plus. Une soixantaine à peine eurent le courage d'affronter, derrière le corbillard, jusqu'au cimetière, la chaleur accablante.

Il y avait là Banville, Asselineau, Nadar, Champfleury, Monselet, Stevens, Fantin-Latour, Lemerre, Veuillot, Philarète Chasles, Emile Deschamps, le jeune Verlaine. Mais on déplorait l'absence de Sainte-Beuve et de Théophile Gautier. L'absence de Sainte-Beuve s'expliquait. On le savait gravement malade. Celle de Gautier, qui n'avait rien d'autre à alléguer que « son jour de feuilleton », fit scandale. Nulle délégation officielle. Personne du ministère. Personne de la Société des Gens de lettres, dont le président, M. Paul Féval, avait été, pourtant, personnellement avisé. On ne voit pas très bien, d'ailleurs, ce que M. Paul Féval aurait pu dire sur la tombe de Baudelaire. Toutes ces abstentions, calculées ou non, n'en provoquèrent pas moins une sorte de désappointement. Un coup de tonnerre formidable, à l'entrée du cimetière, faillit disperser le cortège. Les chapeaux hauts de forme redoutaient le choc de l'orage imminent. Banville parla, devant une assistance inquiète et préoccupée. Son discours, qui nous est parvenu, est un splendide hommage à Baudelaire, mais Banville était souffrant. L'émotion paralysait ce qui lui restait de forces. Aucune de ses paroles ne parvint aux oreilles distraites. Il en fut de même pour Asselineau, dont la voix s'étranglait de colère, en songeant aux articles de la presse du matin, qui déversaient l'outrage à pleins bords sur la mémoire du poète. Sauf la note de Veuillot dans *l'Univers*, pleine de réticences, mais en somme acceptable, tout le reste, « en haut comme en bas », n'était qu'un concert de calomnies, une explosion de huées. *Le Figaro* lui-même, comme s'il rougissait de l'entrefilet sympathique, paru la veille sous la signature de Vitu, et voulait se le faire pardonner, insérait

un article insolent de dédain. Tous les partis s'étaient réconciliés dans leur fureur de réprobation. Les uns s'indignaient de l'impiété de Baudelaire, les autres de sa fin édifiante, au milieu des prières et des sacrements. C'était à qui le traiterait de « fou »; mais la palme de l'injure revenait à un certain Jules Vallès. L'écho de ces invectives du dehors, franchissant les murs du cimetière, roulait jusque sur la tombe, y jetait une oppression et un malaise. On avait hâte d'en finir. Le caractère de la cérémonie s'en ressentait. Elle n'était pas terminée qu'une furieuse trombe d'eau s'abattit. Ce fut la panique, un sauve-qui-peut général, une fuite éperdue de tous, à travers les allées ruisselantes. Ainsi s'achevaient, dans le désordre et la confusion, dans un chaos ridicule, dans la boue, des obsèques que les amis de Baudelaire avaient envisagées pleines d'une pompe réglée et sereine, comme une claire et solennelle réparation d'honneur. Ils étaient loin de l'apothéose rêvée. Leur désillusion se sent dans le compte rendu qu'en fit par lettre Asselineau, à Poulet-Malassis, demeuré par force à Bruxelles, et l'on comprend son ton mélancolique ; on comprend que ce noble cœur, ce fervent de Baudelaire, ait terminé son récit en s'avouant malade, découragé et « dégoûté de Paris ».

LIVRE V

LA VIE PASSIONNELLE DE BAUDELAIRE

CHAPITRE I

FAUT-IL APPELER BAUDELAIRE LE POÈTE VIERGE?

J'ai laissé de côté la vie passionnelle de Charles Baudelaire parce qu'elle valait d'être examinée à part, tant elle offre d'aperçus singuliers et de matière à controverses. Ici encore nous nous heurtons aux méfaits de la légende et au conflit des opinions. Tandis que la légende nous laisse supposer un être pervers et dissolu, deux intimes du poète, Rops et Nadar (1), se portent garants de sa vertu et nous attestent qu'il mourut vierge. A première vue cette affirmation peut surprendre ; leurs arguments ne manquent pas d'impressionner. Nadar a connu Baudelaire à son retour de l'île Bourbon. Les deux amis se plurent par l'opposé de leurs qualités. Nadar était séduit par l'originalité de Baudelaire.

(1) NADAR, *Ch. Baudelaire intime* (Blaizot, édit.).

« *Celui-là*, disait-il, *n'est pas tout le monde.* » Baudelaire était enthousiasmé par l'exubérance débrouillarde de Nadar. « Nadar, disait-il, *est la plus étonnante expression de vitalité. Il doit avoir tous les organes en double.* » Ils devinrent vite inséparables. Entre amis de 20 ans il n'est pas de secrets. Nadar nous avertit qu'ils formaient à plusieurs, réunis par leur amour des lettres et des arts, une sorte de phalanstère où tout était en commun : ressources, lectures, ambitions, maîtresses. Ces jeunes gens couraient les lieux de plaisir à la mode, les *Folies-Bergère*, *Valentino*, le *Casino Cadet*, en connaissaient les habituées. Les plus célèbres étaient les lyonnaises Mariette et Anna Roux, les sœurs Delphine et Georgette, la grande Pauline et Sapho Montreveil. Tous s'étonnaient de la réserve de Baudelaire. Non seulement il affectait de se séparer de la bande lorsqu'elle entrait dans certains établissements où l'indécence est de rigueur; mais dès que la conversation s'animait sur le chapitre des mœurs et versait dans la grossièreté, Baudelaire devenait d'une froideur glaciale. Les demoiselles, dont ces phalanstériens d'un nouveau genre se partageaient les faveurs, se piquaient peu de discrétion. Elles avouaient à qui voulait leurs faiblesses et leurs amants; mais dès qu'on y mêlait le nom de Baudelaire elles protestaient avec une vivacité qu'on eût pu prendre pour un sentiment de pudeur offensée, mais qui n'était que l'explosion brutale de la vérité pure : « Ah! celui-là!... Non! Jamais! »

Deux femmes comptent pourtant dans la vie du poète : Jeanne Duval et M^me^ Sabatier.

Quelques biographes modernes nous parlent d'une troisième restée inconnue, celle à qui Baudelaire a dédié ses *Paradis artificiels* et qu'il ne désigne que sous les initiales J. G. F. C'est une femme que Baudelaire tutoie. Il l'appelle « ma chère amie » et lui sait gré d'avoir *souvent* veillé et dissipé ses cauchemars. Au moment où il lui dédie son ouvrage, elle est lointaine et malade et tourne ses regards vers le ciel, ce lieu de toutes les transfigurations. « Lointaine

et malade », c'était précisément le cas de Jeanne Duval; mais, objectent certains, on ne la voit point « tourner ses regards vers le ciel ». Il faut faire sa part à l'imagination des poètes. Si les termes de la préface de Baudelaire ne s'accordent pas, tous, avec ce que nous savons du caractère de Jeanne Duval, on pourrait en dire autant des vers manifestement écrits pour elle et qui, par moments, en font un être d'exception. Si indigne qu'elle fût de jouer ce rôle, Jeanne Duval reste, pour Baudelaire, une inspiratrice. J s'applique naturellement à Jeanne et G F très probablement à ses autres prénoms que nous ignorons. Le ton de la préface témoigne d'une longue familiarité. Il serait bien surprenant, si caché que fût ce troisième amour de Baudelaire, que le secret n'en eût pas, à la longue, transpiré, et les amis du poète, inquiets du mystère, se seraient employés à l'éclaircir. Mais, pour eux, il s'agissait bel et bien de Jeanne Duval. C'est la déclaration que fit Rops, et Léon Cladel, qui nous la rapporte dans son article paru à *la Plume* le 15 décembre 1890 sous ce titre *Images versicolores*, ne nous donne d'ailleurs pas la chose comme une révélation. Cladel avait connu Baudelaire. Il était depuis longtemps renseigné et savait lui-même, là-dessus, à quoi s'en tenir.

Ce point réglé, examinons maintenant si, de la double aventure de Baudelaire avec Jeanne Duval et M^me^ Sabatier, ne ressort pas un double démenti aux allégations de Rops et de Nadar (1).

---

(1) Allégations corroborées par un troisième témoignage, celui de Jules Vallès.

CHAPITRE II

MADAME SABATIER

M^me^ Sabatier se présente à nos souvenirs nantie du prestige de la petite cour de poètes et d'artistes dont elle aimait à s'entourer. Ses familiers l'avaient surnommée la *Présidente* et ce titre l'agrémente d'un parfum XVIII^e^ siècle, lui confère une sorte de préciosité galante.

Elle habitait rue Frochot, nous dit M^me^ Judith Gautier, un appartement au 1^er^ ou 2^e^ étage, je ne sais plus trop. L'escalier n'était pas grand et il n'y avait qu'une porte par étage, ni à droite ni à gauche, mais au milieu du palier. La porte avait deux battants, couleur de palissandre.

... La salle à manger s'ouvrait juste en face de la porte d'entrée et ce lieu célèbre n'était ni très vaste ni très somptueux. La pièce, tendue d'étoffe rouge sombre, montrait des tableaux et des faïences, pendus symétriquement. La table de chêne, massive, carrée, devait s'étirer jusqu'aux murailles.

A droite de la salle à manger, trois pièces en enfilade se bloquaient : le boudoir, la chambre à coucher, tout au fond le cabinet de toilette. Cela, joliment capitonné, ouaté, confortable et frais.

Au lieu de fenêtres, un vitrage, qui formait toute une paroi, éclairait ces chambres, sous les feuillages des stores qui les voilaient. Cet intérieur avait l'air d'une serre...

La présidente arrivait du fond de l'appartement et s'annonçait par une roulade qui s'achevait en rire perlé. Trois grâces rayonnaient d'elle au premier aspect : beauté, bonté, joie.

Elle s'appelait Aglaé et aussi Apollonie. Elle était assez grande, de belles proportions avec des attaches très fines et des mains charmantes. Ses cheveux très soyeux, d'un châtain doré, s'arrangeaient comme

d'eux-mêmes en riches ondes semées de reflets. Elle avait le teint clair et rosé, les traits réguliers, avec quelque chose de mutin et de spirituel, la bouche petite et rieuse. Son air triomphant mettait, autour d'elle, comme de la lumière et du bonheur (1).

Tous les dimanches, elle tenait table ouverte dans ce coquet et lumineux logis.

L'élite des écrivains du temps s'y donnait rendez-vous. Les plus illustres, les plus solennels se faisaient gloire de déposer leur auréole au vestiaire pour descendre à la cordiale familiarité du lieu. L'entrain et la bonne humeur caractérisaient ces réunions où l'apparat n'était admis que dans le service de table, l'éclat de l'orfèvrerie, des cristaux, et la bonne chère. Chacun avait son surnom d'intimité : le père Hugo, l'oncle Beuve, le beau Théo. Feydeau, c'était le colonel des Métaphores; Barbey d'Aurevilly, que l'on désignait, chez Veuillot, la « Corsetière », devenait ici le « Connétable ». L'embonpoint onctueux de Bouilhet lui valait d'être appelé « Monseigneur ». Flaubert portait l'étiquette, on ne sait trop pourquoi, de « Sire de Vaufrilard ».

Qu'était-ce, au juste, sous sa légende empruntée d'Égerie, que cette Mme Sabatier, de souche bourgeoise, entretenue par le financier Mosselmann et qui, à l'occasion, posait sans voiles, quand un artiste de renom l'en priait?

A ne tenir compte que des madrigaux de poètes, c'était une créature délicieuse, spirituelle, pleine de charme et de distinction. Gautier nous dit qu'elle était « supérieure aux autres femmes ». Feydeau nous assure qu'elle portait son joli nom de présidente « avec tout l'esprit et la bonne grâce imaginables ».

Elle était toujours vêtue de toilettes opulentes qui jetaient dans l'esprit des poètes « l'image d'un ballet de fleurs ».

Pour Baudelaire, c'est l'ange gardien, la Muse, la Madone; mais tandis que notre imagination se dispose à lui décerner la palme des inspiratrices éthérées, à la joindre au groupe

(1) Judith GAUTIER, *le Second rang du collier* (Juven, édit.).

séraphique des Laure, des Béatrice et des Elvire, les Goncourt viennent doucher notre enthousiasme en la peignant, dans leur *Journal*, comme une commère d'entrain trivial, bas, populacier, une « vivandière de Faunes ». En regard des vers de Baudelaire, cette affirmation nous gêne. On voudrait l'écarter, mais il faut bien avouer que Mme Sabatier a fourni à Clésinger l'idée de sa « bacchante ». C'est en bacchante qu'il l'a vue et qu'il l'a traduite aux splendeurs du marbre. Son œuvre témoigne, du moins, de la sculpturale beauté du modèle que tout Paris reconnut, paraît-il, ce qui déchaîna, pendant huit jours, une fureur de commentaires passionnés aux environs de la Madeleine et du passage des Panoramas. Et il y a aussi le portrait que Meissonier nous a laissé d'elle. Nous y retrouvons sa « face mutine et enjouée où le rire joue comme un vent frais dans un ciel clair ». Nous sommes éblouis par ce jaillissement de santé qui vient des bras et des épaules; nous y retrouvons « les couleurs retentissantes » de ses toilettes, ces robes folles, « emblème de son esprit bariolé »; mais le geste a quelque chose de trivial et de dégingandé. Ce poing sur la hanche trahit la vivandière. Il cadre mal avec l'idée que nous étions en train de nous faire d'une créature de rêve.

La situation irrégulière de Mme Sabatier ne lui permettait pas d'être prude. Elle était habituée aux propos cyniques. Son amant Mosselmann, carré et brutal en affaires, se souciait peu des euphémismes et des subtilités du langage. C'est lui qui disait à un architecte : « Combien coûtera votre église terminée, hostie en gueule? »

Mais à quoi bon vouloir fixer le caractère véritable de Mme Sabatier? Écartons le chaos des témoignages. Les gens ne valent pour nous que par les sentiments qu'ils nous inspirent. Pour Baudelaire, Mme Sabatier fut réellement la « Princesse lointaine », celle vers qui il se tournait dans ses moments de crise et de découragement. C'est son fantôme qu'il voyait voltiger

Sur les débris fumeux des stupides orgies.

Elle fut longtemps son idéal, sa foi, son refuge. C'est sous ce jour seul qu'il nous plaît de l'accueillir.

J'ai dit qu'elle était grande. Elle se prévalait d'une carnation fraîche et d'une agilité d'esprit qui devaient plaire à Baudelaire, ne fût-ce que par contraste avec la passivité et le teint bistre de créole de Jeanne Duval. Ces deux femmes se complétaient dans son imagination. Il ne pouvait envisager l'une sans réclamer l'autre. Jeanne Duval flattait sa sensualité, Mme Sabatier son besoin d'affection.

Elle avait fait sur lui, dès le premier jour, une impression profonde. Il l'aima sans oser se déclarer. Ce fut pour lui « la très belle, la très chère, la très bonne ». Il lui adressait, sous le voile de l'anonyme, contrefaisant son écriture, des épîtres enflammées, des vers pleins de ferveur et d'élans mystiques. Cela dura longtemps. Il fallut la publication des *Fleurs du Mal*, où les vers étaient insérés, pour que le secret se découvrît. Mme Sabatier, loin de se fâcher de ces hommages, émue sans doute de leur persistance, se montra disposée à exaucer les vœux du poète.

On a pu contester la sincérité de Baudelaire, en publiant une correspondance, marquée du même sceau spirituel, adressée à une tierce personne, un modèle quelconque, rencontré dans les ateliers que Baudelaire fréquentait; mais c'est être peu au courant de sa nature compliquée et des subtilités pyschologiques que de vouloir tirer une conclusion de ces faits. Dans ces moments qu'il a notés, où l'on se sent « plus seul, plus abandonné, après une débauche », quand

Dans la brute assoupie un ange se réveille,

sa pensée cherchait un réconfort, un point d'appui à sa détresse mouvante; le souvenir de Mme Sabatier lui revenait « plus rose, plus vif et plus charmant ». Les yeux de la belle lui « chantaient le réveil de l'âme ».

N'en doutons pas, le sentiment qui poussait Baudelaire à écrire à Mme Sabatier était sincère.

Mais c'était un amour exalté de tête, qui puisait sa force dans l'absence de tout contact charnel. Baudelaire n'a-t-il pas écrit : « *La femme dont on ne jouit pas est celle que l'on aime. Ce que la femme perd en jouissances sensuelles, elle le gagne en adoration.* » Et il note « *la délicatesse esthétique, l'hommage idolâtrique des blasés* ». Le jour où il sent son amour partagé et l'étreinte possible, un écroulement se fait en lui. La sainte s'évanouit. Il ne reste plus qu'une femme comme les autres qui l'indispose parce qu'elle s'offre avec tant d'impudeur qu'elle-même ne peut s'empêcher d'en rougir. Elle lui écrit : « *Je suis à toi, de corps, d'esprit, de cœur.* » Alors Baudelaire hésite. Il cherche des excuses à son recul. Il oppose la peur d'affliger un honnête homme. L'honnête homme, c'est Mosselmann, l'homme de proie, affranchi de tout préjugé et qui s'inquiète peu d'une pareille mésaventure. Mme Sabatier a beau lui représenter que cela ne compte pas, multiplier les appels, il se replie sur un scrupule plus misérable encore : la crainte de déplaire à Jeanne Duval, sa maîtresse en titre, comme s'il ne savait pas qu'il disposait de toute licence de ce côté. Mme Sabatier supplie. Elle s'étonne : « *Que dois-je penser quand je te vois fuir mes caresses?* » A la fin, elle éclate : « *Quelle comédie jouons-nous?* » Baudelaire continue à se dérober. Il bafouille : « *Son amour,* insinue-t-il, *c'est le besoin de pleurer ensemble.* » — « *Tout ce que tu voudras,* » répond-elle. Il est pris. Il ne sait comment se dégager; mais c'est trop de ridicule. Il faut en finir. Il se décide alors à cet aveu : « *Vous savez bien que j'ai d'odieux préjugés à l'endroit des femmes.* JE N'AI PAS LA FOI! »

Mme Sabatier, obligée de se rendre à l'évidence, se résigne et pardonne en femme spirituelle. Elle ne retire même pas son amitié, satisfaite du beau rôle. Elle et lui continueront de se voir.

Ainsi l'aventure se termine par un procès-verbal de carence. Ici, Rops et Nadar ont raison. Reste Jeanne Duval. Voyons ce qu'il en fut.

CHAPITRE III

JEANNE DUVAL

Pour dresser l'image de Jeanne Duval, la Vénus noire, toujours même incohérence des documents (1). Les uns nous disent : que «c'était une négresse, d'un noir d'encre». Ernest Prarond nous parle d'une mulâtresse pas très noire, pas très belle, cheveux noirs peu crépus, poitrine assez plate, de taille assez grande, marchant mal. Banville, au contraire, trace ce portrait :

C'était une fille de couleur, de très haute taille, qui portait bien sa tête ingénue et superbe, couronnée d'une chevelure violemment crépelée et dont la démarche de reine, pleine d'une grâce farouche, avait quelque chose de divin et de bestial.

---

(1) M. Théodore Duret nous mande à propos de Jeanne Duval : « J'ai été amené, dans le catalogue que j'ai dressé en 1900, des œuvres d'Édouard Manet, à décrire n° 35 (1861-62) :

« Une femme étendue sur un canapé, dite la maîtresse de Baudelaire », avec ces détails : « La femme qui devait être une créole avait été amenée dans l'atelier de Manet par Baudelaire et elle passait pour être sa maîtresse. »

« C'est tout ce que j'avais pu recueillir de renseignements au moment où je dressais mon catalogue, Manet n'étant plus là. Je vois maintenant que cette femme peinte par Manet était Jeanne Duval. Je me rappelle très bien le portrait. Ce n'était point une femme nègre, ni même une mulâtresse, mais elle était très brune et avait une conformation laissant deviner une part de sang nègre. Ce devait être une quarteronne.

« Le tableau est malheureusement passé depuis longtemps en Allemagne et je n'en puis retrouver ici la reproduction. »

Nadar insiste sur sa taille onduleuse de couleuvre et l'exubérant développement des seins. Les hanches étaient un peu étroites, mais c'était, dit-il, à l'avantage « du reste » et parce que « la nature reprend, sur la part de l'un, les bénéfices de l'autre ». Il résume ainsi son jugement :

Elle était belle, rien de Phidias, mais un spécial ragoût raffiné, — des yeux grands comme des soupières, — nez petit, délicat, aux ailes et narines incisées avec finesse exquise, — bouche admirablement meublée, d'un beau dessin, sérieux, fier, dédaigneux, — nulle trace de ces dénonciations simiesques qui poursuivent le sang de Cham (1).

Nous savons par les vers de Baudelaire que Jeanne Duval disposait d'une magnifique chevelure et l'avis de Nadar sur l'avantage du « reste » nous avertit que c'est à Jeanne Duval que songeait Baudelaire lorsqu'il écrivait :

Il y a dans les dessins de M. Ingres des recherches d'un goût particulier, des finesses extrêmes, dues peut-être à des moyens singuliers. Par exemple nous ne serions pas étonné qu'il se fût servi d'une négresse pour accuser plus vigoureusement, dans son odalisque, certains développements et certaines sveltesses.

Jeanne Duval avait eu l'ambition des planches. Elle avait débuté au théâtre du Panthéon.

Le théâtre du Panthéon, aujourd'hui disparu, se tenait, tout en haut du faubourg Saint-Jacques, place du cloître Saint-Benoît. C'était l'ancienne église des Cordeliers. Il dressait, au milieu de bâtisses pauvres, un fronton triangulaire dans le goût rigide du 1er Empire. Deux colonnes doriques supportaient un balcon, orné, à chaque extrémité, d'une statue en plâtre, réplique de l'antique, la *Diane de Gabies* et le *Joueur de flûte*. L'établissement recrutait une clientèle de quartier à laquelle se mêlait, certains soirs, un public tapageur d'étudiants. C'est là que Nadar la vit.

On jouait un drame — je souligne, *un drame* — de Labiche : *l'Avocat Loubet*, précédé d'un lever de rideau : *le Système de mon oncle*. C'était une première; la Presse avait été conviée.

(1) NADAR, *op. cit.*

Le Système de mon oncle servait de prétexte aux débuts de Jeanne Duval (1). Elle y parut en soubrette, tablier blanc, bonnet de tulle au vent ; mais, outre qu'elle manquait de vocation, rien ne seyait plus mal à la condition de son rôle que « le sérieux, le hautain de sa physionomie et le timbre de sa voix de contralto ». Sa haute taille (elle dépassait les autres d'une tête) soulignait encore la méprise. L'insuccès fut éclatant. Elle n'insista pas. Après trois représentations, elle quitta la scène pour reprendre sa vie de femme galante.

Toutefois, si elle n'avait pas brillé par le talent, elle avait eu le temps d'impressionner, par sa beauté étrange, un spectateur dont on ne nous dit pas le nom, que Nadar nous donne comme son ami et qui n'était peut-être que lui-même. Ce spectateur eut le désir très vif de connaître « l'étrange déité, brune comme les nuits », et se présenta chez elle.

Jeanne Duval demeurait alors rue Saint-Georges, 15 ou 17, en face l'hôtel Aubert, au 2e étage sur la cour. Son appartement modeste était élégamment tapissé de perse, « étoffe alors très en faveur ». Elle vivait seule en compagnie d'une femme de chambre, jolie, blonde.

Elle agréa le visiteur sans sauvagerie et lui laissa entendre, à la fin de l'entrevue, qu'il pourrait revenir quand bon lui semblerait, sauf de 2 à 4, qui était l'heure de « Monsieur ». En apprenant ce détail, le quidam craignit de s'être engagé dans une aventure fâcheuse, et manifesta quelque appréhension des inconvénients qui pouvaient s'en suivre. Jeanne Duval s'esclaffa. La réflexion lui parut si imprévue qu'elle appela incontinent sa femme de chambre pour lui en faire part. L'effet fut irrésistible. La domestique partit à son tour d'un sonore éclat de rire. Et toutes deux de s'employer à

---

(1) Nadar, qui a rédigé ses *Souvenirs* de mémoire, à un âge avancé, se trompe lorsqu'il place ces débuts aux environs de 1839-40. La preuve en est qu'il ajoute que ces débuts précédaient de peu (2 ou 3 mois) sa première entrevue avec Baudelaire. Or nous savons par Banville, qui les présenta l'un à l'autre, que cette entrevue n'eut lieu qu'en 1842, à la belle saison, et quand Baudelaire habitait déjà l'hôtel Pimodan.

rassurer le timoré. Non seulement il n'avait rien à craindre de « Monsieur » en cas de surprise, mais c'était un rival dont on ne pouvait concevoir même une ombre de jalousie, tant il exigeait peu des femmes. C'était un doux rêveur inoffensif, un maniaque, un poète dont toute la flamme s'épuisait en rimailleries et, pour appuyer leurs dires, ces dames sortirent d'un tiroir une liasse de billets doux entremêlés de vers. Il suffit d'un simple coup d'œil au quidam, habitué des cénacles, pour se convaincre que le rêveur inoffensif, le doux maniaque, celui dont ces deux péronnelles se gaussaient si fort, bien qu'elles tirassent leur bien-être de ses libéralités, c'était Baudelaire.

Baudelaire demeurera, jusqu'au bout, le bienfaiteur de cette femme indigne. Il se laissera, jusqu'au bout, exploiter par elle, et par son frère, un misérable drôle, sans scrupules, empressé à profiter de l'aubaine. Aujourd'hui (1842), Baudelaire est riche assez pour satisfaire à ses caprices; mais, demain, privé même du nécessaire, il continuera à rogner sur ses maigres ressources pour subvenir à ses besoins. Malade, il la fera soigner à l'hôpital; il ne l'abandonnera pas, même déchue, roulée à l'ivrognerie. Il sait qu'elle se soucie peu de lui, qu'elle n'en veut qu'à sa bourse. Il la maudira, mais il restera lié à elle comme le forçat à sa chaîne,

> Comme au jeu le joueur têtu,
> Comme à la bouteille l'ivrogne.

Mme Aupick pourra écrire à Asselineau, au lendemain de la mort de Baudelaire :

> La Vénus noire l'a torturé de toutes les manières. Oh! si vous saviez! Et que d'argent elle lui a dévoré! Dans ses lettres, j'en ai une masse, je ne vois jamais un mot d'amour (1).

L'ascendant de Jeanne Duval sur Baudelaire provient de ce qu'elle réalisait son idéal « fait de beauté et d'indifférence »,

(1) *Ch. Baudelaire*, d'après Crépet.

auquel se mêlait un ragoût exotique, un piment de bizarrerie et d'étrangeté. Que cherchait-il près d'elle ? D'abord une satisfaction plastique. Nous lisons dans son *Journal :*

Tantôt, il lui demandait la permission de lui baiser la jambe et il profitait de la circonstance pour baiser cette belle jambe dans telle position qu'elle dessinât nettement son contour sur le soleil couchant

Il aimait, à manier sa chevelure, forêt aromatique, où dormaient

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,

tout un monde lontain, absent, presque défunt. Il y retrouvait les mirages et le coup de soleil de l'Orient qui l'avait frappé, quoi qu'il en dise, dans son voyage écourté. C'était une grande émotion de sa jeunesse, d'abord méprisée (il l'affectait du moins), mais qui lui revenait plus chère, à mesure qu'il avançait en âge et que l'ombre s'épaississait autour de lui.

On sait que le vœu caressé de Baudelaire était de vivre auprès d'une maîtresse « comme un chat voluptueux auprès d'une reine ».

J'eusse aimé, dit-il, en parlant d'une géante, « voir son corps fleurir et grandir librement »,

Parcourir à loisir ses magnifiques formes

et

Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins.

Ce n'est pas là le vœu d'un amant décidé. On n'imagine point le muletier de La Fontaine, se tenant au lit, près de sa partenaire,

Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu,

et se prenant à songer

A la triste beauté dont son désir se prive.

L'obsession d'une autre, c'est l'éternel prétexte que Baudelaire mettait en avant pour excuser sa froideur. On peut dire qu'il manquait tout au moins, dans ce domaine spécial, de tempérament. Sa débauche était toute cérébrale, et Jeanne Duval nous est une nouvelle preuve qu'il aimait respirer la fleur de l'amour sans la cueillir. Etait-ce par impuissance, par « nihilisme spécial », comme le prétend Nadar, ou par système ?

CHAPITRE IV

LA CONCEPTION DE L'AMOUR CHEZ BAUDELAIRE

Le vœu du dandysme, selon Baudelaire, c'est d'ôter à l'amour son caractère de « répugnante utilité » pour le réduire à n'être plus qu' « un caprice brûlant ou rêveur ». Il est indéniable que partout, chez Baudelaire, se respire la peur de l'amour agissant. C'est d'abord parce qu'il risque d'y perdre le gouvernement de soi-même, signe le plus éclatant de la supériorité du dandy; c'est ensuite, parce qu'il n'envisage de l'amour que le pouvoir néfaste. L'amour agissant, c'est, pour lui, l'amour fatal auquel, depuis les temps les plus reculés, l'humanité jette l'anathème mérité :

Amour ! fléau du monde, exécrable folie !

C'est la bête féroce, ivre de carnage, traînant après soi, dans sa course furibonde,

une confusion
De vêtements souillés, de blessures ouvertes
Et l'appareil sanglant de la destruction.

Cet effroi de l'amour s'explique par le sentiment que la vie se crée de la mort et que la perpétuité de l'espèce ne s'assure qu'au détriment de l'individu. Mais là où le savant ne voit

qu'une sollicitation de la Nature en perpétuel besoin de matière organique pour sa chimie mystérieuse et de substance à refondre pour des essais nouveaux, Baudelaire ne voit qu'une intervention diabolique, un piège tendu pour la perdition de l'âme. Il repousse donc l'appel de l'instinct comme une suggestion mauvaise et, en cela, il reste d'accord avec la doctrine évangélique ; mais où il s'en détache, c'est quand, après avoir prononcé le sacramentel *vade retro* et refusé au démon l'accès de sa chair, il l'accueille et lui fait fête en imagination. D'où vient cette inconséquence ? D'abord d'un calcul de prudence. Baudelaire fait la part du feu. Il sait qu'il faut compter avec « le Malin ». Le malin, c'est la nature. Elle se rit de nos sages résolutions, de nos vœux de prudence, d'hygiène et de continence. Le sage sait qu'il n'est pas de taille à la combattre de front. La brusquer, c'est l'exaspérer. L'affronter, en adversaire loyal, c'est être vaincu d'avance. Sa sommation est si impérieuse qu'on ne peut l'éluder que par ruse, en ayant l'air d'y consentir. On feint de la suivre, tout en s'enivrant du miel de la parole, de l'ambroisie des discours de cette effrontée larronnesse qui nous pipe à sa glu. On se laisse conduire sur la route fleurie, mais on s'arrête en deçà du piège. On feint de s'engager, mais on ajourne l'échéance et, ce faisant, on maintient en soi l'état d'illusion et l'on prolonge l'éblouissement du désir. Ainsi le moi évite le geste qui le disperse et le vaporise et puise, au contraire, à savourer une joie réelle, pour qui n'en est pas dupe, une force surnaturelle de concentration. Il y a mieux. La conscience qui reste éveillée dans le tumulte des passions et l'émeute contenue des sens, permet à l'homme de s'analyser et de s'instruire au spectacle d'événements que les autres ne traversent qu'en aveugles. D'acteur inconscient, le sage se hausse à la qualité de témoin lucide.

De même que le chirurgien, armé du scalpel, cherche dans la dissection du corps humain l'explication du jeu des organes, de même Baudelaire, penché sur nos tares et nos perversions, y cherche le mécanisme de l'âme et la qualité

de notre essence. Obsédé par l'énigme redoutable du monde, il veut en pénétrer les secrets à la lueur de l'instinct.

C'est dans l'acte le plus irréfléchi, le plus spontané, que se saisit la présence et le roulement de la chaîne qui nous rive on ne sait à quelles forces mystérieuses et qui nous fait appréhender si l'homme ne se leurre point en proclamant orgueilleusement son libre arbitre et sa part d'immortalité.

Nous savons bien que Baudelaire va tout résoudre dans le sens du dogme chrétien, mais nous restons frappés de l'audace de son entreprise. Il nous a montré que le sage pouvait, sans déchoir ni démériter, dénuder la vie et assister, sans rien perdre de son prestige ni de son austère gravité, aux réflexes de l'animal humain.

Qu'il descende dans le labyrinthe fangeux des cités ou dans les replis secrets du cœur, le poète est comme le soleil :

Il ennoblit le sort des choses les plus viles.

Il épure tout à la flamme de son génie. Il prend de la boue et il en fait de l'or.

La curiosité du vice devient, chez Baudelaire, un mode d'investigation, un procédé d'enquête pour résoudre les grandes vérités, et de là lui vient, sans doute, son fâcheux mais immérité renom de perversité.

Il nous confie qu'il aimait à feuilleter des estampes libertines, les annales de la luxure enfouies dans les bibliothèques ou perdues dans les cartons des marchands. Il dit :

La vue de ces dessins m'a mis sur des pentes de rêverie immense à peu près comme un livre obscène nous précipite vers les océans mystiques du bleu. Bien des fois je me suis pris à désirer devant ces innombrables échantillons du sentiment de chacun, que le poète, le curieux, le philosophe pussent se donner la jouissance d'un Musée de l'Amour, où tout aurait sa place, depuis la tendresse inappliquée de sainte Thérèse jusqu'aux débauches sérieuses des siècles ennuyés.

Le génie sanctifie toute chose et si ces objets étaient traités avec le soin et le recueillement nécessaires, ils ne seraient point souillés de

cette obscénité révoltante qui est plutôt une fanfaronnade qu'une vérité...

Les sujets de cette nature sont chose si importante qu'il n'est point d'artiste, petit ou grand, qui ne s'y soit appliqué secrètement ou publiquement, depuis Jules Romain jusqu'à Devéria et Gavarni.

Leur grand défaut est de manquer de naïveté et de sincérité.

Le procès que certains voudraient intenter à Baudelaire se ramène donc au procès de la connaissance. Puisque la science est une dévoratrice d'illusions, le bonheur de l'humanité s'oppose-t-il à sa divulgation? N'est-il pas préférable que le troupeau des esprits soit conduit en lisière et condamné à une éternelle enfance? Là est toute la question, mais, résolue même par l'affirmative, il s'agirait encore de savoir si le poète a une action directe sur les foules et s'il ne s'adresse pas seulement à un petit lot d'initiés de qui la science reste le privilège.

Le plus clair, c'est que Baudelaire ne nous a gratifiés d'aucune dépravation neuve. Anatole France nous en assure qui nous dit :

En fait de vices, dès l'âge des cavernes et du mammouth, il ne restait plus rien à découvrir (1).

---

(1) Anatole France, *la Vie littéraire* (Calmann-Lévy, édit.).

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE

CHAPITRE I

LE PROSATEUR

L'œuvre de Baudelaire en prose — *Salons*, *Critique littéraire*, *Traductions d'Edgar Poë*, *les Paradis artificiels*, *Chroniques*, *Fantaisies* — est assez importante, mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'il avait projeté d'écrire. Il jalousait la fécondité d'un Balzac et rêvait d'abattre, comme lui, la besogne à tour de bras. Pour cela, il ne cessait de s'admonester au travail et s'était tracé un programme de gymnastique intellectuelle auquel il ne put jamais s'astreindre. Pourtant il revenait sans cesse à son idée avec une obstination digne d'un meilleur sort. Il allait jusqu'à se dire : « *Même si tu n'es pas en goût, prends la plume et noircis du papier. Commence par de belles phrases isolées. L'inspiration suivra. Une suite de petites volontés fait un gros résultat. Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie.* » Mais l'inspiration demeurait souvent rebelle et rien n'est plus lamentable que ce combat quotidien entre son désir et son impuissance. Dans ses pires moments de découragement, une voix le forçait à reprendre la plume en lui criant : « Essaye encore ! »

Baudelaire était d'avis qu'un poète doit savoir tout entreprendre et manifester son génie aussi bien dans un vaudeville que dans une ode. Le théâtre lui souriait. Il avait dressé une liste de pièces :

Le Marquis du Ier Houzards,
L'ivrogne,
Le club des Cocus,
La femme entretenue sans le savoir,
La jeunesse de César,
Une pièce à femmes,
Les Vierges folles,

dont aucune ne fut écrite. Seuls, *le Marquis du Ier Houzards* et *l'Ivrogne* reçurent un commencement d'exécution. On en a retrouvé le *scénario* dans ses papiers.

On y a retrouvé aussi des esquisses de contes, de nouvelles, de romans, toute une série de titres, destinés à le tenir en haleine.

Un affamé. — L'Amour du rouge. — L'Amour parricide. — L'Autel de la volonté. — Le Bain et la toilette. — Le Catéchisme de la femme aimée. — Le Crime au collège. — La Ciguë islandaise. — Le Déserteur incorrigible. — Le Déshabillage. — Les Enfants précoces. — Une infâme adorée. — La Maîtresse de l'idiot. — Le Mari compteur. — Le Marquis invisible. — Le Monde sous-marin. — La Négresse aux yeux bleus. — Le Père qui attend toujours. — Le Portrait fatal. — Le Portrait impossible (par suite d'antipathie). — *Le Prétendant malgache. — Une rancune satisfaite. — Rêve avertisseur. — Le Rêve prophète. — La Repartie heureuse. — La Traite des blancs. — Les Tribades. — Le Triomphe de Jeanne. — Les Verriers. — Une ville dans une ville. — Le Visage ingénu.*

Il y en a qui sont accompagnés d'un commentaire :

Le Pauvre affamé. — Supposons un pauvre affamé voulant profiter d'une fête publique et d'une distribution de vivres pour manger. Il est bousculé et assommé par la multitude.

L'Almanach. — Bâtir une spéculation sur un calcul de probabilités relativement aux lettres chargées qui n'arrivent pas et aux indemnités qui en résultent.

L'amour parricide. — Peinture de l'auberge. La femme, le mari, le père du mari. Les amants, toute la ville, y compris le procureur impérial et les gendarmes.

Raison de la haine de la femme contre le père.

Jalousie du mari. Le meurtre le procès, l'exécution.

L'Automate. — Quel il est, comme amant.

Sorcier, en prévision de malheur, il veut lutter contre les lois de la nature. Son testament : « Si tu m'aimes vraiment... » Et il revit automatiquement. Sa maîtresse se demande laquelle des deux existences est un rêve. L'automate, soufflé par l'âme, lui persuade qu'elle a rêvé autrefois et que maintenant il vit bien réellement.

Cependant l'âme, rougissant de créer le bonheur par le mensonge, préfère commettre un homicide et réveille son amie par la mort, pour lui tout raconter dans le paradis.

Baudelaire caresse un projet d'intrigue entre trois personnages, dont l'un est libertin, le second ne l'est pas encore, le troisième le devient. Ajoutez un quatrième qui ne l'est plus puisqu'il est mort. Mais c'est du mort que s'éprend la froide épouse.

Il y a aussi :

Le Fou raisonnable et la Belle Aventurière. — Jouissance sensuelle dans la société des extravagants. — Quelle horreur et quelle jouissance dans un amour pour une espionne, une voleuse, etc... ! — Il faut toujours en revenir à de Sade, c'est-à-dire à l'homme naturel, pour expliquer le mal. Débuter par une conversation, sur l'amour, entre gens difficiles. — Sentiments monstrueux de l'amitié ou de l'admiration pour une femme vicieuse. — Trouver des aventures horribles, étranges, à travers les capitales.

La Maîtresse vierge. — La femme dont on ne jouit pas est celle que l'on aime. — Délicatesse esthétique, hommage idolâtrique des blasés. Ce qui rend la maîtresse plus chère, c'est la débauche avec d'autres femmes. Ce qu'elle perd en jouissances sensuelles, elle le gagne en adoration... — De la chasteté dans l'amour.

— L'homme qui croit que son chien ou son chat, c'est le diable ou un esprit quelconque enfermé.

— L'homme qui voit dans sa maîtresse un défaut, un vice, physique, imaginaire obsession.

Et il y a le livre sur la Belgique resté en panne.

Je ne crois pas, à en juger par les fragments que nous possédons, que ce livre eût rien ajouté à la gloire de Baudelaire, mais il en est deux, parmi ceux qu'il méditait, qui eussent pu lui fournir les éléments d'un chef-d'œuvre. C'est

d'abord un roman ou une étude philosophique : *la Fin du monde,* où il voulait dresser le tableau de nos erreurs, de nos vices, de nos passions. C'est pour écrire ce roman qu'il entasse les documents sur les chauffeurs, les brigands, les sorciers, sur *Jean l'écorcheur*, ce redoutable bandit, exécuté en 1803 de l'autre côté du Rhin ; qu'il se nourrit d'histoires de prisons, de souterrains, de tortures, d'épouvantes ; qu'il prend des notes sur le marquis de Sade et s'assimile les *Liaisons dangereuses.*

C'est à ce livre qu'il fait allusion dans ses notes :

Ivresse d'humanité ; grand tableau à faire dans le sens de la charité, dans le sens du libertinage, dans le sens littéraire et du comédien. — Goût inamovible de la prostitution. — Un chapitre sur l'indestructible, éternelle, universelle et ingénieuse férocité humaine. — De l'amour du sang. — De l'ivresse du sang. — De l'ivresse des foules. — De l'ivresse du supplicié. (Damiens.)

C'est dans ce livre qu'il entend nous démontrer que la foi au progrès, tel que nous l'entendons, est une duperie et que la vraie civilisation n'est ni dans le gaz, ni la vapeur, ni les tables tournantes, mais dans la diminution des traces du péché originel, c'est-à-dire de l'animalité :

Pour que la loi du progrès existât, il faudrait que chacun voulût la créer, c'est-à-dire que quand tous les individus s'appliqueront à progresser, alors et seulement alors, l'humanité sera en progrès. Pour l'instant, le monde ne marche que par le malentendu. C'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde. Car si, par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder.

Il ne subsiste de ce roman que quelques lignes qui peuvent en être considérées comme la préface :

Le monde va finir. La seule raison, pour laquelle il pourrait durer, c'est qu'il existe. Que cette raison est faible, comparée à toutes celles qui annoncent le contraire, particulièrement à celle-ci : Qu'est-ce que le monde a désormais à faire sous le ciel? Car, en supposant qu'il continuât à exister matériellement, serait-ce une existence digne de ce

nom et du Dictionnaire historique ? Je ne dis pas que le monde sera réduit aux expédients et au désordre bouffon des républiques du Sud-Amérique, que peut-être même nous retournerons à l'état sauvage, et que nous irons, à travers les ruines herbues de notre civilisation, chercher notre pâture, un fusil à la main. Non ; car ces aventures supposeraient encore une énergie, certaine énergie vitale, écho des premiers âges. Nouvel exemple et nouvelles victimes des inexorables lois morales, nous périrons par où nous avons cru vivre. La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, que rien, parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges ou antinaturelles des utopistes, ne pourra être comparé à ses résultats positifs. Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie. De la religion, je crois inutile d'en parler et d'en chercher les restes, puisque se donner la peine de nier Dieu est le seul scandale, en pareille matière. La propriété avait disparu virtuellement avec la suppression du droit d'aînesse ; mais le temps viendra où l'humanité, comme un ogre vengeur, arrachera leur dernier morceau à ceux qui croiront avoir hérité légitimement des révolutions. Encore, là ne serait pas le mal suprême.

L'imagination humaine peut concevoir, sans trop de peine, des républiques ou autres Etats communautaires, dignes de quelque gloire, s'ils sont dirigés par des hommes sacrés, par de certains aristocrates. Mais ce n'est pas particulièrement par des institutions politiques que se manifestera la ruine universelle, ou le progrès universel ; car peu m'importe le nom. Ce sera par l'avilissement des cœurs. Ai-je besoin de dire que le peu qui restera de politique se débattra péniblement dans les étreintes de l'animalité générale, et que les gouvernants seront forcés, pour se maintenir et pour créer un fantôme d'ordre, de recourir à des moyens qui feraient frissonner notre humanité actuelle, pourtant si endurcie ? — Alors, le fils fuira la famille, non pas à dix-huit ans, mais à douze, émancipé par sa précocité gloutonne ; il la fuira, non pas pour chercher des aventures héroïques, non pas pour délivrer une beauté prisonnière dans une tour, non pas pour immortaliser un galetas par de sublimes pensées, mais pour fonder un commerce, pour s'enrichir, et pour faire concurrence à son infâme papa, fondateur et actionnaire d'un journal qui répandra les lumières et qui ferait considérer le siècle d'alors comme un suppôt de la superstition.

Alors, les errantes, les déclassées, celles qui ont eu quelques amants et qu'on appelle parfois des anges, en raison et en remerciement de l'étourderie qui brille, lumière de hasard, dans leur existense logique comme le mal, — alors celles-là, dis-je, ne seront plus qu'impitoyable sagesse, sagesse qui condamnera tout, fors l'argent, tout même les erreurs des sens ! — Alors, ce qui ressemblera à la vertu, que dis-je, tout ce qui ne sera pas l'ardeur vers Plutus, sera réputé un immense ridicule. La justice, si, à cette époque fortunée, il

peut encore exister une justice, fera interdire les citoyens qui ne sauront pas faire fortune. Ton épouse, ô bourgeois ! ta chaste moitié, dont la légitimité fait pour toi la poésie, introduisant désormais dans la légalité une infamie irréprochable, gardienne vigilante et amoureuse de ton coffre-fort, ne sera plus que l'idéal parfait de la femme entretenue. Ta fille, avec une nubilité enfantine, rêvera, dans son berceau, qu'elle se vend un million, et toi-même, ô bourgeois, moins poète encore que tu n'es aujourd'hui, tu n'y trouveras rien à redire ; tu ne regretteras rien. Car il y a des choses, dans l'homme, qui se fortifient et prospèrent à mesure que d'autres se délicatisent et s'amoindrissent ; et, grâce au progrès de ces temps, il ne te restera de tes entrailles que des viscères ! — Ces temps sont peut-être bien proches ; qui sait même s'ils ne sont pas venus, et si l'épaississement de notre nature n'est pas le seul obstacle qui nous empêche d'apprécier le milieu dans lequel nous respirons ?

Quant à moi, qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai jamais la charité d'un médecin. Perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules, je suis comme un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et, devant lui, qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement, ni douleur. Le soir où cet homme a volé à la destinée quelques heures de plaisir, bercé dans sa digestion, oublieux — autant que possible — du passé, content du présent et résigné à l'avenir, enivré de son sang-froid et de son dandysme, fier de n'être pas aussi bas que ceux qui passent, il se dit, en contemplant la fumée de son cigare : « Que m'importe où vont ces consciences ? »

Je crois que j'ai dérivé dans ce que les gens du métier appellent un hors-d'œuvre. Cependant, je laisserai ces pages, — parce que je veux dater ma colère.

Vous avez entendu « ma colère ». Quand Baudelaire se relut, il lui prit un remords. Il biffa « colère » et mit « tristesse ». Tout son cœur est là.

L'autre livre auquel je faisais allusion ce sont ses *Confessions.*

CHAPITRE II

MON CŒUR MIS A NU

Le 1er avril 1861, Baudelaire écrivait à sa mère :

Je rêve depuis deux ans à un grand livre, *Mon cœur mis à nu*, où j'entasserai toutes mes colères. Ah! si jamais celui-là voit le jour, les *Confessions* de Jean-Jacques paraîtront pâles.

Sans doute se souvenait-il d'avoir lu chez Edgar Poë :

Si quelqu'un veut révolutionner, d'un coup, l'univers de la pensée et des sentiments et s'ouvrir la route à une gloire impérissable, il lui suffira d'écrire un très petit livre qu'il appellera *Mon cœur mis à nu*, mais il est indispensable que ce livre tienne toutes ses promesses.

En 1865, Baudelaire était pris du furieux besoin de dégorger sa bile. Il en était arrivé à un état d'exaspération qu'expliquent les persécutions dont il avait été l'objet. Il disait :

Je connais mes erreurs, mes lâchetés... Je grossirais volontiers mes torts et, malgré tout cela, je soutiens que Paris n'a jamais été juste envers moi, que jamais l'on ne m'a payé, en estime non plus qu'en argent, ce qui m'est dû, et la preuve qu'il y a une espèce de guignon suspendu sur ma tête, c'est que ma mère, elle-même, en maintes circonstances, se tourne contre moi. Dans trois mois et demi, j'aurai quarante-cinq ans. Il est trop tard pour que je puisse même payer mes dettes et sauvegarder de quoi entretenir une vieillesse libre et hono-

rable. Mais si jamais je peux rattraper la verdeur et l'énergie, dont j'ai joui quelquefois, je soulagerai ma colère par des livres épouvantables. Je voudrais me mettre la race humaine tout entière contre moi. Je vois là une jouissance qui me consolerait de tout.

Sa mère s'effraye de ce projet. Il insiste :

Eh bien ! oui, ce livre tant rêvé sera un livre de rancune. A coup sûr, ma mère et mon beau-père seront respectés. Mais, tout en racontant mon éducation, la manière dont se sont façonnés mes idées et mes sentiments, je veux faire sentir, sans cesse, que je me sens étranger au monde et à ses cultes.

Baudelaire, conscient de sa valeur, s'irritait de son état de réprouvé. Il ne connaissait des lois protectrices que leur force d'oppression : le conseil judiciaire, la correctionnelle, la prison pour dettes. Ce qui l'exaspérait, c'était d'entendre sans cesse parler d'honneur et de probité dans une société où règnent la malice et la fraude et de se voir exploiter par les usuriers et les aigrefins avec la complicité du Code. Il n'était pas jusqu'à son notaire qui ne conspirât contre ses intérêts. Du moins il l'insinue (lettre du 5 mars 1858). Il dit ailleurs (6 juin 1862) : « *Ancelle est pour moi le parfait fléau. Son nom représente, pour moi, l'horrible plaie de ma vie, et, lui, il est personnellement un homme insupportable, le type du jocrisse, de l'ambitieux, de l'hurluberlu et de l'homme de désordre.* Il est « fou et bête. »

Le dialogue suivant laisse supposer pire encore.

On demandait à Baudelaire ;

— Comment avez-vous vécu depuis quatorze ans ?

— J'ai vécu de l'argent que me devait Ancelle, et, dans de grands embarras, des permissions que me donnait ma mère de dépasser le chiffre du revenu, générosité qui d'ailleurs ne servait à rien, vu la manière dont l'argent m'était donné. — Depuis quelques années seulement, j'ai pu augmenter mon revenu par mon travail.

— Combien devez-vous ?

— Au moins trente mille francs.

— Au moment de la réunion de famille, combien deviez-vous ?

— Quinze ou vingt mille francs.

— Puisque vos dettes sont de deux natures, pourquoi les dettes faites avant la réunion de famille n'ont-elles pas été payées et pourquoi, pour compenser cette perte, Ancelle n'a-t-il pas fait fructifier le reliquat de votre fortune ?

— Je n'en sais rien ; j'ai trop accusé Ancelle, je ne veux plus l'accuser. D'ailleurs, je n'ai jamais accusé que son esprit.

— Avez-vous quelquefois pensé à la nécessité de convoquer un nouveau conseil de famille et d'intercéder pour obtenir un autre conseil ?

— Oui. J'en ai moi-même quelquefois menacé Ancelle ; mais mon indolence et l'horreur des affaires ont pris le dessus (1).

Baudelaire ne pouvait ouvrir un journal sans une convulsion de dégoût.

Impossible de parcourir une gazette quelconque, de n'importe quel jour ou quel mois ou quelle année, sans y trouver, à chaque ligne, les signes de la perversité humaine la plus épouvantable, en même temps que les vanteries les plus surprenantes de probité, de bonté, de charité, et les affirmations les plus effrontées, relatives au progrès et à la civilisation. Tout journal, de la première ligne à la dernière, n'est qu'un tissu d'horreurs : guerres, crimes, vols, impudicité, tortures, crimes des princes, crimes des nations, crimes des particuliers, une ivresse d'atrocité universelle. Tout, en ce monde, sue le crime : le journal, la muraille et le visage de l'homme.

Baudelaire n'a même pas à se féliciter des siens. Il s'est réconcilié avec sa mère depuis la mort du général, mais il se souvient qu'elle l'a renié durant de longues années. Il se souvient qu'au temps où elle était ambassadrice à Madrid, il lui avait adressé un appel désespéré. Menacé d'être incarcéré pour dettes, réduit à se cacher, il sollicitait un minime envoi d'argent. Sa mère s'abstint de lui répondre. Or, quelques

(1) *Lettres inédites.* (*Revue de Paris.*)

jours plus tard, Baudelaire lit dans le journal la nomination du général à un nouveau poste et, parmi les compliments d'usage, il était fait allusion à la générosité de Mme Aupick, dont on disait : « Les pauvres de Madrid la regretteront. »

Cette phrase continue à résonner mélancoliquement dans ses souvenirs.

Baudelaire ne peut s'entendre avec personne. Il se lasse d'écrire « dans un pays qui n'aime que le vaudeville et la danse ». Le siècle lui apparaît de plus en plus niais et vil.

Il a toujours son échec académique sur le cœur.

Une hostilité surnoise l'environne. Les fils des Clément de Ris et des Pérignon, noms chers à sa famille, le dédaignent et se montrent, vis-à-vis de lui, des modèles « d'imbécillité insolente ».

> Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte...
> Et font sur lui l'essai de leur férocité.

On le repousse de partout.

Je veux savoir pourquoi mes articles ne paraissent pas à l'*Opinion*, à *la Vie Parisienne*, au *Monde Illustré*. — Dois-je réellement croire que tous ces articles que j'ai si douloureusement écrits, sur la peinture et la poésie, n'ont aucune valeur vénale ? Quand je pense à toutes les ordures et à toutes les niaiseries qui se vendent si facilement !

Il voit se vendre, autour de lui, les romans d'Alexandre Dumas, « malgré leur style de boniment et tous les démentis qu'ils infligent à l'histoire et à la nature », les feuilletons d'Eugène Sue, « bête et contrefait », de Paul Féval, « idiot », de Paul de Kock, d'un tas de plumitifs, inférieurs encore.

Le Figaro refuse absolument ce que j'ai fait transmettre parce que c'est trop au-dessus de la portée de ses lecteurs. C'est, sans doute, une manière polie de me dire que c'est ennuyeux.

Pour comble de malchance, les Revues où il a réussi à prendre pied comme la *Revue de Paris*, la *Revue fantaisiste*,

la *Revue européenne* déclinent ou cessent de paraître. Et, pourtant, il se sent animé d'un appétit violent de célébrité, de vengeance et de fortune. Ah ! démasquer toutes ces fausses réputations, toutes ces hypocrisies du jour. Railler la tartuferie de l'inspecteur des Beaux-Arts, Nieuwerkerke, qui fait recouvrir de feuilles de vigne toutes les statues du Louvre et des jardins publics ! Dénoncer la nullité des critiques en vogue ! Crier son indignation causée par la fatuité universelle, de toutes les classes, de tous les êtres, des deux sexes, dans tous les âges ; faire un joli tableau de la jeunesse moderne. Fustiger les pédants d'estaminets, la canaille littéraire, « Solar en tête », les juifs bibliothécaires, les directeurs de journaux, les faiseurs, les arrivistes, cette cohue de petits littérateurs qu'on voit, aux enterrements, distribuer des poignées de main et se recommander à la mémoire des faiseurs de courrier ; fustiger tous les pirates, tous les écumeurs de lettres.

Quelle satisfaction féroce en perspective ! « Mais, disait Baudelaire, ce livre justicier ne pourra paraître que lorsque j'aurai amassé une fortune suffisante pour me mettre à l'abri, hors de France, s'il est nécessaire. »

C'était avouer qu'il ne l'écrirait jamais. Il lui aurait fallu, outre cette condition, pour mener son entreprise à bien, une foule de documents disparus, des lettres qu'il a, depuis vingt ans, égarées ou brûlées et une santé moins chancelante.

Il ne nous reste de cette tentative de Baudelaire que des notes éparses retrouvées, après sa mort, et que l'on a publiées, pêle-mêle, sous des titres supposés : *Fusées*, *Journaux intimes*. On en a même groupé une partie sous le titre indiqué : *Mon cœur mis à nu*, mais le choix demeure arbitraire. Ce n'est plus qu'un chaos où fulgurent néanmoins assez d'éclairs de génie pour nous laisser supposer à quelles altitudes de pathétique et de fureur vengeresse eût pu s'élever ce livre et nous laisser inconsolables de sa perte.

Ne quittons pas Baudelaire prosateur sans mentionner son essai de prose lyrique, ce qui lui donne aux yeux des

symbolistes, ennemis des formules consacrées, figure de précurseur.

Il avait rêvé « le miracle d'une prose poétique, musicale, sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience ».

Cette ambition lui était venue après une lecture de *Gaspard de la nuit*, où la vie ancienne est évoquée d'une façon pittoresque. Il en voulait renouveler le procédé pour l'appliquer à la peinture de la vie moderne. Il s'y consacra dans la série de petits poèmes en prose qui constituent le *Spleen de Paris*.

Baudelaire n'a réalisé son vœu qu'imparfaitement. Il l'avoue lui-même. Ce n'est pas que ses poèmes en prose manquent de qualités mais il y reste trop soucieux d'analyse et de logique pour suivre le souffle libre de l'inspiration. On n'y parvient qu'à coups d'ellipses et de contractions. Toutefois Baudelaire avait donné des indications précieuses dont les poètes suivants profiteront. C'est lui que l'on retrouve au seuil des *Illuminations* d'Arthur Rimbaud et des innovations symbolistes.

Mais si Baudelaire n'avait pas réussi dans ses essais de prose synthétique à accomplir juste ce qu'il avait résolu, et si on peut lui opposer, à ce point de vue, des émules plus heureux, il reste le poète incomparable des *Fleurs du Mal*.

CHAPITRE III

LES FLEURS DU MAL

On a reproché à ce livre son « satanisme » et son immoralité. On n'y a voulu voir d'abord qu'un souci de s'imposer à l'opinion en la scandalisant. C'était pourtant un livre sincère, logique et fatal, c'est-à-dire appelé inévitablement à se produire à son heure. M. Édouard Dujardin dit quelque part :

Ce qui est sans doute vrai en matière industrielle et l'est sans doute en matière scientifique, l'est sûrement dans l'ordre spirituel, et la sociologie n'a pas établi de loi mieux assurée. Pas plus que les mouvements sociaux, pas plus que les mouvements religieux, les mouvements artistiques et littéraires ne sont l'œuvre personnelle exclusive de l'individu qui, le plus souvent, leur donne son nom ; en religion, en politique, en art, les grands individus ont pris conscience les premiers de la nécessité révolutionnaire qui arrive à son aboutissement ; il advient même qu'ils l'expriment ou la réalisent sans en avoir pris nettement conscience, jamais ils ne la créent. Je ne crois pas plus à un créateur du *symbolisme* qu'à un promoteur de la révolution française, qu'à un créateur du christianisme...

L'explication mythologique (par là entendons le fait de projeter sur le nom d'un individu les grands et les petits mouvements sociaux) est un besoin fondamental de l'humanité ; loin de moi la pensée d'affirmer que Jésus soit un mythe, que Christophe Colomb n'ait pas découvert l'Amérique, que Denis Papin n'ait pas vu se soulever le couvercle de sa marmite ; mais il semble évident que, sous le nom de Jésus, et sous celui de Christophe Colomb, et sous celui de Denis Papin,

les hommes ont réalisé les efforts, les tentatives, les réussites d'évolutions socialement nécessaires (1).

De même nous pouvons avancer qu'en écrivant les *Fleurs du Mal*, Baudelaire ne faisait qu'enregistrer la charte d'un état d'esprit nouveau, épars dans l'ambiance et dont on pouvait dire qu'il fut le promoteur élu.

Quand Martial s'écrie : « Donnez-nous des Mécènes, vous aurez des Virgiles ! », il a raison, s'il entend dire que les loisirs sont indispensables au Poète ; mais il dit une sottise, s'il entend que les *Géorgiques* et *l'Énéide* puissent s'écrire indifféremment à telle ou telle époque. Le loisir crée moins le poète que les circonstances. Virgile né sous Domitien n'aurait pu se réaliser avec le même bonheur. Il n'y avait place, à ce moment, que pour un Stace et un Martial. Un poète comme Baudelaire n'est possible qu'à une certaine période de civilisation avancée, de vie congestionnée, si j'ose dire. Il présuppose un long effort. Il profite d'une longue suite d'expériences accumulées. Il lui fallait une langue assouplie pendant des siècles. Marot, Ronsard, Racine, Hugo lui étaient indispensables. C'est d'eux qu'il a reçu l'instrument docile qu'il perfectionnera encore au point d'y fixer des états d'âme. Il suffit de lire Baudelaire pour éprouver que son vers tire ses ressources de la musique et qu'il contient, en virtualité, ce que Rimbaud et René Ghil et les symbolistes cherchaient après lui : la phrase musicale et colorée.

On lit d'ailleurs, dans ses notes :

que la poésie française possède une prosodie mystérieuse et méconnue, comme les langues latine et anglaise...

que la poésie se rattache aux arts de la peinture, de la cuisine et du cosmétique par la possibilité d'exprimer toute sensation de suavité ou d'amertume, de béatitude ou d'horreur, par l'accouplement de tel substantif avec tel adjectif, analogue ou contraire...

---

(1) Édouard Dujardin, *les Premiers poètes du vers libre* (*Mercure de France* 15 mars 1921).

Ces possibilités, personne ne les avait pressenties avec tant de clairvoyance. Pour la première fois, chez nous, le poète se double d'un esthète, heureuse conséquence du *dandysme*, lequel n'est réalisable, nous dit Baudelaire, qu'aux « *époques* transitoires, où la démocratie n'est pas encore toute-puissante, où l'aristocratie n'est que particulièrement chancelante et avilie ». C'était, ici, le cas.

Mais si le poète a profité de la maturité de l'heure, et de circonstances favorables, il est aussi redevable à son temps de ses excès et de ses erreurs. Le devoir du critique est de les noter pour l'en décharger, dans une certaine mesure, aux regards de la postérité.

***

Baudelaire est né sous le régime absolutiste, en pleine terreur blanche. La Restauration impressionna son enfance déjà encline à la mysticité (1) par un étalage de processions et de pompes liturgiques. Le clergé sentait le besoin de recréer une génération de croyants et multipliait les cérémonies du culte pour suppléer à la qualité de la foi ébranlée. Il se fait militant (loi du sacrilège). On appelle les gendarmes au secours de la religion. On promène, dans les rues, le Saint-Sacrement hérissé de baïonnettes. Le porte-voix du parti, Joseph de Maistre, met Dieu sous la protection du bourreau. On aurait voulu reculer jusqu'au moyen âge, à son dieu d'airain. A défaut de l'esprit, on en rétablit le décor. Viollet-le-Duc paraît à l'horizon. Le goût gothique va bientôt régner jusque dans l'ameublement. Les monstres des gargouilles, les scènes de sabbat, les figures diaboliques, descendus des cathédrales, peupleront les demeures, mettront partout l'obsession du péché et des châtiments éternels. Les romans à la mode, influencés de Walter Scott, sont pleins des fastes

(1) « Étant enfant, je voulais être tantôt pape, mais *pape militaire*, tantôt comédien. » (Baudelaire.)

de la chevalerie et des croisades, mais aussi de superstitieuses terreurs. Anne Radcliffe accrédite les histoires de revenants et de fantômes. Les prédicateurs reviennent aux anciennes méthodes. Ils n'essayent plus de convaincre. Ils brandissent la menace, jettent l'épouvante sur l'auditoire en évoquant les supplices tragiques et le brasier rouge de l'enfer. De là un catholicisme particulier, intolérant et outré, celui d'un Louis Veuillot, que Léon Bloy s'efforça de continuer de nos jours. De là, cette génération d'inquisiteurs laïques, d'excommunicateurs profanes, qui mettront dans la seule violence la supériorité de leurs arguments et qui semblent n'avoir embrassé la cause de Dieu que pour disposer de la foudre et de l'anathème, et jeter de plus haut le mépris sur leurs contemporains. D'autres s'enfonceront dans leurs convictions religieuses, heureux d'y savourer le piment du blasphème et du remords. Ainsi fera Barbey d'Aurevilly et ainsi fait Charles Baudelaire. Il y paraît assez par le *Reniement de saint Pierre* et les *Litanies de Satan*. Premier travers, bien vite accentué par ce goût d'excentricités qu'il prendra plus tard à fréquenter les bousingots de l'impasse du Doyenné et les jeunes France de l'hôtel Pimodan.

Baudelaire atteignit l'âge d'homme sous Louis-Philippe. Changement brusque. Ce qui manque le plus au régime, c'est le prestige. L'étranger se gausse de cette royauté insurrectionnelle née sur les barricades. Le titre même sous lequel l'histoire l'enregistre, *Monarchie de Juillet*, sent le médiocre et le provisoire. Ce seul nom de Philippe-Égalité est une ironie. Ce titre de roi-citoyen a l'air d'une gageure. Ce monarque en pantoufles est pourtant bien l'image de la société d'alors. « Nous traversons une phase de vulgarité, » écrit Baudelaire. C'est l'époque de la bonhomie et de la bonne franquette. Une poire, un parapluie en sont les armes parlantes. L'utilité et le profit, voilà ce qui règle les aspirations de la majorité. L'idéal du jour tient tout entier dans le mot de Guizot : « Enrichissez-vous! »; dans celui de Saint-Marc Girardin : « Soyez médiocres! », et tout le monde y tâche.

Népomucène Lemercier est mort. Hugo est contesté. Le poète en faveur, c'est maintenant Casimir Delavigne.

Tandis que le roi lésine et que la cour s'embourgeoise, le tiers-état thésaurise et s'encanaille, le dimanche, à la barrière. Son incurable bonne humeur éclate dans la danse à la mode : le cancan. La grande fête de l'année, c'est la promenade du bœuf gras. Tout se rapetisse à la mesure du nombre. L'ère nouvelle s'ouvre, peu reluisante, du café-concert, de l'apéritif, du ruolz et du roman-feuilleton. L'insuffisance des nouveaux riches, le travers des parvenus fournit des armes à la satire. Les types consacrés de l'époque : le garde national, le concierge, la lorette, vont offrir une mine inépuisable d'épigrammes aux chansonniers et de quolibets à Gavroche. Le ridicule abonde. Daumier, Gavarni, Traviès sont aux aguets. C'est l'âge d'or de la caricature. La charge et le rapin sont nés.

Sus aux bourgeois ! devient le cri de ralliement des cénacles. Théophile Gautier brandit son gilet rouge comme un épouvantail à bœufs. Joseph Prudhomme est l'ennemi. On le persécute ; on le crible d'une mitraille de sarcasmes. On le bafoue jusqu'au scandale.

Baudelaire s'emploie à ce jeu avec un entrain féroce. Il a non seulement l'idéal à défendre et l'hypocrisie à démasquer. Il a aussi un compte personnel à régler.

Il sent l'aiguillon de l'infini, il est inquiet ; ces notaires à breloques, ces boutiquiers à faux toupets, ces chasseurs d'Afrique chamarrés, satisfaits d'eux-mêmes, ne s'embarrassent point de scrupules, jouissent de l'air du temps et forniquent sans remords. Il est malade, rongé de soucis ; toutes ces faces bourgeoises reluisent de santé et disent la joie de vivre. Il déborde d'amertume. L'insouciance de ces cœurs béats l'irrite. C'est, pour lui, « faire œuvre pie », comme dit Aurel, que de les saccager. Il se vêt, pour les effarer, d'accoutrements singuliers. Qu'il s'entretienne avec l'un d'eux, il ne manquera pas d'émailler sa conversation de propos tels :

Quand j'avais la gale... — Moi qui suis fils de prêtre !... — Le jour où j'ai jeté ma maîtresse par la fenêtre... — Ne trouvez-vous pas que la cervelle de petit enfant a comme un arrière-goût de noisette ?

Ouvrez les mémoires du temps, les *Baudelairiana* d'Asselineau, vous y trouverez mille aphorismes de cette trempe Tout cela, à vrai dire, nous paraît bien anodin et bien inoffensif, mais il paraît que cela portait sur les imaginations neuves et crédules du temps. D'ailleurs Baudelaire allait plus loin. Il blasphémait, et l'on était encore trop près de la loi du sacrilège, pour n'en pas ressentir une vague terreur. Il stupéfiait les gens par un étalage de propos séditieux, de paradoxes et d'hérésies qui sentaient la hart, le carcan et la place de grève. Attitude étrange pour qui ne voit que ses insolences étaient aussi un moyen de déraciner les préjugés, d'aiguiser la controverse et d'amener la pensée de ses interlocuteurs à sortir de son engourdissement. Il se délectait à faire dire de lui : *Oh ! l'homme singulier !* Il avançait : *Je veux faire frémir la nature et les amateurs de progrès.* Hélas ! la nature ne frémit de rien. Pour le reste, il est évident que le spectacle changeant de la société que Baudelaire avait sous les yeux, que toutes ces crises gouvernementales, cette succession rapide d'événements contradictoires, ce jeu de bascule, ce flottement des idées et des caractères ne pouvaient que l'amener au scepticisme. Cela renforçait sa conviction que toutes les agitations des hommes sont stériles et que la foi au progrès est une duperie.

L'homme, ivre d'une ombre qui passe,
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

***

Mais de tous les dangers de contagion auxquels fut alors exposé le génie des écrivains, le plus redoutable fut le caractère bâtard du régime. Ce caractère bâtard entache plus ou

moins toutes les productions de l'époque et tend à stériliser les meilleurs dons. Il se reflète dans tous les arts. En architecture, le séminaire de Saint-Sulpice en offre le plus typique échantillon. Pour ce qui est de l'ameublement, on sait ce qu'il vaut. Le ventre envahit tout, même les pendules. Qui osera jamais mesurer l'abîme de mépris que sous-entend, dans la bouche d'un antiquaire ou d'un simple amateur de nos jours, cette expression, en apparence inoffensive : « C'est du Louis-Philippe. »? La littérature, comme la politique, à cette époque vit sur une idée fausse. Elle pâtit de cette conviction que l'inspiration suffit à tout. Ce n'est pas l'essor ; ce n'est pas l'enthousiasme qui manque, c'est le jugment, c'est la méthode. La matière est excellente, la main-d'œuvre est viciée. Il n'y a plus de limites. Tout est mêlé, brouillé, confondu : les systèmes, les classes, les genres. Le noble et le trivial, le comique et le tragique, le rire et les larmes se heurtent dans le mélodrame et le roman. Tout est renversé. La prose avec Chateaubriand est devenue lyrique. Le vers avec Sainte-Beuve aspire à se diluer dans la prose. Ce dernier y a perdu l'occasion d'être le grand poète que laissait prévoir la préface de *Joseph Delorme*. Son génie avorté n'a donné qu'un critique. Vigny, Lamartine, Hugo dépassent l'époque. Ils y sont comme dépaysés. A noter toutefois que le génie de Lamartine y trébuche avec *la Chute d'un Ange* et que celui de Hugo semble s'y fourvoyer sur les pas de Sainte-Beuve et subir un temps d'indécision, d'arrêt. Hugo n'arrivera à se ressaisir que longtemps après, en 1856, avec *les Contemplations*, quand l'exil et l'éloignement lui auront fait une âme nouvelle. Gautier cherche en vain sa voie d'*Émaux et Camées*. L'époque n'est pas favorable aux chefs-d'œuvre. L'exception de Musset, qui donne en 1840 le meilleur de lui-même, n'infirme en rien ce jugement. Musset avait changé d'air. Il revenait d'Italie et de plus loin, du pays de la douleur. Les grands succès du jour, ce sont *les Mystères de Paris*, *les trois Mousquetaires* et *la Pucelle de Belleville*, voilà la note. D'ailleurs le témoignage le plus irrécusable du maléfice de

l'heure, c'est l'histoire de Balzac, de cet immense grand homme qui, à l'exemple de son époque, éclectique et incohérente, dont il portait l'afflux sanguin, s'est torturé toute sa vie, avec acharnement, pour conquérir un style, sans y parvenir. Il était naturel que Baudelaire souffrît aussi de la crise, malgré sa force de résistance et malgré qu'il fût peut-être le seul disposé, par le tour sarcastique de son esprit, à prendre vigueur de l'excès de platitude ambiante.

Il ne lui a pas été possible d'imprimer une direction unique à sa ferveur faite, à travers tant d'influences diverses, d'éléments contrastés (1), c'est-à-dire qu'il ne lui a pas été possible de se réaliser dans l'*unité*. Il le sait et il s'en excuse en invoquant le droit de se contredire. Il est néanmoins symptomatique que son rêve démesuré d'orgueil n'ait abouti qu'à d'humiliantes confessions et que son art, qui va révolutionner la poésie et la critique et leur ouvrir des voies si neuves, reste entiché du vieux *Credo*, de l'idéal fossile du régime absolutiste. Il est indiscutable encore que ce grand artiste, épris de perfection, a cédé, à son insu, à la contagion jusqu'à commettre des fautes de goût.

Théophile Gautier, examinant son style, note justement que Baudelaire y mêle des fils de soie et d'or à des fils de chanvre rudes et forts. Il compare sa trame à « ces étoffes d'Orient à la fois splendides et grossières où les plus délicats ornements courent avec de charmants caprices sur un poil de chameau bourru ou sur une toile âpre au toucher ».

Sous une forme courtoise et le désir d'être aimable, on sent l'importance de la critique. Les fils de soie et d'or, Baudelaire les tient de son génie. Les fils de poil de chameau, c'est son temps qui les lui fournit, sans qu'il y songe.

---

(1) Ce qui souligne l'incohérence de l'heure, c'est que l'on édifie les prisons de La Roquette et de Mazas avec le même entrain que l'on plante en tous lieux les arbres de la Liberté. On traque avec la dernière rigueur la propagande bonapartiste, mais l'on ramène les cendres de Napoléon et on leur confère l'apothéose. On dégage le centre de Paris et on aère ses rues, mais on l'étrangle d'une ceinture de fortifications.

De même Claudel s'étonne de trouver chez Baudelaire « un extraordinaire mélange du style racinien et du style journaliste de son temps ».

C'est qu'on ne respire pas impunément une atmosphère contaminée. Il est difficile de garder l'équilibre sur un sol instable. A vouloir fuir la sentimentalité niaise, le style bâclé, le genre trivial à la mode, à vouloir trop se méfier du spontané, Baudelaire en vient à rechercher le bizarre, l'étrange, l'anormal, et à en faire les conditions essentielles du beau. Pour protester contre la platitude d'un régime égalitaire, d'une société de niveau, sans relief, il en vient à outrer sa conception du dandysme aristocratique jusqu'à faire de Satan le dandy par excellence et jusqu'à ne vouloir plus « parler au peuple que pour le bafouer ».

C'est donc par dandysme, c'est-à-dire par haine des mœurs et des institutions démagogiques, que Baudelaire affectera de railler et de blasphémer.

***

Baudelaire n'était ni un sceptique ni un athée, c'était un souffrant. *Produit contradictoire* (le mot est de lui) d'un vieillard et d'une jeune femme qui s'était laissé marier par intérêt et non sans quelque répugnance, la disproportion d'âge et le manque d'affinités de ses parents suffiraient pour expliquer son déséquilibre nerveux, son étrange nature, capricieuse, inquiète, mélange de ferveur et d'impuissance, toute d'élans repliés par une veine sarcastique.

Baudelaire était un malade de la volonté. Ses vers le prouvent où il se gourmande sans cesse de son impuissance. Il s'avoue, dans son journal, « un paresseux nerveux », ayant, à la fois, « l'horreur et l'extase de la vie ». Au reste, il s'est analysé lui-même dans la *Fanfarlo* sous les traits de Samuel Cramer ; voici ce qu'il en dit :

« C'est à la fois un grand fainéant, un ambitieux triste, et un illustre malheureux ; car il n'a guère eu dans sa vie que

des moitiés d'idées. Le soleil de la paresse, qui resplendit sans cesse au dedans de lui, lui vaporise et lui mange cette moitié de génie dont le ciel l'a doué. »

Il parle encore de « nature ténébreuse, bariolée de brefs éclairs, — paresseuse et entreprenante à la fois, — féconde en desseins difficiles et en risibles avortements ». Il insiste sur son côté « comédien ». Il jouait pour lui-même « d'incomparables tragédies ou, pour meiux dire, tragi-comédies ».

***

Tout Baudelaire est dans ces lignes ; mais ce qui nous les rend si émouvantes, c'est leur valeur symbolique. On y saisit les symptômes du mal dont le monde se mourait, hier : vanité désordre, impuissance. C'est le mal du siècle.

Qu'avions-nous besoin tout à l'heure de faire appel aux documents secrets, aux archives de famille de Baudelaire, de fouiller dans ses ascendances pour y trouver l'explication de son détraquement nerveux ? Les aïeux dont il porte la tare, nous les connaissons. C'est René, c'est Lara, c'est Manfred, c'est Werther. Ce sont eux qui, debout, sur le seuil du siècle, en tiennent l'âme entre leurs mains et vont la marquer de leur empreinte. Voilà les sources de son génie désespéré ! Voilà ceux dont il a reçu l'héritage ! C'est leur malaise, leur fièvre et leur cri révolté qu'il retrouve, dès qu'il sait lire, dans les vers de Lamartine, de Musset, d'Alfred de Vigny et qui feront de lui le nostalgique rêveur

> De qui l'unique soin était d'approfondir
> Le secret douloureux qui le faisait languir.

Baudelaire peut dire comme Lamennais et l'élite de ses contemporains : « Mon âme est née avec une plaie. »

Sa profonde originalité, enseigne Paul Verlaine, c'est de représenter puissamment et essentiellement l'homme moderne tel que l'ont fait les raffinements d'une civilisation excessive, l'homme moderne avec

ses sens aiguisés et vibrants, son esprit douloureusement subtil, son cerveau saturé de tabac, son sang brûlé d'alcool.

***

Moderne, voilà l'une des caractéristiques du génie de Baudelaire. Il pense que toutes les époques ont leur beauté, parce qu'elles ont leurs passions particulières, et que la beauté vient des passions. Balzac lui a enseigné que même le décor et le vêtement moderne ont leur valeur esthétique. On connaît le couplet sur l'habit noir, thème devenu banal sur lequel le somptueux poète Laurent Tailhade, naguère encore, a brodé d'étincelantes variations. Baudelaire estime qu'un Vautrin, un Rastignac égalent les héros de l'Iliade et qu'il n'y a pas de lecture plus captivante, plus riche en éléments d'intérêt, que celles des *Faits Divers* et de la *Gazette des Tribunaux*. « *La vie parisienne*, affirme-t-il, *est féconde en sujets poétiques et merveilleux. Le merveilleux nous enveloppe et nous abreuve comme l'atmosphère, mais nous ne le voyons pas.* » Lui, a su voir. Il a senti l'âme de Paris, violente et tourmentée. Il a senti la poésie acide des faubourgs et montré, comme dit Anatole France, *ce qu'il y a de noble encore dans un chiffonnier ivre.*

Ici se manifeste la sensibilité de Baudelaire. Sous ses allures cinglantes de dandy, il cache un cœur compatissant. Ses lettres nous ont révélé le sentimental qu'il se défend d'être. Telle pièce des *Fleurs du Mal*, comme

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse...

ne déborde-t-elle pas d'une généreuse émotion ? On lui a reproché, comme un signe de sécheresse de cœur, son dédain de la campagne et des paysages frissonnants. C'était une attitude, une conséquence de sa théorie dandyste qui veut tout soumettre à la loi de l'ordre et qui ne souffre pas d'irré-

gularité même chez le végétal. Ce que Baudelaire dit de Corot, de Troyon, de Théodore Rousseau, montre qu'il vibrait à l'unisson de ces grands interprètes de la nature, et qu'il était, comme eux, sensible aux charmes de la poésie champêtre. Je n'en veux pour preuve que cette impression furtive cueillie aux pages de son journal : « Les ténèbres vertes dans les soirs humides de la belle saison... »

Brunetière, dans son réquisitoire, reproche à Baudelaire de se faire « l'admirateur de sa propre laideur ». Comment a-t-il osé proférer une pareille imposture quand il savait présent à tous ce distique fameux :

> Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
> De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

La vérité, c'est que Baudelaire ne se console pas d'avoir trop présumé de ses forces et de n'avoir pu soutenir jusqu'au bout le rôle héroïque de dandy qu'il s'était tracé ; mais il ne peut s'accommoder ni de la laideur, ni de la sottise. Il se sent mal à l'aise dans un monde terre à terre où *ses ailes de géant l'empêchent de marcher.*

Il n'osait à la fin de la journée procéder à son examen de conscience, sûr de n'y trouver que sujet d'amertume et de découragement.

« Ames de ceux que j'ai aimés, — s'écriait-il alors du fond de sa détresse, — âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs complices du monde, et vous, Seigneur, mon Dieu, accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes et que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise. »

Il appelle la douleur comme un moyen de purification, de salut :

> Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance,
> Comme un divin remède à nos impuretés.

Là est sa note poignante et sincère, et non quand il affecte un rictus sarcastique, un endurcissement coupable, un orgueil de damné ; non quand il se fait gloire d'être « un faux accord dans la divine symphonie », attitude si inconciliable avec ses élans de ferveur, ses crises de contrition soudaine, qu'il éprouve le besoin de s'en expliquer en disant qu'il a dû « façonner son esprit à tous les sophismes ».

Il faut, au risque regrettable de contrister quelques-uns de ses plus ésotériques fervents, avoir le courage de déblayer toute cette défroque byronienne, tout ce satanisme d'emprunt, tout ce côté factice et déjà démodé du talent de Baudelaire, pour arriver à sa vraie personnalité, à son trait éternel, à la part vivante et durable de son génie.

***

Le mérite incontesté de Baudelaire, à nos yeux, c'est d'avoir restitué la poésie à sa véritable destinée. Elle a cessé d'être, avec lui, tributaire de l'histoire, de la science et de la morale. Il ne la ravale plus à n'être qu'un mode d'enseignement.

Elle n'a d'autre but qu'elle-même. La poésie est une façon de goûter la vie, une délectation, un état de grâce. La poésie redevient, avec Baudelaire, comme au temps des Grecs, une manifestation divine, un ravissement de l'âme ; mais l'originalité de Baudelaire, c'est de rester supérieur à son ivresse et de la contrôler. Gautier constate que la volonté chez lui double l'inspiration. Toutefois il y a un abîme entre la théorie de Gautier de *l'Art pour l'Art* et celle de Baudelaire. Gautier sentait d'instinct que la poésie devait se suffire à elle-même et que la beauté est assez manifeste pour se dispenser de preuves. Pas plus qu'on ne fait d'un tableau, d'une phrase musicale, d'une statue, nous ne sommes en droit d'exiger d'un poème un caractère d'utilité pratique. La joie contemplative de l'extase nous suffit. Mais Gautier restreignait encore par trop le rôle du poète. Il n'ambitionnait que

de rendre, à la façon d'un peintre, le contour et l'aspect des choses. Il restait prisonnier des apparences. C'était un observateur. Baudelaire est un visionnaire. Sous la forme des choses, il cherche leur signification et leur raison d'être. Il voit le lien qui relie l'éphémère à l'éternel. Il découvre entre les phénomènes et ceux d'au-delà de mystérieuses correspondances.

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe, à travers des forêts de symboles,
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Son domaine s'étendant jusqu'au monde invisible, il lui est moins utile de peindre que de suggérer. La signification des mots, ici, ne suffit plus. Il faut utiliser leur son, leur forme, leur couleur, pour créer une atmosphère favorable à l'impression que l'on veut produire. Ainsi l'on violente l'âme, plus sûrement, en y accédant par le chemin des sens, à la façon de la musique ou d'un parfum. Le poète est amené, par suite, à rechercher la perfection. La perfection que rêvait Gautier était celle d'un habile ciseleur de mots. Celle que rêve Baudelaire est plus haute. Je lis dans ses notes : « *De la langue et de l'écriture prises comme opérations magiques, sorcellerie évocatoire.* » Pour lui, le vers est comme une formule d'incantation qui obéit à des lois mystérieuses, mais inflexibles, que le poète doit retrouver d'instinct, par un privilège spécial de sa nature. Rien ne doit être abandonné au caprice ou au hasard. Une faute d'inattention, un accent omis, une virgule déplacée suffit pour faire avorter l'expérience. L'apparition se refuse. Le talisman est sans vertu.

Et ceci nous amène à parler de la technique de Baudelaire.

CHAPITRE IV

LA TECHNIQUE DE BAUDELAIRE

Il nous faut insister sur ce point et montrer comment Baudelaire a renouvelé la poétique sans briser les moules de ses devanciers. On a remarqué qu'il était nourri des poètes du XVII^e^ siècle au point qu'il use de l'inversion, contre laquelle le romantisme s'était insurgé :

Des cieux spirituels l'inaccessible azur.

.....

De ce corps ferme et droit la rude majesté.

.....

Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne

.....

Des cocotiers absents les fantômes épars.

.....

De Frascati défunt vestale enamourée.

.....

De l'antique Vénus le superbe fantôme.

Plusieurs de ses vers pourraient être attribués à Racine :

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout parait sa fragile beauté.

. . . . . .

L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

. . . . . .

L'irrésistible nuit établit son empire.

. . . . . .

L'oubli puissant habite sur ta bouche.

. . . . . .

Son regard, de vigueur et de grâces armé.

. . . . . .

L'une par sa patrie au malheur exercée.

. . . . . .

Mais le vers de Baudelaire se distingue du vers classique par ses préoccupations essentiellement musicales. Les classiques font une plus large part à l'analyse et à l'éloquence.

Ces deux éléments, dit M. Dérieux, se sont détachés peu à peu, par soustraction, des éléments exclusivement poétiques : image et rythme,

Tout ce qui met dans l'âme une attente immortelle.

Et c'est à ce détachement progressif que Baudelaire aura contribué plutôt qu'un autre à son époque. Car c'est bien depuis lui que nous cherchons avant tout dans un livre de poète ce que M. André Gide a appelé « un choix certain de l'expression, dicté non plus seulement par

la logique et qui échappe à la logique, tout ce qui permet au poète musicien de fixer pour nous l'émotion essentiellement indéfinissable ». Baudelaire marque le point poétique où la plastique se conjugue avec la musique pour créer à égale distance de la peinture et de la musique un langage nouveau, le langage essentiel de la poésie.

Les ennemis de Baudelaire, lorsqu'on leur parle du pouvoir suggestif de ses vers, ne manquent pas de vous répondre : « Il y a mieux que ça chez Hugo ! » et les voilà partis à nous débiter :

Le vieil anneau de fer du quai plein de soleil.

. . . . . .

Des transparences d'eau frémissent sous les saules.

. . . . . .

Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

. . . . . .

Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon.

On n'a jamais nié que Victor Hugo fût un habile manieur d'images. Il sait se faire écouter, mais sa virtuosité offre trop d'artifice apparent. Ses images ne sont souvent que des ornements empruntés. Celles de Baudelaire font partie intégrante de l'idée. Quand Hugo écrit :

Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette
Comme avec une fronde au front noir de la nuit.

Quand il appelle le moment où nous verrons

Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or.

Quand il énonce :

L'homme est un point qui vole avec deux grandes ailes
Dont l'une est la pensée et dont l'autre est l'amour ;

l'imagination séduite applaudit sans que la sensibilité y trouve son compte. Notre oreille reçoit une caresse sonore. L'émotion est purement cérébrale. Hugo est un rayon de lumière projeté sur le monde extérieur. Baudelaire est une clarté projetée dans les gouffres de la conscience.

Avec Hugo, nous n'avons que des émotions de théâtre. Avec Baudelaire, c'est en nous véritablement que le drame se joue.

Oui, Victor Hugo fourmille de comparaisons ingénieuses :

> Et mon amour, toujours, comme un chien à tes pieds,

mais qui sont loin de nous pénétrer comme celles de Baudelaire :

> Vous êtes un beau soir d'automne clair et rose.

Hugo est plein d'impressions de crépuscule. Où trouver chez lui l'équivalent de celles-ci obtenues si simplement :

> L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient.
>
> . . . . . .
>
> L'Aurore grelottante en robe rose et verte
> S'avançait lentement sur la Seine déserte.

Le génie de Hugo est un génie de rhéteur. Jamais il n'atteint au pathétique de Baudelaire :

> Mon cœur est un palais flétri par la cohue :
> On s'y saoule, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux.

Hugo nous étale souvent le spectacle de la misère. Il s'apitoie sur les pauvres :

> L'huile est chère, le bois est cher, le pain est cher,

Jamais il n'a dressé ce tableau émouvant des *Fièvres*

> Qui le long des grands murs de l'hospice blafard,
> Comme des exilés s'en vont d'un pied traînard,
> Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres.

Le vers de Hugo se limite à son sens. Celui de Baudelaire le dépasse. C'est un coup d'archet qui bâtit des féeries. Il suffit au poète d'écrire :

> Un parfum nage autour de votre gorge nue,

pour créer une atmosphère spéciale où s'éveille tout un monde d'idées et de sensations. Et si l'on trouve aussi, çà et là, chez Hugo, des vers musicaux, des vers suggestifs :

> Tandis que je songeais et que le gouffre noir
> M'entrait dans l'âme avec tous les frissons du soir,

rien n'empêche de penser, puisque ces vers-là, si différents de sa première manière, se rencontrent surtout à partir des *Contemplations*, qu'il ait subi l'influence de Baudelaire. Les *Contemplations* ont paru en 1856, un an avant les *Fleurs du Mal*, mais de nombreux poèmes de Baudelaire avaient été publiés dans les Revues. Hugo ne pouvait les ignorer, lui, si attentif à toutes les manifestations des Muses, lui,

> Mis au centre de tout comme un écho sonore.

Hugo a passé sa vie à imiter, — je ne dis pas plagier, — ses contemporains. Il a imité Sainte-Beuve (*Les Feuilles d'automne*), Leconte de l'Isle (*La Légende des Siècles*), Gautier (*Chansons des rues et des bois*). Il a pris chez Eugène Sue l'idée des *Misérables* et chez Vigny l'idée de *Marion Delorme* comme il avait pris chez Walter Scott l'idée de *Notre-Dame de Paris*. Son prodigieux génie lui permettait de s'assimiler les conceptions des autres au point de les rendre méconnaissables,

tant il les transfigurait de sa magie verbale. Mais si dissimulés que soient ses emprunts, un œil attentif sait les découvrir, et quand Hugo nous parle dans les *Châtiments* :

> *Des* vieux parfums rancis dans des fioles persanes,
> *Du* lavabo vidé des pâles courtisanes,

il n'est aucun critique averti qui n'y reconnaisse un écho de Baudelaire. Hugo se laisse ici prendre en flagrant délit d'imitation, et, pour ainsi dire, la main dans le sac.

Victor Hugo a tiré de lui-même, dans ses vers, des effets heureux d'allitération :

> Les vagues violons de la mère Saguet.
>
> .....
>
> Une émeraude où semble errer toute la mer.
>
> .....
>
> L'emphase frissonna dans sa fraise espagnole.

Il ne s'y est pas appliqué aussi résolument que Baudelaire qui en avait fait les bases de son esthétique. Hugo ne s'était jamais demandé

> Comment la poésie touche à la musique par une prosodie dont les racines plongent plus avant dans l'âme humaine que ne l'indique aucune théorie classique.

Peut-être n'avait-il jamais réfléchi

> que la phrase poétique peut imiter (et, par là, elle touche à l'art musical et à la science mathématique) la ligne horizontale, la ligne droite ascendante, la ligne droite descendante, qu'elle peut monter à pic vers le ciel sans essoufflement ou descendre perpendiculairement vers l'enfer avec la vélocité de toute pesanteur ; qu'elle peut suivre la spirale, décrire la parabole ou le zigzag, figurant toute une série d'angles superposés...

Des critiques, MM. Henry Dérieux, Gonzague de Reynold... se sont ingéniés à chercher dans les vers de Baudelaire des illustrations de sa théorie. Chacun peut reprendre l'expérience.

Voici des modèles de vers droits, horizontaux, ascendants ou descendants :

Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain.

.....

Leur front de marbre avait l'air fait pour le laurier.

.....

Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs.

.....

Heureux celui qui peut, d'une aile vigoureuse,
S'élancer dans les champs lumineux et sereins.

.....

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes.

.....

Voici pour la ligne courbe :

Je les veux agiter dans l'air comme un mouchoir.

.....

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large.

.....

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse.

On a déjà remarqué l'allure sinueuse, serpentine de ce vers :

Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

Il y en a d'autres, comme :

> Et tes flancs qu'assouplit un charmant nonchaloir.

Il y en a de zigzaguants, de brisés :

> Il vient comme un complice, à pas de loups. Le ciel
> Se ferme.....

Et c'est parce qu'il s'embarrassait de tant de scrupules que Baudelaire aimait à se restreindre au sonnet où il avait plus de chance d'atteindre à la perfection. Les sonnets abondent, chez lui, où tous les détails sont admirablement choisis pour concourir à l'unité d'impression et qui sont, en même temps que des chefs-d'œuvre de sentiment, des merveilles de réalisation plastique. Tel :

SPLEEN

> Pluviôse, irrité contre la ville entière,
> De son urne à grands flots verse un froid ténébreux
> Aux pâles habitants du voisin cimetière,
> Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.
>
> Mon chat sur le carreau cherchant une litière,
> Agite sans repos son corps maigre et galeux ;
> L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière
> Avec la triste voix d'un fantôme frileux.
>
> Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée
> Accompagne en fausset la pendule enrhumée,
> Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,
>
> Héritage fatal d'une vieille hydropique,
> Le beau valet de cœur et la dame de pique
> Causent sinistrement de leurs amours défunts.

On saisit ici « l'opération par laquelle une rêverie devient un objet d'art », et cette science du rythme qui fait des

Fleurs du Mal un livre unique dans les annales du lyrisme français.

***

Reste le reproche d'immoralité. Serait-il fondé, que la valeur poétique du livre n'en serait en rien diminuée.

L'art est une chose. La morale en est une autre. Nos critiques ont tort de les vouloir confondre. Qu'ils se renseignent chez Sainte-Beuve :

La morale qu'on met sans cesse aux prises avec l'art ne me paraît point devoir lui être si constamment opposée et confrontée. Le grand Gœthe, le maître de la critique, a établi ce principe souverain qu'il faut surtout s'attacher à l'exécution, dans les œuvres de l'artiste, et voir s'il a fait, et comment il a fait, ce qu'il a voulu. Il en est beaucoup, disait Gœthe, qui se méprennent en ce qu'ils rapportent la notion du beau à la conception, beaucoup plus qu'à l'exécution, des œuvres d'art ; ils doivent ainsi, sans nul doute, se trouver embarrassés quand l'Apollon du Vatican et d'autres figures semblables, déjà belles par elles-mêmes, sont placés sous une même catégorie de beauté avec le Laocoon, avec un Faune ou d'autres représentations douloureuses ou ignobles. Il y a donc, selon Gœthe, une part essentielle de vérité, qui entrait dans les ouvrages des anciens, dans ceux qu'on admire et qu'on invoque le plus, et c'est cette part de vérité, cette nature souvent crue, hideuse ou basse, moins négligée des anciens eux-mêmes qu'on ne l'a dit, qu'il ne faut point interdire aux modernes d'étudier et de reproduire : « Puisse, s'écriait Gœthe, puisse quelqu'un avoir enfin le courage de retirer de la circulation l'idée et même le mot de beauté (il entend la beauté abstraite, une pure idole) auquel, une fois adopté, se rattachent indissolublement toutes ces fausses conceptions et mettre à sa place, comme c'est justice, la vérité dans son sens général ! »

En France et dans notre société, c'est moins encore l'idée de beauté que celle de morale qui fait ce même office de pavé accablant et dont on s'arme sans cesse, qu'on jette à la tête de tout nouveau venu, avec une vivacité et une promptitude qui ne laissent pas d'être curieuses, si l'on songe à quelques-uns de ceux qui en jouent de la sorte.

Après ces lignes de Sainte-Beuve, citant Gœthe, faut-il reproduire celles de Swinburne qui disait précisément à propos des *Fleurs du Mal* :

Les critiques, là-bas (France) aussi bien qu'ici (Angleterre), semblent avoir passablement oublié que le rôle d'un poète est d'écrire de bons vers et en aucune façon de sauver son époque ou de refondre la société. Il n'y a pas d'autre forme d'art qui soit plus infestée d'un impuissant désir de se mêler de sujets complètement étrangers à son véritable objet. La masse des lecteurs de nos jours semble penser qu'un poème est meilleur, du moment qu'il contient une leçon morale ou qu'il concourt à une bonne œuvre matérielle et tangible.

Baudelaire restait persuadé que « tout objet d'art bien fait suggérait naturellement une morale ». Et l'on peut dire de lui ce qu'on a dit de Lesage qu'il est « moral comme l'expérience ».

« Les livres que le monde appelle immoraux, disait Oscar Wilde, sont les livres qui lui montrent sa propre honte. » Et cela explique l'animosité du commun des lecteurs contre les *Fleurs du Mal* parce que ce livre « a projeté des rayons splendides, éblouissants, sur le Lucifer latent qui est installé dans tout cœur humain ». Il ne sera pas pardonné à Baudelaire, écrit Péladan, d'avoir trahi le pacte de mensonge nécessaire à l'humanité pour s'estimer.

En somme ce que Baudelaire a écrit c'est la *Tragédie de l'homme*, et si le spectacle manque de réjouissance, ce n'est pas à lui qu'il faut nous en prendre, c'est à nous-mêmes.

***

Les Fleurs du Mal, dit M. Gonzague de Reynold (1), évoquent une cathédrale, et il cite ce mot de M. Gustave Lanson : « Obsédé et assoiffé de la mort, Baudelaire nous rappelle le christianisme angoissé du XV^e^ siècle. »

Pourquoi pas le christianisme tout court ? C'est le caractère du christianisme d'être angoissé, puisqu'il a coupé l'homme en deux, en jetant la malédiction sur la chair. M. Gonzague de Reynold cite encore le mot de M. Emile Mâle

(1) Gonzague de Reynold, *Charles Baudelaire* (Crès, Paris-Genève, 1920).

qui, à propos de l'art religieux, note, qu'à partir de 1830, « un nouveau moyen âge commence ». C'est ce que les critiques s'étonnant du satanisme des *Fleurs du Mal* avaient oublié. M. Gonzague de Reynold a raison : les *Fleurs du Mal* sont une cathédrale. Il est donc tout naturel d'y trouver sculptées, sur le porche, des scènes de sabbat, et des figures diaboliques. Le paganisme jouissait sans remords du plaisir des sens et jetait un voile sur la douleur et l'agonie. Il ne trouvait rien d'obscène si ce n'est la laideur. Il brûlait les corps qui avaient cessé de vivre et en dispersait les cendres dans l'azur. Le christianisme a ennobli l'homme mais au détriment de son bonheur. Il a installé sur le monde le cauchemar de ses divinités cadavériques. Il a dressé à tous les carrefours l'image des supplices et l'obsession de la mort. Le côté macabre des *Fleurs du Mal* s'explique. Il est conforme à la tradition d'y voir grouiller la vermine et les vices. Les damnés à la chaîne y subissent leur torture tandis qu'un fantôme emplit l'espace :

Ce spectre singulier n'a pour toute toilette,
Grotesquement campé sur son front de squelette,
Qu'un diadème affreux sentant le carnaval.
Sans éperons, sans fouet, il essouffle un cheval,
Fantôme comme lui, rosse apocalyptique,
Qui bave des naseaux comme un épileptique.
Au travers de l'espace ils s'enfoncent tous deux,
Et foulent l'infini d'un sabot hasardeux.
Le cavalier promène un sabre qui flamboie
Sur les foules sans nom que sa monture broie,
Et parcourt, comme un prince inspectant sa maison,
Le cimetière immense et froid, sans horizon,
Où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et terne,
Les peuples de l'histoire ancienne et moderne.

Mais il y a aussi le flamboiement des verrières, les visions célestes, les élans de ferveur, le groupe des extases et l'ivresse des élus.

***

Nous voici parvenu au sommet de Baudelaire, à ces régions sublimes où il a su s'élever d'une aile vigoureuse

Par delà le confin des sphères étoilées.

On s'y sent « purifié par l'air supérieur ».
Nous voici parvenu au point où le poète apparaît

Tel qu'en lui-même enfin l'Éternité le change,

et où il va rejoindre, dans l'immortalité, le chœur des hommes saints transfigurés par la douleur ; le chœur de ces demi-dieux qu'il a chantés, parce qu'ils éclairent nos ténèbres comme des phares et qu'ils constituent notre orgueil, étant les titres les plus éclatants de la noblesse humaine :

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !

La science du rythme est encore dépassée chez Baudelaire par la qualité de l'inspiration. Il ne faut pas que sa touche réaliste nous fasse oublier le sens spiritualiste de sa leçon. Souvenons-nous qu'il a dit :

— Toute idée est, par elle-même, douée d'une vie immortelle, car la forme est indépendante de la matière et ce ne sont pas les molécules qui constituent la forme.

— L'enthousiasme qui s'applique à autre chose que les abstractions est un signe de faiblesse et de maladie.

— La prière est une des grandes forces de la dynamique intellectuelle. Il y a là comme une récurrence électrique.

Et à ceux qui reprochent à Baudelaire d'être le poète du vice, M. Anatole France répond qu'il est le « poète du péché,

ce qui est bien différent. Sa morale ne diffère pas beaucoup de celle des théologiens. »

***

Voilà la vérité ! Baudelaire est un poète catholique et il est étrange que le plus fougueux de ses détracteurs, le croyant Brunetière, n'ait pas pris garde que les coups qu'il lui portait rejaillissaient sur l'exégèse. Baudelaire a la foi du confesseur et du martyr. Il bouleverse les cœurs à la façon des prophètes, armés d'éclairs, et nous ramène à Dieu par le chemin de la douleur.

Il nous irrite, parce qu'à l'image des moines sectaires et des inquisiteurs farouches d'autrefois, il nous met le nez dans notre ordure et qu'aux périodes de paix tranquille, il nous empêche d'être heureux, en nous rappelant que nous avons une âme. Il fond du ciel comme un aigle,

> Du mécréant saisit à plein poing les cheveux,
> Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle ! »
> (Car je suis ton bon ange, entends-tu ?) Je le veux !
>
> Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
> Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
> Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
> Un tapis triomphal avec ta charité.

Il est le *Mane-Thecel-Phares* qui s'inscrit aux murs du festin et dresse dans un sursaut d'épouvante les convives gorgés et repus. Il est celui qui jette l'alarme et qui, au moment où nous allions nous endormir, *sonne le tocsin*.

***

C'est parce qu'il est resté prisonnier du dogme que, parmi les générations nouvelles, beaucoup, dont la conscience s'est

libérée, affectent de se détacher de Baudelaire, sans prendre garde qu'ils continuent à le respirer dans l'air, autour d'eux, tant l'essence de notre littérature, depuis cinquante ans, en demeure imprégnée.

Ceux qui habitent les cimes glacées de l'athéisme et que n'impressionnent plus ni les fracas de la chaire, ni les diableries, ni la mise en scène et les pompes liturgiques, n'oublient pas, pourtant, que Baudelaire a payé de son désastre, comme Pascal, le geste téméraire de secouer les portes de l'ombre et s'émeuvent encore de ses aveux désespérés.

Baudelaire est si varié que les esprits les plus dissemblables, s'ils l'abordent sans parti pris, sont sûrs d'y trouver leur récompense. Il plaît « aux amoureux fervents comme aux savants austères ». S'il a les charmes de l'horreur qui n'enivrent que les forts, il a aussi le don des larmes et les attendrissements soudains qui vont droit au cœur et conquièrent les simples. Il éblouit les néo-païens par la splendeur du verbe et le rappel

> de ces époques nues,
> Dont Phœbus se plaisait à dorer les statues.

Les écrivains y reçoivent une leçon de style et de cadence. Il n'est pas jusqu'aux âmes innocentes qui n'y respirent un parfum d'églogue et qui n'y retrouvent l'image du « vert paradis des amours enfantines ».

On nous prédit, pour demain, un bouleversement général des idées et des mœurs amené par la guerre, et le rétablissement d'un état d'esprit auquel Baudelaire aura cessé de correspondre. Je le souhaite plus ardemment que tout autre, car nous aurions alors rétabli la félicité de l'âge d'or.

Baudelaire vivra tant que l'humanité comptera des inquiets, des malades de spleen et des chercheurs d'infini. Son règne durera tant que nous verrons, plongée dans l'enfer luxurieux des villes, des âmes nobles mais désarmées, aussi incapables de se soustraire à la corruption que de s'y adapter.

Et il sera toujours la voix de ceux, quelle que soit leur confession, mystiques ou athées, qui ont pénétré l'inanité des plaisirs d'ici-bas et qui ne peuvent s'accommoder de l'imperfection d'un monde où la soif inextinguible du bonheur se trouve liée, chez la créature, à l'impossibilité d'y parvenir.

CHAPITRE V

LA DÉDICACE A THÉOPHILE GAUTIER (1)

On s'était habitué, sur la foi de la dédicace des *Fleurs du Mal*, à considérer Baudelaire comme un disciple de Théophile Gautier. Sur l'exemplaire qu'il lui offrit (2), il avait écrit de sa main :

Mon bien cher Théophile, la dédicace imprimée à la première page n'est qu'une ombre très faible de l'amitié et de l'admiration véritables que j'ai toujours éprouvées pour toi. Tu le sais.

Encore que cette attitude de Baudelaire, à l'endroit d'un poète si dissemblable, ait pu paraître étrange aux esprits réfléchis, force leur était bien de s'incliner devant les faits. Jules Levallois, secrétaire de Sainte-Beuve, qui a connu Baudelaire et qui était informé de ses vrais sentiments, est le premier qui nous ait mis en garde contre la sincérité de son hommage. Le premier, il nous a dit : « Cela fait partie des « salamalecs » de Baudelaire à Gautier. N'en croyez rien. Baudelaire n'a jamais vu, chez Gautier, qu'un « banal enfileur de mots, sans idées », et, du reste, il l'a écrit (3). Néanmoins, les fervents de Gautier ne jugent pas la caution suf-

---

(1) Voir à l'*Appendice*.

(2) Cet exemplaire, sur hollande, fut acquis en 1920, au cours d'une vente, par un libraire parisien, pour près de 16.000 francs.

(3) Jules LEVALLOIS, *Mémoires d'un critique* (Librairie illustrée).

fisante. L'un d'eux, M. Henry Dérieux (1), persiste dans l'opinion que Baudelaire s'estimait l'obligé de Gautier. Il s'appuie sur ce fait que l'on rencontre, chez Baudelaire, des idées, des termes et des images de Théophile Gautier, « preuve, dit-il, qu'il l'avait lu, relu et qu'il s'en était imprégné jusqu'aux moelles ».

Dans la mort, Gautier célèbre, par exemple, l'espoir et le refuge de la vie :

C'est la seule qui donne aux grands inconsolables
Leur consolation.....
Elle prête des lits à ceux qui, sur le monde,
Comme le Juif errant font, jour et nuit, leur ronde
Et n'ont jamais dormi.....
A tous les parias, elle ouvre son auberge.....

Ce n'est pas autrement que Baudelaire la célèbre à son tour :

C'est la mort qui console, hélas ! et qui fait vivre.
C'est le but de la vie et c'est le seul espoir
Qui nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir.....
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre.....
C'est un ange qui tient, dans ses doigts magnétiques,
Le sommeil et le don des rêves extatiques
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus.

Comme on le voit, les images de Baudelaire sont les images mêmes de Gautier : *Consolation, repos, auberge, lit*.....

Mais reprenons la *Comédie de la Mort*, nous allons voir éclore, pour ainsi dire, quelques-uns des thèmes dont Baudelaire devait tirer ses plus pathétiques accents. C'est, par exemple, l'idée que peut-être la mort ne donne ni l'inconscience ni l'oubli, que le rêve ni le désir ne s'arrêtent avec le dernier battement de notre cœur, mais que, lucides et impuissants, les morts, secrets témoins du drame de la vie, poussent encore vers lui l'appel de leur désespoir :

Peut-être aux passions qui nous brûlaient, émue,
La cendre de nos cœurs vibre encore et remue
Par delà le tombeau,

(1) Henry DÉRIEUX, *Baudelaire*. Trois essais précédés d'un poème-dédicace. (Nouvelle librairie littéraire, Bâle, 2, Sternengasse 1917.)

Et qu'un ressouvenir de ce monde dans l'autre
D'une vie autrefois enlacée à la nôtre,
Traîne quelque lambeau.....

Peut-être n'a-t-on pas sommeil et quand la pluie
Filtre jusques à vous, l'on a froid, l'on s'ennuie
Dans sa fosse, tout seul.....

Et nous avons déjà l'esquisse du *Remords posthume*, de la *Servante au grand cœur*, du *Revenant*.

La *Servante au grand cœur* offre un exemple particulier de l'influence d'un poète sur un autre poète : à la persistance presque inconsciente de certains mots ; Gautier avait dit le tourment du cadavre, impuissant témoin des infidélités de sa maîtresse, et qui souffre

De ne pouvoir venir quelque nuit de décembre
..... se tapir dans sa chambre.

Baudelaire se demandera, lui, ce qu'il trouverait à répondre à la tendre femme qui couva son enfance,

Si par une nuit bleue et froide de décembre
Il la trouvait tapie en un coin de sa chambre.

Poursuivant son parallèle M. Henry Dérieux entend démontrer que l'idée primitive de la malédiction du poète exploitée par Baudelaire dans *Bénédiction* se trouve dans *Ténèbres* de Gautier :

Quand on rapproche les vers des deux poètes on s'aperçoit que ceux de Baudelaire débordent à chaque instant ceux de Gautier...; un peu sèches chez Gautier, les images poussent chez Baudelaire une abondante floraison. Gautier disait de la mort :

A tous les parias elle ouvre son auberge.

Baudelaire élargit l'image en la baignant de mystère :

C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre.

De même la vision :

Elle prête des lits à ceux qui, sur le monde,
Comme le Juif errant font, jour et nuit, leur ronde,

donne chez Baudelaire :

C'est un ange qui tient, dans ses doigts magnétiques,
Le sommeil et le don des rêves extatiques
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus.....

Quelle différence encore entre cette note réaliste confiée à un rythme assez sec :

Peut-être n'a-t-on pas sommeil et quand la pluie
Filtre jusques à vous, l'on a froid, l'on s'ennuie
Dans sa fosse tout seul ;

et cette strophe si pleine, si pondérable, où les mots semblent se détacher comme des gouttes suintant d'une voûte funéraire :

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,
Au fond d'un monument construit en marbre noir,
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse.....

Les rapprochements de M. Henry Dérieux font honneur à sa clairvoyance et j'aurais mauvaise grâce à le chicaner à ce sujet. Je ne veux pas rechercher si les idées, les images, les termes communs aux deux poètes ne se trouvent point chez d'autres lyriques antérieurs ou contemporains. Je ne veux point rechercher si une assimilation aussi naturelle que l'idée de la mort à l'idée d'une halte, d'un repos sur un lit d'auberge, n'ait pas pu leur venir spontanément. Je ne veux point rechercher si l'image de la mort parée et peinte, qui remonte aux jours premiers où l'on s'avisa d'embaumer et de farder les cadavres ; si l'hypothèse de la survie de la sensibilité chez les morts que l'on trouve déjà chez les poètes latins et notamment chez Tibulle ; si le sentiment de la malédiction du poète que l'on trouve chez Vigny, sont choses propres à Gautier. Je veux faire à M. Henry Dérieux la part aussi belle que possible.

Et, d'ailleurs, je reconnais que le mot « tapi », dans l'emploi qu'en fait Baudelaire après Gautier, est déjà plus significatif et, bien loin d'ergoter sur la justesse de ces rapprochements, je

veux proclamer avec lui que Baudelaire abonde en traits puisés chez Gautier. Je ne m'en laisse point impressionner, parce que ces emprunts, fussent-ils voulus, démontreraient l'écrasante supériorité de Baudelaire qui imite en maître. Ils justifieraient, s'il en était besoin, le vieil adage : « Le génie assassine ceux qu'il pille. » Évidemment, l'on n'imite que ce que l'on approuve et l'on n'approuve que ce que l'on aime. Pourtant l'admiration paralyse ; l'émotion fait trembler la main. L'expérience établit qu'un écrivain reste toujours inférieur au maître dont il est effectivement « le plus respectueux et le plus jaloux des disciples ». Ici, au contraire, Baudelaire améliore.

Imiter ainsi, c'est créer. Pourquoi Baudelaire se serait-il fait scrupule de prendre un terme à Gautier, lui qui « découvrait une profondeur immense de pensée dans les locutions vulgaires » ? Molière a pris à Saint-Evremond toute une scène des *Femmes savantes*. Il ne s'estimait pas son inférieur. Le fait par Baudelaire d'emprunter des matériaux à Gautier ne sous-entend pas plus l'idée d'une soumission intellectuelle que le fait d'introduire un débris païen dans l'édification d'une cathédrale ne suffirait à justifier, contre un maçon, l'accusation d'hérésie ; mais il n'y a pas même cela. Je suis persuadé, et M. Dérieux est bien près de le reconnaître avec une bonne foi dont je lui sais gré, qu'il ne s'agit pas ici d'emprunts directs, mais de réminiscences (1). Ces réminiscences s'expliquent quand on songe que Baudelaire avait lu Gautier, tout jeune, sur les bancs du collège. Il y avait, dans les premiers vers de Gautier, pleins d'outrance romantique, assez de cadavres, de squelettes, de têtes coupées, d'apparitions spectrales au clair de lune et de décomposition verdâtre, pour impressionner une imagination maladive, l'approvisionner de visions troubles et de cauchemars. On imagine que Baude-

(1) Dans une note où il énumère ses plagiats, Baudelaire cite Thomas Gray, Edgard Poë, Longfellow, Stace, Virgile Eschyle. Il n'est pas question de Gautier.

laire enfant aimait à se faire peur avec ce livre et à s'y promener comme dans une chambre noire. Il y perfectionnait « l'art cruel qu'un démon lui avait donné en naissant » :

D'ensanglanter son mal et de gratter sa plaie.

Relisez ces vers de Gautier :

Et j'aperçois bientôt, non loin d'un vieux manoir,
A l'angle d'un taillis, surgir un gibet noir
Soutenant un pendu : d'effroyables sorcières
Dansent autour, et moi, de fureurs carnassières
Agité, je ressens un immense désir
De broyer sous mes dents sa chair, et de saisir,
Avec quelque lambeau de sa peau bleue et verte,
Son cœur demi-pourri dans sa poitrine ouverte.....

et dites s'il n'y avait pas là de quoi donner à un enfant une « convulsion nerveuse ». C'est précisément ce que Baudelaire reconnaît y avoir éprouvé ; mais quand il ajoute que cette convulsion nerveuse provenait aussi du sentiment de la touche posée juste, du coup porté droit, je reste sceptique, parce qu'à ce moment son goût n'était pas formé et qu'il lisait ces choses à un âge où le sens critique n'intervient pas encore. A l'âge où il intervient, Baudelaire ne pouvait manquer de reconnaître la défectuosité d'un livre artificiel que Théophile Gautier avait improvisé en quelques jours, qu'il n'était pas loin de renier en prétendant qu'il l'avait jeté au feu (après en avoir tiré une seconde édition) et dont il s'excusait en disant qu'il l'avait conçu à un moment où « le siècle était à la charogne ». (Préface de *Mlle de Maupin.*) Baudelaire, en avançant en âge, ne pouvait que se rendre compte que tout cela était factice, médiocre et puéril.

Rien n'était plus contraire au génie de Gautier que ces fantasmagories macabres. Baudelaire n'en dut retenir que l'intention et le sous-titre, *Ame et Péché*, impliquant déjà tout son génie futur. Oui, il y a, comme le dit M. Dérieux, dans ces similitudes, moins l'indice d'une imitation directe

que « la puissance mnémotechnique de vers lus et relus. Des lambeaux sont restés demeurés adhérents dans la mémoire. Un seul mot émergeant du subconscient en entraîne plusieurs autres, auxquels il fut lié par le rythme et la rime, comme des échos ».

En 1846 (c'est-à-dire à vingt-cinq ans), Baudelaire, revenu de son engouement passager, était en possession d'écrire que Gautier, sans idées, était un « banal enfileur de mots ». Cette opinion n'est pas si révolutionnaire. Otez le mot « banal » qui est injuste. Remplacez-le par « habile » ou par telle autre épithète louangeuse et vous aurez l'opinion moyenne que l'on professe, aujourd'hui, à l'endroit de Gautier ; c'est l'opinion tout au moins de ceux qui lisent un poète autrement que pour s'y initier à des secrets de métier. Gautier lui-même ne se donne-t-il pas comme un fin joaillier, un sertisseur de perles, un simple émailleur ?

« Mais, objecte M. Dérieux, il y a le Gautier d'*Émaux et Camées*, le Gautier supérieur, à la maîtrise de qui Baudelaire devait rendre hommage. » Baudelaire pouvait-il aimer ce Gautier-là ? Non !

Entendons-nous. Il ne s'agit pas de mésestimer Gautier. Nul plus que moi ne rend justice à son talent. Nul plus que moi n'apprécie le probe artiste qui a su

Réaliser en marbre un rêve de beauté,

et qui a proclamé, avant Renan, qu'à côté du Parthénon, tout lui semblait barbare et grossier. Gautier a son lustre, sa nécessité, sa doctrine. Mais pour juger sainement des poètes, il faut les considérer à leur place, isolément. Ainsi en est-il des sons et des couleurs. Deux notes justes rassemblées peuvent créer une dissonance. Une couleur franche s'altère au voisinage d'une autre. Il y a des états d'âme inconciliables. On ne se sent point d'humeur à goûter Anacréon quand les nerfs vibrent encore du fracas d'Eschyle. L'Arioste a son agrément. Il s'évanouit à la lueur de Dante.

Or je n'hésite pas à prétendre que Baudelaire et Gautier n'ont jamais pu, dans de si étroites limites que ce soit, sympathiser. Toutes leurs qualités sont réfractaires. Ces deux génies s'excluent comme l'eau et le feu.

Baudelaire vient de la Bible en passant par Dante. Gautier vient d'Hésiode, en passant par André Chénier.

Physiquement et moralement ils sont aux antipodes. Ils ne sont pas de la même race.

Considérez par exemple le portrait de Baudelaire et le portrait de Gautier et dites si tout, dans ces deux physionomies, ne hurle pas d'opposition. Le front de l'un est dévasté par l'ouragan de la pensée ; le front de l'autre s'orne d'une abondante chevelure bouclée dont on sent que la racine plonge dans un monde d'idées sereines. Le regard de l'un obsède et opprime jusqu'à l'angoisse ; celui de l'autre se voile d'une féline et voluptueuse langueur. Gautier respire une sorte de tranquillité rayonnante et olympienne. On sent que la fatalité féroce et saturnienne s'est acharnée sur Baudelaire.

Gautier se montre satisfait de lui-même. Il se plaît à dire : « Je suis très fort. J'amène 500 au dynamomètre. » Il est si fier de sa beauté qu'un jour il s'offre à remplacer le modèle et pose nu dans l'atelier Charlet. Baudelaire se plaint de malaises perpétuels, de vertiges, du délabrement de son estomac. Il tient debout à peine. Il a des crises. Il lui arrive de tomber en entraînant la table sur laquelle il s'appuie. Il est dans un état de santé qui « lui casse la volonté ». Il ne peut contempler son corps sans dégoût.

Gautier compose en se jouant. Il nous le dit :

> Je fais des métaphores qui se suivent. Je ne cherche pas le mieux. Les mots me viennent d'eux-mêmes. Je lance mes phrases au hasard sans m'en préoccuper outre mesure, sûr qu'elles retomberont toujours sur leurs pattes.

Baudelaire se ronge et se travaille pour accoucher du moindre mot. Comme Pascal, il lui faut arracher à la souf-

france les fragments de sa pensée. « Il creuse désespérément le terrain avare et froid de sa cervelle. » Il ne s'assied à sa table qu'avec terreur. Pour lui « l'art est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu ».

Baudelaire regarde en lui-même. La vie intérieure, l'âme, la créature seule l'intéresse. Gautier regarde au dehors. Il ne s'occupe que du décor, à tel point qu'après avoir lu son *Voyage en Espagne*, une femme d'esprit lui demandait si l'Espagne était habitée.

Gautier est un déblayeur, un finisseur. Toutes proportions gardées, c'est un Malherbe, c'est le gendarme de la syntaxe.

Baudelaire est un ancêtre, un créateur. C'est l'aventurier de la sensation, le chercheur d'or, le déterreur d'images. Si je ne me méfiais de ce qu'il y a toujours d'arbitraire et d'excessif dans les comparaisons, je dirais encore que Gautier est, dans un bassin de marbre, une belle nappe d'eau, riche en reflets, tandis que Baudelaire est une source vigoureuse jaillissant du sable troublé.

A l'un, la vie est facile. A dix-huit ans il a publié son premier livre. Il n'a pas terminé les suivants, les *Jeune France* et *Mlle de Maupin*, qu'il reçoit des offres de l'éditeur Renduel, rencontré chez Hugo. Ses ressources ne sont pas inépuisables, mais un crédit illimité supplée aux défaillances de sa bourse. Partout, il trouve son couvert mis. Les cafés et les restaurants à la mode sont fiers de sa présence qui les achalande. Alexandre Dumas lui a cédé son feuilleton théâtral à *la Presse*, ce qui lui vaut les sourires d'actrices et les saluts de directeurs de théâtre. Il dispose de billets de spectacle dont il fait des heureux et des obligés. Les contrôleurs se lèvent quand il passe. Ah ! ce n'est pas lui qui entrera jamais dans un café comme Jean-Jacques, avec une certaine émotion ; qui aura jamais l'idée d'écrire comme ce pauvre Baudelaire : « *Pour une nature timide, un contrôle de théâtre ressemble quelque peu au tribunal des Enfers,* » décelant ainsi ses déboires de quémandeur évincé, de Parisien pauvre et malchanceux. Gautier voyage à sa fantaisie. Il parcourt l'Espagne, l'Italie, la

Turquie, la Russie. Baudelaire, bloqué par la misère, se traîne de bouge en bouge, loge dans des garnis introuvables ; il attend quinze ans avant de trouver un éditeur et il n'aurait jamais, certes, publié ses *Fleurs du Mal* s'il ne s'était trouvé par hasard, sur sa route, un ami qui fût en même temps un éditeur, Poulet-Malassis. Il erre de porte en porte, ses manuscrits à la main, et il n'arrive à les placer qu'après des courses épuisantes, des démarches humiliantes, des marchandages dont il reste meurtri.

Baudelaire subit les exigences des écumeurs de lettres, des directeurs-flibustiers qui exploitent la vanité des gens du monde, des amateurs et des débutants et chez qui l'on n'est imprimé que si l'on souscrit des abonnements.

Si la *Fanfarlo* a vu le grand jour, c'est parce que la librairie des Romans illustrés à 20 centimes, qui publiait un roman de Jules Sandeau : *Mlle de Kérouare*, se trouva, ce jour-là, au dernier moment, à court de copie, et qu'il fallut remplir une page blanche. L'imprimeur prit ce qu'il avait sous la main (1).

Gautier et Baudelaire subissent au contact des choses des réactions inverses. Il n'est pas une fibre en eux qui ne vibre à l'opposé. Gautier demeure longtemps obsédé d'Alfred de Musset que Baudelaire ne pouvait souffrir. Cette M^me^ Sabatier qui jette Baudelaire dans une sorte d'extase et qu'il n'approche qu'en tremblant, Gautier l'aborde avec des crudités de corps de garde. Celle à qui Baudelaire adresse des vers et des épîtres mystiques reçoit de Gautier des lettres si ordurières qu'il est impossible de les publier dans leur intégrité.

Mais, dira-t-on, ils avaient tout de même des points de contact : le culte de la forme, la haine des sots.

Le culte de la forme ?... Ils s'y appliquent dans un sens essentiellement différent. Ils vont à la perfection par des

(1) Cette nouvelle parut concurremment dans le bulletin de la Société des Gens de lettres, Baudelaire ayant déposé partout des copies du manuscrit que lui avait refusé la *Revue de Paris*.

routes divergentes. Gautier prend l'œil pour arbitre, Baudelaire l'oreille. L'un va à la peinture, l'autre à la musique.

Tous deux brûlent de démasquer l'hypocrisie, mais Baudelaire s'y emploie hardiement. Gautier biaise et louvoie. Pour la combattre, l'un emploie le fer et la flamme, l'autre les émollients, l'ironie.

Ils se sentent attirés vers certaines singularités passionnelles, certains côtés inexplorés et inédits du cœur humain, mais tandis que Baudelaire aborde la question de face, Gautier ruse. Pauvre audace vraiment que cette *Mademoiselle de Maupin!* Que vient faire cette prudente histoire de travesti après *la Fille aux yeux d'or*, le *Vautrin*, le *Lucien de Rubempré* de Balzac? Que pèse-t-elle auprès des *Femmes damnées* de Baudelaire ?

Pour montrer combien toutes les manifestations de Gautier vont à l'encontre du sentiment de Baudelaire et lui donnent sur les nerfs, il n'y a qu'à lire ce qu'il en écrit, en mille endroits.

Si on la dépouille de son vêtement diapré, ce qui apparaît de la philosophie de Gautier, c'est « la réflexion désespérée et fixe d'un néant universel ». Cela ne pouvait s'adapter à l'idée spiritualiste de Baudelaire. Il traite les théories de Gautier (*Art pour l'Art*, *Impassibilité*) de « théories prétentieuses qui, reproduites à satiété, énervent et amollissent la jeunesse d'aujourd'hui ». Il affecte un mépris croissant pour ce qu'il appelle son « *dilettantisme* », son « *voluptuosisme* ». Au point de vue littéraire, écrit-il, ce n'est pas autre chose qu'un pastiche inutile et dégoûtant.

S'est-on assez moqué des rapins naïfs qui s'évertuaient à copier le Cimabué, des écrivains à dague, à pourpoint et à lame de Tolède ! Et vous, malheureux néo-païens, que faites-vous, si ce n'est la même besogne ?

M. Paul Souday me demande s'il ne s'agit pas plutôt de Banville. Il y a, en effet, une note de Baudelaire où Banville est donné comme le chef de l'école païenne (Gautier serait le

chef de l'école plastique) ; mais, dans cette note, qui n'est qu'un brouillon, Baudelaire s'est laissé entraîner par le besoin de la symétrie et les nécessités d'une classification hâtive. Il ne peut s'agir, ici, de Banville au cœur d'or, que Baudelaire affectionnait trop pour pouvoir jamais le contrister. Il a écrit de Banville : « Banville n'est pas matérialiste. Il est lumineux. C'est le poète des moments heureux. » Banville et Baudelaire étaient liés d'une amitié vraie qui les prit au sortir de l'enfance et qui ne s'est jamais relâchée ; et d'ailleurs Baudelaire savait Banville un chrétien fervent et pratiquant. Banville a de l'enthousiasme, donc c'est un idéaliste, et il ne pose pas au chef d'école. Il semble se jouer dans ses vers et n'y pas attacher d'autre importance que celle qu'un faiseur de tours, dans un cirque, qu'un bon clown donne à ses exercices. Gautier, au contraire, entend faire des prosélytes. C'est bien contre lui que l'attaque est dirigée, et ce qui le prouve, c'est le seul nom cité dans le réquisitoire de Baudelaire : celui de Henri Heine. On sait que Gautier qui doit, comme je l'ai dit ailleurs (1), son évolution au comte de Platen, dont il s'était fait traduire les œuvres par le littérateur Martin, et qui s'était par la suite entiché des lyriques allemands, s'était improvisé, dans la société parisienne, l'introducteur de Henri Heine.

Il y a pourtant, direz-vous, en faveur de la thèse de M. Dérieux, les articles de Baudelaire sur Gautier. Je vous y attendais. Parlons-en, de ces articles. Il y en a deux. L'un, dans les *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains*. Il a cinq pages. Il y est dit que l'on citera un jour Gautier comme on cite La Bruyère, Buffon, Chateaubriand. En vérité Baudelaire se moque d'apparenter à ces prosateurs qui furent, dans des genres différents et à des degrés divers, l'un un essayiste à tous crins, les autres des initiateurs aventureux et prodigues, le poète Gautier qui fut, en poésie, le génie

(1) *Les deux Allemagne*. (Edt du *Mercure de France*.)

même de la tempérance (1). Et quand Baudelaire félicite Gautier de savoir « exprimer le sens intime des choses », ce qui est précisément le contraire de son art, épris des seuls contours, on se demande si Baudelaire n'entendait pas illustrer une fois de plus cette pensée de La Rochefoucauld : « Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire une injure. » D'ailleurs, cet article fait partie d'un ensemble où Victor Hugo est célébré avec emphase, et nous savons ce que Baudelaire pensait de Victor Hugo dans son for intérieur. Il se consolait de tous ses déboires et de son obstinée malchance, en disant : « Je ne serai jamais aussi bête que lui. »

Le second article est plus important. Là, Baudelaire s'est appliqué. La date : 1859 (*les Paradis artificiels* sont à l'impression) est une indication. Le mauvais sort voulut que Gautier fût absent (il voyageait en Russie) lorsque l'article parut, et Baudelaire s'en désole. Il ne tient plus en place. Il écrit à tout le monde pour s'assurer que l'article lui a été envoyé. Il brûle de savoir s'il lui est parvenu et cela achève de nous éclairer sur son véritable but. Il n'a pas écrit cette étude pour revivre et prolonger une ivresse, pour se débarrasser d'une obsession, pour rendre une sorte d'action de grâces à un génie dont il était plein. Cela ressemble terriblement à un pensum, à une corvée, à un exercice de commande. Baudelaire a beau se battre les flancs, l'inspiration ne vient pas. Il emprunte aux poètes courtisans d'un autre âge leur procédé de rhétorique désuète. Quand Ronsard s'adresse aux rois, pour solliciter d'eux quelque faveur, il leur dit :

J'ai les yeux éblouis, tout le cerveau me tremble.

Il se feint, avant d'énumérer leurs vertus, découragé par l'immensité de la tâche. Il se compare à un bûcheron chargé

(1) Je parle du vrai Gautier, du Gautier dépouillé du bric-à-brac romantique, du Gautier original, irréductible, tel qu'il s'avère dans les sonnets à la princesse Mathilde, chef-d'œuvre de virtuosité.

d'abattre une forêt et qui hésite, ne sachant par quel arbre commencer. Ainsi Baudelaire se marque embarrassé, ébloui qu'il est, par « l'immensité spirituelle » de Gautier. On avouera que ce n'était pas l'expression que l'on attendait. Baudelaire explique comme il peut, son embarras, trop réel pour ne pas se faire sentir. Comparez cet article avec ceux que Baudelaire a consacrés à Constantin Guys, à Edgar Poë, à Quincey, aux gens qu'il aime, vous sentirez la différence. Tandis que, pour eux, la phrase coule de source, le mot s'offre, le tour brille et s'anime, pour Gautier l'idée s'embourbe, l'expression se refuse. Baudelaire tourne autour du sujet, se perd dans des considérations oiseuses, des bavardages inutiles. Il s'avoue en peine de définir le génie de Gautier. « De tels génies, on ne les définit pas, on les aime. » Il s'enferre dans je ne sais quelle théorie du beau assimilé à une « idée fixe ». Il tombe au pathos. Il compare Gautier à « une reine de Saba en goguette se pavanant sur l'éléphant de porcelaine qui décore les cheminées du siècle galant ». Il va jusqu'à proférer cette phrase énigmatique : « Les qualités de Gautier, dans le roman, ce sont les défauts de Balzac. » Il trouve à Gautier la beauté du diable. Ce qu'il y a de plus typique en lui, c'est « le rire et le sentiment du grotesque », et comme si un démon malin et pince-sans-rire poussait Baudelaire au persiflage, à son insu, il expose sa propre théorie, sa théorie des « correspondances » qu'il prête à Gautier. Enfin, après avoir peiné et sué pendant 40 pages, Baudelaire arrive pour couronnement de son étude à cette conclusion que Gautier est UN PARFAIT HOMME DE LETTRES (la disposition typographique est de lui).

Tout cela est lamentable. Ah ! Gautier, si perspicace et si fin, n'a pu s'y tromper, et ce qui nous en assure, c'est qu'en écrivant la préface des *Fleurs du Mal*, il a, spirituellement, rendu à Baudelaire la monnaie de sa pièce.

Reste la dédicace des *Fleurs du Mal* qui offre tous les caractères d'une opinion décivise. Ici c'est clair, net, sans ambiguïté possible. Théophile Gautier y est proclamé le

maître très vénéré, l'ami très cher, le poète impeccable, le parfait magicien des lettres françaises.

Les termes de cette dédicace semblent se démentir par leur excès même. Appeler Gautier le poète impeccable, soit. Il s'était appliqué le mot. On pouvait, par politesse, lui appliquer la chose, mais « parfait magicien », cela paraît si imprévu, si déconcertant que chacun s'ingénie à en fournir une explication plausible (1).

M. André Gide (2) doute si cette dédicace ne fut pas « l'un des plus ingénieux paradoxes de Baudelaire ». Il s'étonne de lui voir tendre les *Fleurs du Mal*, « cette coupe toute ruisselante d'émotion, de musique et de pensée, à l'artisan le plus sec, le moins musicien, le moins méditatif que notre littérature ait produit ».

A son avis, c'était une façon, pour Baudelaire, de dire aux lecteurs : « Ne vous y trompez pas. Ce que je vénère, c'est l'art et ce n'est pas la pensée ; mes poèmes ne vaudront ni par le mouvement ni par la passion, mais par l'esprit et la forme. »

M. Henri de Régnier estime que cette dédicace constitue une protestation contre le romantisme expansif représenté par Victor Hugo.

La sincérité de cette dédicace ?... Mais Gautier lui-même ne s'y est pas laissé prendre. Gautier ne se sentait guère attiré par Baudelaire. Avant la publication des *Fleurs du Mal*, nous savons par le récit de témoins qu'il jugeait ses vers sans importance et qu'il lui prédisait la faillite de Petrus Borel.

Nous trouvons sous sa plume cette phrase antérieure (1835) qui semble appeler les ripostes incessantes et déguisées de Baudelaire :

---

(1) Ce qui suffit à entacher cette dédicace de suspicion, c'est qu'elle fut « discutée et convenue » avec Gautier lui-même qui assuma le ridicule d'y consentir. (Lettre de Baudelaire à Poulet-Malassis, 9 mars 1857.)

(2) A. GIDE, Introduction aux *Fleurs du Mal* (Helleu).

Le christianisme est tellement en vogue par la tartuferie qui court que le néo-christianisme lui-même jouit d'une certaine faveur.

Il ne semble pas que Gautier ait mis beaucoup d'empressement à se lier avec Baudelaire, puisqu'il nous apprend que leurs relations ne datent que de 1849 alors que depuis 1842 Baudelaire faisait partie du même groupement poétique et qu'il est impossible qu'avec tant d'amis communs, les deux poètes ne se soient pas coudoyés fréquemment, çà et là, dans les cénacles et les cafés, où se réunissait la bohème.

Il y a encore ceci, qu'à l'enterrement de Baudelaire, Gautier ne parut pas. C'était le moins, vraiment, qu'il se dérangeât pour un écrivain de ce mérite, qui lui avait donné un tel coup d'encensoir. Gautier n'avait nul empêchement valable. Lui qui se vantait, — et c'était vrai, — de bâcler un article en un tour de main, ne craignit pas d'alléguer cette misérable excuse que c'était son jour de feuilleton, et son abstention, dans de pareilles circonstances, prend des proportions d'un manifeste. A ce propos, Paul Verlaine, qui avait tenu à suivre le convoi, bien que rien ne l'y forçât que la seule déférence due au génie, ne peut s'empêcher d'écrire dans son compte rendu de la cérémonie :

Il est regrettable que l'absence d'un personnage célèbre ait été remarquée et qualifiée d'inconvenante. Il est plus regrettable encore que cette appréciation soit juste.

Dans une lettre à Léon Deschamps (1), Verlaine, revenant sur ce souvenir, écrivait :

J'avais accompagné, moi tout jeune et tout rêveur, le cercueil de Baudelaire depuis la maison de santé jusqu'à la nécropole, en passant par la toute petite église où fut dit un tout petit service d'après-midi. L'éditeur Lemerre et moi marchions les premiers, derrière le corbillard, que suivaient, parmi bien peu de gens, Louis Veuillot, Arsène Houssaye, Charles Asselineau et Théodore de Banville. Ces deux der-

(1) *La Plume*, n° du 1er novembre 1890.

niers prononcèrent quelques paroles d'adieu. Au moment où on descendait le cercueil dans le caveau, le ciel, qui avait menacé toute la journée (2 sept. 1867), tonna ; une pluie diluvienne s'ensuivit. On remarqua beaucoup l'absence à ces tristes obsèques de Théophile Gautier que le Maître avait tant aimé.

Il y a, dans cette abstention, une présomption, sinon d'hostilité du moins d'indifférence. La préface que Gautier a écrite pour les *Fleurs du Mal* ne prouve pas que la mort de Baudelaire ait modifié ses sentiments.

M. Camille Vergniol, qui ne se donne point pour un admirateur aveugle de Baudelaire, ne peut se défendre, pourtant, de trouver la préface de Gautier insuffisante. Il écrit (1) :

Que de réticences dans cette célèbre préface! Que de réserves ! Que de circonlocutions atténuantes!

Parbleu ! c'est absolument ce qu'on pourrait dire des articles de Baudelaire sur Gautier.

Tout démontre que, pour ce dernier, la dédicace des *Fleurs du Mal* n'était qu'un appel déguisé à son influence et qu'elle se ramenait à la phrase habituelle des lettres qu'il recevait de Baudelaire : « Protège-moi ferme ! »

Que si vous n'êtes point convaincu, il est un homme encore à qui nous pouvons demander le mot de l'énigme. C'est Sainte-Beuve. On sait que Baudelaire, intoxiqué dès l'enfance du poison de *Joseph Delorme*, affecta, toute sa vie, une pieuse déférence à l'égard de son auteur. A tous ceux qui s'en étonnaient, il répondait : « Sainte-Beuve, c'est mon vice ! » Il ne craignait rien tant que de lui déplaire (2). Il le savait irascible et il n'osait rien avancer ni entreprendre qui ne reçût son approbation. Puisque Baudelaire n'agissait, la plupart du temps, qu'en reflet de Sainte-Beuve, il n'est pas

(1) Le *Revue de Paris*, 15 août 1917.

(2) Pour voir combien peu il en fut payé de retour, il faut lire l'opuscule de M. Fernand Vanderem, *Baudelaire et Sainte-Beuve*, paru en 1914 au *Temps présent*, et réédité en 1917 par la librairie Leclerc.

inutile, pour arriver à la lumière, d'interroger les rapports du critique avec le poète d'*Émaux et Camées*.

***

Ces choses sont d'hier. Leur cendre est à peine refroidie. Leur écho vibre encore et il est souvent plus malaisé d'en débrouiller l'écheveau que de disserter de la dynastie des Rhamsès ou d'écrire l'histoire d'événements perdus dans la nuit des temps. Comment sortir la vérité du chaos des polémiques ? Les documents abondent, mais ils se contredisent. Mille témoins en ont écrit, mais presque tous altèrent la vérité, les uns par passion, par intérêt, par calcul, par vanité, les autres par étourderie ou par simple ignorance. Ici, défaillance de mémoire, là, de caractère. En outre, il faut se méfier du travers de l'époque : le goût de la mystification (1). Nous savons que Sainte-Beuve et Victor Hugo furent un moment très liés, mais la façon dont cette liaison prit naissance demeure un mystère. Le point de savoir qui, le premier, a rendu visite à l'autre n'a jamais pu être élucidé. Hugo veut que Sainte-Beuve se soit présenté chez lui d'abord. Sainte-Beuve veut que ce soit Hugo. Ni l'un ni l'autre, par orgueil, n'entend avoir fait le premier pas. Allez donc, après cela, vous inquiéter de savoir comment se sont nouées les relations de Sainte-Beuve et de Gautier, problème dont la solution a beaucoup moins d'importance et préoccupe moins l'opinion.

---

(1) Ce goût de la mystification que l'on se plaît tant à reprocher à Baudelaire, comme s'il en était l'éditeur responsable, ne lui est pas particulier. Baudelaire, ici, pèche de compagnie. C'est un vice si répandu que le sérieux et réfléchi Stendhal en a subi la contagion. Ne s'amuse-t-il pas à mystifier la célèbre lady Morgan, venue à Paris pour s'informer de nos mœurs et qui a la malheureuse idée, au lieu de se rendre compte par elle-même, de s'approvisionner chez lui d'aperçus et d'anecdotes ? Il abuse de sa candeur au point de lui débiter mille extravagances que la voyageuse de marque emmagasine pieusement, sans se douter de la supercherie, et qu'elle publie à son retour, à Londres, pour l'édification de ses compatriotes et des générations de lecteurs à venir, soucieux de se faire une opinion sur le Paris de 1830.

Une légende veut que Gautier se soit présenté, dès 1828, chez Sainte-Beuve pour lui soumettre ses vers et lui ait récité la *Tête de Mort*. Gautier entrait dans sa dix-septième année. Il venait de quitter l'atelier du peintre Rioult, dont il était l'élève, pour se lancer dans la littérature et avait improvisé en quelques jours un volume de vers. Sainte-Beuve avait donné son *Tableau de la poésie française au* XVI^e^ *siècle* et Gautier aurait pris texte de cette publication, qui l'avait électrisé, pour œuvrer dans le sens de la Pléiade et soumettre ses échantillons au jugement du maître. Bien entendu, suivant toujours cette même légende, Sainte-Beuve, conquis d'emblée par le génie de Gautier, se serait récrié d'admiration, lui aurait prédit les plus hautes destinées et se serait empressé de le présenter à Victor Hugo comme un miracle. Toujours la légende de l'Enfant sublime ; mais ce qui nous rend suspecte cette légende, accréditée par Gautier lui-même, c'est qu'elle date de la fin de l'Empire, c'est-à-dire du temps où la servilité au régime impérial avait fait deux complices des deux hommes et lorsqu'il y avait entre eux un cadavre : le reniement tacite d'Hugo.

Les premiers vers de Gautier, la *Tête de Mort* y comprise, n'avaient rien vraiment qui pût enthousiasmer Sainte-Beuve. On ne voit point que cet homme du Nord, froid d'aspect et ténébreux, qui avait gardé l'empreinte janséniste de sa patrie (Boulogne) et de son éducation, ait pu prendre feu devant le gamin méridional, exubérant qu'était alors Gautier. Gautier était né à Tarbes et y avait vécu le temps d'y prendre une vertu de terroir. Sa plume a le trot régulier et infatigable des petits chevaux de la région ; mais sa famille était originaire du Comtat-Venaissin, ancienne terre papale, d'où il tenait sa nature sensuelle. Peut-être même est-ce de là que lui est venue, à travers d'obscures influences sarrasines, cette sorte d'indifférence, de fatalisme oriental qui ira chez lui se développant avec l'âge et qui s'épanouira dans ses dernières années. Pour le moment, Gautier, insouciant bohème, ivre du coup de soleil natal, rêve de continuer Musset dont il

affecte les allures cavalières. Quelle raison eût-il eu de s'adresser à Sainte-Beuve, poète encore inédit, critique ignoré des ateliers et des cénacles où Gautier jetait sa gourme et dont il était l'indispensable boute-en-train ? Et quelle raison eût eu Sainte-Beuve d'introduire chez Hugo ce jeune homme séduisant et hardi, dont sa qualité de soupirant auprès de la belle Mme Hugo, à défaut de sa qualité d'homme de lettres, assuré de sa supériorité, eût pu prendre ombrage ? Il était plutôt disposé à défendre la porte de ce ménage ami. Il estimait déjà trop rares les occasions d'en savourer, à l'abri des importuns, la délicieuse intimité.

La vérité c'est que Gautier fut présenté à Victor Hugo par Gérard de Nerval dont il était, à cette époque, l'inséparable et qui, lui-même, était depuis longtemps le commensal et le familier d'Hugo, à ce point qu'il avait obtenu l'autorisation de tirer un drame de son roman *Han d'Islande*.

Hugo habitait, alors, à l'entrée de la rue Notre-Dame-des-Champs, une maison paisible et bucolique, entourée de verdures. Il y était venu (1827) en pleine jeunesse (25 ans), riche de toutes ses forces, de toutes ses illusions, de tous ses rêves intacts. Il y était entré, comblé de prévenances et de sourires officiels, doré de joie intime et de contentement domestique. Il y connut une riche période d'activité poétique. C'est là qu'il achèvera *les Rayons et les Ombres*, qu'il écrira *les Feuilles d'Automne*, *les Orientales*, *Cromwell*, *Marion de Lorme*, *Hernani*. Il y est entré l'enfant gâté de la fortune, il en sortira déchiré, le cœur broyé de jalousie, renié de ses premiers amis, désemparé dans toutes ses convictions, battu, secoué comme un drapeau dans le vent. C'est ici que Hugo a joué sa destinée. C'est d'ici qu'il va s'engouffrer dans la tempête et le bruit. Il y recevra la gloire, mais en retour d'une telle dévastation intérieure, dont Sainte-Beuve (1)

(1) Sainte-Beuve exerça longtemps sur l'esprit d'Hugo une emprise absolue. Il rêvait d'être le chef de file du mouvement romantique, le choryphée de poètes nouveaux qui s'épuisaient en tâtonnements stériles. Son *Tableau de la poésie au XVI^e siècle* vint leur montrer la voie. Il leur enseigna que toute

aura été le principal artisan, qu'elle lui sera, entre les mains, comme un présent sans valeur, tant il est vrai que les dieux n'abandonnent le monde aux conquérants du glaive ou de la pensée, de leur vivant, que dépouillé de toutes les joies qui en font le prix. Et comme s'il était écrit que son bonheur domestique dût entraîner dans sa ruine les lieux mêmes qui en avaient gardé l'image, cette demeure tranquille, avec sa large avenue plantée d'ormes, ses faux ébéniers, son parc, sa pelouse, sa pièce d'eau, son pont rustique, sera détruite. Il n'en restera pas pierre sur pierre. Elle sera balayée et dispersée. Mais n'anticipons pas.

En 1829, au moment où Théophile Gautier fait son apparition dans le salon d'Hugo, le maître semble nager en plein

---

la réforme lyrique à accomplir consistait, pour le fond, à introduire la rêverie dans l'art et, pour la forme, à n'user que du mot propre et de l'épithète rare à l'inverse des petits poètes du XVIII[e] siècle, dont la veine s'était stérilisée par l'abus du mot noble et de l'épithète-cliché. Il prit un malin plaisir à démolir la foi du Maître, à le faire chavirer dans toutes ses convictions, tandis qu'il assumait un masque dévot pour séduire la religieuse M[me] Hugo. D'ailleurs Sainte-Beuve ne s'insinuait auprès des femmes que pour mieux découvrir le secret de leur mari ou de leurs amants. Ainsi en usa-t-il avec Hortense Allart de Méritens (Chateaubriand), Louise Colet (Victor Cousin), M[me] d'Agoult (Lamartine), la marquise de Castries (Balzac), Marceline Desbordes-Valmore (Latouche), George Sand (Musset).

Pour ce qui est de M[me] Hugo, on sait qu'il la menaça de révélations scandaleuses (*le Livre d'amour*), ce qui lui attira de Victor Hugo cette sanglante apostrophe :

A SAINTE-BEUVE

Que dit-on ? On m'annonce un libelle posthume
De toi ? C'est bien. Ta langue est faite d'amertume.
Rien de toi ne m'étonne, ô fourbe tortueux ;
Je n'ai pas oublié ton regard monstrueux,
Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle,
Et que sur l'escalier, te poussant par l'épaule,
Je te dis : « N'entrez plus, monsieur, dans ma maison ! »
Je vis luire en tes yeux toute ta trahison,
J'aperçus ta fureur dans ta peur, ô coupable,
Et je compris de quoi pouvait être capable
Ta lâcheté changée en haine, le dégoût
Qu'a d'elle-même une âme où s'amasse un égout,
Et ce que méditait ta laideur dédaignée !
Car on pressent la toile en voyant l'araignée.

bonheur. Il peut regarder derrière lui sans amertume ni mélancolie. Le passé semble lui répondre de l'avenir. La présence, à Paris, de Chateaubriand, démissionnaire de son poste d'ambassadeur à Rome, donne, cette année-là, à ses réunions un éclat particulier.

On se presse rue Notre-Dame-des-Champs. La belle Mme Récamier fait fléchir, en faveur d'Hugo, la résolution qu'elle a prise de ne plus aller dans le monde pour se punir d'avoir des cheveux blancs. Benjamin Constant l'y retrouve. Vigny y paraît et aussi Lamartine et aussi Charles Nodier. On y rencontre l'élite de la société légitimiste, des hauts dignitaires, des ministres, des pairs de France.

Bien que ces réunions fussent agréables, on se doute de leur caractère de haute tenue et de distinction académique. Hugo, né pontife, savait imprimer à tout ce qui l'entourait un cachet de grave solennité. Tous

> Ces messieurs bien mis,
> Sans nul doute amis
> Des Royer-Collard,

le cou sanglé d'une cravate à triple tour, semblaient moins une réunion d'hommes de lettres et d'artistes qu'un sénat constitué en réputation et en dignité. Ce salon est encore si empreint de ferveur légitimiste et vendéenne, si inféodé à l'esprit et aux préjugés de caste, que Sainte-Beuve y devient naturellement, dans la bouche de Victor Hugo, par la seule vertu de l'ambiance, Monsieur de Sainte-Beuve. Ceux qui ont vingt ans à l'époque (l'âge de Montalembert) semblent, ici, précocement mûris de hautes pensées et de graves méditations. Les hommes de cette trempe n'ont pas le temps d'être jeunes. Ils peuvent avoir, dans le cœur, la flamme de la jeunesse ; ils n'en peuvent avoir ni le masque ni les apparences. Ce n'est pas la présence du noir Sainte-Beuve, oracle et arbitre de ce salon, qui pouvait incliner les esprits à la jovialité. On comprend que Théophile Gautier, gavroche espiègle

et pétulant, qui ne pouvait « ressentir le moindre mouvement de joie sans l'exprimer par des cris et par des cabrioles de jeune chevreau », détonnait singulièrement dans ce milieu austère.

Quelque retenue qu'il s'imposât, par déférence pour ses hôtes, il ne pouvait empêcher son exubérante nature de se faire jour par éclairs. Et que devait-on penser de ses vers ? Vous figurez-vous l'effet produit par des truculences de ce genre :

Je hais, plus que la mort, cette débauche prude
Qui n'ose sortir que de nuit,
Et retourne la tête avec inquiétude
Tout empourprée au moindre bruit,
Et joue à la vertu comme une honnête femme,
N'ayant pas la force qu'il faut
Pour être hardiment et largement infâme,
Pour porter sa honte front haut.

Ce n'était ni le ton pris à Musset, ni la facture prise à Chénier que l'on pouvait saluer ici comme une marque d'originalité. Et pouvait-on applaudir vraiment, dans ce salon, où la porte, entrebâillée sur la chambre voisine, laissait voir le crucifix et le prie-dieu de la si touchante et si sensible M^me^ Hugo, des professions de foi de ce genre :

A présent, jeune encor, mais certain que notre âme,
Inexplicable essence, insaisissable flamme,
Une fois exhalée en nous, tout est néant?

Cela était proféré chez Hugo, chez celui qui venait de proclamer :

L'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses.

Sans doute, ces vers de Gautier sonnent faux. On y sentait la hâblerie, la forfanterie puérile ; mais cela devait scandaliser les familiers de la maison, faire sursauter dans son cadre doré

l'image de Sa Majesté très chrétienne Charles X, que l'on voyait pendue au mur, en costume du sacre, et

la tête blanchie,
Penchée au poids des ans et de la monarchie.

***

Pour que Gautier fût toléré chez Hugo, il fallait qu'il y fût maintenu par la complicité de l'heure. Sa bonne étoile lui avait fait ouvrir la porte au bon moment. Malgré ses apparences de confiance et de sérénité, Hugo traversait une crise. 1829, c'est l'année des *Orientales*. Hugo est à un tournant de sa vie, comme le romantisme est à un tournant de son histoire. Hugo est toujours royaliste et croyant, mais il a senti, au contact du libéral et de l'athée Sainte-Beuve, un craquement se faire dans ses convictions. Il hésite à rompre nettement avec le passé. Il ne sait pas encore qu'il ira à la démocratie et à la libre pensée. Il ne sait pas que Charles X est à ses derniers jours de règne, mais il s'inquiète d'étranges pressentiments. Les événements se précipitent. L'interdiction de *Marion de Lorme* l'aigrit contre le régime, et son aigreur va s'accentuer au fur et à mesure des tribulations d'*Hernani*. La pièce a été reçue à la Comédie française par acclamations, mais au moment où il croit voir commencer les répétitions il apprend que l'on monte l'*Othello* de Vigny. Une rivalité s'élève entre les deux poètes. Des notes perfides, dans la presse, accusent Victor Hugo d'avoir voulu supplanter Vigny et de faire des démarches auprès des pouvoirs publics pour obtenir la priorité. Les amis maladroits de Hugo interviennent et lui lancent le pavé de l'ours en affirmant que cette priorité lui est due par droit de génie. Hugo a beau désavouer ses partisans, écrire publiquement qu'il cède le pas à son aîné par l'âge et le talent, la presse ne désarme pas. Hugo, malgré son geste de désintéressement, demeure ulcéré, tandis que Vigny reste méfiant. C'est pour Hugo une grande et précieuse affection sinon irrémédiablement perdue, du moins

compromise. Lamartine, qui prépare son élection à l'Académie française, s'écarte pour donner des gages au parti ancien. La querelle s'envenime. Tout ce bruit fait autour d'Hugo lui aliène les jaloux, les prudents et les timorés, tous ceux qui ne se soucient point d'être éclaboussés par contre-coup et d'étrenner dans la mêlée. Hugo sent le vide se faire autour de lui. Les amis de la première heure s'éloignent. Il n'est pas au bout de ses peines. Dès que commencent les répétitons d'*Hernani*, il se heurte à la mauvaise volonté de ses interprètes qui, habitués au langage noble, à l'emphase ronflante des tragédies classiques du répertoire, considèrent les vers d'*Hernani* comme une prose déchiquetée et triviale. Mlle Mars, dépitée d'un rôle où elle n'a qu'une scène à effet, jure ses grands dieux qu'elle ne s'exposera jamais au ridicule d'appeler Hernani « son lion fidèle et généreux », ni de dire « face » là où il faudrait « visage ». Le comédien Michelot (Don Carlos) crie partout que son rôle n'a pas le sens commun et qu'il le jouera « à la blague ». Ajoutez à cela que cet hiver 1829-30 est si dur que les acteurs répètent emmitouflés de cache-nez, assis, les pieds sur une chaufferette. Hugo rentre de chaque séance plus amer, plus irrité. Il ne doute pas de la valeur de l'ouvrage, mais il en sent le succès compromis par tant d'hostilités. Ce n'est pas tout : la presse s'en mêle. Des indiscrétions sont commises. On publie çà et là des passages tronqués du drame et les lecteurs s'égayent fort. Le « de ta suite j'en suis » obtient un succès de fou rire. On annonce une parodie, *Harnali ou la contrainte par cor.* Cela va si loin que Hugo est obligé de se plaindre, par lettre, au ministre de l'Intérieur. Le parti des classiques relève la tête et triomphe déjà. Hugo sent le besoin d'être protégé, soutenu.

Il faut opposer coterie à coterie, cabale à cabale. Théophile Gautier dispose de la jeunesse turbulente des écoles et des ateliers. Il offre son secours à Hugo qui ne peut qu'accepter malgré ce qu'il y a d'humiliant à pactiser avec des éléments si incertains. Gautier se met en campagne, va battre le rappel

des bonnes volontés, partout où fréquentent les étudiants. Il charge des émissaires de recruter des adhérents jusque chez Flicoteaux, chez Viot, rue de La Harpe, chez Rousseau, le restaurateur surnommé « l'aquatique » parce qu'il n'a qu'une clientèle pauvre pour qui le vin est un luxe inconnu. Clara Fontaine, la plus fêtée des habituées de la Grande Chaumière, et qui y donne le ton, déclare qu'elle n'acceptera plus de soupirants que parmi les admirateurs de Hugo.

La jeunesse est en proie à ce moment à une grande effervescence. Les esprits bouillonnent, agités par l'imminence de l'orage prochain. Aux emballés de la littérature se mêlent les exaltés de la politique. Leroux est venu. Comte a parlé. Mme Ackermann a 26 ans. Le milieu voltairien qui l'a formée s'exaspère des provocations des ultras. Hugo n'a pas encore pris l'attitude révoltée que lui a insufflée Sainte-Beuve, mais les esprits le devancent. Hugo n'évolue qu'avec prudence. Il n'ose pas rompre nettement avec Boileau. Il entend moins réformer le langage poétique que le rajeunir, mais la préface de *Cromwell* a été accueillie comme un avant-goût d'une constitution politique nouvelle. Le mot : « Il n'y a ni modèles ni règles, » a été salué comme s'il annonçait le « ni Dieu, ni maître, » que Proudhon va faire entendre tout à l'heure. Proudhon est là. Il écrit dans son taudis, sous les toits, ce fameux traité d'économie politique où il déclare : « La propriété c'est le vol, » et cet ancien gardeur de vaches, fraîchement débarqué à Paris, manipule, en silence, sa redoutable dynamite sociale. On dirait que sa présence ignorée se fait déjà sentir. La rage de destruction dont Baudelaire s'avouera saisi en 48 fomente déjà dans les cerveaux. L'anarchie pousse ses racines. Les libertaires, même ceux à qui l'art indifférè, se donnent le mot pour combattre en faveur d'Hugo, parce qu'ils y trouvent prétexte d'attaquer le régime. Des bandes se dispersent dans les rues criant : « Vive Hugo ! » comme ils crieraient : « Vive la Charte ! » et pour se donner du cœur à crier : « A bas les perruques ! » ils sous-entendent : « A bas Polignac ! »

Au café, les discussions commencent. Les manifestants crient sous le nez des gens qu'ils supposent amis du Pouvoir et partisans des anciennes formules :

Nous sommes les brigands de la pensée, les sauvages de l'art !

Gautier amène chaque jour des chefs de groupe à Hugo. Il vient prendre le mot d'ordre. Sainte-Beuve s'effraye de ce tumulte. Quelques jours avant la représentation d'*Hernani*, voyant, dans le cabinet d'Hugo, Gautier entrer d'un côté, il sort de l'autre, en claquant les portes et en jurant de n'y plus revenir. Il y avait, au fond de lui, le dépit de se voir relégué au second rang, de voir ses conseils dédaignés et aussi le dépit de tout ce bruit fait autour d'Hugo et qui ressemblait déjà à la gloire. Et il est possible, après tout, qu'il ait été vraiment scandalisé par cette invasion des mœurs politiques en littérature, de voir un succès fomenté comme une émeute, d'assister à ces préambules d'une manifestation artistique prenant l'air d'une conjuration.

Hugo veut le rappeler. Il refuse en lui écrivant une lettre très dure. Le sachant désemparé, il l'assomme. Il lui fait honte de « son foyer dévasté, de sa chasteté lyrique compromise » (1). Il déborde d'indignation.

En vérité, à voir ce qui arrive depuis quelque temps, votre vie à jamais en proie à tous, votre loisir perdu, les redoublements de la haine, les vieilles et nobles amitiés qui s'en vont, les sots ou les fous qui les remplacent, je ne puis que m'affliger, regretter le passé, vous saluer du geste et m'aller cacher je ne sais où.

Il le plaignait encore en songeant « aux sales gens qu'il devait voir et auxquels il lui faudra serrer la main ».

Il ajoutait en post-scriptum :

Et madame exposée aux yeux profanes, tout le jour, distribuant des billets à plus de 80 jeunes gens, à peine connus d'hier, cette fami-

(1) Léon Séché, *le Cénacle de Joseph Delorme* (*Mercure de France*).

liarité chaste et charmante, prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue, le mot de dévouement prostitué, l'utile apprécié avant tout, les combinaisons ministérielles l'emportant.

Hugo était trop avancé pour reculer. Il aima mieux sacrifier Sainte-Beuve. Gautier eut connaissance de sa lettre. Il pouvait se classer parmi les « sots et les fous », il pouvait prendre sa part des « sales gens auxquels il fallait serrer la main ». Il pouvait se fâcher. Il affecta une indifférence méprisante. Il se contenta de répondre en vers :

Je suis jeune ; la pourpre en mes veines abonde,
Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu,
Et, sans gravier ni toux, ma poitrine profonde
Aspire, à pleins poumons, l'air du ciel, l'air de Dieu.

Aux vents capricieux qui soufflent de Bohême,
Sans les compter, je jette et mes nuits et mes jours,
Et, parmi les flacons, souvent, l'aube au teint blême
M'a surpris dénouant un masque de velours.....

On sait mon nom ; ma vie est heureuse et facile ;
J'ai plusieurs ennemis et quelques envieux ;
Mais l'amitié chez moi toujours trouve un asile
Et le bonheur d'autrui n'offense pas mes yeux.

Pour comprendre à quel point la piqûre dut être sensible à l'épiderme de Sainte-Beuve, il faut rappeler au lecteur d'aujourd'hui ce que tout le monde savait alors : que Sainte-Beuve avait comparé sa Muse, à lui, à une pauvre et honnête fille qui va laver son linge à la rivière, à une pauvre fille qui, malade, avec une toux déchirante,

pousse, en sifflant, un cri,
Et lance les graviers de son poumon meurtri,

ce qui, de nos jours, a fait dire à Brunetière : « Mais c'est la muse de la tuberculose, » sans prendre garde que Gautier l'avait devancé.

Et pour comprendre le « bonheur d'autrui n'offense pas

mes yeux », il faut se rappeler que Sainte-Beuve avait écrit de *Joseph Delorme*, qui n'était autre que lui-même :

Quel tressaillement douloureux il ressentait à chaque triomphe nouveau de ses jeunes contemporains, c'est ce que lui seul a pu savoir !

Et encore :

La vue de jeunes et brillants talents qui s'épanouissent lui inspire non pas de l'envie, il n'en eut jamais (parbleu !), mais une tristesse resserrante (1).

Vous sentez maintenant ce qu'il y avait de froissant pour le vénérable Sainte-Beuve à recevoir cette leçon du jeune Gautier qu'il traitait « d'écervelé ».

Afin d'être mieux désagréable à Sainte-Beuve, Gautier, qui vient de lui rappeler qu'il avait su se faire un nom au Parnasse, ne se privera plus, désormais, de revenir sur « l'antipathie naturelle du critique contre le poète ». Dans la préface de *Mlle de Maupin* il écrira :

Vous ne vous faites critique qu'après qu'il est bien constaté, à vos propres yeux, que vous ne pouvez être poète.

Quel coup pour Sainte-Beuve qui ne se console pas d'être resté un poète mort jeune ! Il s'en vengera en écrivant de Gautier qu'il « n'offre que de la verroterie pour diamants ». Il l'éreintera à propos de *Fortunio* et il dira de lui, à propos des *Grotesques*, que c'est un « pédant retourné ».

On voit que les rapports de Gautier et de Sainte-Beuve commençaient à être singulièrement tendus, et quand on connaît le caractère vindicatif de Sainte-Beuve, de qui Baudelaire écrira en 1859 : « Décidément voilà un vieillard passionné avec qui il ne fait pas bon se brouiller, » on peut être

(1) Sainte-Beuve, *Vie de Joseph Delorme* (Charpentier).

convaincu que la blessure ira en s'envenimant et que sa rancune contre Gautier n'est pas près de s'éteindre.

Ils s'étaient dit adieu pour toujours. Ils devaient pourtant se rejoindre, mais c'est Sainte-Beuve, — et ce qu'il dut lui en coûter ! — qui fera le premier pas.

***

Sainte-Beuve s'est taillé une réputation de critique. Il n'en a cure. Ce qu'il a toujours ambitionné, c'est la gloire du poète et du romancier. Il ne se résigne pas à avoir échoué dans la littérature d'imagination. De là sa haine contre tous les génies créateurs de l'époque : Hugo, Vigny, Musset, Balzac, George Sand, Flaubert. A défaut de génie, il en veut l'apparence. Il est affamé d'honneurs. Il se tourne vers ceux qui en disposent et c'est pourquoi il se rallie si facilement à tous les régimes, quitte à comploter en dessous et à les combattre dans l'ombre. Il salue l'avènement de Louis-Philippe mais il arme le bras du régicide Bergeron (1). Il hurle avec les révolutionnaires de 1848. Il feint de prendre part au mouvement qui se dessine, mais dès qu'il éclate « sa lâcheté l'envoie, à toute volée de locomotive, professer la littérature en Belgique et en Hollande. Sa Muse un peu valétudinaire n'aimait point l'air des lampions. En ces tristes jours où rien ne semblait drôle, tout Paris s'amusa de cette hégire. Il revint quand l'inondation démocratique laissa voir un peu de terre ferme ». (Veuillot.) Il se rallie par habitude à l'Empire et accepte le coup d'Etat. Ah ! n'allez pas croire que ce soit par conviction ! Il l'accepte, dit-il, comme on accepte une médecine amère ou l'ablation d'une dent cariée, parce que c'est une chose fatale et nécessaire. Il lui faut ménager les intelligences qu'il entretient dans les deux partis. Un revirement est toujours possible. Il veut que l'on croie à son indépendance. Il pose à

(1) Cf. Léon Séché, *op. cit.*

l'homme de caractère. Il refuse de parler de *Jules César*, l'œuvre de Napoléon III, mais il félicite le souverain « d'avoir rétabli la société sur ses larges bases ». Il accepte, du potentat qui a violé la constitution, la croix de la Légion d'honneur qu'il avait refusée, trois fois, des mains du roi citoyen, du paterne et débonnaire Louis-Philippe. En 1852, il refuse, avec une lettre pleine de dignité, pour la galerie, la chaire du Collège de France que lui offre M. Fortoul, mais il ne la refuse avec tant de solennité que pour l'accepter deux ans plus tard. Il est vrai qu'il devra interrompre son cours sous les huées et les sifflets de la jeunesse libérale.

Nommé maître de conférences à l'Ecole normale supérieure (1858), il éprouve le besoin de colorer son acceptation d'une excuse. Il met en avant son dévouement à la cause des lettres :

> Il n'est pas de meilleure fortune ni de plus grand honneur pour la littérature, — surtout la littérature critique, — que lorsqu'elle trouve l'occasion de se coordonner avec un grand mouvement social, avec un courant politique important et, sans s'y enchaîner, de le servir.

La gloire d'Hugo, même exilé, l'offusque. Hugo avait été pair de France. La pairie n'existe plus. Hugo avait fait partie de l'Assemblée nationale. Sainte-Beuve veut être sénateur, mais cela dépend de l'emperur lui-même et c'est une dure pilule à lui faire avaler. Sainte-Beuve ne connaît pas le despote et il a des raisons de le croire mal disposé, d'abord parce qu'à l'image de son grand oncle, Napoléon III se défie des hommes de lettres ; ensuite parce qu'il existe, dans les archives de police, contre Sainte-Beuve, un dossier accusateur (1). D'un autre côté, l'impératrice Eugénie est nettement hostile. Elle ne consentira jamais à cette nomination. Sainte-Beuve essaye du chantage. Ce fureteur infatigable

(1) Ce dossier établissait, entre autres, les anciennes relations de Sainte-Beuve avec Armand Carrel, son affiliation à la Société secrète : *Les droits de l'Homme*, et sa complicité dans l'affaire Bergeron.

a des documents sur la famille d'Eugénie de Montijo. Il la menace d'écrire une histoire de Marie-Antoinette, bourrée d'allusions (1). La souveraine méprise. Sainte-Beuve sent la partie perdue. Pourtant il ne dort plus. L'habit de sénateur hante ses nuits. Quand on lui parle de la possibilité d'entrer au Sénat, il joue une indignation violente. Il s'écrie : « Croyez-vous donc que je veuille me déshonorer? » Mais il ne vit plus que pour ce déshonneur. C'est une torture. Que faire ? Quel appui trouver ? Quelle complicité assez puissante pour forcer la main au couple impérial ? Il n'y a qu'une personne qui ait assez de crédit sur l'emperur pour tenter et réussir ce tour de force. C'est la princesse Mathilde. L'empereur est rempli d'attentions pour elle. On dit même qu'il l'a aimée et qu'il a failli l'épouser. Au moment du coup d'État, il l'a créée altesse impériale. Avant qu'il ait pris femme, il lui a donné logement à l'Élysée et lui a conféré toutes les prérogatives d'une impératrice. Il y a mieux. On dit qu'elle est en froid avec la souveraine et Sainte-Beuve entrevoit tout de suite le ressort à manœuvrer. Il ne connaît pas la princesse Mathilde, mais Gautier est de ses intimes. Il fait à Saint-Gratien la pluie et le beau temps. La princesse en est folle. Elle l'appelle son bouffon. Gautier accepte le titre et s'en fait gloire.

Gautier pourrait intervenir. Ce n'est que déplacer la difficulté. Gautier ne doit guère être bien disposé en faveur de Sainte-Beuve. Il est possible même qu'il l'ait déjà desservi dans l'esprit de l'altesse impériale. Il faut sonder ses véritables sentiments. Un rapprochement n'est pas impossible. L'orgueil de Sainte-Beuve ne lui permet pas une démarche inconsidérée, mais il a un homme de confiance sous la main, Baudelaire. Baudelaire et Gautier, cela rime mal ensemble. Pourtant, ils se rencontrent. La Bohème leur a imposé un masque de camaraderie et de tutoiement. La manœuvre commence. Les hostilités cessent. Le lendemain du jour où

(1) On sait le culte de l'impératrice Eugénie pour Marie-Antoinette.

l'Empire a été proclamé, Sainte-Beuve, qui depuis dix ans n'a soufflé mot de Gautier, cite son nom dans un article sur Villon et confesse qu'il a su en tracer jadis dans les *Grotesques* un portrait de verve. C'est peu, mais cela vient de si haut ! Et Baudelaire est chargé de montrer l'article à Gautier et d'insister sur ce maigre compliment.

Un peu plus tard, Sainte-Beuve reconnaît que Gautier « se plaît à déployer plus que jamais, dans ses rimes de sculpteur et de peintre, les opulences de la nature corporelle et de la matière vivante ». Pour que cet applaudissement ne puisse le compromettre et ne prenne pas les allures d'une ouverture imprudente, Sainte-Beuve a soin de l'entourer de discrétion. Il s'agit ici d'un dénombrement des poètes du temps. Gautier reste confondu dans la foule des lauréats. Il n'est cité qu'après Viennet, Lachambaudie, après même un certain M. Théophile Duchapt, magistrat, conseiller à la cour d'appel de Bourges, qui a publié un recueil de fables, et, ce qui est plus grave, la palme du sonnet (à laquelle on conviendra que Gautier avait de meilleures raisons de prétendre) revient à M. Evariste Boulay-Paty.

Cette même année, Baudelaire écrit à Gautier en lui envoyant des vers : « Protège-moi ferme (1). »

En 1855, nouvelle citation de la part de Sainte-Beuve, sans qu'aucune œuvre nouvelle de Gautier lui en ait fourni l'occasion. Cette fois le compliment se précise : « C'est une plume habile, savante en couleur, curieuse de nuances. » On reconnaît qu'il a fait dans son genre « des miracles de hardiesse et d'adresse ». Sa manière est bien à lui, il s'y joue. Gautier n'est plus confondu dans la foule des Viennet, des Duchapt, des Paul Destref, des Barthes, des Ernest Serret et de tant d'illustres inconnus. Il monte en grade. Il est promu par Sainte-Beuve chef de section (chef d'un démembrement et d'une subdivision importante de l'école d'Hugo).

Baudelaire fait son office de fidèle facteur. Il voit Gautier

(1) BAUDELAIRE, *Lettres* (*Mercure de France*), p. 32.

et il parle en même temps pour lui-même, puisqu'à cette date il écrit à un ami qu'il « attend les résultats d'une affaire où M. Piétri et de Morny sont mêlés en sa faveur ».

Au fur et à mesure que Gautier croît en crédit à la cour, l'estime de Sainte-Beuve grandit en conséquence. C'est ce qui explique que, le 12 octobre 1857, Sainte-Beuve, revenant à la charge, profite d'un article sur Banville pour « s'étonner qu'on puisse oublier Gautier parvenu à la perfection de son faire ». Cette fois le grand mot est lâché : « C'est un Maître. »

Au même moment, Baudelaire écrit à l'un de ses amis :

Je viens de voir Théophile Gautier qui me mettra un fragment dans « l'Artiste ».

N'oublions pas que 1857, c'est l'année des *Fleurs du Mal*. Malgré tout, l'affaire traîne et Sainte-Beuve, au dire de son secrétaire d'alors, Jules Troubat, s'irrite autant de ces lenteurs qu'il s'irritait jadis des allusions au titre possible de sénateur. Cela prouve que Théophile Gautier se faisait tirer l'oreille. Peut-être avait-il à vaincre lui aussi les résistances de la princesse qui, la première fois qu'on lui parla de Sainte-Beuve, se récria : « Non ! C'est un vilain moineau qui nous jouera de méchants tours. » Enfin la ténacité du critique l'emporte. En 1859 sa réconciliation est scellée avec Gautier. Baudelaire fête cet heureux événement par son étude. En 1861, triomphe ! La princesse Mathilde consent à recevoir Sainte-Beuve qui lui est présenté par Gautier.

Peu de temps après, Sainte-Beuve est nommé sénateur, en dépit de l'impératrice qui ne connut la nouvelle que lorsque la nomination avait paru à l'Officiel, et qui, dès ce jour, se brouillant définitivement avec la princesse Mathilde, refusera de la recevoir. Le lendemain, ce fut la brouille avec l'empereur lui-même, car ce qu'elle avait prévu arriva. Sainte-Beuve en prenant d'emblée, au Sénat, position avec les ennemis du régime, commençait à « lui jouer de méchants tours ».

La princesse en prit son parti, car Sainte-Beuve déployait

vis-à-vis d'elle toutes ses grâces et ses séductions. Il l'encouragera dans ses idées d'indépendance, elle qui se plaignait de n'avoir pas eu de parents assez nobles pour avoir été guillotinés pendant la Révolution. Par l'influence de Sainte-Beuve, le salon de l'Altesse impériale devient un foyer de sourde opposition, jusqu'au jour où, ayant obtenu d'elle tout ce qu'il en pouvait attendre, Sainte-Beuve la jettera elle-même, avec les appuis du régime, par-dessus bord. Elle n'aura pour consolation que de se tordre les mains dans une crise de larmes, en criant : « Je l'avais bien prévu! (1). »

Pour le moment, Sainte-Beuve doit sa récompense à Gautier. Il lui a promis, en échange de sa complaisance, un fauteuil à l'Académie, mais cela ne peut se faire immédiatement. Sa situation de courtisan dessert Gautier auprès des immortels. Néanmoins, Sainte-Beuve se flatte de remonter le courant hostile. Il posera des jalons à l'occasion, et l'occasion se présente plus tôt qu'il n'avait pensé.

En 1862, Baudelaire a l'impertinente idée de se présenter à l'Académie. C'est Sainte-Beuve qui est chargé d'examiner les titres des candidats. Et voici tout ce qu'il trouve à dire de l'auteur des *Fleurs du Mal* :

> On s'est demandé d'abord si M. Baudelaire, en se présentant, voulait faire une niche à l'Académie et une épigramme, s'il ne prétendait point l'avertir, là, qu'il était bien temps qu'elle songeât à s'adjoindre ce poète et cet écrivain si habile et si distingué dans tous les genres de diction : THÉOPHILE GAUTIER, SON MAITRE!

Sainte-Beuve n'hésitait pas à sacrifier Baudelaire à ses desseins. Il n'hésitait pas, pour rejoindre Gautier et lui payer le prix de son « déshonneur », à marcher sur le corps d'un être candide et sans défense, qui s'était voué à lui de toutes ses forces et qu'il avait l'hypocrisie d'appeler « son cher enfant » ; et parce que, dans son discours, il avait joint, à l'adresse de Baudelaire, un banal certificat de « bonnes lettres et de

(1) Voir à l'*Appendice*.

bonnes façons », Baudelaire se crut obligé de le remercier, non sans se remémorer, sans doute avec tristesse, ces vers qu'il lui avait écrits jadis :

Tous les êtres aimés
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés.

Sacrifice inutile du reste. Une affaire engagée sous de tels auspices ne pouvait réussir. Gautier ne fut jamais de l'Académie, ce qui n'ôte rien à son talent.

Mais ne vous semble-t-il pas, pour en revenir à la dédicace des *Fleurs du Mal*, que tout ceci corrobore l'explication que nous en avait déjà fournie l'examen des relations de Baudelaire avec Gautier ?

Sa dédicace revient à dire à Gautier : « Protège-moi ferme. » Ajoutons comme indice du bon cœur de Baudelaire qu'il y sous-entendait : « Et surtout n'oublie pas Sainte-Beuve. »

TROISIÈME PARTIE

BAUDELAIRE ET LA CRITIQUE

CHAPITRE I

LES DÉTRACTEURS DE BAUDELAIRE

Le cinquantenaire de la mort de Baudelaire, date de l'entrée des *Fleurs du Mal* dans le domaine public, fut le signal d'une pluie d'éditions nouvelles dont le principal intérêt, pour l'observateur, était d'être accompagnées de préfaces où l'on saisissait toutes les nuances de l'opinion, depuis le panégyrique de M. André Gide (Helleu) jusqu'au réquisitoire de M. Camille Vergniol (Lemerre).

A ce mot de réquisitoire, M. Camille Vergniol m'arrête et me dit : « Mon étude n'est ni malveillante ni tendancieuse. Je me suis efforcé d'établir impartialement le doit et l'avoir de Baudelaire, ce qui n'avait pas encore été fait. J'ai confronté adversaires et partisans. Ce n'est pas ma faute si les critiques, — parfois stupides — l'emportent sur l'éloge — souvent démesuré — ni si mes réserves ont fourni matière à malignes interprétations. Je voudrais m'en tenir à l'opinion d'Hugo. Le formidable succès de vente des *Fleurs du Mal* m'a évidemment prouvé que le poète disposait d'un plus vaste public que je ne me l'étais figuré ; mais comment me ferait-on grief d'avoir douté de son crédit, quand, autour de moi, des critiques et des poètes, réputés d'avant-garde, tenaient le même langage ? Est-ce que le jour même où paraissait mon étude, Charles Morice n'écrivait pas de Baudelaire : « Il n'y a pas de poète plus contraire par son art et sa pensée aux aspirations de la

poésie soi-disant nouvelle. » Et Guillaume Apollinaire ne proclamait-il pas, de son côté : « L'influence de Baudelaire cesse à présent ; ce n'est pas un mal. » En ce qui me concerne, j'ai fait à Baudelaire la part assez belle, en reconnaissant « le charme étrange, vivace et irrésistible » de son œuvre et toute ma dissertation tendait à le justifier par de fortes raisons. »

Soit ! Mais M. Camille Vergniol, dont je n'ignore pas les pures intentions et dont j'apprécie le talent, m'excusera de lui signaler quelques propos assez belliqueux tenus en cours de route. Reprocher à Baudelaire son style très souvent « plat ou terne ou impropre », c'était appeler la controverse.

M. Camille Vergniol n'a peut-être pas pris garde qu'il exagérait en insistant sur la « fainéantise » de Baudelaire et qu'il était victime d'une confusion. Ce mot de fainéantise choque ici. Je sais bien qu'il est de Baudelaire, mais lui seul avait le droit de se traiter sans indulgence. Que signifie ce mot de « fainéantise » appliqué à un poète, l'être actif par excellence, celui dont la pensée, toujours en éveil, ne cesse d'accumuler les matériaux de son inspiration? Ses nonchalances sont parfois les heures de sa gestation la plus douloureuse et ses paresses apparentes ses plus fécondes périodes de travail. Sa fonction est d'être toujours en alerte. On ne peut la comparer à nulle autre. C'est Sisyphe condamné à rouler son éternel rocher :

> Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage
> L'art est long et le temps est court.
>
> . . . . . .
>
> Les amants des prostituées
> Sont heureux dispos et repus ;
> Quant à moi, mes bras sont rompus,
> Pour avoir étreint des nuées.

La « fainéantise » de Baudelaire, quel paradoxe ! quand on le voit se gourmander sans cesse de son impuissance et s'exci-

ter chaque matin au labeur (1). L'un de ses ennemis, Jules Vallès, reconnaît que c'était « le plus terrible des laborieux ». Ecoutons Maurice Barrès qui nous dit : « L'intense désir de toute sa vie fut de travailler selon le sens qu'il donnait à ce beau mot, qui, dans le domaine de la haute culture, est analogue à loisir. » Baudelaire lui-même nous le confirme :

> C'est par le loisir que j'ai en partie grandi, à mon grand détriment, car le loisir sans fortune augmente les dettes, mais à mon grand profit relativement à la sensibilité, à la méditation et à la faculté du dandysme et du dilettantisme. Les autres hommes de lettres sont de vils piocheurs très ignorants... L'homme supérieur ce n'est pas le spécialiste. C'est l'homme de loisir et d'éducation générale.

Le loisir entendu dans ce sens rend un tout autre son que celui de paresse. On serait donc aussi peu fondé d'en accuser Baudelaire que de lui reprocher, comme le fait encore M. Vergniol, son *mince* bagage littéraire. La valeur d'une œuvre d'art ne se mesure pas à la quantité. N'est-ce pas merveille qu'avec son misérable état de santé, au milieu de perpétuelles tracasseries d'argent, d'incessants changements de domicile, Baudelaire, mort à quarante-six ans, ait réussi à mettre sur pied sept volumes et qu'il ait laissé dans ses papiers de quoi en remplir un huitième? Ajoutez-y son intarissable correspondance que deux copieux recueils n'ont peut-être pas encore épuisée et vous serez obligé de convenir qu'il ne laissait pas moisir son encre. Combien d'écrivains, au cours des âges, se sont acquis, à moins de frais, une réputation immortelle ? Mais n'eût-il écrit que les *Fleurs du Mal*, Baudelaire se rangerait encore parmi les génies féconds, tant ce livre implique un travail intérieur formidable, une prodigieuse dépense d'activité cérébrale.

Au surplus, je n'hésite pas à déclarer qu'à la réflexion, la

---

(1) Cf : « L'oisiveté absolue de ma vie apparente, contrastant avec l'activité perpétuelle de mes idées, me jette dans des colères inouïes. » (*Lettre* du 4 décembre 1847, *Revue de Paris*.)

préface de M. Camille Vergniol m'apparaît moins subversive qu'une première lecture ne me l'avait fait craindre et j'ajouterai même que, si de toutes les préfaces des *Fleurs du Mal*, il n'en devait subsister qu'une, c'est à la sienne que je donnerais la préférence, tant j'estime qu'il n'y en a pas de plus édifiante.

Je m'embarrasse d'autant moins des allégations sévères que cette préface contient, — au regard des fervents de Baudelaire s'entend, — que ces allégations ne courent guère le risque de prendre racine ni de se propager, puisque M. Camille Vergniol se réfute fort sagement, à maintes reprises, et nous fournit le remède à côté du poison. C'est ainsi qu'après avoir refusé aux vices de Baudelaire le bénéfice des circonstances atténuantes, en déclarant qu'il ne croit pas trop à l'atavisme ni à l'influence du milieu, M. Vergniol admet, tout à coup, que Baudelaire était un malade qui a vécu dans la contagion d'autres malades (Gérard de Nerval, Pétrus Borel, Lassailly, Aloysius Bertrand, sans compter la société intellectuelle d'Edgar Poë *qui a ajouté lui-même à sa maladie*). Et il reconnaît que ses excentricités lui viennent de son temps.

Le mérite de M. Camille Vergniol c'est d'avoir été le premier, sinon à démêler, du moins à dire publiquement, ce qu'il y a de factice dans cette préface des *Fleurs du Mal* de Théophile Gautier que certains s'obstinent à nous donner comme un hommage sincère, et je le félicite encore d'avoir noté la mauvaise grâce que mit toujours Sainte-Beuve à protéger Baudelaire « sans se découvrir ni se compromettre ». Si M. Camille Vergniol avait trouvé, ici, les voies ouvertes par l'opuscule de M. Vandérem, il n'en avait pas moins déserté, à sa louange, le préjugé de la critique universitaire qui continue à défendre Sainte-Beuve, par simple esprit de corps, *unguibus et rostro*. M. Camille Vergniol faisait donc preuve dans la circonstance d'indépendance et de jugement mais j'en viens à la partie substantielle, au « blanc manger » de son discours qui marque une évolution heureuse de la critique officielle. Un point est désormais acquis : c'est que l'on n'ose

plus rééditer à tort et à travers, par peur du ridicule, cette accusation d'immoralité que l'on adressait jadis indistinctement, pour les discréditer, à tous les écrivains nouveaux. M. Camille Vergniol avait, pour le mettre sagement en garde là-dessus, l'exemple de Lamartine à qui l'on reprochait en 1823 d'être « plus obscène à lui tout seul qu'Horace, Catulle et l'Arioste réunis ».

M. Camille Vergniol a pris soin de rassembler tous les jugements émis sur Baudelaire. Il faut bien convenir que les détracteurs y font pauvre figure, et qu'ils se recrutent tous dans le monde de la critique patentée et dont Mallarmé disait « qu'en parlant de poésie, elle se mêle de ce qui ne la regarde pas ». Baudelaire n'a jamais eu d'adversaires parmi les vrais poètes et les écrivains créateurs. Dès l'origine il eut pour lui : Hugo, A. de Vigny, Banville, Gautier même, en dépit de certaines réticences, Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Émile Deschamps.

Ses ennemis irréductibles sont tous des professionnels de la critique : J.-J. Weiss, Pontmartin, Brunetière, Faguet, et, dans la mesure où il cesse d'être créateur, Jules Lemaître lui-même.

M. Camille Vergniol exhume leurs verdicts. Relisons-les pour notre enseignement. J.-J. Weiss écrit de Baudelaire :

> S'il lui reste un sentiment quelconque, ce n'est pas la fatigue du vice, c'est un plaisir de dépravation, au milieu des choses qui soulèvent le cœur. Il ramasse (*sic*) les sentines et les égouts. Il souille la grâce, la beauté, l'amour, la jeunesse, la fraîcheur et, d'une voix rauque d'orgie et pourtant guillerette, il s'écrie : « Voilà l'homme! » — Pas de goût, beaucoup de fatras, des imaginations incroyables que l'ignoble n'exempte pas du ridicule... Le vers.. ressemble assez bien à une toupie qui ronflerait dans le ruisseau...

Voici comment s'exprime Pontmartin (*Nouveaux samedis*, mars 1868) :

> Les *Fleurs du Mal* sont une hideuse gageure... Ce jeune homme a écrit avec inconscience le poème du charnier, de la pourriture et du

lupanar... Des vers, où l'image, grotesque ou répulsive, aboutit presque constamment à un trait d'immoralité profonde ou d'une grossière licence.... — Cette gravure (le portrait de Baudelaire par Nargeot) nous montre un visage hagard, sinistre, ravagé, méchant ; le visage d'un héros de cour d'assises ou d'un pensionnaire de Bicêtre... Les *Fleurs du Mal* se sont épanouies sur sa figure...

Passons à Ed. Scherer (*Études critiques*, t. IV, 1869) :

Baudelaire se complaît dans les images nauséabondes. Le lecteur se bouche le nez ; la page pue. Ce n'est pas un écrivain... Les images sont presque toujours impropres (*regard perçant comme une vrille*)... Partout, l'impuissance et le vide. Il ne sait même pas la grammaire... Ce n'est pas un artiste, ce n'est pas un poète. Rien, chez lui, de simple, de sincère, d'humain... Baudelaire est un signe, non seulement de décadence dans les lettres, mais d'abaissement dans les intelligences.

Treize ans plus tard, Scherer revient à la charge :

... Baudelaire n'a rien : ni le cœur, ni l'esprit, ni l'idée, ni le mot, ni la raison, ni la fantaisie, ni la verve, ni même la facture. Il est grotesque d'impuissance. Son titre unique est d'avoir contribué à créer l'esthétique de la débauche, le poème du mauvais lieu.

Pour Brunetière, Baudelaire n'est « qu'un *Satan d'hôtel garni*, un *Belzébuth de table d'hôte* ». On ne trouve chez lui que :

des images naturellement répugnantes ou malpropres, des images de sang et de lubricité. Ses vers suent l'effort. Ce qu'il voudrait dire, il est très rare qu'il le dise et, dans ses affectations de force et de violence, cet homme fut doué du génie même de la faiblesse et de l'impropriété de l'expression... Quelle langue !... quel style !... C'est qu'aussi bien le pauvre diable n'avait rien ou presque rien du poète que la rage de le devenir... Pas de vers plus pénibles, plus essoufflés.

Et le critique concluait :

Je serai bien vieux ou je serai devenu un bien plat courtisan de la mode, quand je verrai dans Baudelaire un poète sincère.

Pour Jules Lemaître, Baudelaire est « indigent et banal ». Faguet estime qu'il n'a « aucune imagination ».

Ses vers sont vagues et creux, ses épithètes banales et molles, ses images fausses, ses chevilles énormes. C'est le poète aride de la banalité.

Sans doute, comme le dit M. Fernand Vanderem, il n'est pas question d'ériger l'admiration de Baudelaire en religion d'État. La discussion reste permise autour des *Fleurs du Mal*, mais l'on voudrait, au moins, que les critiques qui en médisent fissent preuve de compétence et de bonne foi. Or, y a-t-il rien de plus contraire à la vérité que les jugements que je viens de rapporter ? Baudelaire se trouve suffisamment vengé de ses détracteurs par ces simples extraits pour qu'il soit besoin de les discuter. C'est le cas de dire de ces messieurs : « Ils se fâchent, donc ils ont tort ! » Contentons-nous de les opposer les uns aux autres et de leur demander comment ils entendent concilier cette double accusation de manque d'imagination et d'imaginations incroyables, d'extravagance et de banalité.

Je ne veux pas quitter M. Vergniol, qui nous a si loyalement aidés à les démasquer, sans lui emprunter une remarque : Brunetière qui, en 1889, déblatérant contre Baudelaire, affirmait qu'il ne l'admettrait jamais comme poète, confessait en 1892 que les *Fleurs du Mal* étaient « un livre unique dans la littérature française » ; et, l'année suivante, il allait jusqu'à reconnaître le talent et l'originalité de Baudelaire. Il disait de lui : « C'est un poète... Je conviens que pour traduire, pour transcrire même certains états de l'âme contemporaine, il a trouvé des vers inimitables. »

« Je crois, dit M. Vergniol, que Baudelaire eût prisé mille fois plus cette réparation tardive, ces éloges disputés, atténués et à demi repris, que les effusions balbutiantes de tels thuriféraires. » Et c'est précisément ce que je pense de la préface de M. Vergniol et pourquoi je la considère comme l'un des plus marquants hommages rendus à son génie.

CHAPITRE II

L'INFLUENCE DE BAUDELAIRE

(de 1857 à 1900)

Dans le volume que j'ai publié à la *Maison du Livre* : **Le Cinquantenaire de Baudelaire**, on trouvera exposé le jugement des poètes sur l'auteur des *Fleurs du Mal*, depuis leur apparition jusqu'en 1917.

Après avoir rappelé les témoignages d'admiration qu'il reçut de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Flaubert, de Banville, de Soulary, de Leconte de Lisle..., j'y étudiais le développement de son influence auprès des générations littéraires qui se sont succédé depuis lors.

J'y disais notamment à propos de la période qui va de 1880 à 1890 :

Aux environs de 1880, il n'y a pas, en France, d'école ou de groupement poétique qui ne revendique Baudelaire. Ses multiples qualités l'accréditent dans les milieux les plus divers. Partout, il est glorifié sous l'un ou l'autre de ses différents aspects. Il s'est imposé aux Parnassiens, par son « écriture artiste », comme on disait alors, et son souci de la perfection. Coppée, le chef des intimistes, affirme s'en délecter,

> **Lorsque, pour étouffer son mal et sa colère,**
> Il se plonge dans les parfums lourds de langueur,

et lui emprunte sa note élégiaque et plaintive. Ses *Tableaux parisiens* donnent le ton aux modernistes. Les poètes de l'école naturaliste, alors triomphante, s'autorisent de ses audaces. Les poètes du *Chat noir* (Rollinat, Goudeau, etc.) exploitent sa verve macabre. Jean Richepin, Maurice Bouchor, d'autres, à leur suite, accentuent sa touche brutale et ses orgies de couleur.

Trois poètes surtout s'en inspirent, à qui l'avenir réserve, dans l'histoire littéraire de cette fin de siècle, un rôle prépondérant :

1° Stéphane Mallarmé, qui a reçu le coup de foudre du sonnet des *Correspondances* et y conforme son esthétique ;

2° Paul Verlaine, qui avoue Baudelaire pour son « plus cher fanatisme » et lui prend, par affinité, ses titres de « *Poèmes saturniens* » et de « *Poètes maudits* » ;

3° Arthur Rimbaud, qui extrait des *Fleurs du Mal* sa strophe lyrique et les éléments de son *Alchimie du verbe.*

A cette époque, Baudelaire règne non seulement sur les lettres mais sur les arts. A travers Rops, Gustave Moreau et le maître Rodin, il dispose de la faveur des ateliers. Chaque année, aux Salons officiels, comme aux expositions indépendantes, on le retrouve dans des œuvres peintes ou sculptées dont les *Fleurs du Mal* ont fourni l'argument.

En 1883, M. Paul Bourget, dont la curiosité d'esprit, toujours en éveil, s'applique à noter tous les courants de sensibilité et les variations les plus subtiles de l'atmosphère morale ambiante, écrivait :

> Il est des éducateurs d'âme d'une précision d'enseignement plus rigoureuse que Baudelaire, Taine, par exemple, et Henri Beyle. Il n'en est point de plus suggestifs et qui fascinent davantage... Malgré les subtilités qui rendent l'accès de son œuvre plus que difficile au grand nombre, Baudelaire demeure un des éducateurs féconds de la génération qui vient. Son influence n'est pas aussi aisément reconnaissable que celle d'un Balzac ou d'un Musset, parce qu'elle s'exerce sur un petit groupe ; mais ce groupe est celui des intelligences distinguées ; poètes de demain, romanciers déjà en train de rêver la gloire, essayistes à venir. Indirectement et à travers eux, un peu de ses singularités

psychologiques pénètrent jusqu'à un plus vaste public et n'est-ce pas de pénétrations pareilles qu'est composé ce je ne sais quoi dont nous disons l'atmosphère morale d'une époque ?

Entre temps, des écoles littéraires se fondaient en réaction les unes des autres, sans qu'aucune oubliât de faire appel à Baudelaire.

Si Baudelaire servait d'enseigne aux réalistes qu'il avait conquis par son relief et ses hardiesses, il apparaissait, au même moment, à leurs adversaires, par ses tendances mystiques, comme le refuge et le salut. On était las du naturalisme triomphant. C'est vers Baudelaire que vont se tourner les esprits en mal d'idéalisme. Il semble que ce fût à son adresse que venait d'être proclamée « la faillite de la science ». Le signal de la révolte partit du camp ennemi. Un transfuge des Goncourt et de Zola, l'un des familiers du grenier d'Auteuil, l'un des auteurs des *Soirées de Médan*, Huysmans, précipita, avec *A rebours*, la réaction symboliste. Baudelaire, après avoir été le chef des Parnassiens, des Brutalistes et des Réalistes, préside à cette insurrection nouvelle des Muses et se voit sacré dieu du culte nouveau. Moréas, dans le manifeste de l'école (*Figaro* du 18 sept. 1886), dit expressément : « Baudelaire doit être considéré comme le véritable précurseur du mouvement poétique actuel. » Ce manifeste suscita une polémique entre son auteur et le docte Anatole France. Après un échange de vues courtoises, Moréas écrivait à son adversaire, avec lequel il n'avait pu se mettre d'accord :

La plus prolixe controverse ne saurait aboutir. Vous admirez Lamartine, tout en estimant, j'aime à le croire, Baudelaire ; et moi j'admire Baudelaire tout en estimant Lamartine. L'ultime explication de nos dissidences est peut-être là.

Cette lettre est du 7 octobre 1886.

En 1889, M. Maurice Barrès, préoccupé lui aussi du jeu des idées et porté, par tempérament, à l'analyse psychologique, écrivait en marge du *Journal* de Baudelaire :

Tandis que Benjamin Constant, pour s'émouvoir, avait besoin de désirer le *Pouvoir et l'Amour*, tandis que Sainte-Beuve ne fut, lui, que par ses disgrâces auprès des jeunes femmes, Baudelaire atteint à toucher Dieu par le seul effet de sa sensibilité, pour des motifs abstraits et sans intervention du monde extérieur.

... Ceux qui liront *Mon cœur mis à nu*, avec quelque pratique des habitudes solennelles de Baudelaire et avec la connaissance de l'intensité que prennent certaines préoccupations chez les malheureux troublés de vie nerveuse, discerneront aisément, sous les répétitions, sous les formules mystiques, la parfaite beauté de son cœur.

On sait que vingt ans plus tard, dans sa réponse au discours de réception de Richepin (séance de l'Académie française du 18 février 1909), Maurice Barrès dira : « Aujourd'hui encore je suis loin d'avoir échappé à l'emprise de Baudelaire. »

De 1890 à 1900 le renom de Baudelaire poursuit sa course victorieuse.

En août 1892, à l'instigation de Léon Deschamps, directeur de *la Plume*, un comité se forma en vue de l'érection d'un monument dont l'exécution devait être confiée au maître Rodin. La présidence fut offerte à Leconte de Lisle qui remercia en ces termes :

J'accepte avec reconnaissance le titre que veut bien m'offrir le comité qui s'est constitué pour élever un buste sur la tombe de Baudelaire.

J'ai beaucoup aimé l'homme et j'admire infiniment le poète.

Le comité se composait de :

MM. Paul Bourget, Jules Claretie, François Coppée, Léon Deschamps, Léon Dierx, Anatole France, Stéphan George, Edmond de Goncourt, de Hérédia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maeterlinck, Stéphane Mallarmé, Léon Maillard, Henri Mazel, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Moréas, Charles Morice, Nadar, prince Ourousof, Vittorio Pica, Edmond Picard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Edouard Rod, Rodenbach, Aurélien Scholl, Emmanuel Signoret, Armand Silvestre, Stuart Merril, Sully Prud'homme, Swinburne, Laurent Taillhade,

Auguste Vacquerie, Alfred Vallette, Paul Verlaine, Verhaeren, Vielé-Griffin, Emile Zola.

Nous avons là tout l'armorial des Lettres françaises. On voit en outre que l'Angleterre, la Belgique, la Russie, l'Italie, la Grèce, l'Allemagne et même la République américaine s'associaient à cet hommage dans la personne de représentants dûment qualifiés.

La correspondance échangée à cette occasion marque l'enthousiasme avec lequel chacun, du plus illustre au plus humble, acceptait sa part de collaboration.

Mirbeau même, qui s'était juré de ne faire partie d'aucun comité, avait fait plier sa résolution en faveur de Baudelaire. Sa lettre se terminait par cet aveu intéressant :

> Rodin m'a souvent parlé d'un projet qui le hantait depuis le jour où il connut les *Fleurs du Mal*. C'était, en un grand monument, de symboliser l'œuvre du plus profond des poètes. Ce sera fait et ce sera beau (1).

Ainsi le nom de Baudelaire accomplissait ce miracle de réconcilier, dans une admiration commune, idéalistes et réalistes, toutes les fractions ennemies de la République des lettres. Il faisait communier, dans la même ferveur, des talents aussi opposés que le truculent Jean Richepin, à la Muse outrancière, et le noble Auguste Dorchain, dont la Muse est décorée de pudeur. On sait avec quelle sûreté de goût, quel vif sentiment des nuances, ce dernier commentant, dans l'*Art des vers*, l'un des plus beaux sonnets de Baudelaire, en avait souligné la puissance d'incantation.

Tout semblait marcher à souhait. Hélas ! ici encore la malchance de Baudelaire opéra. La mort inopinée de Léon Deschamps anéantit brusquement ce geste ébauché de justice. Jamais projet n'échoua si près du port.

Mais si le cortège du triomphe dut se disloquer sans avoir

---

(1) Ce ne fut jamais fait. Rodin est mort sans avoir mis son projet à exécution.

achevé la route, il s'était ébranlé du moins avec magnificence. Rien n'avait manqué à ce lever de rideau d'apothéose. Pas même l'insulte derrière le char ; pas même la consécration de l'outrage.

C'est à M. Anatole France qu'échut ce jour-là l'honneur de venger les Muses blasphémées (1). Il le fit avec éloquence. On aime à relire la péroraison de son vibrant plaidoyer :

Baudelaire a senti l'âme du Paris laborieux. Il a senti la poésie du faubourg, compris la grandeur des petits et montré ce qu'il y a de noble encore dans un chiffonnier ivre.

Et après avoir cité la pièce fameuse :

LE VIN DES CHIFFONNIERS

Souvent à la clarté rouge d'un réverbère
Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,
Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux,
Où l'humanité grouille en ferments orageux,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,
Buttant, et se cognant aux murs comme un poète.
Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,
Épanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,
Terrasse les méchants, relève les victimes,
Et sous le firmament comme un dais suspendu
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge
Éreintés et pliant sous un tas de débris,
Vomissement confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,
Suivis de compagnons blanchis dans les batailles,
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux ;
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

(1) Il faut rappeler aussi l'article de Georges Rodenbach, paru dans le *Figaro* (6 septembre 1892).

Se dressent devant eux, solennelle magie !
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour !

C'est ainsi qu'à travers l'humanité frivole
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ;
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;
L'homme ajouta le vin, fils sacré du soleil !

il conclut :

Cela n'est-il pas grand et magnifique et peut-on mieux dégager la poésie de la réalité vulgaire ? Et remarquez, en passant, comme le vers de Baudelaire est classique et traditionnel, comme il est plein. Je ne me résoudrai jamais pour ma part à voir, en ce poète, l'auteur de tous les maux qui désolent aujourd'hui la littérature. Les *Fleurs du Mal* sont et demeureront le charme de tous ceux que touche une lumineuse image portée sur les ailes du vers.

M. Jules Lemaître, aussi, s'était rangé, vaille que vaille, parmi les défenseurs de Baudelaire.

Avec cette aisance caustique, cette souplesse matoise, cet esprit d'à-propos qui le caractérisent et qui transforment certaines de ses chiquenaudes en coups de massue, il avait trouvé le moyen de ruiner toute la dialectique de Brunetière, par cette simple remarque :

Le Baudelairisme est bon, à son heure, pour nous consoler de Voltaire, de Béranger, et des esprits qui leur ressemblent.

On ne pouvait mieux convaincre Brunetière, confit en Bossuet, de sa bévue et lui démontrer qu'il avait fait fausse route.

Il ne restait rien de sa diatribe. Je me trompe. Il en restait

ceci (qu'il avait dit par mégarde) et qui se retournait contre lui :

Les *Fleurs du Mal* demeurent le chef-d'œuvre de la poésie symboliste.

Si de l'appel de *la Plume* il ne sortit pas de monument, il en sortit un livre : *le Tombeau de Baudelaire*, publié en 1896. Ce livre, luxueusement édité, contient, en même temps que des documents rares et des commentaires curieux sur l'œuvre et la personnalité de Baudelaire, l'hommage écrit de MM. Emile Blémont, Paul Bourget, François Coppée, Léon Dierx, Anatole France, Edmond de Goncourt, de Hérédia, Huysmans, Stéphane Mallarmé, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Richepin, Aurélien Scholl, Sully-Prud'homme, Emile Zola et de toute la jeunesse symboliste.

CHAPITRE III

L'INFLUENCE DE BAUDELAIRE

(de 1900 à 1921)

Dans son rapport au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts *sur le mouvement poétique français, de 1867 à 1900*, rapport dont il fut officiellement chargé, à l'occasion de l'Exposition universelle, Catulle Mendès, après avoir reproché à Baudelaire de ne pas savourer le plaisir avec joie et l'avoir appelé « l'ivrogne d'un idéal sous-humain et surhumain », consent à écrire :

> Si l'on ajoute à l'originalité de son organisme spirituel, qu'il fut, prodigieusement, un chercheur de compliqué dans le rare ou le pire, un trouveur, entre les choses en apparence le plus opposées, de rapports jamais surpris, jamais guettés encore, un manieur du verbe et un artisan du vers, auquel, en notre âge romantique, aucun ne saurait être préféré ; on demeure, mystérieusement et douloureusement, charmé d'une œuvre tentatrice, cruelle et parfaite, qui n'avait pas eu d'exemple, n'aura point de similaire ; et quiconque a souci de la justice doit vouer au génie, à l'art de Baudelaire, une admiration sans réserve, admiration qui, d'âge en âge, se perpétuera en s'agrandissant.

En 1902 un critique ayant avancé que Victor Hugo était « toute la poésie et toute la pensée du XIX^e^ siècle », M. Remy de Gourmont protesta dans le *Mercure de France*, en disant :

> De telles synthèses sont vraiment trop hardies. Est-ce que sans Vigny, Lamartine, Musset, Baudelaire, Verlaine et quelques autres,

anciens ou récents, on a toute la poésie du siècle dernier ? Je voudrais que l'on demandât à deux cents poètes d'aujourd'hui : Quel est votre poète ? On verrait...

M. Edouard Ducoté, directeur de *l'Ermitage*, saisit la balle au bond et prit l'initiative de cette enquête.

Cent trente et un écrivains exprimèrent leur sentiment.

Les résultats, proclamés dans le numéro de février 1902, établirent que les poètes les plus en faveur chez les jeunes étaient, à ce moment, dans l'ordre des préférences :

Victor Hugo.
A. de Vigny.
Paul Verlaine.
Baudelaire.
Lamartine.
Musset.
Leconte de Lisle.
Mallarmé.
Albert Samain.

Baudelaire ne vient qu'en quatrième rang, mais les résultats lui eussent été, peut-être, plus favorables encore, si cette enquête eût disposé d'une publicité plus étendue et si un grand nombre de littérateurs eussent été pressentis. Elle demeura ignorée de certains, des meilleurs. Il n'en est pas moins instructif de voir qu'on donnait à Baudelaire, dans les milieux avancés et chez les militants de la plume, le pas, non seulement sur Lamartine et Musset qui, à vrai dire, y furent toujours très discutés, à cause de leur négligence de forme, mais encore sur Mallarmé, si goûté, qu'il avait été élu, le 1er février 1896, prince des poètes français.

Ajoutons que Nadar disait tenir d'un directeur d'agence de découpures de journaux « que le nom de Baudelaire revenait aussi fréquemment sous les yeux de ses enquêteurs que ceux de Hugo, de Musset et de Napoléon ».

Ce propos qu'il a consigné dans ses *Souvenirs* et qui lui

aurait été tenu aux environs de 1911, montre qu'à cette date, assez récente, Baudelaire retenait toujours l'attention.

En 1914, l'aristocratie lettrée veillait avec tant de sollicitude sur la mémoire de Baudelaire que M. Fernand Vanderem jugea le moment opportun de lancer contre Sainte-Beuve (coupable de n'avoir pas, bien qu'il y fût à bon droit sollicité de tous côtés, trouvé le temps de consacrer à Baudelaire, l'un de ses innombrables feuilletons) une double accusation d'incompétence et de mauvaise foi. Il est de fait que le silence obstiné de Sainte-Beuve à l'endroit de Baudelaire (à part une lettre équivoque et quelques lignes insipides), est pour étonner, quand on sait que les deux hommes entretenaient des rapports étroits et constants. Baudelaire avait lu, sur les bancs du lycée, les poésies de Sainte-Beuve. Avec son flair avisé, il avait su démêler, dans ce fatras, les éléments d'une esthétique neuve. Il ne faut pas se dissimuler qu'il y eut, à ses débuts, chez Sainte-Beuve, en virtualité, un génie poétique de premier ordre qui n'est jamais parvenu, avec l'âge, à se réaliser, faute, peut-être, d'ingénuité. En dépit des incertitudes et des bégaiements, Baudelaire avait entendu l'appel de *Joseph Delorme* à la hardiesse et à l'originalité. Il avait prêté à ces productions, hâtives et médiocres pour la plupart, la flamme de son jeune enthousiasme. Il en était demeuré ébloui et troublé. Il savait gré à leur auteur de l'avoir révélé à lui-même. Il lui en voua toute sa vie une filiale affection, une ferveur religieuse et attendrie. Ce n'est pas par vice d'intelligence (il en avait à revendre) que Sainte-Beuve a méconnu Baudelaire, c'est par vice de caractère. Il ne se consolait pas de n'avoir pu mener à maturité ses dons de lyrisme, d'être resté un « poète mort jeune ». De là son aigreur et sa jalousie contre tous les poètes du temps : Lamartine, Hugo, Gautier, Vigny, Musset. De là, son attitude retorse et cauteleuse vis-à-vis de Baudelaire dont il acceptait les prévenances et les attentions sans la moindre velléité de retour et auquel il ne cessait de prodiguer (notamment lors de son procès et de sa candidature académique) de perni-

cieux conseils, sous couleur de le servir. Baudelaire affectait de n'en rien voir.

Ce n'était pas du Baudelaire minable et présent, du famélique repris de justice, dont l'absolu potentat de lettres, l'influent académicien, l'hôte choyé de Saint-Gratien, pouvait prendre ombrage ; c'était du Baudelaire posthume dont il pressentait peut-être le rayonnement. Il sentait peut-être d'instinct que la postérité donnerait à Baudelaire, dans le mouvement lyrique du XIX^e^ siècle, la place importante (et pourquoi pas prépondérante?) qu'il avait ambitionné d'y occuper lui-même. M. Fernand Vanderem ne s'y est pas trompé. Sainte-Beuve ne peut sortir qu'à son préjudice de ce dilemme : ou il s'est mépris sur la valeur de Baudelaire et c'est, pour le critique, l'aveu de son incompétence, ou il a essayé d'étouffer la réputation naissante de l'auteur des *Fleurs du Mal*, et c'est l'accusation plus grave, pour l'homme, d'une manœuvre déloyale.

Que Baudelaire ait pu se maintenir actuel et présent jusqu'en 1914, cela dépasse déjà les bornes de l'ordinaire, tant le goût public est versatile. Admirer longtemps est un héroïsme dont peu de gens sont capables. Le génie reste, mais la façon dont on l'honore a ses défaillances. Les dieux eux-mêmes connaissent l'inconstance des hommes. Leur culte a ses retours. Ronsard fut oublié le lendemain de sa mort pour Desportes que Malherbe détrôna. Saint-Amand fut décrié par Boileau, que les générations suivantes envoyèrent rejoindre Cotin dans les oubliettes du mépris. Pendant cent ans, on organisa la conspiration du silence autour des comédies de Molière. Le mot d'ordre, sous la Restauration, était d'écraser l' « infâme Voltaire ». Les romantiques traitaient Racine de polisson. Lamartine forçait ses admirateurs à renier La Fontaine. Ce fut toujours une élégance, dans certains milieux raffinés, que d'affecter de se déplaire aux sonorités de Victor Hugo. Quel règne plus court que celui des Parnassiens qui écrivaient encore lorsque Remy de Gourmont lança contre eux l'excommunication, au nom des symbolistes ?

Les idées changent. L'opinion évolue. Un nouvel idéal, une réaction classique, commençait à se faire jour. Déjà Moréas, reconquis par Lamartine, qu'il avait longtemps sacrifié à Baudelaire, laissait échapper cet aveu :

J'ai beaucoup aimé les *Fleurs du Mal*, pendant mon adolescence et ma toute première jeunesse. J'admire toujours Baudelaire et ne le relis jamais. Ses préoccupations comme ses épithètes me gênent à présent jusqu'à l'angoisse : une angoisse physique. Baudelaire est un vrai artiste comme nous l'entendons aujourd'hui, ou plutôt comme on l'entendait il y a quelques années. Allons, c'est un grand artiste, tout simplement, c'est même un grand poète...,ce n'est pas un pur poète.

Il y a, sous cette appréciation sévère, une part d'éloges assez belle encore pour que nous n'éprouvions aucune gêne à la reproduire. Et d'ailleurs, nous sommes de ceux qui appellent la discussion autour de Baudelaire, persuadé qu'elle ne peut tourner qu'à son profit. On l'a vu par la diatribe de Brunetière qui souleva un tel orage de protestations indignées que le renom de Baudelaire, qu'il voulait ébranler, s'en trouva singulièrement fortifié. Brunetière avait été le seul opposant de marque. On pouvait dire l'opposition désarmée. Elle n'osait plus se faire jour par peur du ridicule et ne s'employait plus qu'à des malices sournoises : éviction des *Fleurs du Mal* des bibliothèques municipales, suppression du nom de Baudelaire des manuels classiques et du catalogue de certaines librairies. Cela n'empêchait pas les éditions des *Fleurs du Mal* de se multiplier ni le nom de Baudelaire de sonner, de jour en jour, plus haut et plus fort.

En 1917, nous étions en pleine crise mondiale. La guerre était venue bouleverser nos idées et nos sentiments et creuser le fossé entre hier et demain. L'adversité, en éveillant nos défiances, semblait devoir porter, dans l'opinion commune, à la poésie nouvelle en général et à Baudelaire, en particulier, un coup fatal. C'est, pour élucider ce point que j'avais cru devoir interroger ceux de nos contemporains qui avaient qualité pour parler au nom d'un parti, d'un groupe, d'une école.

Il faut se souvenir qu'à ce moment M. Bergerat, prenant

prétexte de l'entrée dans le domaine public des œuvres de Baudelaire, venait de déclarer : « On ne le lisait plus guère, on ne le lira plus du tout. » A quoi M. de Montesquiou répondit fort justement : « Si cette parole singulière venait à se réaliser, elle ne ferait que ratifier cette autre parole, celle-là du Maître lui-même : « C'est la rareté des élus qui fait le Paradis ». Mais les résultats de mon enquête établirent au contraire que M. Bergerat s'abusait. Et M. André Gide pouvait s'écrier : « Le règne de Baudelaire n'est pas fini ; il recommence. »

Je crois bien que si quelque revue de jeunes reprenait aujourd'hui la consultation de *l'Ermitage*, Baudelaire aurait des chances de venir en tête de liste.

« Il n'est pas de poète, déclare M. Henry Bataille, qui ait fait contenir autant d'infini en aussi peu de mots. C'est la concentration même des énergies sublimes, un comprimé d'intelligence. » M. Marcel Proust trouve Hugo fade auprès de lui. « A côté de Baudelaire, dit M. Francis de Miomandre, tous les lyriques, de Chateaubriand à Hugo, paraissent des littérateurs. » Écoutez encore M. Maurice de Waleffe : « Ce qui fait de Baudelaire, depuis deux générations, le poète le plus lu, c'est qu'il est le plus passionné, le plus orageux, le plus bouleversant. Il est aux autres ce que l'alcool est au vin. » Et M. J.-H. Rosny ne craint pas d'affirmer : « Le territoire intellectuel de Baudelaire est bien supérieur au territoire intellectuel d'un Balzac, d'un Gœthe, d'un Edgar Poë, d'un Shakespeare, d'un Renan, d'un Anatole France. »

Et s'il est des critiques qui hésitent encore à proclamer Baudelaire le plus grand lyrique de son siècle, ils n'empêcheront pas la parole prophétique de Swinburne de se réaliser :

> Ce livre des *Fleurs du Mal* fera son chemin à son heure. Quand et comment il le fera, cela nous regarde aussi peu que l'auteur lui-même, qui possède en lui grandement de quoi attendre, sans montrer beaucoup d'impatience.

Et Baudelaire, renié du monde et des siens, avait raison de s'écrier, au plus fort de la tourmente, ruisselant des crachats de l'écume : « Je crois que la postérité me concerne. »

APPENDICE

APPENDICE

UN AMI DE BAUDELAIRE

Dans son intéressant article sur Edmond de Goncourt, paru dans le *Mercure de France*, le 15 juillet 1921, M. Léon Deffoux nous a rappelé que le Maître fit un moment partie de l'Académie de Bellesme, fondée par le marquis Philippe de Chennevières, et où, dit-il, à l'exception du sien, ne figuraient que des noms sans gloire. « Il en est un pourtant, autour duquel restera toujours un peu de lumière puisque Baudelaire l'écrivit en des pages qui ne périront pas. » Ainsi parlait, jadis, Remy de Gourmont. Ce nom c'est celui de Gustave Le Vavasseur dont M. Léon Deffoux nous récite tout d'une haleine qu'il fut « poète parnassien, conseiller général de l'Orne, chef de l'Ecole normande et lauréat de l'Institut », au risque de nous faire entendre que le génie était, chez lui, au niveau de la fonction, sinon à la merci d'une banale distinction honorifique et que rien n'y dépassait les bornes d'une honnête médiocrité. M. Léon Deffoux oublie même, dans l'ardeur de la course, son titre, cher à nos yeux, d' « ami de Baudelaire »; or, c'est précisément sous ce titre, dont il sentait toute l'importance, que Remy de Gourmont avait consacré l'un de ses *Epilogues* à Gustave Le Vavasseur mais il n'en savait que ce que Baudelaire en a dit et, pour le reste, son discours n'est qu'un point d'interrogation.

Remy de Gourmont ne s'embarquait jamais à la légère. C'était un esprit prudent, méthodique et réfléchi, un fureteur avisé, instruit du secret des bibliothèques. Puisqu'il s'était inquiété de Le Vavasseur, on peut croire qu'avant d'en écrire, il était allé faire un tour dans les librairies. Si donc il en était revenu les mains vides, c'est qu'à ce sujet leurs fiches étaient muettes.

L'article de Gourmont parut dans le *Mercure de France* d'octobre 1896. Or, par une coïncidence étrange, où il faut peut-être voir l'effet d'un phénomène de télépathie, le jour même où Gourmont l'écrivait, Gustave Le Vavasseur mourait dans l'Orne (9 sept. 1896). Mais il mourait la plume à la main, n'ayant jamais cessé de produire, après avoir publié, cette année-là même, le cinquième et dernier tome de ses *Poésies complètes*, lequel tome est, comme ses ainés, un copieux in-octavo de plus de quatre cents pages. Tout cela s'entassait dans un

coin ignoré des magasins Lemerre. Je dis « ignoré » de ceux qui dispensent la réclame et fabriquent l'opinion ; je dis « ignoré » de la critique officielle, « ignoré » de Paris, des salons et des cénacles littéraires ; car Le Vavasseur était célèbre ailleurs, mais la preuve que tout le monde, ici, l'ignorait c'est que l'article de Gourmont passa sans encombre et ne souleva aucune réclamation. Il y a mieux. Son article fut repris et inséré, sans retouche, dans le volume des *Epilogues*, paru en 1903. Or, depuis le 11 mai 1899, Le Vavasseur avait sa statue à Juilly. Toutes les autorités locales, préfet en tête, y étaient venues processionnellement rendre hommage à sa mémoire et lui avaient décerné l'apothéose au cours d'un véritable tournoi d'éloquence. Toutes les villes de Normandie avaient tenu à l'honneur de se faire représenter à cette cérémonie. Des quatre coins de la province, des délégations étaient accourues, les mains chargées de palmes et de fleurs. Remy de Gourmont semble n'en avoir rien su et Remy de Gourmont était Normand ! Je ne dis pas cela pour incriminer Gourmont, mais la malice du sort qui empêchait ce bruit fait en province autour d'un excellent poète d'arriver jusqu'à Paris. C'est par les discours prononcés à cette occasion qu'un autre Normand, qui fait profession de se dévouer aux illustrations de sa province, le poète Charles-Théophile Feret, semble avoir appris, sinon l'existence de Gustave Le Vavasseur, du moins les détails biographiques et bibliographiques qu'il en retrace dans son *Anthologie des poètes normands*. C'est là que l'y découvre à son tour M. Van Bever qui l'y recueille pour son *Anthologie des poètes du terroir*, mais cherchez ailleurs, dans les anthologies courantes, cherchez dans les précis et les manuels de littérature, cherchez dans les lexiques usuels, dans les encyclopédies, je ne sais pas si vous trouverez son nom.

Et pourtant cet homme a vécu 77 ans. Il n'a cessé d'écrire quarante ans après que Baudelaire nous avait dit : « Il y a un poète là ! »

Comment alors ferait-on grief à M. Léon Deffoux d'avoir supposé Gustave Le Vavasseur un poète négligeable. Il y était autorisé par l'indifférence commune. C'est en vain que l'année dernière encore (23 octobre 1920) tout Argentan s'était soulevé pour célébrer le centenaire de celui que l'on appelle là-bas le « Virgile normand » ! C'est en vain que les voûtes de l'église Saint-Germain avaient retenti de son éloge prononcé par l'archiprêtre de la ville. C'est en vain que devant une assistance choisie et une délégation de la Presse conservatrice, l'un de ses disciples était venu attester son génie :

> **J'ai vu se réveiller le poète endormi**
> **Et s'unir, sur le front du maître et de l'ami,**
> **La couronne du ciel aux lauriers de la terre.**

Paris faisait la sourde oreille, ou, s'il avait retenu l'écho de cette manifestation d'ordre littéraire, il affectait de n'y attacher pas plus

d'importance qu'à une solennité d'intérêt purement local. Peut-être Paris était-il mis en défiance par le caractère éminemment religieux de la cérémonie et n'y voyait-il qu'un souci de réclame cultuelle. Le Vavasseur mérite mieux pourtant que le simple renom d'une gloire départementale, d'un poète de clocher. Baudelaire nous avait prévenus. N'était-ce pas suffisant pour nous sortir de notre torpeur et piquer notre curiosité ? Et ne pensez-vous pas que le temps soit venu de nous renseigner par nous-mêmes et d'aller voir un peu, dans les livres de cet injuste méconnu, ce qu'il vaut exactement comme poète ?

J'ai déjà esquissé l'homme au cours de cet ouvrage, à propos du séjour de Baudelaire au quartier latin. J'ai dit ses qualités de caractère et l'ascendant qu'il avait su prendre sur ses camarades de la pension Bailly qu'il avait réunis sous l'étiquette de l'Ecole normande. J'ai dit comment Baudelaire, après avoir accepté de figurer dans l'*Anthologie* commune, fut amené à se désister au dernier moment et comment son admiration pour Le Vavasseur n'en fut en rien diminuée puisqu'il lui consacra, longtemps après, en 1861, un article élogieux.

Quand cet article parut, Le Vavasseur avait quitté Paris depuis longtemps. Il était retourné à Argentan, pour s'y marier, après la révolution de 48.

Il s'était établi à la lande de Longé, tout près de Fresnaye où vécut Vauquelin, en plein bocage normand. Il habitait une charmante maison rose, qui « semblait colorée des feux du soleil couchant ». C'est là que la considération publique vint le chercher, tout occupé de ses vers, de ses pommiers et de ses abeilles, pour l'élire maire, puis conseiller d'arrondissement et enfin conseiller général du canton de Briouze. Baudelaire le sut et lui supposait, dans ses nouvelles et graves fonctions, « le même zèle ardent et minutieux qu'il mettait jadis à élaborer ses brillantes strophes d'une sonorité et d'un reflet si métalliques ».

Baudelaire ne se trompait pas. Le Vavasseur était né magistrat car la magistrature n'est pas forcément ennemie des Muses et n'est pas obligée, pour s'exercer, de prendre un masque renfrogné. « Il y a, disait Le Vavasseur, des gens qui se croient sérieux parce qu'ils sont grognons. » Lui, s'imposait par un visage riant et des qualités plus riantes encore, à tel point qu'il me rappelle l'expression du poète latin : *Pectus mitius ore*. Loin du bruit et de l'agitation des villes, il s'étudiait à faire refleurir, dans son milieu rustique, les vertus de l'âge d'or. On venait le consulter sur les soins à donner au bétail et au verger. Les paysans lui apportaient leurs querelles à vider et ses moindres décisions prenaient à leurs yeux force de loi. Il inspirait à tous le goût du travail, la confiance en un dieu tutélaire protecteur des moissons, l'amour des ancêtres, du foyer, du sol natal. Il n'oublait pas les Muses. Renouvelant les fastes arcadiens, il conviait, sous les ombrages, la jeunesse aux jeux de la flûte. Il instruisait au chant toute une pléiade de poètes : Ernest Millet, Germain Latour, Paul Labbé, Achille Pay-

sant, Florentin Loriot, Wilfrid Challemel, Paul Harel..., et souvent, en dépit des années, il préludait à la joute, pour donner cœur aux concurrents, par un refrain nouveau :

Le poète n'est plus à l'âge des chimères
Mais il marche toujours dans son rêve : En avant!

Il introduit les muses à la mairie, aux délibérations du conseil municipal, même aux séances du conseil général Il y prononce ses discours en vers et les muses n'ont pas à rougir de ses improvisations fertiles, pleines de souvenirs agricoles, et qui sont de véritables géorgiques, pas plus qu'elles n'ont à rougir des toasts qu'il prononce en toute occasion, merveilles d'esprit et de sentiment, où il s'efforce de sourire à l'heure fugitive et appelle la fraternité des cœurs :

Que les ambitieux, les fous,
Les conquérants et les jaloux,
Se lassent du bruit et des guerres,
Et fraternisent avec nous,
Au choc pacifique des verres.

Le Vavasseur chante infatigablement. Il chante comme l'oiseau gazouille. « Quand on vous dira : le poète s'est tu, répondez : c'est qu'il est mort. » Mais il chante pour le profit de tous et pour tenir, autour de lui, le pauvre monde en belle humeur. Jusqu'à son dernier souffle, il se veut un modèle et un exemple. Sur son lit de mort il trouve la force de se relever à l'approche de l'hostie : « Un poète doit mourir debout. »

Voilà l'homme. On peut m'objecter qu'il est des vertus facilement praticables dans une heureuse condition de vie et que l'on ne saurait louer sans témérité tant qu'elles n'ont pas subi l'épreuve de l'adversité. Le Vavasseur se prodigue en bons offices et en aumônes. Mais il est riche. « Cet animal de Le Vavasseur a les plus beaux arbres du canton », disait avec une pointe d'envie un châtelain des environs. Mais la preuve que les vertus de Le Vavasseur étaient solidement enracinées chez lui, c'est qu'au lieu de s'en enorgueillir, il s'en excusait avec une humilité touchante. Il allait jusqu'à mettre sa sagesse sur le compte de l'indolence. Ni le bien-être, ni les honneurs ne l'avaient endurci. Sévère pour lui-même, il était plein d'indulgence pour les autres. Il garde, en dépit de tout, sa fine sensibilité de poète. Ce qui lui plaît dans le soleil, c'est qu'il reluit pour tout le monde. Il s'attendrit sur les malchanceux, les déshérités d'ici-bas, sur les vagabonds :

Gentilshommes ayant vingt quartiers de paresse;

sur les quémands, les pauvres besaciers :

Un pauvre à moitié bon vaut mieux qu'un mauvais riche;

même, il ne s'aigrit pas contre le gibier de potence qui rôde autour des fermes, en quête d'un mauvais coup. Il sourit, sous cape, lorsqu'il entend l'un de ces malandrins dire :

> Ce qu'on reçoit n'a pas le goût de ce qu'on prend ;
> Je mendie à regret ; je suis un conquérant.

Une tribu de bohémiens passe qui s'abstient de piller les pommiers de la route :

> Que le bon Dieu vous garde, honnêtes bateleurs ;
> Priez pour nous, élus d'en haut, sainte canaille !

Il cultive la bonne humeur parce qu'elle porte à l'endurance et qu'elle est une vertu nationale. Son optimisme est d'une qualité supérieure. Il était trop averti pour tomber dans l'erreur de son disciple Paul Harel qui, reprenant un jour Leconte de Lisle de son pessimisme, lui assurait que sa bouderie ne tiendrait pas devant une croustade de bécassines bardées de lard et le fumet d'un château-latour 65. « Mangez, riez, disait Paul Harel, le secret du bonheur est là. » Manger, soit ! Mais si l'on n'a pas le sou ou si l'on n'a pas faim, et comment rire si l'on est malade ? Non, Le Vavasseur ne tire pas sa philosophie uniquement des capacités de son estomac. Elle lui vient de plus haut et j'y flaire même une sorte de stoïcisme résigné. Il n'ignore pas le mal mais il accepte la vie telle qu'elle est, parce qu'il croit en un Dieu de bonté et qu'il ne se reconnaît pas le droit de discuter ses commandements. S'il jouit sans remords des parfums du tourne-broche, s'il lui arrive, dans une heure de fantaisie, de dresser une *Ode* à la gloire du cidre, des tripes et de la timbale milanaise, il est loin de faire tenir tout le bonheur humain dans une satisfaction gastronomique. Son idéal est autre. Il n'oublie pas que, s'il nous est permis de cueillir d'innocents plaisirs ici-bas, il y a aussi des devoirs impérieux à remplir et le programme qu'il s'en trace, je le trouve dans ce sonnet dédié à la mémoire du Poussin, son compatriote :

> Naître sous les pommiers que les siens ont plantés,
> Grandir dans le parfum des effluves rustiques,
> Sous le chaste manteau des vertus domestiques,
> Abriter l'art, honteux de ses frivolités ;
>
> Dans les sentiers divins marcher à pas comptés,
> Poursuivre obstinément le secret des antiques,
> Prendre, sans se bercer du rêve des mystiques,
> La ligne et la couleur pour des réalités ;
>
> Rester humble et Français dans Rome la superbe,
> Choisir le pur froment pour composer sa gerbe,
> Soumettre au même joug le caprice et la loi,

Tel fut ton lot, enfant de notre forte terre,
Qui résumes en toi les vertus de ta mère :
Prudence, ordre, savoir, intelligence et foi.

Voilà le lot auquel il aspire, lui aussi. En nous parlant du Poussin, Le Vavasseur s'est dépeint lui-même. Tout son effort ne tend qu'à résumer en lui les vertus de sa race. « Je n'ai jamais vu, disait Baudelaire, d'homme si pompeusement et si franchement normand. » « Normand du faîte à la base, » disait de lui un autre Normand entêté, Jules Barbey d'Aurevilly. Le Vavasseur s'avouait, avec cette modestie conciliante qui le caractérise, « Normand jusqu'à l'absurde ». Il chantait, avant tout, sa province et les fils nés du sol. Il avait débuté dans les lettres par la *Vie de Pierre Corneille* et son premier recueil de vers était à la gloire de Vire et des Virois. Il y célébrait Olivier Basselin, l'avocat Lehoux, maître Thomas Sonnet et les vieilles maisons de bois.

Où sur le pain que l'on entame
On fait le signe de la croix.

Comme Le Poussin, son aïeul, il se vantait de n'être allé à Rome que pour y retrouver des Normands. Car ce fils des Scaldes, coureurs d'aventures, aime assez les voyages. Il a admiré dans les cités du Midi :

Ce grand fourmillement de joie et de lumière.

Il a visité la Picardie, d'où il a rapporté quelques tableaux d'une note exacte, mais rien ne lui vaut le sillon natal, plein de souvenirs, rien ne lui vaut sa terre normande, où

Le soc déterre encor les grands os des aïeux.

Décentralisateur, régionaliste avant la lettre, il ne vit que pour sa province, son histoire, son art, ses légendes. Il fouille les maisons pour y retrouver les vestiges du passé, interroge les vieilles pierres, les vieux parlers, les vieilles coutumes. Il rayonne, de son ermitage, non seulement sur les groupes littéraires de Normandie, mais sur les instituts d'archéologie, qu'il fournit de documents précieux et de monographies savantes.

On le voit courir de banquet en banquet, pour porter la bonne parole. Elle se grave plus aisément dans les cœurs épanouis, à l'heure des libations. C'est là qu'il entonne ses hymnes en l'honneur des aïeux, de la terre, de l'amitié, du travail. C'est là qu'il s'emploie à rendre, aux yeux de tous, la vertu appétissante. Il lui prête le charme irrésistible de son éloquence. Il en éblouit son auditoire. Il tire un feu d'artifice en son honneur, car tout lui est matière à pointes et à fusées, même les sujets qui semblent le moins susceptibles d'agrément.

Lisez ses commentaires autour du *Cy-gît Bidoche et sa femme* épelé sur la tombe d'un vieux cimetière normand. C'est un chef-d'œuvre d'ironie émue et de malice souriante. Il a tant d'esprit ! Aussi quand il nous parle de Mortagne perchée sur sa hauteur, il s'étonne, forcé qu'il est de se rompre le col pour l'apercevoir, qu'on en dise : « C'est un trou ! » N'allez pas en conclure que Le Vavasseur ne soit qu'un divertissant faiseur de mots. Cette vivacité pétulante, comme le remarque Baudelaire, n'exclut pas chez lui la rêverie, ni ses jongleries de rimes le balancement de la mélodie, et s'il a, pour la pointe, le goût de ses aïeux, c'est qu'elle lui sert aussi à déguiser son attendrissement. Il pirouette, pour donner le change, chaque fois qu'il sent lui venir une larme. Au reste, il sait que le poète est « l'homme de la prière, du surnaturel et du divin » ; mais il estime, comme Victor Hugo, qu'il n'a pas le droit de dire des mots d'homme fatigué. Il sait que l'esprit n'est pas la vertu essentielle du lyrisme. Il s'en avertit lui-même :

Vole plus près du ciel et rase moins la terre,
Pour monter jusqu'à Dieu dépense ton effort,
Dans le recueillement de la pensée austère,
O Muse, chante et prie ! En attendant la mort,
Reste debout vivante, au seuil du grand mystère.

Cela sans vouloir se perdre sur les cimes de l'orgueil. Il ne méprise personne. Il ne se croit pas supérieur aux autres. On l'applaudit aux champs. Comme le Lycidas de Virgile il n'en perd pas la tête :

Quelquefois, à midi, je me grise aux éclats
De ma voix et le soir j'hésite à me relire ;
Au lieu d'un méchant vers, j'ai peur d'en mettre un pire;
Je sens les mots douteux fourmiller dans le tas!

Je cherche à corriger les fautes du poème,
C'est long et je ne suis satisfait qu'à moitié,
Je voudrais mieux chanter. Je chante tout de même.

Il suffit d'ouvrir ses livres pour se convaincre que Le Vavasseur a bien chanté. J'ai dit la qualité de son inspiration. Celle de la forme ne lui cède en rien. Il a touché à tous les genres et y a porté sa griffe. A propos de *Vire et Virois*, Baudelaire, qui s'y connaissait, a prononcé le mot de chef-d'œuvre. Le Vavasseur a composé des *Eglogues* où il met en scène non plus des bergers de convention, mais les gens qu'il avait sous les yeux : des cultivateurs, des batteurs de blé noir, une vieille lavandière, un curé, un soldat. Celle qu'il intitule *la Mort du paysan* peut se lire, sans rien perdre de ses qualités d'émotion et de facture, après les meilleures pages du *Jocelyn* de Lamartine. Dans le genre épique, sa *Dame des Tourailles*, et la *Clémence de Louis XI* ne dépareraient pas la *Légende des siècles*. Le Vavasseur a même sur Hugo la

supériorité d'atteindre à la même puissance d'effet, sans truquages ni sorcelleries de style, avec une extrême sobriété de moyens. Son *discours sur la rime* est un modèle du genre didactique. Son essai dramatique *Don Juan* étincelle de beautés mais je crois bien qu'il a atteint son apogée avec le poème d'*Horace* qui s'apparente au genre de l'Ode et qui se développe longuement jusqu'au bout, sans accroc, avec une ampleur magistrale. Dans ce poème, Le Vavasseur s'est montré le rival heureux du poète latin qu'il fait parler en vers dignes de lui :

> **Je ne suis qu'un joueur de flûte mais, parfois,**
> **De ma poitrine sort une note profonde ;**
> **Si j'ai chanté les rois qui font trembler le monde,**
> **J'ai célébré les dieux qui font trembler les rois.**

Pour ce qui est des odelettes et des sonnets, impossible de choisir parmi tant de joyaux. Toute la série des sonnets consacrés aux poètes normands doit être mise hors de pair. Mais Le Vavasseur n'a pas seulement chanté les poètes et les hommes de sa race, il en a chanté les paysages, les choses, les bêtes. Ecoutez-le parler des oies :

> **Elles battent de l'aile en se faisant des signes ;**
> **Je ne comprends pas bien leur langue, mais je crois**
> **Qu'elles passent leur vie à médire des cygnes.**

Encore que rien n'y paraisse, Le Vavasseur se dit gêné dans l'alexandrin comme dans un habit noir. Il préfère les petits vers qui, à la façon des écoliers espiègles, se moquent de la férule et escaladent les murailles sans façon pour aller cueillir les pommes du voisin. Sa qualité suprême, c'est la conscience. Il a passé sa vie à retoucher et à polir ses vers. Il s'est refusé à reprendre, dans l'édition définitive, des poèmes de jeunesse, bien qu'ils aient reçu les applaudissements de Baudelaire, uniquement parce qu'il en estimait la forme insuffisante. S'il ne se grisait pas de son génie, du moins avait-il conscience de son effort. Il s'étonnait parfois de cette conspiration du silence organisée, dans la grande presse, autour de lui. Il en tirait quelque mélancolie, mais il n'eut jamais l'idée de faire appel à la réclame ni d'acheter les suffrages. Il ne voulait tenir la louange que d'une manifestation spontanée.

On a vu, par mes citations, que le poète avait la frappe solide. Il a pris, chez ses ancêtres du XVI^e^ siècle, l'amour du vers « bien joint et maçonné ». Nous n'avions pas besoin de son *discours sur la rime*, de ses lexiques, de ses travaux étymologiques, pour le savoir instruit des secrets du langage. Son patriotisme lui avait fait lire de bonne heure jusqu'au plus petit poète du cru. Il se réjouissait que l'histoire du lyrisme français se confondît un moment avec l'histoire du lyrisme normand. Il s'était formé à l'air, non seulement de Malherbe et de Corneille, mais de Taillefer, d'Alain Chartier, de Bertaut, de Benserade,

de Bois-Robert. Il avait fréquenté Madeleine de Scudéry. Il n'ignorait rien de son vieux Vauquelin, l'auteur d'un *Art poétique* à qui Boileau doit tant, mais, disait-il :

Le plus normand des deux n'est pas celui qu'on pense.

Il célébra même Huet, le savant évêque d'Avranches, le protecteur de La Fontaine, en petits vers latins rimés :

Si te canerem gallice
Resurgeres a mortuis
Pro laudibus gradum tuis
Udo voluto pollice.

où Baudelaire semble avoir pris l'idée de son poème : *Franciscæ meæ laudes*. Ce fut, pour Baudelaire, un conseiller sage et prudent et il restera, à tout prendre, aux yeux de la postérité, un excellent poète.

A PROPOS DE LA DÉDICACE DES *FLEURS DU MAL*

Ce chapitre, lorsqu'il parut dans le *Mercure de France* (16 octobre 1917), m'a valu, de divers côtés, d'assez vives récriminations.

« Je regrette, écrivait courtoisement M. Paul Souday, que Raynaud s'associe à la campagne contre Gautier. » Or, j'avais pris soin de dire : « Il ne s'agit pas de mésestimer Gautier. Nul plus que moi ne rend justice à son talent. Nul plus que moi n'apprécie le probe artiste qui a su

Réaliser en marbre un rêve de beauté

et qui a proclamé, avant Renan, qu'à côté du Parthénon, tout lui semblait barbare et grossier, et ma campagne se bornait à déclarer Baudelaire et Gautier inconciliables ». « M. Paul Souday, entraîné par la qualité de son instinct, va plus loin puisqu'il avoue tout crûment que Baudelaire « est un plus grand poète que Gautier et qu'il a des trouvailles de génie auxquelles l'autre n'atteint pas. »

Qu'après cela, M. Paul Souday qualifie Gautier « un esprit sain, lumineux et bienfaisant », il ne fait, ce faisant, qu'établir, avec plus d'autorité et de talent, ce que je me suis essayé à dire moi-même, et si je consens à ce que les *Emaux et Camées* et *Mademoiselle de Maupin* soient, suivant ses expressions, « une libération pour le jeune lecteur

à peine sorti du collège », et si j'approuve, comme lui, qu'il n'y ait guère de « révélations aussi fortes comme protestation contre le puritanisme et l'utilitarisme en faveur de la nature et du beau », c'est parce que j'entends faire bénéficier Baudelaire de l'éloge. Si la valeur d'une œuvre est en raison directe de sa protestation contre le puritanisme et l'utilitarisme, Baudelaire n'a rien à envier à personne de ce côté. J'ajouterai, au surplus, que si *Mademoiselle de Maupin* est une « œuvre saine », le diable y trouve encore son compte et n'y perd rien pour cela.

Il y a aussi, paraît-il, mes injures à Sainte-Beuve qui ont indisposé l'opinion. Ces injures ne sont pas de moi. C'est me faire beaucoup d'honneur que de me les attribuer. Ces injures sont d'Hugo, de Balzac, de Flaubert... J'aurais pu en grossir le tas indéfiniment. J'aurais pu y joindre le mot du « pur et séraphique » Alfred de Vigny, qui ne passe guère pour un professionnel de la diffamation : « Sainte-Beuve est un crapaud qui empoisonne toutes les eaux où il nage ».

J'ai recueilli ces jugements, sans m'en réjouir, parce qu'ils étaient nécessaires à ma démonstration. Qu'entendais-je prouver à propos de Sainte-Beuve ? Simplement ceci, qu'il s'est joué de Baudelaire comme il s'est joué de tous ceux qui lui portaient gêne ou ombrage et qu'en manœuvrant, à son insu, ce disciple confiant, il a usé vis-à-vis de lui de peu de loyauté. Au reste, j'arrivais bon dernier dans cette démonstration, après l'opuscule de M. Vandérem sur les relations du critique avec le poète, mais j'avais en outre à m'y préoccuper de leurs communs rapports avec Théophile Gautier.

Je comprends que Mme Louise Bodin, élevée, comme elle le dit, « dans l'admiration, presque le culte de Sainte-Beuve », ait éprouvé devant ce qu'elle appelle mon « déchaînement de sévérité » à son endroit une peine profonde, mais il suffit de se reporter à ses articles de *la France* (décembre 1917) pour se convaincre qu'en dehors d'une question de sentiment, les arguments qu'elle m'oppose manquent de solidité. Qu'elle s'extasie sur le talent de l'écrivain, soit ! je suis prêt à renchérir sur elle là-dessus, mais qu'elle veuille nous donner Sainte-Beuve comme un modèle de droiture et de caractère, c'est faire une singulière entorse à l'histoire.

Mme Louise Bodin a tenté de brouiller les cartes en y mêlant les torts de Baudelaire et de Gautier.

« Pourquoi, me demande-t-elle, Baudelaire aurait-il le droit de penser que Gautier n'est qu'un « banal enfileur de mots » tandis que c'est une vengeance de Sainte-Beuve d'écrire que Gautier « n'offre « que de la verroterie pour diamants » ? Je ne vois pas pourquoi il est naturel que Gautier saisisse toutes les occasions d'être désagréable et blessant pour Sainte-Beuve tandis que les critiques de Sainte-Beuve sur les œuvres de Gautier ne sont que dépit, haine ou envie. Je ne vois pas pourquoi il est pardonnable à Gautier de s'être rapproché

de Sainte-Beuve pour être de l'Académie française alors qu'il est impardonnable à Sainte-Beuve de s'être rapproché de Gautier pour être sénateur. » Sainte-Beuve fut le mauvais génie de Victor Hugo. « Il prit un malin plaisir à démolir sa foi. Au contact du libéraliste « et de l'athée Sainte-Beuve, il se fit un craquement dans les convic- « tions de Victor Hugo royaliste et croyant. » Tiens ! tiens ! Mon Dieu ! si, au contact de Sainte-Beuve, intelligence supérieure, esprit indépendant, le Victor Hugo, dont Baudelaire disait : « Je ne serai « jamais aussi bête que lui, » sentit son intelligence s'élargir, son esprit évoluer, il me semble que c'est plutôt tant mieux pour lui et tant mieux pour nous. Cela est du domaine de l'influence d'un ami sur un ami. Reprocher à Sainte-Beuve l'influence qu'il a pu exercer sur Hugo, c'est lui reprocher d'avoir respiré, regardé, pensé.

« Pour Mme Victor Hugo, poursuit Mme Louise Bodin, la question est plus délicate... Sainte-Beuve a-t-il déshonoré Mme Hugo ? Allons donc !...

« D'abord les amours de Sainte-Beuve et de Mme Hugo étaient, je puis dire, le secret de Polichinelle... Et puis il faut avoir le courage de dire les choses comme elles sont.

« Nous sommes les premiers à sourire des « faiblesses » de nos grand'-mères et même nous en sourions avec complaisance et attendrisse-ment... »

J'arrête ici la citation parce que la discussion s'égare. Je reviens aux arguments d'ordre sérieux : Baudelaire a feint d'admirer Gautier par calcul. C'est un tort, si cela est. Je n'ai jamais dit le contraire. Je n'ai pas la prétention de vouloir mes héros tout d'une pièce et d'un or pur de tout alliage, mais, ce faisant, Baudelaire n'a pu nuire qu'à lui-même et je constate qu'il fut la victime de cette intrigue où on l'avait engagé sournoisement. Si Gautier a médit de Sainte-Beuve, et s'il lui a fait sentir sa mauvaise humeur, ce n'est que par justes représailles. Il ne faisait qu'exercer son droit de légitime défense et s'il s'est rapproché de son ennemi, après bien des hésitations, il a sauvegardé sa dignité en se refusant à faire le premier pas. Il n'est d'ailleurs pas prouvé qu'il s'y soit décidé par simple intérêt. L'appât d'un fauteuil à l'Académie lui fut tendu par Sainte-Beuve, et, s'il eut la faiblesse d'y consentir, c'est une faiblesse assez commune pour nous dispenser d'un excès d'indignation. Charger la mémoire des autres, même à bon droit, n'est pas innocenter Sainte-Beuve. Pour ce qui est de sa duplicité, je ne pouvais que renvoyer Mme Louise Bodin aux auteurs du temps et surtout aux études de M. Léon Séché qui est loin d'être un ennemi de l'écrivain (1).

Je n'ai pas reproché à Sainte-Beuve d'avoir amené Hugo royaliste

(1) Léon SÉCHÉ, *Sainte-Beuve. (Mercure de France.)*

et croyant aux idées libérales. Je me suis étonné de le voir souffler en même temps le froid et le chaud. Il s'était fait double visage et tandis qu'il démolissait la foi d'Hugo, il assumait un masque religieux pour mieux s'insinuer dans les bonnes grâces de la dévote Mme Hugo.

Admettons que Sainte-Beuve soit excusable d'avoir abusé de l'hospitalité qu'il recevait d'un ami pour séduire sa femme et détruire son bonheur domestique, avait-il le droit de le crier sur les toits ?

« Mais c'était le secret de Polichinelle, » me répond Mme Bodin. Singulière excuse et par la faute de qui ?

« Tout le monde le savait si bien, me dit-elle, que Mérimée en parlait en 1844. » Oui, mais parce que le *Livre d'amour*, où cette passion s'étalait, avait été imprimé en 1843 et que Sainte-Beuve en avait distribué des exemplaires autour de lui. Mme Bodin paraît prendre la chose assez philosophiquement, mais Hugo n'avait pas les mêmes raisons de s'en accommoder. La preuve en est qu'il a laissé déborder sa juste indignation dans une strophe frémissante où il ne manque pas de traiter Sainte-Beuve de « vil drôle » et de « fourbe tortueux ».

Sainte-Beuve, plus sévère pour lui-même que ne l'est Mme Bodin, estimait ces épithètes méritées puisqu'il avouait :

Mon amitié peu franche eut bien droit aux rigueurs.

Non seulement Sainte-Beuve n'avait pas le droit d'imprimer du vivant d'Hugo qu'il avait été l'amant de sa femme, mais il avait encore bien moins le droit de se dire le père de la petite Adèle. Là-dessus Mme Bodin s'insurge et nie l'évidence.

C'est en vain que je lui ai remis sous les yeux le *Livre d'amour* où nous lisons d'abord ceci : « A la petite Adèle » :

Toi seule, enfant sacré, me rattaches à lui.

« A lui », c'est Hugo. Cela peut sembler vague mais voici qui est mieux. Il s'agit toujours de la petite Adèle :

O toi, venue alors, enfant, — toi que je voi
Pure et tenant pourtant quelque chose de moi,
Enfant, mon lendemain, mon aube à l'horizon,
Toi ma seule famille et toute ma maison,
C'est bonheur désormais et devoir de te suivre.
Elle manquant, hélas ! pour toi j'aurais à vivre,
Pour ta dot de quinze ans j'ai déjà de côté
L'épargne du travail et de la pauvreté.
Je l'accroîtrai, j'espère...

« Elle manquant », c'est Mme Hugo. Il me semble qu'il y a un aveu assez clair pour que les contemporains n'aient pu s'y tromper.

Et Mme Bodin continue à défendre la publication de ce livre. Elle en donne ses raisons: « Sainte-Beuve aimait passionnément Mme Hugo. Désir que son livre ne périsse pas, et peut-être, surtout, la volonté d'éterniser cet amour, volonté de possession posthume d'une femme qui est non seulement la grande joie mais le grand orgueil de sa vie, vie ravagée du tourment d'être laid et d'autres tristesses infiniment plus poignantes et plus nobles, il a écrit ce livre à l'adresse de la postérité. »

Le fait d'avoir écrit le *Livre d'amour* à l'adresse de la postérité ne semble pas à Alphonse Karr une excuse suffisante.

« J'espère que les gens qui liront, dans l'avenir, cette œuvre de haine et de lâcheté trouveront ce Monsieur (Sainte-Beuve) encore plus laid qu'il n'était de son vivant. »

Là où tous les honnêtes gens du temps furent d'accord pour voir une trahison, Mme Louise Bodin ne veut voir que l'indice d'un amour fervent et sincère. « Si les contemporains, dit-elle, ont découvert dans les vers de Sainte-Beuve un aveu de paternité, c'est parce qu'ils les ont interprétés malignement. »

« Cela n'a rien de surprenant, ajoute-t-elle, étant donné leur désir de soutenir, par tous les moyens et par tous les textes, la thèse de l'infamie de Sainte-Beuve. » A la bonne heure! Nous voilà renseignés, sinon sur les vertus de Sainte-Beuve, du moins sur notre vicieuse façon de raisonner. La plupart des gens discutent, non pour s'éclairer, mais pour plier les faits au gré de leur désir. Mme Bodin aurait pu se contenter de dire: « Nous ne voyons les choses qu'à travers nos préférences. On pardonne tout aux siens, on n'aime qu'en bloc comme on méprise. » Montaigne se plaignait déjà de ce travers et qu'on ne pût louer la grâce de M. de Guise sans passer pour ligueur, ni l'activité du roi de Navarre sans être réputé huguenot. « Oserions-nous dire d'un voleur qu'il a une belle jambe ou d'un assassin qu'il est courageux? » Inversement, n'oserions-nous blâmer une mauvaise action de Sainte-Beuve, parce qu'il est un grand écrivain, sous peine de passer pour un ignorant et d'offenser la majesté des lettres? Je répète que ce n'est point par simple caprice que j'ai dû souligner sa déloyauté, mais par nécessité et pour éclaircir le mystère de la dédicace des *Fleurs du Mal*.

« Mais vous calomniez Sainte-Beuve! » me crient certains. Laissons les irréductibles, les sectaires, les emballés, tous ceux qui ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre. Laissons les thuriféraires intéressés. Je ne m'adresse qu'aux gens d'esprit libre et de bonne foi. Je crois avoir fait œuvre d'historien impartial. J'ai dit ce que pensait de Sainte-Beuve l'élite de ses contemporains. Voici ce qu'en pensait une femme, la princesse Mathilde, qui l'avait accablé de bienfaits et s'était généreusement compromise pour lu

obtenir un siège de sénateur. Voici son jugement *sténographié* par une plume autorisée, celle des Goncourt.

On lit dans leur *Journal* (Charpentier, éditeur) à la date du mercredi 6 janvier 1869 :

« Je dis à la princesse que j'ai vu Sainte-Beuve, que j'ai trouvé fatigué, préoccupé, triste. Elle ne répond pas, passe devant moi, et me fait signe de la suivre dans le premier salon, le promenoir de ses causeries intimes et de ses tête-à-tête confidentiels.

« Et là, elle éclate :

« Sainte-Beuve, je ne le verrai plus, jamais!... Il s'est conduit avec moi!... lui!... enfin! C'est à cause de lui que je me suis brouillée avec l'impératrice... Et tout ce qu'il a eu pour moi... Dans mon dernier séjour à Compiègne, il m'a demandé trois choses, j'en ai obtenu deux de l'empereur... Et qu'est-ce que je lui demandais?... Je ne lui demandais pas de renoncer à une conviction... Je lui demandais de ne pas s'engager dans un traité avec *le Temps*, et de la part de Rouher... je lui ai tout offert... Il aurait été à *la Liberté* avec Girardin, c'était encore possible, c'était de son monde... Mais au *Temps*, nos ennemis personnels... où tous les jours on nous insulte!... »

« Elle s'arrête, puis repart :

« Oh! c'est un mauvais homme... Il y a déjà six mois, j'écrivais à Flaubert : « Je crains que Sainte-Beuve, d'ici à quelque temps, ne nous joue quelque tour... C'est lui qui a écrit à Neftzer... Il y a de son ami d'Alton-Shée dans tout cela. »

« Et avec une parole d'amertume sifflante :

« Il m'écrivait, au jour de l'an, que tout le confortable et le bien-être qui entouraient sa maladie, il me les devait... Non, on ne se conduit pas comme ça! »

« Et elle suffoque, elle étouffe, elle se bat la gorge avec le haut de sa robe brodée, qu'elle agite à deux mains, et des larmes, qu'elle dévore, lui montent dans la voix que l'émotion étrangle par moments.

« Enfin, je ne parle pas de la princesse, mais la femme, la femme! »

« Et me secouant par mes revers d'habit, comme pour m'enfoncer son indignation et m'en remuer la poitrine :

« Voyons, Goncourt, n'est-ce pas, c'est indigne? »

« Et ses yeux, pleins de la colère de son cœur, me fouillaient les yeux.

« Elle fait quelques pas sur le tapis, agitant, derrière elle, la grande traîne de sa robe de soie blanche, et revient à moi :

« La femme!... J'ai été dîner chez lui... Je me suis assise à la chaise où avait passé Mme... Du reste, je lui ai dit chez lui : « Mais votre maison est une maison de coquines, un mauvais lieu, et j'y suis venue pour vous... » Oh! j'ai été dure! Je lui ai dit encore : « Qu'êtes-vous? Un vieillard impotent. Vous ne pouvez pas seulement vous servir dans vos besoins... Mais quelles ambitions pouvez-vous donc avoir encore?... Tenez, j'aurais voulu que vous fussiez mort l'année dernière, vous m'auriez laissé au moins la mémoire et le souvenir d'un ami. »

« Cette scène m'a fait un mal! » ajoute-t-elle en tressaillant.

Sainte-Beuve n'était guère sympathique à ses contemporains de son vivant. L'est-il davantage aux gens de notre âge? M. Maurice Barrès qui fut, dans sa verte saison, l'oracle de sa génération et qui s'est attendri sur le Sainte-Beuve de la vingtième année, semble faire assez bon marché du critique. Barrès avait été séduit, jadis, par « ce mysticisme fait des inquiétudes d'une jeunesse sans amour et d'une impatience ambitieuse » qui respire dans *Joseph Delorme;* mais il ne tarda pas à reconnaître que ce n'était là, au fond, chez Sainte-Beuve, que « la manifestation d'un vague mécontentement qu'il assoupira, plus tard, entre les bras vulgaires des petites filles et dans un travail obstiné de bouquiniste. » — « Dans la suite, dit M. Barrès, la sécheresse l'envahit. C'en était fini des merveilleux frissons. » Et Sainte-Beuve ne fut désormais, à ses yeux, que le plus intelligent des hommes, c'est-à-dire « le moins intéressant ».

A CONSULTER

ALLARD (Roger) : Baudelaire et l'esprit nouveau. (*Le Carnet critique*, Paris, 1918.)

APOLLINAIRE (Guillaume) : Baudelaire dans le domaine public. (*Nord-Sud*, 15 mai 1917.)

ASSELINEAU (Charles) : Baudelaire, sa vie, son œuvre. (Lemerre, 1869.)

AUBRY (Jean) : Un paysage littéraire, Baudelaire et Honfleur. (Maison du Livre, 1917.)
— Baudelaire et Swinburne. (*Mercure de France*, T. CXXIV, 1917.)

AUDEBRAND (Philibert) : Les Derniers jours de la bohème (p. 143, 145, 204, 205, 251, 253).
— Un café de journalistes sous Napoléon III (p. 91, 209, 295, 299).

AUZAS (Auguste) : Lettres de Mme Vve Aupick. (*Mercure de France*, 16 septembre 1912.)

BANVILLE (Théodore de) : Charles Baudelaire. (*Revue contemporaine*, I, 1885, p. 379-390.)
— Mes souvenirs. (Charpentier, 1882.)

BARBARA (Charles) : L'Assassinat du Pont-Rouge. (*Hachette*, 1855, p. 79, 83.)

BARBEY D'AUREVILLY : Les Œuvres et les hommes. (T. III, 1862.)
— Lettre en appendice aux *Fleurs du Mal*. (Édition définitive, Calmann-Lévy.)

BARRE (André) : Le Symbolisme. (Jouve et Cie, Paris, 1912.)

BARRÈS (Maurice) : La Folie de Charles Baudelaire. (*Les Taches d'encre*, 1884-1885.)
— Méditations spirituelles sur Charles Baudelaire. (*L'Aube*, juin 1896.)
— Un homme libre. (Crès, Paris, 1912.)

BARTHOU (Louis) : Autour de Baudelaire. (Maison du Livre, Paris, 1917.)

BASCHET (Dr) : Baudelaire a l'île Maurice, une lettre inédite de Baudelaire. (*Intermédiaire des chercheurs et curieux* t. LXXVI, 1917.)

BATAILLE (Henry) : Baudelaire. (*Comœdia*, 7 janvier 1921.)

BAUDELAIRE ou BEAUDELAIRE : Orthographe et étymologie de son nom. (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, t. LXXX, p. 188, 304.)

BÉNÉDETTO : L'Architecture des Fleurs du Mal. (*Zeitschrift französische Sprache and Litt.*, t. XXXIX, 1912, p. 57, Leipzig.)

BENIGNE (Ange) : Article du *Gaulois* (27 septembre 1866).

BERTAUT (Jules) et SÉCHÉ (Alphonse) : Ch. Baudelaire. (Michaud.)

BERTHELOT (Philippe) : Louis Ménard. Son intimité avec Baudelaire. Anecdotes. (*Revue de Paris*, 1901.)

BERTEVAL (W) : Le Cinquantenaire de la mort de Baudelaire et l'Illustration des « Fleurs du Mal ». (*Mercure de France*, tome CXX, 1917, p. 362-367.)

BOISSON (Marius) : Un centenaire. La Maison natale de Baudelaire. (*Comœdia*, mars 1921.)

— Le Centenaire de Ch. Baudelaire. (*Comœdia*, 4 avril 1921.)

— Baudelaire auteur dramatique. (*Comœdia*, 14-15 août 1921.)

BONNIÈRES (L. de) : Mémoires d'Aujourd'hui. (Ollendorf, 1885.)

BOSCHOT (Adolphe) : Baudelaire. (*Écho de Paris*, 9 avril 1921.)

BOULENGER (Jacques) : Le Dandysme de Baudelaire. (*L'Opinion*, 9 avril 1921.)

BOURGET (Paul) : Essais de psychologie contemporaine. (Lemerre, 1883.)

BOUYER (R.) : Baudelaire critique d'art. (*Revue bleue*, XVIII, 1902.)

BOYER D'AGEN : Baudelaire a la « Revue des Deux-Mondes ». (*Figaro*, septembre 1892.)

BRIEU (Jacques) : Portrait graphologique de Ch. Baudelaire. (*Mercure de France*, CXXV, 1918, p. 373-375.)

BRUNET (Gabriel) : Les grands Caractères de l'art baudelairien. (*Rythme et Synthèse*, mai 1922.)

BRUNETIÈRE (Ferdinand) : Charles Baudelaire. (*Revue des Deux-Mondes*, 1887.)

— Nouveaux Essais de littérature contemporaine (1895).

— La Statue de Ch. Baudelaire. (*Revue des Deux-Mondes*, 1er sept. 1892.)

CABANÈS (Dr) : La Maison natale de Baudelaire. (*Chronique médicale*, 1901.)

— Le Sadisme chez Baudelaire. (*Chronique médicale*, 15 novembre 1902, p. 725-735.)

— La Maladie et la mort de Baudelaire. (*Chronique médicale*, 1er décembre 1907, p. 770-772.)

CALVOCORESSI (M. D.) : Edgar Poë, ses biographes, ses éditeurs, ses critiques. (*Mercure de France*, LXXVII, 1909, p. 400.)

CASSAGNE (Albert) : Versification et métrique de Ch. Baudelaire. (Hachette, Paris, 1906.)

CAUME (P.) : Causeries sur Baudelaire. (*Nouvelle Revue*, CXIX, 1899, p. 659-672.)

CHAMPFLEURY : Souvenirs et portraits de jeunesse. (Dentu, Paris, 1872.)

CHARAVAY (Étienne) : A. de Vigny et Ch. Baudelaire candidats a l'Académie française. (Charavay frères, 1879.)

CHARBONNEL (Victor) : Les Mystiques du temps présent. (*Mercure de France*, t. XVII, 1896, p. 340-342.)

CHARPENTIER (John) : La Poésie britannique de Baudelaire. (*Mercure de France*, 15 avril et 15 mai 1921.)

CIM (Albert) : Le Diner des Gens de lettres. (Flammarion, 1903.)

CLADEL (Léon) : La Tombe de Baudelaire. (*La Plume*, 1890, p. 183-185.)
— Images versicolores. ΔΑΙΜΩΝ. (*La Plume*, 1890, p. 229-231.)
— Ma première rencontre avec Baudelaire. (*La Plume*, 1892, p. 462-464.)

CLARETIE (Jules) : Baudelaire et les œuvres hors la loi. (*Le Journal*, 4 septembre 1901.)
— La Vie a Paris (1895).

CLAUSSEN (Sophus) : Baudelaire et la poésie danoise. (*Revue scandinave*, août-septembre 1911.)

CLAVEAU (A.) : Baudelaire. (*Le Soleil*, 20 octobre 1892.)

CORDIER (Henri) : Notules sur Ch. Baudelaire. (Leclerc, Paris, 1900.)
— Baudelaire et Henri Heine. (*Bulletin du bibliophile*, 1901, p. 567-569.)

COUSIN (Charles) : Ch. Baudelaire. Souvenirs et correspondance. (Paris, 1872.)

COUTURIER (Claude) : Lettres de Mme Aupick a Théodore de Banville. (*Mercure de France*, 1er septembre 1917.)

CRÉPET (Jacques et Eugène) : Ch. Baudelaire. (Messein, Paris, 1907.)

CRÉPET (Jacques) : Baudelaire. La Légende du poète vierge. (*Le Journal*, avril 1902.)

CUSTINE (A. de) : Lettre. (Appendice aux *Fleurs du Mal.*) (Calmann-Lévy.)

DARUTY DE GRANDPRÉ : Baudelaire et Jeanne Duval. (*La Plume*, 1893, p. 329-333.)

DAUDET (Léon) : A PROPOS DE BAUDELAIRE. (*L'Action française*, 3 avril 1921.)

DEAUVILLE (Max) : LE Vte SPOELBERCH DE LOVENJOUL (Mme Sabatier). (*Mercure de France*, LXX, 1907, p. 658-659.)

DELACOUR (André) : CHARLES BAUDELAIRE. (*Belles-Lettres*, avril 1921.)

DÉRIEUX (Henry) : BAUDELAIRE. Trois essais précédés d'un poème-dédicace. (Bâle, Nouvelle librairie littéraire, 1917.)

DESBOIS (Lucile) : LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER. FAGUET CONTRE BAUDELAIRE. (*Mercure de France* LXXXIX, 1911, p. 664-667.)

DESCHAMPS (Émile) : LETTRE. (Appendice aux *Fleurs du Mal*.)

DESJARDINS (P.) : CH. BAUDELAIRE. (*Revue bleue*, XL, 1887.)

DESPREZ (Louis) : L'ÉVOLUTION NATURALISTE. (Tresse, Paris, 1884.)

DREYFOUS (Maurice) : CE QUE JE TIENS A DIRE. (Ollendorf.)

DU CAMP (Maxime) : SOUVENIRS LITTÉRAIRES. (Hachette, 1882.)

DUFAY (Pierre) : BAUDELAIRE ET CHAMFLEURY. (*Jardin de la France*, décembre 1908.)

— BAUDELAIRE A CHATEAUROUX. (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, t. XLIII, 1901, p. 342-343.)

— A PROPOS DE QUELQUES LETTRES INÉDITES DE BAUDELAIRE. (*Mercure de France*, CXXIII, 1917, p. 183-184.)

— ENCORE UNE LETTRE INÉDITE DE BAUDELAIRE QUI N'EST PAS INÉDITE. (*Mercure de France*, CXXIV, 1917, p. 378-379.)

— BAUDELAIRE MYSTIFICATEUR. (*La Connaissance*, septembre 1920.)

— ROCHEFORT ET LA TÊTE DE BAUDELAIRE. (*Mercure de France*, 1920.)

— LE PROCÈS DES « FLEURS DU MAL ». (*Mercure de France*, CXLVII, 1er avril 1921, p. 84-103.)

— HOMMAGES OUBLIÉS A BAUDELAIRE. (*Ibid.*, p. 277-278.)

— LES FLEURS DU MAL, *introduction bibliographique*. (Édition du Centenaire. Librairie des bibliophiles parisiens, 1921.)

DULAMON : LES FLEURS DU MAL. (*Le Présent*, 23 juillet 1857.)

DUSOLIER (Alcide) : M. CHARLES BAUDELAIRE OU BOILEAU HYSTÉRIQUE. (Nos gens de lettres, Achille Faure, 1864.)

DUVAL (Georges) : Article de l'*Événement* (28 mars 1882).

DUPOUY (Auguste) : LE CENTENAIRE DE BAUDELAIRE. (*L'Ère nouvelle*, avril 1921.)

ÉMERY (René) : QUELQUES LETTRES INÉDITES DE BAUDELAIRE. (*Mercure de France*, CXXI, 1917, p. 453-458.)

ÉRISTAL (Louis d') : LA DÉCADENCE LITTÉRAIRE. (*La Plume*, 1892, p. 419.)

FAGUET (Émile) : BAUDELAIRE. (*La Revue*, 1er septembre 1910.)

FERNEL (Dr) : Les Névrosés de la littérature et de l'histoire. (*Revue thérapeutique*, février, mars 1913, avril 1914.)

FEYDEAU (Ernest) : Théophile Gautier. Souvenirs intimes. (Plon, 1874.)

FEYRNET (X.) : Article du *Temps* (13 février 1869).

FIERE (L.) : Charles Baudelaire. (Céas, Valence, 1904.)

FLOTTES (Pierre) : Alfred de Vigny et Baudelaire. (*Revue de la quinzaine*, 15 avril, 22 avril 1921.)
— Baudelaire, l'homme et le poète. (Perrin, 1822.)

FONTAINAS (André) : Baudelaire. (*Mercure de France*, 1er avril 1921.)

GAUBERT (Ernest) : Une anecdote controuvée sur Baudelaire. (*Mercure de France*, 15 mai 1921.)

GAUTIER (Féli) : La Vie amoureuse de Baudelaire. (*Mercure de France*, t. XLV, 1903, p. 46-86.)
— Documents sur Baudelaire. (*Mercure de France*, t. LIII, 1905, p. 190, 204, 329, 346.)
— Nouveaux documents sur Baudelaire. (*Mercure de France*, t. LX, 1906, p. 5, 21, 202, 219, 367, 381.)
— Ch. Baudelaire. (Deman, Bruxelles, 1904.)
— Ch. Baudelaire. Pages de carnet. (*Mercure de France*, t. LXXVIII, 1910, p. 607-620.)
— La Vie douloureuse du poète. (*Revue bleue*, 27 décembre 1902.)

GAUTIER (Judith) : Le Collier des jours. (Juven.)
— Le Second rang du collier. (Juven.)

GAUTIER (Théophile) : Histoire du romantisme. (Charpentier, 1874.)
— Portraits contemporains. (Charpentier, 1874.)
— Préface des « Fleurs du Mal ». (Édition définitive.)

GIDE (André) : Baudelaire et M. Émile Faguet. (*Nouvelle revue française*, 1er novembre 1910.)
— Préface aux « Fleurs du Mal ». (Helleu.)
— Théophile Gautier et Charles Baudelaire. (*Les Écrits nouveaux*, octobre 1917.)

GLATIGNY (Albert) : La Maladie de Baudelaire. (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, t. LXVII, 1913.)

GONCOURT (Edmond et Jules de) : Journal. (T. I, p. 211, 358; t. III, p. 12, 258; t. V, p. 28, 199, 290, 330; t. VI, p. 264, 265; t. VIII, p. 59, 70, 78, 199, 235, 236; t. IX, p. 145, 343, 344.)

GOURMONT (Remy de) : Un ami de Baudelaire. (*Mercure de France*, t. XX, 1896, p. 163, 165.)

HENRIOT (Émile) : Baudelaire et la Présidente. (*Le Temps*, 18 janvier 1921.)
— Les Epreuves des « Fleurs du Mal ». (*Le Temps*, 22 nov. 1921.)

HIGNARD (H.) : Ch. Baudelaire. Sa vie, ses œuvres. (*Revue des Lyonnais*, juin 1892.)

HOLITSCHER : Ch. Baudelaire. (Berlin, 1904.)

HUYSMANS (Joris Karl) : A rebours. (Charpentier, 1884.)

HOUSSAYE (Arsène) : Les Confessions. (Dentu, 1885.)
— Article du *Gaulois* (5 octobre 1897).

JALOUX (Edmond) : Le Centenaire de Baudelaire. (*Revue hebdomadaire*, 2 juillet 1921.)

KAHN (Gustave) : Le Baudelairianisme. (*Nouvelle revue*, 1902.)
— Symbolistes et Décadents. (Vanier, 1902.)
— Préface a *Fusées*. (Blaizot.)
— Baudelaire. (*Mercure de France*, 1er avril 1921.)
— Baudelaire et son influence. (*Le Monde nouveau*, mai 1921.)

KUNEL (Maurice) : Baudelaire en Belgique. (Schleicher frères, Paris, 1912.)

LAFFONT (Dr M.) : Causerie du Bibliophile. (*Œuvres et images*, Maison du Livre, 1901.)

LA FIZELIÈRE (et DECAUX) : Essais de bibliographie contemporaine. (Paris, 1868.)

LAFORGUE (Jules) : Notes sur Baudelaire. (*Entretiens politiques et littéraires*, 1892.)

LANG (Emmanuel) : Charles Baudelaire et sa mère. (*Le Figaro*, 5 mars 1922.)

LAPORTE (Antoine) : Baudelaire et Roger de Beauvoir. (Laporte, libraire, Paris, 1884.)

LARCHER (Lorédan) : Fragments et souvenirs. (Leclerc, Paris, 1902.)

LANGE (Antoni) : Ch. Baudelaire. (Varsovie, 1890.)

LE GOFFIC (Charles) : Le Tombeau de Baudelaire. (*Revue universelle*, t. II, 1902, p. 577-578.)

LEMAITRE (Jules) : Les Contemporains. (T IV, Lecène et Oudin, 1893.)

LEMER (Julien) : Quelques autographes de Baudelaire. (*Le Livre*, 1er mai 1888.)

LEMERCIER DE NEUVILLE : Souvenirs d'un montreur de marionnettes. (Bauche, Paris, 1911, p. 144-146.)

LEMONNIER (Léon) : Baudelaire au lycée Louis-le-Grand. (*La Grande revue*, septembre 1921.)

LE PETIT (Jules) : Notes sur Baudelaire. (*La Plume*, juillet 1893, p. 285-288.)

LE VAILLANT (Maurice) : Ch. Baudelaire. (*Le Figaro*, 8 avril 1921.)

LE VALLOIS (Jules) : Mémoires d'un critique. (Librairie illustrée, Paris, 1896.)

LIONNET (Les frères) : Souvenirs et anecdotes. (Ollendorf, Paris, 1888.)

MAILLARD (Firmin) : Les derniers bohèmes. (*Sartorius*, Paris, 1874.)

MAIRE (Gilbert) : Un essai de classification des « Fleurs du Mal. » (*Mercure de France*, t. LXV, 1907, p. 260-280.)
— La Personnalité de Baudelaire et la critique biologique. (*Mercure de France*, t. LXXXIII, p. 400-417.)

MARX (Adrien) : Indiscrétions parisiennes. Une figure étrange. (Paris, Faure, 1866, p. 212-219.)

MARY (André) : Méditation sur Baudelaire. (*L'Ermitage*, octobre 1903.)

MAUCLAIR (Camille) : Charles Baudelaire. Sa vie. Son art. Sa légende. (Maison du Livre, Paris, 1917.)

MENDÈS (Catulle) : La Légende du Parnasse contemporain (p. 36, 93, 114, 118).
— Le Mouvement poétique français de 1867 a 1900. (Fasquelle.)

MICHELET (Victor-Émile) : Figures d'évocateurs. (Figuière, Paris, 1913.)

MILLE (Pierre) : Centenaire. (*L'Avenir*, 11 avril 1921.)

MONTEL (François) : En marge de Baudelaire. (*Le Figaro*, 28 mai 1922.)

MORÉAS (Jean) : Baudelaire et l'automne. (*Vers et prose*, septembre, octobre, novembre 1905.)
— Paysages et sentiments. (*Mercure de France*.)

MORICE (Charles) : La Littérature de tout a l'heure. (Perrin, Paris, 1889.)
— Lamartine. Baudelaire, Shelley. (*Revue contemporaine*, 1886, t. IV, p. 15-37.)

NADAR : Ch. Baudelaire intime. Le poète vierge. (Blaizot, Paris, 1911.)

N. M. J. : « Les Fleurs du Mal ». (*Revue d'histoire littéraire de France*, juillet, septembre 1917.)

NANTET (Fred.) : Notes sur la littérature contemporaine. (Verviers, 1888.)

NOUVION (Georges de) : La Famille de Ch. Baudelaire. (*Bulletin de la Société historique du VI^e^ arrondissement*, Paris, 1902.)

OSMON (Anne) : Le Mouvement symboliste. (Maison du Livre 1917.)

OUROUSOF (Alexandre) : Étude sur les textes des « Fleurs du Mal ». (*La Plume*, 1896.)
— Le Tombeau de Charles Baudelaire. (*La Plume.*)

PATRY (H.) : L'Epilogue du Procès des « Fleurs du Mal ». Une lettre inédite de Baudelaire à l'Impératrice. (*Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1922.)

PATTERSON (Arthur) : Influence d'Edgar Poë sur Baudelaire. (Thèse pour le doctorat de l'Université, présentée devant la Faculté des lettres de Grenoble. Allier frères, Grenoble, 1903.)

PELLEAU (Paul) : Le Carnet de la semaine. (*Le Progrès du Nord*, 5 avril 1921.)

PERONNET (G. A.) : La Leçon de Baudelaire. (*La Grande Revue*, avril 1921.)

PERRETTE (L.) : Le Théatre de Baudelaire. (*Revue d'art dramatique*, t. XII, 1902, p. 156-165.)

PICARD (Gaston) : Le Salut de Paris a Ch. Baudelaire. (*La Démocratie nouvelle*, 11 avril 1921.)

PILON (Edmond) : Baudelaire. (*La Vogue*, juillet 1900.)

POIZAT (Alfred) : Ch. Baudelaire. (*La Correspondance*, août 1917.)

PORCHÉ (François) : Le Centenaire de Baudelaire. (*Le Gaulois*, 10 avril 1921.)

PROCÈS DES « FLEURS DU MAL » (Le). (*Revue des grands procès contemporains*, t. III. Chevalier-Maresq, Paris, 1885.)

PROUST (Marcel) : Préface de *Tendres stocks* de Paul Morand. (Edition de la *Nouvelle revue française*, 1921.)
— A propos de Baudelaire. (*Nouvelle revue française*, 1er juin 1921.)

RASTIGNAC : Voir l'*Illustration* (6 février 1886).

RAYNAUD (Ernest) : Le Cinquantenaire de Baudelaire. (Maison du Livre, 1917.)
— Le Cabaret de la Mère Saguet. (*La Mêlée Symboliste*, t. III.)
— Préface aux « Fleurs du Mal ». (Garnier frères, 1921.)

RÉGNIER (Henri de) : Baudelaire. (*Entretiens politiques et littéraires*, février 1903.)
— Préface aux « Fleurs du Mal ». (*Renaissance du livre.*)

RENCY (Georges) : Physionomies littéraires. (Bruxelles, 1907.)

REYNOLD (Gonzague de) : Ch. Baudelaire. (Crès, Paris-Genève, 1920.)

RICAULT D'HÉRICAULT (Ch. de) : Souvenirs et portraits. (Téqui, Paris, 1902.)

RICHART (Gaston) : Ch. Baudelaire, l'homme, le prosateur, le critique, son tombeau. (*L'Œuvre et l'image*. Maison du Livre, Paris.)

RIOUX DE MAILLOU : Souvenirs des autres. (Crès, Paris, 1917.)

RIVIÈRE (Jacques) : Études. (Édition de la *Nouvelle revue française*, Paris, 1911.)

RODENBACH (Georges) : Le Tombeau de Baudelaire. (*Figaro*, 6 septembre 1892.)

— L'Élite. (Fasquelle, 1899.)

ROSENMARK (Solange) : Le Voyage de Baudelaire a l'ile Maurice. (*Revue de France*, 15 décembre 1921.)

ROSNY (J.-H.) : L'Intelligence de Baudelaire. (*Comœdia*, 22 novembre 1921.)

ROUGEMONT (Edouard de) : Commentaires graphologiques sur Ch. Baudelaire. (Société graphologique, Paris, 1921.)

ROUSSELLE (Jacques) : Le Procès des « Fleurs du Mal ». (*Grande revue*, 10 septembre 1907.)

ROYÈRE (Jean) : L'Erotologie de Baudelaire. (*Mercure de France*, 15 juin 1920.)

— Le Symbolisme verbal chez Baudelaire. (*La Renaissance*, 9 avril 1921.)

SAINTE-BEUVE : Causeries du Lundi (t. XV, p. 350-352. Charpentier, 1887).

SCHANNE (Alexandre) : Souvenirs de Schaunard. (Charpentier, 1887.)

SCHERER : Études de littérature contemporaine. (Calmann-Lévy, 1886.)

SÉCHÉ (Léon) : La Présidente. (*Mercure de France*, LXXXVIII, 1921.)

SÉCHÉ (Alphonse) et BERTAUT (Jules) : Baudelaire, les femmes et l'amour. (*La Grande revue*, 10 février 1910.)

SEYTRES (Olivier) : Nadar. Une anecdote baudelairienne. (*Le Feu*, 1er mai 1910.)

SOUDAY (Paul) : Le Cinquantenaire de Baudelaire. (*Le Temps*, 4 juin 1917.)

— A propos du cinquantenaire de Baudelaire. (*Le Temps*, 9 juillet 1917.)

— Le Domaine public. (*Le Temps*, 11 juin 1917.)

— Des lettres de Baudelaire. (*Le Temps*, 17 août 1917.)

— Chronique des livres. (*Le Temps*, 17 octobre 1917 et 21 avril 1921.)

— Vues sur Baudelaire. (*Le Temps*, 24 août 1917.)

— Les Idées religieuses de Baudelaire. (*Paris-Midi*, 24 août 1917.)

— La Terreur baudelairienne. (*Paris-Midi*, octobre 1917.)

SPOELBERCH DE LOVENJOUL : Les Lundis du chercheur. (Calmann-Lévy, 1894.)

— Bibliographie et littérature. (Daragon, Paris, 1903.)

SPRONCK (Maurice) : Les Artistes littéraires (Calmann-Lévy, 1889.)

SUARÈS (André) : Baudelaire. (*La Grande revue*, 25 décembre 1911.)
— Sur la vie. (1912.)

SWINBURNE : The « Fleurs du Mal » and other studies. (London, 1913.)

SYFFERT (Gaston) : Portraits d'hier (n° du 15 juin 1909).

TERSANE (Claude, Jacques) : Le Centenaire de la naissance de Baudelaire. (*La Lanterne*, 10 avril 1921.)

THIBAUDET (Albert) : Ch. Baudelaire. (*Revue de Paris*, 15 avril 1921.)

THIERRY (Édouard) : Ch. Baudelaire. (*Le Moniteur universel*, 14 juillet 1857.)

THOMAS (Louis) : Curiosités sur Baudelaire. (Messein, 1912.)

TOURNEUX (Maurice) : Sept lettres inédites. (*Le Livre moderne*, 10 novembre 1891.)

TURQUET (Milnes) : The Influence of Baudelaire in France and England. (Constable, London, 1913.)

UZANNE (Octave) : Nos amis les livres. (Quantin, Paris, 1886.)
— Zigzags d'un curieux. (Quantin, Paris, 1888.)

VAN BEVER (Adrien) : Concordance des Petits poèmes en prose avec les « Fleurs du Mal ». (*Le Spleen de Paris*. Crès, éditeur.)

VALLÈS (Jules) : Charles Baudelaire. (*La Situation*, septembre 1867.)

VANDEREM (Fernand) : Baudelaire et Sainte-Beuve. (Leclerc, Paris, 1917.)
— La Vie des lettres. (*Revue de France*, 15 mai 1921.)

VERGNIOL (Camille) : Cinquante ans après Baudelaire. (*Revue de Paris*, 15 août 1917.)

VERLAINE (Paul) : Baudelaire. (Œuvres posthumes, Messein.)

VICAIRE (Georges) : Manuel de l'amateur de livres du XIX^e^ siècle, 1894-1910. (Rouquette, Paris.)

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : Lettres a Baudelaire. (*Nouvelle revue*, 15 août 1903.)

WALEFFE (Maurice de) : La Gloire de Baudelaire. (*Paris-Midi*, 10 avril 1921.)

WEISS (J.-J.) : De la littérature brutale. (*Revue contemporaine*, t. XXXVII, 1858.)

YRIARTE (Charles) : Les Portraits cosmopolites. (Lachaud, Paris, 1870.)

ZIEGSING : Charles Baudelaire. (Ebell, Zurich, 1879.)

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE
ET D'ICONOGRAPHIE BAUDELAIRIENNES

BIBLIOGRAPHIE

Salon de 1845, critique, Paris, Labitte, 1845.
Salon de 1846, Paris, Michel Lévy, 1846.
Philosophie de l'ameublement, Alençon, Poulet-Malassis, 1854.
Histoires extraordinaires, traduites d'Edgar Poë, Paris, Michel Lévy, 1856.
Nouvelles histoires extraordinaires, Paris, Michel Lévy, 1857.
Rouvière, étude critique, Paris, librairie théâtrale, 61e livraison.
Les Fleurs du Mal, poésies, Alençon, Poulet-Malassis, 1857.
Les Fleurs du Mal, poésies, 2e édition, Paris, Poulet-Malassis, 1861.
Complément aux Fleurs du Mal, poésies condamnées, Bruxelles, 1859.
Aventures d'Arthur Gordon Pym, traduction, Paris, Michel Lévy, 1858.
Théophile Gautier, étude critique, Paris, Poulet-Malassis, 1859.
Les Paradis artificiels, Paris, Poulet-Malassis, 1860.
Richard Wagner et Tannhauser, Paris, Dentu, 1861.
Eureka, traduit d'Edgar Poë, Paris, Michel Lévy, 1864.
Histoires grotesques et sérieuses, Paris, Michel Lévy, 1865.
Les Epaves, Bruxelles, Poulet-Malassis, 1866.
Curiosités esthétiques, Paris, Michel Lévy, 1868.
L'Art romantique, Paris, Michel Lévy, 1868.
Œuvres complètes, 7 volumes, Paris, Michel Lévy, 1868.
Œuvres posthumes, Paris, Quentin, 1887.
Lettres, Paris, Mercure de France, 1906.
Fusées, Blaizot, Paris. Préface de Gustave Kahn.
Œuvres posthumes, Paris, Mercure de France, 1908.
Les Fleurs du Mal, 27 compositions par Rochegrosse, gravées à l'eau forte par Decisy, Paris, Ferrand, 1910.
Le Spleen de Paris, poème en prose, Paris, Crès, 1917.
Les Fleurs du Mal, édition revue sur les textes originaux, accompagnée de notes et de variantes, publiée par Van Bever, Paris, Crès, 1917.
Douze poèmes de Ch. Baudelaire, publiés en fac-simile, Paris, Crès, 1917.
Les Fleurs du Mal, Paris, Lemerre, 1917. Préface de M. Camille Vergniol.
Les Fleurs du Mal, Paris, La Renaissance du Livre, 1917. Préface de M. de Régnier.
Les Fleurs du Mal, Paris, L'Édition, 1917.

Les Fleurs du Mal, Paris, Helleu, 1917. Préface de M. André Gide.
Les Fleurs du Mal, Paris, Flammarion, 1917. Préface de M. Gustave Kahn.
Lettres inédites de Charles Baudelaire, Conard, Paris, 1918.
Les Fleurs du Mal, Paris, librairie des bibliophiles parisiens, 1917. Introduction bibliographique de M. Pierre Dufay.
Baudelaire choisi, Lardanchet, 1918. Introduction bibliographique et critique de Louis Mercier.
Les Fleurs du Mal, Ferreyrol, 1918.
Les Pièces condamnées, édition ornée de 12 gravures sur bois, Leharanger-Coq, 1918.
Petits poèmes en prose, Leharanger-Coq, 1918.
Les Fleurs du Mal, précédées d'une étude de Th. de Banville, Fasquelle, 1919.
Les Fleurs du Mal, Les Sonnets, Picart, 1920.
Les Fleurs du Mal, édition critique par F. Gautier, *Nouvelle revue française*, 1920.
La Fanfarlo, Société littéraire de France, 1921.
Les Fleurs du Mal, Kieffer, 1921.
Les Fleurs du Mal, librairie des bibliophiles parisiens, 1921.
Pièces condamnées, La Mort, Albin Michel, 1921.
Les Fleurs du Mal, édition du Cinquantenaire, avec eaux-fortes de Lobel-Riche, — Meunier et Blaizot, 1917-1922.
Le Spleen de Paris, Le livre du bibliophile, Briffaut, Paris, 1921.
Les Fleurs du Mal, Garnier frères, Paris, 1921. Préface et notes de M. Ernest Raynaud. *Collection des Classiques.*
Lettres autographes, Leroy, éditeur, 67, boulevard de Clichy, 1922. Avant-Propos de M. le commandant Emmanuel Martin.

ICONOGRAPHIE

BEGUIN : *Portrait*, caricature parue dans le Panthéon Nadar.
BRACQUEMONT : *Portrait*, gravure du précédent.
— *Portrait* gravé d'après un dessin de Baudelaire (1848).
COURBET : *Portrait*, peinture à l'huile (1848). (Musée Fabre, Montpellier.)
DEROY (Emile) : *Portrait*, peinture à l'huile (1844) (appartient au Dr Piogey).
LEGROS : *Portrait* peint à l'huile, réplique du tableau de Courbet.
LAFOND Alexandre : *Portrait médaillon* peint à l'huile (1861).
FANTIN-LATOUR : *Portrait* peint à l'huile.
MANET : *Portrait* peint et gravé (1862), fragment de son tableau : *la Musique aux Tuileries* où Baudelaire s'entretient avec Gautier.
MANET : *Portrait* peint et gravé (1865).
MORIN : *Portrait*, dessin reproduit dans *les Chats* de Champfleury (1869)
NANTEUIL : *Portrait*, lithographie.
NARGEOT : *Portrait*, gravure.
REGAMEY (Félix) : *Portrait*, dessin (1866).
ROPS (Félicien) : *Portrait*, gravure parue en tête des *Epaves* (1866).
SAUVAIRE (Alcide) : *Portrait*, d'après une photographie de Nadar.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

LIVRE I. — LES ORIGINES

CHAP. I. — Le Milieu social 3
CHAP. II. — La Famille :
A. Le Père 8
B. La Mère 21
C. Le Frère 41
CHAP. III. — Influences occultes :
A. Le Nom 45
B. Les Astres 50

LIVRE II. — L'ENFANCE
(1821-1839)

CHAP. I. — La Maison natale 55
CHAP. II. — Premières Années 59
CHAP. III. — Le Collège à Lyon et à Paris 69

LIVRE III. — L'Adolescence
(1839-1848)

Chap. I. — Baudelaire au Quartier latin 77
Chap. II. — Premières relations littéraires : *Gustave Le Vavasseur* 89
Chap. III. — La Bohème littéraire 103
Chap. IV. — Les Excentriques :
A. Lassailly 106
B. Ourliac 111
C. Barbara 116
Chap. V. — L'Ecole normande 119
Chap. VI. — Une Visite à Balzac 122
Chap. VII. — Le Voyage aux Indes 135
Chap. VIII. — Le Retour à Paris 140
Chap. IX. — A l'Hôtel Pimodan 147
Chap. X. — Le Dandysme 152
Chap. XI. — La Tentative de suicide de Baudelaire ... 157

LIVRE IV. — L'Age Mur
(1848-1867)

Chap. I. — Le Procès des *Fleurs du Mal* 163
Chap. II. — Baudelaire candidat à l'Académie française 211
Chap. III. — Baudelaire et Alfred de Vigny 216
Chap. IV. — Le Désistement de Baudelaire 227
Chap. V. — L'Exil à Bruxelles 235
Chap. VI. — Les Derniers Jours. La Mort 244

LIVRE V. — La Vie Passionnelle

Chap. I. — Faut-il appeler Baudelaire le Poète vierge ? 249
Chap. II. — Madame Sabatier 252
Chap. III. — Jeanne Duval 257

CHAP. IV. — La Conception de l'Amour chez Baudelaire 263

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE

CHAP. I. — Le Prosateur 269
CHAP. II. — *Mon Cœur mis à nu* 275
CHAP. III. — Les *Fleurs du Mal* 281
CHAP. IV. — La Technique de Baudelaire 295
CHAP. V. — La Dédicace à Théophile Gautier 310

TROISIÈME PARTIE

BAUDELAIRE ET LA CRITIQUE

CHAP. I. — Les Détracteurs de Baudelaire 349
CHAP. II. — Son Influence de 1857 à 1900 356
CHAP. III. — Son Influence de 1900 à 1921 364

APPENDICE.

A. Un ami de Baudelaire 373
B. A propos de la dédicace des *Fleurs du Mal* ... 381

A CONSULTER 389

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE ET D'ICONOGRAPHIE BAUDELAIRIENNES 401

Imp. Téqui, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris, France. — 8-22.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

CHARLES BAUDELAIRE. — *Les fleurs du mal;* Edition intégrale [illegible] par M. Ernest RAYNAUD. (Collection des Classiques Garnier). 1 vol. in-16, broché. 5 fr.

ERNEST RAYNAUD. — *Les Bucoliques et la Copa de Virgile.* [illegible] Préface de Frédéric PLESSIS. 1 volume sur papier pur fil broché . . . . . 8 fr.

COLLECTION POÉTIQUE

Ouvrages tirés à petit nombre sur papier pur fil chaque volume in-16, broché . . . . . 8 fr.

Derniers ouvrages parus:

ANDRÉ-THÉRIVE. — *Poèmes d'Aminte.*
FERNAND MAZADE. — *De Sable et d'Or.*
LOUIS PIZE. — *Les Pins et les Cyprès.*
PIERRE JALABERT. — *La Vie enthousiaste.*

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DE CRITIQUE

Déjà parus:

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, par Ernest SEILLIÈRE.
LA MENNAIS, par F. DUINE.
BAUDELAIRE, par Ernest RAYNAUD.

En préparation:

LAMARTINE, par M. Jean des COGNETS.
ALFRED DE MUSSET, par M. Maurice ALLEM.
RACINE, par M. Gonzague TRUC.
RENAN, par M. Pierre LASSERRE.

Imp. G. Cavallier, Paris — 8-22